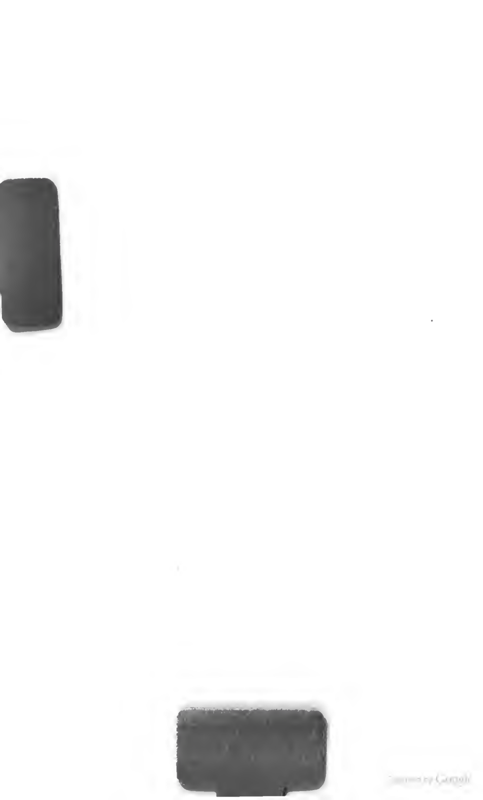




VOYAGE
D'UN EXILÉ.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,
RUE DE LA MONNAIE, N. 11.

VOYAGE

D'UN EXILÉ

DE LONDRES A NAPLES ET EN SICILE

EN PASSANT

Par la Hollande, la Confédération germanique,
le Tyrol et l'Italie,

PAR

LE BARON D'HAUSSEZ

DERNIER MINISTRE DE LA MARINE SOUS LE ROI CHARLES X.

2e ÉDITION.

TOME SECOND.

PARIS

ALLARDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, 13.

M DCCC XXXV.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

ROUTES DE FLORENCE
A ROME.

ROUTES DE FLORENCE
A ROME.

§ Ier.

PREMIÈRE ROUTE DE FLORENCE A ROME.

Toscane.

Je ne crois pas qu'il existe au monde une route plus ridiculement tracée et plus merveilleusement entretenue que celle de *Florence* à *Rome* par *Sienne*. Les montagnes sur l'arête desquelles on a affecté de la faire gravir, au lieu de la placer sur leurs contours, sont cultivées de leur base au sommet. Chaque mamelon est couronné par une habitation. C'est le genre de situation auquel, malgré ses inconvéniens, on paraît avoir accordé la préférence pour l'em-

placement des châteaux et des couvens, et même pour celui des hameaux et des gros villages. Le paysage gagne beaucoup à cette disposition qui place en relief très-saillant les fabriques et les masses principales qui le décorent. Les maisons, celles mêmes des paysans, ont un air d'ordre que je n'avais pas observé à un tel degré dans le reste de la Toscane.

Dans cette partie si bien cultivée des Apennins, on est désagréablement frappé de l'absence complète des animaux, pour lesquels il n'existe pas de pâturages. On n'aperçoit que les chevaux et les bœufs indispensables pour les transports.

La petite ville de *Poggibonzi*, que l'on traverse, est dans une situation délicieuse. De la montagne qui la domine et dont le sommet porte les ruines d'une vaste enceinte fortifiée, on jouit d'une perspective étendue et meublée de villes, de hameaux, de couvens, tous occupant des sites pittoresques, tous par leur architecture *à jour* produisant un effet gracieux.

Cette architecture perd beaucoup de son mérite lorsqu'elle est examinée de près. Rien n'y est ordonné, ni symétrique, ni achevé, ni approprié aux besoins du genre de service auquel les constructions semblent avoir été destinées ; mais, vus de loin, ces pilastres qui supportent des treilles et disparaissent en partie sous des festons de pampres ; ces colonnes sur lesquelles s'appuient un balcon, une terrasse, quelquefois un étage en saillie sur le reste de l'édifice ; la manière dont les bâtimens qui composent les accessoires de l'habitation sont jetés sur un terrain ordinairement fort inégal, tout cela, beaucoup plus que les règles de l'art et les caprices du goût, produit cette sensation favorable à l'ensemble de l'architec-

ture italienne qu'il faut se garder d'analyser, si l'on tient à rester sur la surprise qu'elle a faite au jugement. Et en définitive, comme on ne saurait loger des paysans dans des châteaux, mieux vaut donner à leurs cabanes la forme élégante qu'elles ont en Italie, sauf à y ajouter le *comfort* dont celles-ci sont entièrement dépourvues.

Au-delà de *Poggibonzi*, le pays devient plus boisé, plus coupé de ravins, plus cahotté, jusqu'à ce que les montagnes s'affaissant pour ne plus former que des collines, on arrive à un bassin fortement ondulé dont le centre est occupé par la ville de *Sienne*.

On est dans cette cité presque sans l'avoir aperçue. Ses rues peu larges, mal alignées, inclinées comme le terrain sur lequel elles ont été tracées, sont bordées d'assez belles maisons. Dans le centre, on descend à une place vaste, creuse et ronde, restée telle que l'avait formée un volcan dont elle occupe le cratère.

Un seul édifice se recommande à l'admiration ; mais cet édifice l'absorbe, tant il est parfait de proportions, de fini, de goût, de richesse ! tant il renferme de belles choses ! tant on trouve d'idées neuves et heureuses parmi celles qui ont concouru à sa décoration ! Cet édifice, c'est la cathédrale.

Ce beau vaisseau est entièrement construit en marbres blancs et noirs placés par assises symétriques. Des colonnes des marbres les plus variés, travaillées avec un soin minutieux, supportent un fronton enrichi de statues et d'ornemens d'un style très-pur. Des tableaux de maîtres célèbres, des statues d'un grand mérite, un tableau en mosaïque d'une exécution telle, qu'il faut presque recourir à la loupe pour lui assigner le genre auquel il appartient, forment un ensemble ravissant que complète un

pavé composé de grandes dalles de marbre blanc sur lesquelles des sujets tirés de l'Écriture sainte sont gravés au trait avec une perfection telle, que l'on croit voir des dessins exécutés à la plume.

On peut suivre la chronologie des papes, à l'aide d'une série de bustes rangés sur une corniche qui règne autour de la nef. Afin d'éviter des frais de recherche ou d'imagination, on a jugé convenable de n'adopter que cinq types de figures et d'écrire au-dessous les noms des pontifes.

Dans une salle attenante à la cathédrale, et qui porte le nom de bibliothèque, quoiqu'il n'y ait d'autres livres que quelques énormes volumes de plain-chant, on voit plusieurs fresques attribuées à Raphaël, et deux tombeaux tout modernes, dont un du ciseau du sculpteur romain *Tenerani* est un chef-d'œuvre. Au milieu de la pièce et absorbant toute l'attention, est placé un groupe antique des trois Grâces, dans toute la simplicité de costume et dans toute l'élégance de formes que leur prête la mythologie. A mon étonnement de le voir dans un tel lieu a succédé un sentiment de reconnaissance envers le clergé qui le tolère, lorsque j'ai appris qu'afin de concilier la sévérité des mœurs ecclésiastiques avec ce que réclamaient le goût des arts et la conservation d'un de leurs chefs-d'œuvre, cette salle, ouverte à tous les curieux qui veulent la visiter, est absolument interdite aux membres du clergé, de quelque pays et de quelque rang qu'ils soient. On doit tenir compte au clergé de *Sienne* de l'excellent esprit dont il fait preuve dans cette circonstance, et du sacrifice qu'il s'est imposé.

L'usage veut qu'on aille déposer quelques *pauls* dans la main du concierge de l'hôtel-de-ville, et quelques autres dans celles du gardien de l'académie, pour voir, ici quel-

ques tableaux fort anciens et fort médiocres, et une douzaine de modèles en plâtre qui servent à une école de dessin ; là des fresques qui, en dépit des peintres auxquels on les attribue, m'ont paru fort mauvaises. Cet usage n'entraînant pas une obligation, je conseille aux voyageurs qui visiteront *Sienne* de se dispenser de s'y conformer.

Il n'est pas une fontaine en Italie, soit qu'elle arrose un jardin, soit qu'elle embellisse une place publique, qui ne soit surmontée d'une statue de Neptune. C'est un ornement obligé. Il semble que l'on n'ait pas pris la peine d'en chercher un autre. Le sourcil froncé, l'air courroucé, le dieu des mers est de droit placé sur un socle, ayant l'air de prononcer son *quos ego* sur les ondes paisibles d'un bassin de dix pieds de diamètre, et de menacer de son trident les poissons rouges qui en font rider la surface.

Le pauvre dieu fait à *Sienne* une figure plus ridicule encore que partout ailleurs. A moitié courbé sous une voûte surprise à l'épaisseur d'un mur, il semble faire un exercice de voltige sur quatre chevaux, des narines desquels s'échappent de maigres filets d'eau qui alimentent un océan en demi-cercle enfermé dans une cuve de marbre. Si, en France ou en Angleterre, on s'était rendu coupable d'une telle faute contre le goût, on en rirait.... C'est en Italie : on admire. Il est reconnu que rien ne saurait être mal dans la terre classique des arts.

Comme je sortais de la cathédrale, je me trouvai au milieu d'une foule qui se portait avec empressement vers un point où, à son empressement, je jugeai qu'un spectacle intéressant devait l'attirer. Je la suivis, et bientôt je me trouvai devant un couvent. Je vis paraître à une fenêtre dont, pour cette circonstance, on avait enlevé les grilles, une jeune personne richement parée. Elle était bien pâle,

malgré une couche de rouge plaquée sur ses joues, bien pensive, bien abattue. Son mouchoir, fréquemment porté à ses yeux, indiquait une douleur qui pouvait faire douter de la sincérité de sa vocation. On la montrait au monde pour la dernière fois. Après une exposition d'une heure, pendant laquelle on l'avait, à diverses reprises, fait se lever et s'asseoir, afin que les spectateurs pussent la mieux contempler, on l'entraîna pour lui faire échanger sa somptueuse toilette contre le voile noir et le sac brun des filles de Sainte-Claire.

On assistait à ce spectacle comme à une exécution. Il y avait, dans les propos que je recueillais, ce mélange d'ironie et de cruauté qui fait le fond du caractère d'une foule dans quelque pays et sous quelque prétexte qu'elle se forme : être méchant sans calcul et sans intérêt ; avide du mal, soit qu'il le fasse, soit qu'on le fasse pour lui, et qui se complaît dans les souffrances qu'on lui donne en spectacle.

La pauvre victime ne se recommandait que par sa grande jeunesse. Sa figure, qui n'avait rien de distingué, servait de texte à d'ignobles plaisanteries débitées assez haut pour exciter le rire grossier des spectateurs et parvenir aux oreilles de l'infortunée qui en était l'objet. On la faisait ainsi entrer dans la voie des sacrifices par celui bien pénible, même pour une recluse, de son amour-propre.

Je me retirai navré de ce que j'avais vu, indigné de ce que j'avais entendu, et très-mécontent des couvens et du peuple.

J'ai assisté à *Sienne* à un jeu fort usité en Italie et qui est en possession d'exciter un vif intérêt parmi ceux qui le voient jouer. C'est le *pallone*. En tout semblable au

jeu de paume quant aux règles, il en diffère sous le rapport des moyens. L'emplacement qui lui est consacré a environ deux cents pas de long sur trente ou quarante de large. Un des côtés est formé par un mur très-élevé. Les instrumens sont une balle de fort cuir de quatre pouces de diamètre, gonflée par un procédé semblable à celui employé pour charger un fusil à vent, et un gantelet en bois armé de pointcs d'un pouce de saillie. Le joueur introduit sa main et une partie de l'avant-bras dans ce gantelet dont il se sert comme d'une raquette pour recevoir et renvoyer la balle.

Les joueurs sont habillés en blanc et d'une manière fort élégante. Ils se divisent en deux bandes de trois ou quatre chaque. La balle lancée d'un côté doit être renvoyée de l'autre. Elle parcourt ainsi souvent bien des fois de suite le vaste espace qui sépare les joueurs, jusqu'à ce que la maladresse de l'un la laisse tomber ou la chasse hors de la ligne qu'elle doit parcourir.

Ce jeu exige une force, une agilité, et donne quelquefois lieu à un déploiement de grâce qui le classent avantageusement parmi les jeux d'exercice. Jadis il était en usage dans les rangs élevés de la société, et l'on cite encore à *Sienne* l'avant-dernier roi de Naples comme s'y étant fait remarquer et l'ayant emporté sur des adversaires qui ne se croyaient pas obligés de jouer en courtisans; mais maintenant il est abandonné aux artisans qui s'y montrent très-adroits et très-passionnés.

Sienne passe pour avoir renfermé une population de cent cinquante mille ames. En parcourant la ville dont les vieilles murailles sont encore debout, on se demande comment elle aurait pu contenir un tel nombre d'habitans. *Pise* et d'autres villes d'Italie ont des prétentions

du même genre. C'est une fiction bien innocente employée par elles pour se dédommager de leur nullité d'à présent, en faisant croire à leur importance d'autrefois. Ces prétentions, je suis peu disposé à les admettre sans en rien rabattre. Le rapprochement de quelques faits suffira pour prouver qu'elles sont au moins fort exagérées.

L'étendue actuelle de ces villes n'aurait jamais comporté un tel nombre d'habitans. Aucune ruine, aucun de ces vestiges qui apparaissent encore après une dévastation, quelque complète qu'elle soit, ne font supposer que leur enceinte ait jamais été plus vaste. Puis cette population, qui l'aurait nourrie, entretenue et occupée à une époque où l'agriculture, le commerce et l'industrie avaient si peu de développement? Si une secousse violente l'avait anéantie [1], l'histoire en ferait mention. Un grande vide signalerait le désastre par ses conséquences. Or le fait contraire existe. Si la population n'avait été que déplacée, quelques traces indiqueraient la route qu'elle aurait suivie. Tout donc justifie l'opinion que certaines villes n'ont jamais eu l'importance dont elles se targuent.

A la sortie de *Sienne* du côté de *Rome*, on est étonné du brusque changement que l'on remarque dans les aspects. C'est une toute autre qualité de terrain, une conformation de sol toute différente. On a sous les yeux l'ensemble, et, si je puis m'exprimer ainsi, les détails d'un immense bouleversement; car on ne voit pas une surface

[1] Les Siennois attribuent la ruine de leur ville à une peste qui, au XIVe siècle, aurait enlevé 80,000 habitans. En admettant ce fait, il en serait resté 70,000; et le travail de quatre ou cinq générations aurait suffi pour rétablir l'équilibre. On ne saurait donc admettre ce fait comme raison suffisante de la réduction de la population d'alors à son état présent.

d'un arpent qui n'ait ses brusques inégalités. Il semblerait que, dans le moment d'une forte ébullition, la terre eût été saisie par une condensation subite qui lui aurait conservé la forme qui existait alors à sa superficie.

Les eaux ont ajouté, par leurs ravages, à la désolation de cette nature hideuse. En dépouillant le sol de la couche de terre végétale qui le recouvrait, elles ont laissé à nu une glaise noirâtre qui se refuse à quelque genre de production que ce soit, et affecte péniblement la vue par les âpres déchiremens des ravins qui la sillonnent.

La culture, dans les lieux d'exception où elle a pu s'établir, ne contraste pas moins que le sol avec ce que l'on avait observé précédemment. Les maisons dégarnies d'arbres s'élèvent isolées, sans protection contre la chaleur ou le froid, du milieu de champs arides. Leur rareté fait juger du peu de ressources que la terre offre à la population qui la cultive. Si quelque exception à ces traits généraux de la physionomie du pays se présente, c'est dans le fond des vallons où les eaux ont formé un sol fécond, en y déposant les terres légères et les débris de végétaux qu'elles ont enlevés aux terrains inclinés.

Tracée par des ingénieurs ignorans qui ont consulté leurs jalons de préférence au niveau, guide infaillible dans ce genre d'opération, la route gravit toutes les montagnes qu'elle aurait pu contourner. Aussi est-elle une des plus incommodes qui existent. L'excuse que l'on prétend assigner à la direction extravagante qui lui a été donnée, est le désir de la rendre utile à quelques assemblages de maisons décorés du nom de villes, que la barbarie du moyen-âge avait, en Italie plus que dans le reste de l'Europe, placés sur la crête des montagnes et loin des rivières. C'est qu'à l'époque de leur fondation, les

considérations de sûreté étaient les premières consultées, et qu'elles n'étaient pas même balancées par celles qui maintenant déterminent des choix différens d'emplacemens. Les transports ne s'opéraient pas sur des chars. Le commerce avait peu d'activité. L'industrie suppléait, par la force des bras ou l'adresse des doigts, aux machines qu'elle n'avait pas alors inventées, ou pour lesquelles on n'avait pas cherché un moteur dans la puissance de l'eau. Des villes ainsi créées ne sont plus de l'époque actuelle. Elles ne font rien, ne peuvent rien pour la société : la société ne leur doit rien. Si elles éprouvent le besoin de communications, c'est à elles à en établir qui se rattachent à celles réclamées par les nécessités du moment. Que gagne le voyageur à escalader, en doublant le nombre des chevaux qui le traînent, les rues étroites de *Santo-Quirico*, de *Radicofani*, d'*Acquapendente*, pour en redescendre par une pente tout aussi rapide, alors qu'il ne trouve pas même dans ces villes une auberge passable, pas un objet qui puisse l'intéresser, pas un moyen de réparer un accident qui lui serait survenu? Qu'y gagnent ces misérables localités qui n'ont ni commerce ni industrie? Ont-elles éprouvé le besoin de renverser les murailles qui les entourent pour se procurer l'emplacement de nouvelles maisons? Non. Elles sont ce qu'elles étaient au xve siècle, sans autre différence que celle produite par les ruines faites par le temps, et que l'on n'a cherché ni à prévenir ni à réparer. Les sacrifices de convenance générale qui leur ont été faits ne sont donc justifiés par rien, et les gouvernemens qui les ont consentis ne sont pas plus excusables que les ingénieurs qui, pour échapper à des études probablement au-dessus de leurs forces, ont proposé ces sacrifices.

Afin de tirer quelque parti de la fatigante ascension à laquelle on est condamné pour arriver à *Radicofani*, il faut étudier dans cette ville l'époque à laquelle elle a été fondée. Combien devait être misérable et affreux l'état de la société, pour que plusieurs milliers de ses membres se soient cru obligés de venir chercher un asile contre le désordre de ces temps de calamité, à une hauteur de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un sol ravagé par un volcan, et tellement couvert de ses débris, que pas une plante ne trouve assez de terre pour suffire à sa végétation! C'est sur des blocs énormes de lave ou dans les intervalles qui les séparent que les habitations sont placées. L'œil est contraint de plonger à une profondeur immense pour rencontrer quelque verdure sur laquelle il puisse se reposer de la contrariété de n'apercevoir que des roches arides. Et quel a pu être le motif déterminant d'une si étrange préférence? L'existence d'une forteresse placée plus haut encore, sous la protection de laquelle on espérait obtenir quelque sûreté et conserver des jours que rien ne garantissait ailleurs.

Les flancs de la montagne de *Radicofani* sont couverts de débris de basalte et de lave, entre lesquels le sol, remué à la bêche, donne, en retour de soins sans intelligence, des récoltes à peine suffisantes pour entretenir dans l'état le plus misérable une population peu nombreuse et familiarisée avec tous les genres de privations. Les rares habitations que l'on aperçoit abritent des troupes qui servent d'escortes pendant la nuit, des mendians qui poursuivent de leur importunité les voyageurs pendant le jour, des brigands qui exercent, quand ils en trouvent l'occasion, le seul genre d'industrie un peu lucratif que comportent ces lieux de réprobation.

États Romains.

Tout près d'*Acquapendente*, et comme dédommagement de l'horreur de ses rues inclinées, sales, tortueuses, étroites, encadrées dans des masures, j'espérais voir une cascade que les voyageurs qui ont écrit sur l'Italie citent avec emphase. On m'en a montré la place. Pour la cascade, il eût été difficile de la faire voir, attendu que le torrent qui l'alimente était à sec. « Si vous étiez arrivé » seulement huit jours plus tôt, me disait-on, vous l'auriez » vue. Il avait beaucoup plu : elle était superbe. Mainte- » nant il n'y manque plus que de l'eau ; mais vous pouvez » juger par l'emplacement de l'effet qu'elle doit produire. » Heureusement le temps est à l'orage. Peut-être de- » main..... » Je ne voulus pas attendre la conclusion que cette phrase annonçait. Ma voiture était attelée ; je partis au plus vite.

San-Lorenzo, joli village qui ne consiste que dans une place régulière et deux larges rues qui y aboutissent, est une des nombreuses et utiles créations du pontificat de Pie VI. Des maladies endémiques désolaient une population fixée au milieu d'une plaine fertile, mais insalubre. Le pape fit raser les habitations qu'elle occupait, et les fit reconstruire plus étendues, plus commodes, et surtout plus salubres, à ses propres frais, sur la montagne où on les voit actuellement. Un tel fait suffit pour caractériser un règne et classer un souverain.

De *San-Lorenzo* à *Bolsene*, la route côtoie un lac magnifique qu'entourent des montagnes couvertes de forêts ou ornées de villages. De ses eaux surgissent deux îles

boisées, à l'une desquelles se rattache le souvenir de la fin tragique de la reine Amalasonte, que Théodoric, roi des Goths, y fit étrangler.

Bolsene apparaît, avec ses fortifications et ses maisons du moyen-âge, sur le même emplacement qui avait porté une ville romaine, bâtie elle-même des débris d'une ville étrusque. A chaque ouverture que l'on pratique dans le sol, on déplace de riches fragmens d'architecture et de sculpture qui semblent restés là pour protester contre la violence et l'usurpation, et revendiquer les droits des anciens possesseurs.

En s'éloignant des bords du lac, on s'élève vers *Montefiascone* à travers une forêt sacrée dans l'antiquité, et qui est redevable à un reste de tradition, de la conservation de quelques beaux arbres. Les lumières du siècle font peu à peu justice du préjugé, et les arbres ne sont plus guère respectés. La route est pratiquée sur des rochers volcaniques, au moyen d'une couche de gravier fin qui en dissimule les aspérités sans en modifier les fréquentes et incommodes inflexions.

Le paysage de cette contrée reçoit un cachet qui lui est propre, du costume des habitans. Les hommes comme les femmes s'enveloppent dans des pièces carrées d'une étoffe rouge, qui se drapent bien, et sur lesquelles, dans le costume des femmes, des coiffures en toile blanche, dont les extrémités tombent sur les épaules, tranchent d'une manière assez gracieuse. Quelquefois la draperie rouge recouvre la blanche, et en se croisant sous le menton, elle rappelle les figures romaines à demi voilées que nous retrouvons dans la statuaire antique.

Placée sur un pic, la petite ville de *Montefiascone* s'annonce par une enceinte de hautes murailles flanquées de

tours, et par les ruines d'un château fort. Une plaine immense, marécageuse, triste, sans arbres, sans habitations, sans animaux, presque entièrement sans culture, se déroule jusqu'à *Viterbe*.

Une belle porte, une fontaine que recommandent le grandiose de son style et l'abondance de ses eaux, une rue très-large, semblent promettre une ville importante. On ne tarde pas à reconnaître la déception. Les rues sont étroites et sinueuses. On ne fait pas tourner au profit de leur propreté les eaux que fournissent des fontaines multipliées et bien décorées. Les maisons sont laides et paraissent mal habitées. On s'éloigne à la hâte pour échapper à l'ennui et au dégoût qui sortent de partout.

A *Viterbe*, comme dans la plupart des villes du même ordre, on est péniblement frappé du manque absolu de personnes dont les manières, la tenue, le costume, indiquent des habitudes relevées. La civilisation, ou pour mieux dire la marche des idées et des choses dans la société actuelle, procède en Italie comme elle fait en France. Elle tend, après avoir abattu les sommités sociales, à faire disparaître les supériorités intermédiaires créées par une naissance honorable, des services héréditaires rendus à la contrée, la fortune et l'éducation, et au moyen desquelles, dans les provinces, les traditions élégantes se transmettaient.

Ces classes sont remplacées par celle des parvenus, ridicule improvisation de circonstances bizarres, et n'ayant d'avenir que dans le mouvement, de moyens que dans le désordre. Tout devient âpre, grossier. Les formes prennent de la rudesse. Les affections généreuses perdent la grâce qui en rehaussait le prix.

Les petites villes ne sont plus habitées que par des mar-

chands et des artisans. Le notaire et le médecin, le tailleur et l'épicier, sont les notabilités d'intelligence et de fortune. Tout est gouverné par eux : tout prend leurs manières et leur ton : tout se ressent du peu de portée de leurs vues, de la mesquinerie de leurs idées et de leurs habitudes. Les salons sont convertis en cafés ou en clubs; et on boit, on fume, on politique là où jadis le temps se partageait entre des conversations agréables et des amusemens avoués par la décence et le bon ton. Je ne vois pas ce que l'on gagne à cet échange : je ne vois que trop ce que l'on y perd.

Avant d'arriver à *Ronciglione*, sur la droite de la route et dans un bassin formé par de hautes montagnes, on voit un lac au fond duquel on prétend que la transparence des eaux laisse distinguer une ville tout entière, que l'on suppose avoir été engloutie à la suite d'un tremblement de terre. Cette tradition populaire est accueillie et répétée comme article de foi par les habitans du pays. Les Italiens aiment à conter et surtout à citer. La mémoire du plus ignorant est assez meublée de faits pour lui valoir, dans d'autres pays, une réputation d'érudit. Pour de l'esprit de critique, c'est une autre affaire. Il n'existe que chez les vrais savans.

Les quatre postes qui restent à parcourir pour arriver à Rome traversent une contrée mal cultivée. Aussi loin que la vue puisse s'étendre, elle ne rencontre qu'un désert au milieu duquel sont jetées, à d'immenses distances, de misérables cabanes, et que parcourent des troupeaux de chevaux et de bœufs. Les maisons de poste sont les seules habitations de quelque étendue que l'on remarque. Le pays est assez fortement ondulé. Lorsque l'on atteint la sommité des collines, on aperçoit quelques quartiers de Rome,

mais non son ensemble. Le dôme de Saint-Pierre seul apparaît constamment, dominant de sa magnifique coupole celles très-nombreuses qui surmontent la plupart des églises. On traverse le *Tibre* sur un pont d'origine antique, mais presque entièrement reconstruit par un des derniers papes, et orné d'un arc de triomphe et de quatre statues colossales. Une rue large et droite conduit à la porte *del Popolo*.

§ II.

SECONDE ROUTE DE FLORENCE A ROME.

Toscane.

Quelques milles de moins à parcourir déterminent la plupart des voyageurs à accorder la préférence à la route incommode et triste de *Florence* à *Rome* par *Sienne*, sur celle beaucoup plus agréable qui traverse *Arezzo*, *Peruggia* et *Terni*. J'éprouve une véritable jouissance à reporter ma pensée vers ces pays si variés dans leurs aspects, si pleins de souvenirs historiques, et où l'on ne saurait faire un pas sans trouver à voir, à étudier et à réfléchir.

La route, placée sur la rive gauche de l'*Arno*, escalade, à sa sortie de *Florence*, une chaîne de montagnes dont la fatigante ascension n'est pas compensée par la perspective du pays, toute belle qu'elle soit : au-delà de la petite

ville de l'*Incise* la contrée, moins fortement ondulée, prend un aspect admirable. Plusieurs grands bourgs bien bâtis et bien percés, des maisons répandues sur tous les points, des eaux utilisées par l'industrie et l'agriculture, suppléent presque à ce qui manque en haute végétation.

Après avoir passé l'*Arno* sur un beau pont, on entre dans un pays cahotté par des collines peu élevées, mais fort répétées. Des améliorations récemment faites à la route en ont rendu les pentes moins rapides. Les aspects sont gracieux, quoique la partie supérieure des montagnes soit entièrement dépourvue de végétation. La forme des habitations, l'heureux choix de leur position, leur dissémination au milieu de cultures variées à l'infini comme la nature du sol qui les porte, tout contribue à donner un grand charme au paysage.

Arezzo se développe sur le versant faiblement incliné d'une colline. Cette ville, dont la situation est élevée sans être incommode, domine le pays qui l'entoure sans que cet avantage soit acheté par la difficulté de circuler dans ses rues larges et bien pavées. Sa cathédrale de style gothique, genre fort rarement employé en Italie, possède quelques bons tableaux de l'école moderne et des fresques que l'on dit fort belles, mais qu'il m'a été impossible de juger à cause de l'extrême élévation de la voûte sur laquelle elles sont peintes, et de l'obscurité de l'église. Je doute que l'on ait pu les apprécier autrement que par le nom de *Luigi*, à qui on les attribue.

Dans le couvent des Bénédictins, il existe une fresque représentant le repas d'Assuérus et d'Esther. Elle est parfaitement éclairée, et peut être considérée comme le chef-d'œuvre de Vasari, et l'un des morceaux les plus distingués du genre auquel elle appartient.

Une place, dont un des côtés est formé par une galerie en arcades, est en outre ornée d'une statue et d'une fontaine abondante. Les restes d'un amphithéâtre font seuls les frais des antiquités. Les rues sont de véritables musées de célébrités. Les noms des hommes illustres que cette ville a vu naître sont inscrits sur des tables de marbre, incrustées dans les façades des maisons qu'ils ont occupées. C'est pour tout le monde connaissances faites, que les noms de Mécène, de Pétrarque, du pape Jules II, de Concini, si fameux en France sous le nom de maréchal d'Ancre, de Vasari, voire même du poëte Bocci, déshonoré sous le nom de *l'Arétin*. On n'en saurait dire autant d'une foule d'autres noms fort connus sans doute à *Arezzo*, mais que les étrangers auraient à jamais ignorés, s'ils n'étaient venus compléter leur cours d'histoire dans cette ville.

Arezzo a une enceinte de murailles qui, jusqu'alors, n'a servi qu'à lui attirer le bien funeste honneur d'être défendue, mais prise ; et ce qui est plus fâcheux encore, prise d'assaut toutes les fois qu'elle a été attaquée. Les deux derniers événemens de ce genre datent de 1798 et de 1800. Cette manie guerroyante ne semble pas appartenir à la volonté des habitans qui feraient volontiers le sacrifice de leurs fatales murailles, et d'une gloire qu'ils ont payée trop cher pour en désirer vivement le retour.

A quinze milles d'*Arezzo*, la route passe au pied de l'antique *Cortone*. Cette ville a conservé l'enceinte que les Pélasgiens lui avaient faite et le château qui la domine. Parmi les restes d'antiquités étrusques et romaines trouvées sur son territoire et réunies dans ses musées publics ou particuliers, on distingue un sarcophage que l'on dit avoir été celui du consul Flaminius. Comme il est douteux qu'Annibal ait pris le soin de trier le corps de son ennemi

vaincu parmi les milliers de Romains qui avaient été tués autour de leur général ; comme, en eût-elle eu la volonté, *Rome* n'aurait pu rendre les honneurs funèbres à son consul, il est permis de révoquer ce fait en doute. Il aurait donc fallu plus de dévotion historique que je n'en avais pour accorder une confiance implicite à une tradition qui ne paraît basée que sur l'autorité de quelques générations de *cicerone*, critiques très-éclairés, ainsi qu'ont pu le constater les voyageurs qui ont parcouru l'Italie.

États Romains.

Si l'on veut éprouver le genre de sensation que procurent une belle perspective et des souvenirs imposans, c'est à *Passignano* qu'il faut venir le chercher. Du terrain resserré entre des montagnes sur lequel Annibal avait su attirer les Romains, la vue s'étend sur le lac de *Trasimène*, sur les trois îles qui s'élèvent de ses ondes tranquilles, sur la plage unie qui lui forme une ceinture de trente-sept milles d'étendue, et sur les montagnes couvertes de cultures et de hameaux qui présentent en arrière-plan leurs formes gracieuses et leurs élégantes découpures. Peut-être se livrerait-on davantage au charme de ce spectacle si, franchissant un espace de vingt et un siècles, la pensée n'allait puiser des émotions dans le souvenir de cette scène d'extermination qui a rendu célèbre à jamais le nom de *Trasimène*.

Les lieux ont pris leurs noms des principaux épisodes de ce drame sanglant. Le *Sanguinetto* doit le sien au sang qui teignit ses eaux. *Campo romano* indique la place encore marquée par des retranchemens qu'occupaient les

Romains, et qu'ils abandonnèrent si imprudemment pour descendre sur le champ de bataille désavantageux que leur ennemi leur avait assigné. C'est à *Passignano* [1] que le général carthaginois s'était posté pour fermer à l'armée qu'il tenait ainsi bloquée entre un lac *infranchissable* et des montagnes gardées par ses troupes, la seule issue par laquelle elle eût pu se retirer. C'est à *Ossaia* qu'ont été recueillis et que se voient encore les ossemens de ceux des Romains qui, échappés au carnage du champ de bataille

[1] *Passignano* possède, comme tous les coins de l'Italie, même ceux où, quoiqu'il n'y ait rien à voir, on trouve toujours quelque chose à montrer, un de ces érudits connus sous le nom de cicerone. Celui de *Passignano* raconte aux voyageurs les détails du combat avec autant d'assurance que s'il en avait été un des acteurs, ou au moins que s'il les avait lus dans Polybe ou Tite-Live. Il m'avait fourni quelques documens qui se rapprochaient assez de mes souvenirs rafraîchis par la lecture qu'avant de partir de Florence, j'avais faite des passages des auteurs qui avaient traité ce sujet. Les localités semblaient prêter leur appui à des récits dont s'arrangeait ma disposition crédule, lorsqu'après m'avoir montré la route suivie par Flaminius pour sortir de sa position inexpugnable, et l'emplacement qu'il choisit le long du *Sanguinetto*, mon homme voulut me faire voir le poste défendu par Annibal en personne. Ce poste n'était rien moins que le défilé de *Passignano*. « Voici, me dit-il en m'indiquant une fortification du xv[e] siècle, le fort qu'il avait fait construire la veille de la bataille, et voilà les ouvertures où il avait placé ses canons. — Que faites-vous? lui demandai-je en l'interrompant au moment où il allait foudroyer les Romains avec l'artillerie carthaginoise. — Des souliers, reprit-il. — Allez vite à votre boutique. » Je le payai et m'en débarrassai.

Pendant deux heures cependant j'avais écouté le bavardage de cet imbécile; et sans les canons d'Annibal peut-être aurais-je pris pour exact tout ce qu'il m'avait raconté, tant j'éprouvais le besoin de savoir ce qui s'était passé sur le théâtre de l'un des événemens les plus importans de l'histoire! Que de pédans comme le cordonnier de *Passignano*! Que de dupes comme j'avais manqué de l'être!

avec leur infortuné général, vinrent demander à cette position un refuge qui leur fut inutile. En voilà certes plus qu'il n'en faut pour répandre un vif intérêt sur une distance de dix ou douze milles d'une route que ses sites suffiraient seuls pour recommander.

On continue à suivre les bords du lac pendant deux ou trois milles. On franchit alors, par une pente fort rapide, une des ramifications des Apennins, qui se termine au lac par un village de l'effet le plus pittoresque. On aperçoit, couronnant un pic élevé, *Peruggia*, capitale de l'Ombrie, la plus riche province des États pontificaux, une des plus belles de toute l'Italie.

On monte long-temps et péniblement pour atteindre *Peruggia*. Cette ville passerait pour belle, si l'on pouvait étendre sur un terrain horizontal ses rues larges, bien pavées et bordées d'édifices remarquables par leurs proportions ou par la bizarrerie de leur style.

La cathédrale est un bâtiment de style semi-gothique, dont la voûte, ornée de belles fresques, est soutenue par des colonnes revêtues de stuc. J'ai négligé plusieurs tableaux de l'école primitive, pour voir, revoir et toujours admirer une descente de croix de Barocchi, tableau sublime, quoiqu'il n'appartienne et peut-être parce qu'il n'appartient à aucune école.

Pierre Vanucci, plus connu dans les arts sous le nom de *Pérugin*, a laissé à *Peruggia*, sa patrie, un grand nombre de ses ouvrages, à côté desquels figurent beaucoup de tableaux de ses contemporains. Dans ceux du Pérugin, on ne manque jamais d'indiquer telle tête, tel coup de pinceau même que la tradition attribue à Raphaël. Je confesse que mes connaissances en peinture ne s'étendent pas assez pour me permettre d'avoir une opinion sur ce

sujet. Il m'aurait fallu d'ailleurs regarder et étudier les tableaux d'un maître qui, pour moi, a le tort impardonnable d'avoir fait des chefs-d'œuvre que je ne saurais admirer, et de me mettre en opposition continuelle avec le genre humain. Des fonds sans perspective, des figures sans mouvement et sans grâce, ne me paraissent pas suffisamment rachetés par un dessin correct et une touche naïve. Il est, me dira-t-on, un des créateurs de l'art moderne. D'accord; mais sous son pinceau l'art était encore dans l'enfance. Il est le maître de Raphaël : voilà son plus beau titre de gloire. J'admire son talent dans celui de son élève, mais non dans des tableaux dont le plus grand mérite est la bizarrerie de la composition.

Le local de l'université contient une collcction assez curieuse d'objets d'antiquité en marbre et en bronze, trouvée à *Peruggia;* parmi les plus intéressans, je citerai la garniture complète des ornemens en bronze d'un char triomphal.

L'église Saint-Pierre n'est décorée que de tableaux de maîtres célèbres. Pérugin, Raphaël, le Guide, Carrache, sont représentés là par des ouvrages qui, s'ils ne doivent pas être classés parmi leurs chefs-d'œuvre, n'en ont pas moins un très-grand mérite aux yeux des connaisseurs. Pour ajouter à la richesse de décoration de cette église, on a employé à la division de ses trois nefs, les colonnes de marbre et de granit enlevées à un temple de Vesta. De l'emplacement qu'occupe Saint-Pierre, on jouit de la perspective de la province presque entière de l'Ombrie, perspective que varient les ondulations du terrain et la diversité des cultures.

La plaine qui sépare *Peruggia* de *Foligno* réunit tous les genres de beautés. Fertile, bien cultivée, elle était en-

outre ornée d'une église remarquable par ses proportions et par les fresques dont ses murs étaient couverts. Cette église était en grand crédit aux yeux des fidèles, parce qu'elle servait de dépôt à la *portioncule* (c'est ainsi que l'on nomme une hostie consacrée, à laquelle le pape Honorius a attaché un don presque illimité d'indulgences). Cette hostie est gardée dans une antique chapelle, placée tout entière sous le dôme de l'église. Le tremblement de terre qui, en 1831, a bouleversé toute la contrée, a détruit la nef de ce temple et fortement ébranlé le reste de l'édifice. Quelques secondes ont suffi à la destruction de ce que l'on avait mis des siècles à faire si riche et si beau. On rebâtit maintenant, mais le travail va lentement. Notre siècle n'est pas celui des constructions d'églises. Il est douteux qu'il voie l'achèvement de celle-ci.

On arrive à *Foligno* par une route qui procure la vue d'une plaine immense divisée en cultures de céréales, de prairies et de vignobles. On ne remarque pas un coin de terre qui soit improductif, ni un seul individu qui soit oisif.

Par la propreté et le bon alignement de ses rues, par l'air d'aisance de ses habitans, *Foligno* est en rapport avec ce que l'on avait observé dans la campagne qui l'environne. Contre l'ordinaire des villes d'Italie, celle-ci est située sur un terrain plat; elle a la physionomie d'une ville allemande. Peu s'en est fallu qu'en 1831 elle ne ressemblât plus qu'à un monceau de ruines. Un tremblement de terre, qui a renversé plusieurs de ses maisons, a tellement ébranlé les autres, qu'il en est peu auxquelles des appuis ne soient nécessaires.

La manie de signaler des merveilles à la curiosité des étrangers est telle en Italie, que l'on s'est avisé de doter

Foligno de ce genre de richesse. Les itinéraires indiquent à l'hôtel-de-ville une collection précieuse d'objets d'antiquité, laquelle se compose de deux sarcophages de mauvais goût, d'un bas-relief et de deux ou trois inscriptions sans intérêt ; au couvent des Franciscains, une église qui n'a jamais été achevée ; sur une méchante place, un palais Barnabé qui tombe en ruines ; à la cathédrale un tableau de Raphaël dont on ne voit plus que le cadre, attendu qu'à son retour de Paris, où il avait été envoyé, il a pris la route de Rome et est resté au Vatican. Cette cathédrale, de construction moderne, est surmontée d'une belle coupole sous laquelle on a placé une imitation en bronze doré du baldaquin de Saint-Pierre.

De *Foligno* à *Spoletto* on continue à voyager à travers un pays admirable de culture et d'aspects. Au pied des hautes montagnes surgissent des collines de formes gracieuses, ornées de ces incommodes habitations dont, vue de quelque distance, l'architecture irrégulière a tant de charme.

C'est dans cette plaine arrosée par le *Clitumne*, qu'était entretenue la race des taureaux destinés aux sacrifices du paganisme. Je n'ai plus trouvé de ces animaux blancs dont les formes étaient si parfaites ; ceux qui les remplacent sont de couleur grise. A leurs fortes proportions, on juge qu'ils ont leur part dans le bonheur dont jouissent leurs possesseurs.

Spoletto s'élève en amphithéâtre sur une des collines qui terminent la plaine. Ses rues sont irrégulières, inclinées, difficiles à parcourir. Au centre de la ville moderne, on voit une porte antique sur laquelle on lit une inscription mentionnant la résistance opposée par les Spolettains à Annibal, après sa victoire de *Trasimène*, et la re-



traite du vainqueur. Les ruines d'un théâtre et d'un aqueduc antiques; celles d'un palais de Théodoric; une cathédrale de style bizantin, dont le chœur est orné de fresques par Philippe Leppi, déposent de la longue durée de la splendeur de cette ville, qui se met peu en peine pour la perpétuer; car elle ne présente aucun édifice moderne qui puisse être remarqué.

Au-delà de *Spoletto*, la route s'engage dans des gorges de montagnes. La rapidité des pentes rend indispensable l'adjonction de plusieurs bœufs aux chevaux qui traînent les voitures. On redescend pour gagner le bord d'un torrent que l'on côtoie jusqu'à *Terni*, sans rencontrer le moindre incident qui vienne interrompre la fatigante monotonie de ces lieux déserts.

Comme toutes les villes italiennes, les capitales exceptées, *Terni* est triste, mal alignée, mal bâtie, et en apparence mal habitée. On aurait pu faire beaucoup mieux avec l'heureuse position que cette ville occupe dans une riche vallée, sur le bord d'une rivière abondante, et au centre d'un pays fertile. Pour les voyageurs, *Terni* n'est qu'un point de départ pour l'intéressante excursion de la cascade à laquelle elle donne son nom, quoiqu'elle en soit éloignée de cinq milles. Les trois quarts de cette distance se font par une route étroite, mais bien entretenue, qui serpente au milieu de vergers ombragés par des vignes que supportent des ormeaux et des peupliers. Il est d'usage de laisser les voitures au village de *Papigno*, et de remonter la rive droite d'un torrent par un sentier bordé d'orangers et de chênes verts. Un cadre de rochers fort élevés et de formes bizarres, l'encombrement du lit du torrent par des blocs de pétrifications du genre le plus capricieux, une végétation contrariée dans son dévelop-

pement, extraordinaire dans ses effets, et avec laquelle se combine le sédiment que les eaux du *Vellino* charient, et que la violence de leur chute disperse sur les arbres rapprochés de la cascade, tout donne à ce tableau l'apparence que devait avoir la matière avant que Dieu eût assigné aux élémens la place et l'emploi qu'ils devaient avoir. Ce serait un beau sujet d'étude pour un peintre qui voudrait donner le chaos pour pendant aux sublimes compositions du déluge par Le Poussin et Girodet.

D'une pointe de rocher qui se projette en face de la cascade, on voit le *Vellino* se précipiter d'une hauteur perpendiculaire de deux cent soixante et dix pieds. Blanches, écumantes, faisant incessamment succéder une masse à une autre, jusqu'à ce qu'en se brisant sur les rochers, elles reçoivent les formes et la direction qu'ils leur imposent, ses eaux se déroulent *interminables*, sans but apparent, parce qu'elles ont toujours coulé, parce qu'elles couleront toujours, ne variant dans leurs effets que par leur plus ou moins d'abondance, mais se montrant toujours actives, toujours impétueuses et bruyantes.

Un sentier contourné, rapide, taillé dans des rochers qui se sont promptement revêtus de pétrifications, conduit de la partie inférieure à la partie supérieure de la cascade. De ce dernier point, l'aspect m'en a semblé plus étourdissant, mais moins beau. On a sous ses pieds un gouffre dont l'horreur s'accroît par la masse, par la fougue de la cascade. La première sensation que l'on éprouve est de l'effroi. Elle fait place bientôt à d'autres plus douces et plus gracieuses. A travers des arcs-en-ciel répétés par tous les accidens de la vapeur que développent les eaux dans leur chute, la vue s'étend sur un bassin au

fond duquel on voit des villages, des cultures et des bois groupés sur l'inclinaison des montagnes.

La cascade de *Terni* a été peinte sous tous ses aspects, décrite dans tous les termes; rien, à mon avis, ne saurait en donner une idée, même approximative. Dans son genre, elle est comme Saint-Pierre de Rome, comme le golfe de Naples, comme le Vésuve, un des plus admirables épisodes d'un voyage d'Italie.

Le hasard, un de ces hasards que l'on regrette de voir s'user à si peu de chose, me fit rencontrer à la cascade de *Terni*, sir William J...... Pressé d'épancher son admiration, et mettant de côté la formalité d'introduction, l'honorable baronnet me raconta qu'il avait passé sa vie à courir le monde. La plupart des voyageurs s'assignent une spécialité de curiosité. Les uns s'attachent aux bibliothèques, d'autres aux tableaux, ceux-ci à l'agriculture, ceux-là à l'industrie, le plus grand nombre aux clochers, c'est-à-dire qu'ils regardent beaucoup et voient fort peu. Lui n'avait donné d'autre but à ses périgrinations que la recherche des cascades. Il aimait à voir tomber de l'eau. C'est un goût comme un autre, et, certes, un goût fort innocent. Sir William avait donc visité les quatre parties connues du monde, et il s'était proposé de visiter la cinquième, uniquement pour voir des cascades. La chute du Rhin, celles de Gavarny et du pont d'Espagne avaient eu, des premières, son tribut d'admiration. Il avait parcouru les Pyrénées, les Alpes, les monts Crapacks, et toujours dans la saison des pluies, pour mieux satisfaire son goût de prédilection. Il avait vu d'assez belles choses dans le Thibet, le Caucase et le Liban. Les Cordilières lui en avaient offert qui auraient dû contenter un

amateur moins exigeant. Enfin, il avait passé huit jours à contempler le saut du Niagara. Certes on pourrait croire qu'il devait être satisfait. On se tromperait. Sir William trouvait tout ce qu'il voyait fort au-dessous de ce qu'il avait vu. La cascade de *Terni* était son objet de comparaison ; il la jugeait supérieure à tout ce dont il achetait la vue au prix de tant de fatigues, de dépenses et de périls, et qu'il ne désirait plus revoir. Il revenait à *Terni*, probablement pour la dernière fois, la goutte paraissant devoir s'opposer à ce qu'il entreprît de longs voyages. Pour ne pas renoncer cependant à son goût dominant, il avait acheté une habitation précisément en face d'une belle nappe formée par les eaux qui s'échappaient du réservoir d'un moulin, et du fond de son fauteuil il se proposait de narguer la goutte et ses douleurs. Un philosophe ne ferait certes pas si bien !

Moi qui ne suis pas, comme ce brave Anglais, un amateur passionné des cascades, moi qui n'ai d'objets de comparaison à offrir que parmi celles que le caprice de mes voyages m'a fait rencontrer, je dirai que la chute du *Vellino* est un des spectacles qui ont produit le plus d'impression sur mon imagination, tant son effet est majestueux et imposant ! tant la scène est bien encadrée ! tant il y a de terreur mêlée à l'étonnement que l'on éprouve !

De *Terni* jusqu'au pied de la montagne de *Narni*, on roule sur une surface parfaitement horizontale. Avant de gravir la pente qui conduit à la ville, on doit aller visiter plusieurs piles et une arche bien conservée d'un de ces ponts hardis, immenses, que les Romains savaient créer en harmonie avec leur puissance. Tout à côté, et dans la même pensée sans doute, leurs successeurs en ont bâti un

bien humble, bien mesquin, et dont la *Nera* se dispose à faire justice.

Suspendue sur le flanc escarpé d'une montagne, à trois cents pieds au-dessus d'un torrent, *Narni* domine une riche vallée arrosée par la *Nera*. La beauté de sa situation n'en rachète pas l'incommodité, et on ne sait vraiment pas ce qui a pu engager à la reconstruire, après la destruction qu'en avaient faite ses propres habitans, lorsque, pour ne pas subir l'esclavage dont les menaçaient les Romains, ils se tuèrent après avoir égorgé leurs femmes et leurs enfans et mis le feu à leurs maisons; et à la suite d'une seconde destruction de la ville par une armée vénitienne envoyée en 1524 au secours de Charles V, laquelle ne laissa pas un être vivant dans la ville.

Au-delà de *Narni*, la route est pratiquée au-dessus d'un précipice, à travers des montagnes abruptes, mais couvertes de pins et de chênes verts. Parvenue sur le point culminant de ces montagnes, elle se soutient sur leur arête et subit toutes leurs inflexions, quelque brusques et incommodes qu'elles soient. Ici au moins on trouve quelque dédommagement dans une perspective étendue sur un pays superbe. Des collines couvertes de forêts, des champs bien cultivés, des plantations de vignes, d'oliviers et de mûriers; sur les pics les plus élevés, des ruines de donjons; sur les mamelons, des villes étagées et de forme arrondie; partout des habitations de cultivateurs qui, malgré leur chétive apparence, meublent le paysage: voilà ce que les yeux rencontrent de quelque côté qu'ils se portent. L'aspect de l'eau se fait seul désirer. On n'en jouit que lorsqu'après avoir traversé *Orticoli*, on descend sur les bords du Tibre, que l'on traverse sur un pont construit sous le règne d'Auguste, et réparé sous le pontificat de Sixte V.

Sur la rive droite du Tibre la contrée prend une forme nouvelle. Les grandes inégalités sont remplacées par de légères ondulations, au fond desquelles sont des crevasses profondes taillées à pic dans des rochers volcaniques.

Après avoir laissé à gauche une église et un couvent à moitié cachés dans un bois de chênes, on aperçoit la ville de *Civita Castellana*. Pour y arriver, on traverse sur un pont dont l'élévation peut être évaluée à deux cents pieds, une de ces crevasses dont je viens de parler. Ses parois, parfaitement verticales, sont revêtues de longs festons de lierre qui tombent de leur sommet, et d'églantiers qui poussent dans leurs fissures. Un ruisseau qui forme une jolie cascade à quelque distance du pont, une belle rivière qui coule au fond d'un vallon, défense naturelle de la ville sur le côté opposé; pour donner du mouvement à la scène, des chèvres auxquelles servent d'abri les nombreux tombeaux creusés dans le rocher, tel est l'aspect que présentent les dehors de *Castellana*.

La position de cette ville avait une trop grande analogie avec le sytème militaire du moyen-âge pour être négligée par lui. Il s'en était emparé, et avait rendu inaccessibles les rares parties de l'enceinte qui ne l'étaient pas. A une époque postérieure, Alexandre VI y joignit un château fort que ses successeurs ont converti en une prison d'état.

Qu'était cette ville dans l'antiquité? Les archéologues, gens si positifs lorsqu'il s'agit d'assigner un nom à quelques pans de murs, un possesseur à un champ, une divinité à un temple, ne s'accordent pas sur l'origine de cette cité. Les uns veulent qu'elle soit bâtie sur l'emplacement de *Veïes;* d'autres sur celui de *Falisque*. Cette incertitude doit surprendre lorsque l'on réfléchit que ces deux villes

ont joué un rôle trop important par leurs guerres avec Rome, pour que l'histoire ne fournisse pas de documens précis à leur égard. De la ville antique il ne reste que quelques vestiges de maisons que l'on a mêlés aux constructions de la ville moderne sans chercher à les raccorder. La cathédrale se recommande par un portique assez élégant, dont six colonnes antiques de granit soutiennent la corniche ornée de mosaïques.

Jusqu'à *Nerpi*, petite ville mal bâtie, mais bien située, et à laquelle un aqueduc de deux rangées d'arches et un donjon en ruines prêtent le pittoresque de leurs formes, la campagne est variée, mais elle est moins bien cultivée, moins peuplée : on approche de Rome.

A quelques milles au-delà de *Nerpi*, et avant d'arriver à *Monterossi*, la route se réunit à celle de *Florence* par *Sienne*.

ÉTATS ROMAINS.

[Suite.]

ÉTATS ROMAINS.

§ IV.

AGRICULTURE.

En voyage, je ne laisse pas à mes yeux seuls le soin d'explorer ce qui se trouve à leur portée. Je donne carrière à mon imagination. Elle va où son caprice la porte, et revient presque toujours avec des sujets d'étude ou de distraction. Le champ est vaste dans les États romains. Perdue dans le vide qui existe partout, elle se jetait dans le passé, pénétrait dans l'avenir, s'indignait contre ce qui manque, se mettait en peine d'y suppléer, cultivait, administrait, gouvernait même. Si ma haine des usurpations ne s'y fût opposée, elle eût été capable de détrôner

le pape, et de faire pour lui ce qu'elle jugeait qu'il ne fait pas. En revanche, elle lui aurait laissé faire ce qu'il fait, genre de besogne auquel je pense qu'elle s'entendrait fort peu.

En arrivant donc sur le territoire romain, et en observant tant d'immenses espaces sans habitans et presque sans culture, elle s'est demandé la cause de ce déplorable état de choses, et elle l'a trouvée dans la négligence toujours croissante apportée depuis plusieurs siècles dans les soins réclamés pour le sol, négligence de laquelle sont résultées la réduction de sa fécondité et la perte de sa salubrité. A son tour, le sol se sera refusé à nourrir une population qui ne faisait pas assez pour lui, et il lui sera devenu hostile, mortel même.

Elle a voulu examiner s'il ne serait pas possible d'opérer une réconciliation. Elle a consulté le sol, et s'est assurée qu'il n'y aurait de sa part aucun obstacle. La réparation d'un abandon prolongé, le retour à des soins bien calculés, l'expulsion des eaux que l'on a laissé pénétrer dans la terre au point d'en couvrir la surface sur bien des points; une culture appropriée aux variétés du sol; des plantations qui contribueraient à absorber des miasmes pernicieux; le rappel de la population qui a déserté, et son introduction à des pratiques rationnelles de culture, voilà les conditions auxquelles la contrée redeviendrait ce qu'elle était au temps de la *Rome* d'autrefois.

Que, de son côté, la population qui sera rendue au sol soit arrachée à son habituelle indolence; qu'elle soit éclairée au moins sur ce qui concerne le genre d'emploi qui lui sera assigné; que la génération qui la suivra reçoive une éducation et prenne des habitudes agricoles; que pour suppléer à l'insuffisance ou à l'inaptitude de la po-

pulation actuelle, on demande des bras aux pays où la perfection même des procédés d'agriculture rend indispensables des émigrations, à l'Irlande surtout, d'où la misère et une sorte de persécution religieuse chassent annuellement des milliers de familles qui ne manqueraient pas de préférer le sol et le climat de l'Italie aux déserts de l'Amérique, et un pays où domine la religion pour laquelle elles désertent leur patrie, à une contrée où, si la faculté de professer cette religion ne leur est pas refusée, elles ne trouveront pas les moyens de la pratiquer; que le gouvernement détermine des plans, en encourage et en presse l'exécution; qu'il se charge de la partie de l'entreprise qui dépasserait les forces ou les ressources des nouveaux colons; et qu'ainsi il fasse les dessèchemens, contribue à la construction des habitations, accorde des avances, sauf, dans l'intérêt même des cultivateurs, à en exiger le remboursement dans des termes et à des conditions convenables; qu'il surveille l'ensemble de l'entreprise sans en contrarier minutieusement les détails, et le pays prendra en peu de temps une face nouvelle. Une population malheureuse dans les villes où elle tire une existence incertaine d'une industrie précaire ou d'une honteuse mendicité; plus malheureuse dans les campagnes où, faute de moyens honorables, elle en adopte qui ne le sont pas; cette population, dis-je, n'hésitera pas à échanger son sort actuel contre celui qui lui sera offert, alors qu'elle n'aura pas à redouter une périodicité de fièvres endémiques et les chances d'une mort prématurée.

C'est ainsi qu'en moins d'une heure, mon imagination desséchait des marais, les meublait de maisons, d'habitans, de bestiaux, de plantations, et convertissait en un *Eldorado* les plaines humides qui entourent Viterbe et les

champs à moitié incultes des environs de *Rome*, tandis que moi je suivais attristé la *Via-Cassia*, qui me conduisait à la ville des successeurs de saint Pierre.

Quelques jours après, il lui fallut modifier ses utopies, lorsqu'elle apprit que les déserts sur lesquels elle avait opéré appartenaient à un petit nombre de particuliers ou de communautés, sur la propriété et la volonté desquels le gouvernement n'avait aucun pouvoir direct; que ces possesseurs indolens trouvaient plus commode de se contenter des revenus, tout faibles qu'ils fussent, mais obtenus sans combinaisons, qu'ils tiraient de leurs fonds, que d'en augmenter la quotité au prix de travaux qui leur coûteraient des soins et des avances; qu'ils prétendaient justifier leur incurie, en prétextant la difficulté qu'ils auraient à obtenir des débouchés pour leurs produits.

Elle aurait pu répondre qu'un accroissement dans la culture en entraînerait un dans l'étendue et l'aisance de la population, et conséquemment dans la consommation; que les propriétaires dont les revenus augmenteraient, dépenseraient davantage et donneraient du travail au lieu de répandre des aumônes; et que, comme un ouvrier se nourrit, se loge et s'habille mieux qu'un mendiant, de plus larges débouchés seraient ouverts aux produits de quelque nature qu'ils fussent; qu'enfin, en supposant que les blés récoltés sur les terrains défrichés ne trouvassent pas leur emploi en Italie, ils soutiendraient aisément la concurrence avec ceux qui, de la Crimée, sont versés dans les ports de l'Europe, puisque l'on pourrait déduire de leur prix l'intérêt du capital que représente un sol aujourd'hui sans valeur, et une réduction considérable dans le fret.

A ces considérations toutes spéciales à l'intérêt des propriétaires, s'en joindraient d'autres puisées dans l'intérêt

de la portion de la population qui, par ses aumônes, nourrit l'autre dans un état complet de fainéantise, et dont l'aisance est diminuée par le tribut que celle-ci lui impose. L'État y gagnerait aussi. Il verrait augmenter sa population sans redouter les inconvéniens de cet accroissement, puisque les moyens de l'entretenir pendant des siècles entiers résulteraient de la rapidité même de ses progrès.

Fidèle à ma coutume de chercher des faits pour servir de base à mes opinions, j'ai dû prendre des informations précises sur les habitudes agricoles de la contrée dont je parle. Voici celles que j'ai recueillies :

La paresse de corps et d'esprit qui se manifeste partout en Italie triomphe même de l'intérêt, si propre cependant à stimuler la fibre la plus engourdie. Quand on a la faculté de vivre sans travail, on ne fait rien. Lorsque cette faculté manque, on ne fait que ce que l'on ne peut se dispenser de faire. On ne change rien à ce qui existe, parce qu'il en coûterait à l'esprit du travail pour concevoir, à la volonté plus de peine encore pour faire exécuter. Donner un ordre est déjà une fatigue dans ce pays de *fare niente*. C'est cette disposition qui influe sur l'état de l'agriculture aux environs de *Rome*. Les propriétés ont une étendue immense. Il est peu de leurs possesseurs qui les aient parcourues. C'est tout au plus s'ils en connaissent la contenance, le nom même de la contrée où elles sont situées. Elles sont affermées ; mais les fermiers n'y résident pas ; et de *Rome*, d'où ils sortent rarement, ils dirigent leur exploitation par l'intermédiaire de valets à la probité desquels ils se confient. En supposant que ces valets ne volent pas, ils ont au moins peu de zèle, d'intelligence et d'activité. La routine est leur seul guide. A certaines époques elle prescrit de semer, et l'on sème ; à d'autres de

récolter, et l'on récolte. Voici comme on procède à l'une et à l'autre de ces opérations.

Les fermes occupant une grande superficie, on a des bestiaux et des instrumens aratoires en grand nombre. Le jour où le labourage doit s'effectuer, des paysans montés sur des chevaux et armés d'un long bâton terminé par un aiguillon vont chercher dans les pâturages les bœufs nécessaires pour traîner cinquante, soixante, quelquefois quatre-vingts charrues, qui toutes doivent opérer à la fois. La réunion des bœufs, le soin de les atteler prennent plusieurs heures. Une partie de la matinée s'écoule avant que le travail commence. Les charrues sont placées et marchent toutes de front, disposition qui entraîne beaucoup de désordre et une grande perte de temps, lorsque, parvenus à l'extrémité d'un sillon, ces nombreux attelages conduits par des hommes qui ne font cette opération que peu de jours chaque année, doivent se remettre en ligne pour en recommencer un autre. A deux heures, le travail cesse pour n'être repris que le lendemain. Peu de jours suffisent pour préparer la terre qui ne reçoit qu'un seul labour et sur laquelle on ne répand jamais d'engrais. Les animaux sont ensuite rendus à leur habituelle inutilité, et une partie des hommes qui les conduisaient sont congédiés.

L'ensemencement succède; mais comme l'action de la herse serait trop expéditive et trop économique, on a recours aux montagnards affamés des Apennins, qui, moyennant un faible salaire, viennent par bandes nombreuses recouvrir les semences, presque grain à grain, à l'aide de rateaux. On peut juger de la durée, de la dépense et de l'imperfection d'un travail ainsi dirigé; mais l'usage est là. Il pense et il agit pour des gens qui

ne veulent pas se fatiguer à le faire. On s'en remet à lui.

Les mêmes malheureux qui avaient complété l'opération de l'ensemencement se présentent pour celle de la récolte, laquelle se fait sans aucune des précautions propres à en ménager le produit.

On ne conserve des pailles que la portion strictement nécessaire pour la nourriture des bestiaux employés pour les charrois habituels. Le reste est brûlé. On emploie comme fourrages verts des tiges de fèves de marais et de lupin, seuls genres de prairies artificielles que connaisse l'agriculture des environs de Rome.

Les terres restent incultes pendant trois ans. Elles se couvrent d'une herbe abondante qui sert à l'entretien des bestiaux, dont les engrais se perdent dans les migrations qu'ils sont condamnés à faire pour se procurer leur nourriture.

On se ferait difficilement une idée du degré où l'incurie est portée dans la direction de l'agriculture. Le hasard plus que le calcul détermine les terrains qui seront cultivés. On jette sur le sol une quantité de semence double de ce qu'il en faudrait, si les procédés du labour et du hersage étaient moins imparfaits. Des troupeaux de vaches, de bœufs, de moutons, de chèvres, de chevaux, errant sans surveillans et sans gardiens, vivent avec peine dans des pâturages qui, bien soignés, nourriraient un nombre triple de ces animaux. Dans chaque branche de l'économie rurale, tout est *laisser-aller*, désordre, gaspillage : aussi, quoique le prix des fermages soit peu élevé relativement à leur importance, les fermiers s'enrichissent rarement. Souvent même ils sont hors d'état de remplir les engagemens qu'ils ont contractés.

Les corporations religieuses possèdent autour de *Rome*

de vastes espaces plus mal cultivés, s'il est possible, que les terres appartenant à des particuliers. On avait proposé à ces propriétaires peu habiles d'affermer pour un temps prolongé leurs possessions, d'en augmenter immédiatement le revenu, de faire des améliorations qui l'accroîtraient davantage encore, et d'appeler sur le sol une population étrangère qui assurerait à jamais la continuation de la culture et le progrès des améliorations. Les corporations, le gouvernement ont rejeté les offres; les premières, parce qu'il aurait fallu renoncer à des habitudes consacrées; le second, parce qu'il voit dans la zône déserte qui entoure la capitale, et dans l'état de choses existant, des moyens de se préserver d'une contagion politique qui se montre menaçante, ou au moins d'en retarder la marche. Dans la situation actuelle des choses, une portion nombreuse de la population vit des aumônes de l'autre. Celle qui reçoit obéit à l'impulsion de celle qui donne, laquelle, par une foule de causes, est elle-même sous la dépendance presque absolue du pouvoir. De cet état de privations, de gêne et de hiérarchie, résultent des moyens de calme, qu'à défaut d'autres, un gouvernement peu confiant dans sa force fait peut-être bien de conserver. On doit cependant regretter qu'il soit dans l'impossibilité de leur en substituer de plus en harmonie avec la situation et les idées de l'époque où nous vivons.

Après cette longue digression à laquelle je me suis laissé entraîner pour n'avoir plus à revenir sur le triste sujet de l'agriculture de cette partie de l'Italie, je reprends la suite de mon voyage.

§ V.

AVIS.

Avant de commencer la description de ce que j'aurai vu, je dois une explication à mes lecteurs.

Mes jugemens paraîtront bien froids à ces admirateurs passionnés de l'antiquité, qui font métier de s'enthousiasmer à la vue d'une statue mutilée, et de se pâmer devant une brique romaine. Je n'ai malheureusement pas cette faculté d'admiration, réelle chez quelques-uns, pure grimace chez le plus grand nombre. Quand un pan de mur ne me rappelle pas un souvenir historique, ou ne me présente aucun caractère monumental, je n'y vois, je l'avoue, que des pierres entassées depuis plus ou moins de siècles, et je me borne à regretter que le secret de la composition du ciment qui les a si long-temps réunies ne soit pas parvenu jusqu'à notre âge. Je ne crois pas que les an-

ciens aient poussé tellement loin la perfection de ceux des arts qu'ils pratiquaient, qu'il soit à jamais impossible de les égaler. La plupart de leurs édifices renommés ne nous sont connus que par des *restaurations* faites à l'aide d'imaginations exaltées et disposées à voir tout en beau. Avec un fût de colonne et un débris de frise, les faiseurs de monumens vous recomposent un palais, un temple, un cirque, comme *Cuvier* faisait un *mastodonte* avec un fragment de mâchoire, une vertèbre et un fémur. Qu'ils aient foi dans leur œuvre ! ils le doivent, s'ils ont de la conscience. Mais ma foi m'appartient. Elle est indépendante de la leur, et ne se détermine que par ma propre conviction. De là, la divergence que l'on ne manquera pas de remarquer et probablement de me reprocher, entre des opinions consacrées et celles que j'émettrai. Je jugerai sans préventions, sans esprit de système, et mes jugemens ne seront que l'expression de mes sensations. Je n'ai aucun titre pour les faire recevoir comme règles en matière de goût. On ne me soupçonnera pas davantage la ridicule prétention de m'opposer à ce torrent d'engouement qui a descendu les siècles et a entraîné l'opinion, sans lui permettre de réfléchir, et encore moins de se replier sur elle-même et de revenir sur les surprises qui lui ont été faites ; mais je crois avoir le droit de séparer sur certains points mon opinion personnelle de cette opinion qui nous est parvenue toute faite et si tyrannique, et de dire en quoi et pourquoi elle en diffère.

Après cet exposé de la manière dont je procéderai, après ce symbole de ma foi en matière de beaux-arts, je vais me mettre à parcourir la ville en ruines des César, la ville riche de monumens, mais pauvre et négligée des papes.

§ VI.

ASPECT DE ROME.

Le temps que prirent l'examen de mes passeports et la visite de mes malles me donna les moyens d'admirer une place ronde, dont le centre est occupé par un obélisque. Les côtés sont ornés de fontaines que recommandent les eaux limpides qu'elles font jaillir et les groupes qui les décorent. Des statues, des sphinx, des sirènes en marbre blanc, couronnent le mur en courbe qui dessine une partie de la place.

De ce point partent trois rues bien alignées et d'une assez belle largeur, que coupent d'autres rues également droites, mais moins spacieuses. La principale de ces trois rues, le *Corso*, est la plus remarquable de Rome par son étendue et la magnificence des palais qui la bordent. Elle forme un des côtés d'une place carrée, sur laquelle s'élève

la colonne d'Antonin, continue jusqu'à une autre place irrégulière et se perd ensuite dans des rues courtes, inégales, entourant mal des palais superbes, et peu propres à faire valoir les obélisques, les statues, les fontaines que l'on rencontre à chaque pas. C'est ainsi que la fontaine *Trevi*, placée au-dessus de tous les monumens de ce genre par le volume d'eau qu'elle donne, la richesse de son architecture et la beauté de la sculpture qui l'accompagne, c'est ainsi, dis-je, que cette fontaine occupe un emplacement étroit et mesquin et n'a pour avenues que des rues sales, mal bâties et mal habitées. C'est ainsi que les abords du Capitole, du Colisée, du Panthéon, sont sans harmonie avec ces monumens si imposans par leur masse; plus imposans encore pour les innombrables et graves souvenirs qu'ils rappellent. L'aspect généralement peu satisfaisant des rues n'est relevé ni par le bon goût des équipages qui y circulent, ni par l'éclat des boutiques. Sous ce rapport, *Rome* ne répond pas à ce que l'on se croirait en droit d'attendre de la plus ancienne capitale du monde et de la ville classique des beaux-arts.

Les fontaines forment un de ses principaux embellissemens. Les eaux qu'elles répandent dans tous les quartiers, presque dans toutes les maisons, sont encore apportées par les aqueducs bâtis par les anciens Romains, ouvrages qui suffiraient seuls pour donner une idée de la puissance de ce peuple. Les monumens qui reçoivent les eaux et les distribuent sont à la fois somptueux et du meilleur style. La sculpture et l'architecture y ont consacré tout leur luxe. La fontaine *Pauline*, qui vomit trois rivières apportées par un aqueduc de trente-cinq milles d'étendue; la fontaine *Ttevi*, immense et noble composition; celle connue sous le nom de *Moïse*, à cause de la belle statue qui en fait le

principal ornement; celle du *Monte-Cavallo*, au-dessus de laquelle s'élèvent un obélisque et les deux groupes d'hommes et de chevaux, sublimes productions des ciseaux de Praxitèle et de Phidias; celles des places *Navone*, de *Saint-Pierre*, du *Panthéon, del Popolo*, ont un caractère de grandiose qui les classe parmi les monumens. Quoiqu'elles aient des proportions moins vastes, les fontaines des places *Farnèse*, *Barberini*, *Colonne*, d'*Espagne*, des *Tortues*, ne méritent pas moins de fixer l'attention, et elles peuvent fournir des modèles pour ce genre de construction.

Il règne une extrême négligence dans la tenue des maisons et même dans celle des palais les plus vastes. L'éponge et le balai semblent y être des meubles inconnus. Les cours, les escaliers, les corridors sont couverts d'ordures qui convertissent en cloaques infects les avenues de ces demeures du riche, ainsi déparées par l'absence des précautions les plus indispensables de propreté.

Les portes des palais sont toujours ouvertes. Le soir, les vestibules à colonnes sont éclairés par un réverbère; mais les escaliers sont dans l'obscurité, et l'on ne trouve pas un portier à qui l'on puisse s'informer si les maîtres sont chez eux[1]. Le rez-de-chaussée n'étant jamais habité

[1] Ces observations s'appliquent à la généralité des maisons de Rome. Mais il y a des palais qui font une exception complète et d'autant plus remarquée que le nombre n'en est pas grand. Tels sont les palais B...., T...., O...., B...., et quelques autres.

ou étant consacré à des boutiques, et le premier étage étant ou devant être distribué en galeries destinées à recevoir des collections de tableaux ou de statues, il faut monter au second, quelquefois au troisième, avant d'apercevoir un domestique. Long-temps après que la sonnette s'est fait entendre, la porte s'ouvre et on est introduit. Un autre domestique accourt en passant son habit à la hâte, et annonce. A la sortie, l'antichambre est garnie de tous les laquais que l'on a pu rassembler.

Les grands repas sont rares. Ce que l'on appelle *tenir maison*, c'est ouvrir son salon une fois par semaine et donner un ou deux bals pendant l'hiver. L'intérieur des salons est animé. On y joue, on y fait de la musique, on y cause avec un agrément auquel l'esprit naturel et très-piquant des femmes contribue pour beaucoup. Les réunions qui ne commencent qu'à neuf heures se prolongent jusqu'à minuit. On y sert à profusion des glaces et des pâtisseries.

Les cardinaux, les prélats et les ecclésiastiques fréquentent les grandes réunions, même celles auxquelles se mêle la danse. Lorsque le bal commence, ils sortent de la pièce qui lui est consacrée et se tiennent dans les salons où l'on ne danse pas, mais sans la moindre affectation de rigorisme. Les prélats ne vont jamais au spectacle. Lorsque les ecclésiastiques d'un ordre inférieur y paraissent, ils écartent de leur costume ce qui trahirait trop l'incognito qu'ils sont censés vouloir garder.

Le luxe des chevaux et des équipages n'a pas encore pénétré jusqu'à *Rome*. De lourds et antiques carrosses de couleur garance, dont les portières sont chamarrées de larges blasons surmontés d'un chapeau rouge; deux chevaux noirs de race commune, avec des panaches et des rênes rouges; deux domestiques en livrée fanée derrière la voiture, voilà ce qui distingue l'équipage d'un cardinal, et fait prendre les armes aux postes devant lesquels il passe. La noblesse se promène dans des voitures de toutes les formes et de toutes les époques, rajeunies par quelques couches de vernis et dorées sur les ressorts et sur les roues. La bourgeoisie et les étrangers se pavanent dans des calèches numérotées, qui stationnent sur les places. On ne voit pas de cabriolets ni de ces voitures légères si multipliées dans les autres pays, et dont la beauté du climat devrait conseiller l'usage dans celui-ci.

Si l'on ne savait pas que l'on est dans le chef-lieu de la chrétienté, on le devinerait au grand nombre et à la variété des costumes ecclésiastiques qu'on aperçoit dans les rues. On voit des moines de toutes les couleurs, avec et sans barbe, tondus et non tondus, chaussés, en capuchon et en chapeau, fiers ou humbles suivant qu'ils portent une soutane, un scapulaire et un manteau d'étamine, ou un froc d'étoffe grossière et une besace. Pour les voyageurs qui aiment à voir une localité caractérisée par le costume des habitans (et je suis de ce nombre), cette bigarrure a quelque chose de convenable. La ville de Saint-

Pierre ne doit pas ressembler à la capitale de la Prusse ; et une revue y ferait moins de plaisir qu'une procession.

Manœuvrassent-elles avec autant de précision que le faisaient les régimens de la garde royale de France, les troupes de Sa Sainteté n'en conserveraient pas moins la réputation qu'on leur a faite et qui est devenue proverbiale. Elles paraissent accepter cette réputation, et elles ne font rien pour la détruire. Habitudes de service, tenue, manœuvres, tout est en rapport. On doit cependant reconnaître leur disposition à remplir leurs devoirs avec une ponctuelle exactitude, alors qu'au son de la cloche qui annonce l'heure de la faction, on voit les soldats, quittant à regret le banc sur lequel ils étaient assis devant le corps-de-garde, aller d'eux-mêmes et sans l'assistance d'un caporal prendre la place et le fusil des camarades qu'ils doivent relever.

Tout ce qui se fait à *Rome* émane immédiatement du gouvernement. On peut s'en assurer en lisant les inscriptions pompeuses encastrées sur les façades des édifices publics, sur les bornes même des routes ; car ici moins que partout ailleurs, on ne fait rien avec une abnégation complète de la reconnaissance qui doit en revenir. Si l'on construit, si seulement on fait recrépir un édifice, un simple mur de clôture, une large plaque en marbre blanc offre au public le récit circonstancié de la part qu'y a

prise le pontife sous le règne duquel l'opération a été exécutée.

Cet exemple est suivi, et les particuliers emploient le même moyen pour apprendre aux générations futures, lesquelles ne sauraient manquer d'y trouver un sujet d'instruction et d'intérêt, qu'ils ont fait relever un pan de muraille, ou renouvelé le toit de leur maison. Certes si dans vingt siècles on a, comme de nos jours, le goût des inscriptions, la *Rome* moderne ne fournira pas moins de richesses dans ce genre que la *Rome* antique ne nous en donne à exploiter.

Le dimanche, la population entière se réunit au *Corso* et à la *Villa-Borghese*. C'est là que l'on peut juger de son extérieur. Cet extérieur n'est ni beau ni gracieux. Les yeux noirs et les profils aquilins et alongés sont les plus répandus; mais ils ne dominent pas tellement qu'ils deviennent un caractère de nationalité. La taille est au-dessous de la moyenne; et même lorsque, ce qui se rencontre rarement, surtout chez les femmes, elle n'est pas déformée par un excès d'obésité, elle n'est pas relevée par de l'élégance dans la tournure et du bon goût dans la mise. On voit cependant quelques femmes d'une beauté remarquable et que l'on pourrait appeler classique; mais le nombre de celles dont les traits rappellent le type romain dans toute sa pureté, n'est pas assez grand pour justifier l'idée que l'on s'en forme au loin. Ce type ne se fait guère observer que chez les femmes des campagnes qui environnent *Albano* et *Tivoli*.

Le costume, même celui du peuple, n'a rien qui le distingue de celui adopté dans toutes les grandes villes de l'Europe.

On remarque moins de mouvement, de bruit et d'activité dans les rues de *Rome* que dans celles des autres capitales. Le peuple y est moins criard, plus subordonné, plus doux, plus poli envers les étrangers que dans le reste de l'Italie. Il paraît avoir conservé le goût des spectacles qu'avaient les anciens Romains, si l'on en juge par son empressement à se porter dans les lieux où l'on présente quelque appât à sa curiosité. L'ivresse n'entre pas dans ses habitudes. Les rixes sont rares. Les délits et les crimes le sont bien plus encore.

La sévérité avec laquelle on poursuit une certaine classe de femmes qui provoquent à la démoralisation, ôte au vice beaucoup de moyens, à la faiblesse beaucoup de tentations, à la société beaucoup de scandale. Je n'ai pas pénétré assez avant dans un grand nombre de familles, pour pouvoir déterminer ce que les mœurs d'intérieur y gagnent.

Le caractère des habitans de la campagne est tout différent de celui des habitans de *Rome*. C'est un composé des vices d'une civilisation imparfaite et stationnaire dans son imperfection, et dont l'unique industrie consiste à vivre aux dépens d'une civilisation plus avancée. Les rares

habitans des déserts qui entourent *Rome* sont à la fois cultivateurs, pasteurs et voituriers. Quelques-uns sont en outre brigands. Cette dernière profession utilise les momens que les autres laissent sans emploi. On arrête une voiture, on dévalise un voyageur, et l'on va tranquillement reprendre ses occupations champêtres. Une police inerte et maladroite écarte de ce métier ce qu'il aurait de périlleux sous une surveillance active et intelligente; et une longue habitude le dégage de ce qu'il aurait de repoussant dans un autre pays. On est brigand comme on est maçon ou cordonnier. C'est presque une profession avouée, qui se transmet dans certaines familles comme la portion la plus précieuse de l'héritage paternel.

Les routes qui partent de *Rome*, celles surtout qui se dirigent vers *Naples*, sont garnies de corps-de-garde; mais ces corps-de-garde sont vides. Les fenêtres et les portes en ont été enlevées, et ils sont devenus une cause de danger de plus, par l'asile qu'ils peuvent donner aux voleurs. Quoique l'on ait remplacé les postes sédentaires par des patrouilles, il n'y a pas sûreté à voyager pendant la nuit. Quelquefois même des vols sont commis en plein jour par des hommes à cheval, armés jusqu'aux dents et avec lesquels la résistance n'aurait d'autre suite que d'aggraver les événemens. Le parti le plus sage est d'abandonner son argent à ceux qui le demandent avec des formes qui ne comportent pas de refus, et de s'arranger de manière à en compromettre le moins possible.

§ VII.

ÉGLISES.

On ne traverse pas une rue sans passer devant une église, et on parcourt certains quartiers sans y voir d'autres édifices que des temples et des couvens. La vaste enceinte de *Rome* renferme des champs, des prairies, des vignes, des jardins au milieu desquels s'élèvent de majestueuses basiliques, tels que Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Marie-des-Anges, Saint-Pierre *in vincoli* et une foule d'autres : bergeries sans troupeaux, où l'on ne voit aux heures des offices que les pasteurs et leurs acolytes, et, dans le reste du jour, que quelques moines qui viennent là prendre le frais et promener leur oisiveté, quelques étrangers que la curiosité y appelle, et les sacristains qui en montrent les reliques et les tableaux, et racontent les miracles attribués au saint, patron de l'église.

On dirait, à voir le peu d'empressement du peuple à fréquenter les temples, qu'il se repose du soin de son salut, sur le titre de *cité sainte* que porte et que pourrait bien ne pas toujours justifier la ville qu'il habite.

On a tant, et de si savantes, et de si précises descriptions de *Rome*, que je n'en essaierai pas une nouvelle. Je ne parlerai que des impressions que les objets auront produites sur mon esprit et des modifications que la réflexion et un examen répété y auront ajoutées. Cet appel des jugemens portés dans une première inspection est plus nécessaire ici que partout ailleurs ; car nulle part on n'est plus aisément entraîné à des opinions inexactes : trompé que l'on est par ses préventions personnelles et celles des autres, ou par ce charme attaché au nom de *Rome*, qui nuisent à la raison, soit que l'on s'y abandonne, soit que l'on cherche à s'en défendre.

C'est surtout à l'occasion de la basilique de Saint-Pierre que j'ai dû faire cette réflexion ; de Saint-Pierre, le premier monument que l'on visite ; de Saint-Pierre, cette merveille de l'époque moderne, que l'on craint de ne pouvoir assez admirer, tout en pensant que l'éloge que l'on en a entendu faire nuira à la sensation qu'il doit produire.

Je m'en approchai donc, bien décidé à me tenir en garde contre l'exaltation que je supposais devoir être l'effet de sa vue seule. Il ne m'a pas fallu d'efforts pour être fidèle à cette résolution.

Une rue dirigée sur un des côtés de l'immense place qui précède l'édifice ne le laisse apercevoir que successivement et d'une manière diagonale. La distance que l'on parcourt pour se trouver dans l'axe du portique refroidit l'imagination. A droite et à gauche on a une imposante colonnade, disposée en courbe, et formant de chaque côté

trois avenues qui conduisent à des galeries en pilastres, placées d'équerre avec le vestibule du temple. Le milieu de la place est occupé par un obélisque égyptien. Ses côtés sont ornés par des fontaines qui lancent à une grande hauteur d'énormes gerbes d'eau.

La forme de cette place ne me semble pas heureuse. L'inclinaison très-prononcée, mais graduelle du terrain, nuit à la fois à l'effet des colonnades et des galeries, qui ont mauvaise grâce dans cette situation déclive, et à celui de l'édifice principal, dont elle dissimule une partie de l'élévation. Je me persuade que Saint-Pierre aurait beaucoup gagné à se faire voir au sommet d'un perron majestueux, et isolé d'accessoires qui, tout développés qu'ils soient, perdent de leur grandeur et lui enlèvent une partie de la sienne.

Le portique de l'église m'a produit l'effet de la façade richement décorée d'un palais qui ne serait pas achevé. Cet effet est dû à des ouvertures ayant la forme de portes qui ne sont pas fermées et de fenêtres sans vitres, et à l'absence de tout ce qui devrait donner à l'édifice le caractère réclamé par sa destination. La réflexion n'a rien changé à ce jugement porté la première fois que j'ai vu Saint-Pierre, et les nombreuses visites que j'ai faites à cet édifice l'ont confirmé.

On entre sous un vaste portique orné de colonnes des marbres les plus précieux et d'un plafond à compartimens dorés, et terminé par les statues de Constantin et de Charlemagne.

La pantière qui ferme la basilique se lève et en laisse apercevoir l'intérieur. Ce monument, je l'avoue, en a été un de désenchantement pour moi. Les proportions de l'édifice perdaient de l'étendue que mon imagination leur



avait donnée. La sévérité de sa décoration lui ôtait ce caractère de somptuosité que je lui avais supposé. Le baldaquin qui occupe le centre de la croix ne s'harmoniait pas, à mes yeux, avec le style du monument. J'étais mécontent comme on l'est lorsque l'on perd une illusion. Je parcourus l'église, me réconciliant avec son ensemble par les admirables détails qu'elle me présentait. Ces statues colossales et cependant gracieuses qui décorent chacun des énormes pilastres de sa nef, et semblent se rapetisser devant l'immensité des proportions dont elles servent en quelque sorte à mesurer l'étendue; ces vastes monumens sépulcraux adossés aux murs et paraissant ne pas y occuper plus de place qu'une console dans un appartement; ce baldaquin qui, du rond-point de l'édifice, s'élève au-dessus de l'autel à une hauteur de quatre-vingt-six pieds, sans cependant dépasser la moitié de la hauteur des pilastres de deux cents pieds de circonférence qui supportent une coupole de cent trente pieds de diamètre et de cent cinquante-cinq d'élévation, non compris la dimension des ornemens extérieurs qui la surmontent de plus de cent pieds; ces mosaïques dont l'intérieur de la coupole, le socle sur lequel elle repose et les pendentifs des piliers sont tapissés; les marbres de toutes couleurs qui revêtent jusqu'aux moindres parties des murs; les chapelles, toutes uniformes dans leur ensemble, toutes enrichies de tableaux en mosaïques, de statues, de bas-reliefs, de bronzes, de dorures; tout cela changea mes dispositions : je me crus réconcilié avec l'opinion générale. Je revins me placer à l'extrémité de l'église. Elle me plaisait plus que lorsque j'étais entré; mais ce n'était pas encore le Saint-Pierre que mon imagination s'était façonné. Je le trouvais magnifique : l'immensité, la grandeur même lui manquaient.

Cette grandeur, cette immensité, je ne les ai obtenues qu'en répétant mes visites, en familiarisant mes yeux avec les lignes qui se déroulaient devant eux, en comparant les objets que je pouvais mesurer, avec ceux qui étaient hors de ma portée. J'ai fini par trouver que tant de générations qui se sont accordées dans l'éloge de ce chef-d'œuvre d'architecture avaient eu raison de juger comme elles l'ont fait. Mon admiration s'est réunie à la leur; ce qui, je l'avoue à ma honte, ne lui est pas arrivé dans une foule d'autres circonstances.

Tout est beau, tout est sublime dans Saint-Pierre. Je ne citerai donc que quelques chefs-dœuvre qui m'ont paru l'emporter sur les autres.

Après avoir écarté de ce nombre le baldaquin, ouvrage fameux du Bernin, dans lequel cet artiste a, suivant moi, réuni toutes les erreurs de goût que l'on trouve dispersées dans ses autres ouvrages, je présenterai en première ligne une sainte Thérèse, un saint Vincent de Paule, quatre figures en bronze qui supportent la chaire du prince des apôtres, plusieurs tombeaux et les copies en mosaïques des tableaux les plus célèbres. Par respect pour une opinion généralement accréditée, mais que je ne partage pas, je citerai encore un groupe en marbre représentant la Vierge tenant Jésus-Christ mort sur ses genoux, œuvre de la jeunesse de Michel-Ange.

Au pied du pilier qui termine à droite la nef et la sépare du rond-point, on voit la statue en bronze de saint Pierre, ouvrage bien médiocre, mais bien authentique des premiers siècles de l'ère chrétienne, évidemment destiné à rappeler le saint dont il est l'image, et non Jupiter des mains duquel on suppose que l'on aurait ôté le foudre pour y placer des clefs. Un des pieds qui fait saillie sur la

plinthe est l'objet de la vénération du peuple. On s'en approche avec respect, et après avoir fait un signe de croix, on le baise, on le frotte avec le front et on le baise de nouveau. On l'a tant baisé et tant frotté, que l'orteil du saint en est visiblement altéré. Cette pratique est, dit-on, une tradition du culte païen, dans lequel on rendait des hommages de ce genre aux statues de diverses divinités.

On interpréterait bien mal ma pensée, si l'on croyait que je borne mon admiration à ce petit nombre de chefs-d'œuvre. Il faut tout voir et ne rien négliger dans Saint-Pierre. Il faut revenir sur tout ce que l'on a vu, et, pour se délasser de l'examen des détails, se reporter à celui de l'ensemble. L'amateur des arts y puisera des jouissances; l'artiste, d'utiles et grandes études.

Si je m'étais imposé la loi de procéder par ordre d'ancienneté et de hiérarchie ecclésiastique, j'aurais placé la basilique de Saint-Jean-de-Latran avant celle de Saint-Pierre; car elle est le principal temple du monde catholique. Elle se recommande par une architecture noble, riche, élégante et cependant fort simple. Ses cinq nefs sont divisées par quatre rangs de pilastres. Dans des niches pratiquées dans l'épaisseur des pilastres de la nef principale, et entre des colonnes de vert antique, sont placées les statues colossales des douze apôtres. Toutes sont d'un fort beau travail; mais au mouvement de la pose, à l'expression de la tête, au grandiose des draperies, on ne peut manquer de distinguer celle qui représente saint Mathieu.

Les niches sont surmontées par des bas-reliefs fort estimés et bien dignes de l'être.

On voulait me faire admirer l'autel placé au fond de l'église, mais je n'y voyais que des ornemens de mauvais

goût, quoique fort riches, des marbres précieux bizarrement employés, deux crânes que j'aurais vénérés si j'avais eu la certitude qu'ils eussent appartenu à saint Pierre et à saint Paul, à qui on les attribue, et des colonnes en bronze que l'on croit avoir été coulées par ordre d'Auguste, mais dont l'origine ne me paraît pas plus authentique que celle des crânes. Puis, j'étais préoccupé de tout ce que j'avais vu de beau, d'achevé, de parfait dans la chapelle Corsini, en statues, en tableaux et en mosaïques; d'un groupe en marbre surtout, presque perdu dans le souterrain de la chapelle, et représentant le Christ mort aux pieds de sa mère : véritable chef-d'œuvre que je m'étonne de ne pas entendre citer plus qu'on ne le fait.

Saint-Jean-de-Latran a deux portiques, l'un majestueux, l'autre d'un caractère élégant et qui se recommande à l'intérêt des Français par une statue en bronze de Henri IV, que la reconnaissance du chapitre de cette église a fait élever à ce prince. Sur la place qui précède ce portique est un obélisque en granit rouge.

Le palais de Latran a cessé depuis long-temps d'être habité par les papes. Cet édifice, plus remarquable par sa masse que par la pureté de son architecture, est adossé à l'église. Ses trois façades se prolongent sur des places sans maisons, et dont le sol, couvert d'herbe, n'est pas même nivelé.

A quelques toises de l'église, on voit le baptistère dans lequel on prétend que Constantin a été baptisé. C'est encore une de ces traditions équivoques que l'on doit cependant admettre comme si elles étaient authentiques, pour ne pas enlever aux souvenirs auxquels elle se rattachent l'intérêt qu'elles leur donnent. Lorsque l'existence d'un fait est avérée, autant vaut croire qu'il s'est passé au lieu

désigné comme en ayant été le théâtre, à moins que l'on n'ait des motifs pour préférer une autre opinion. Écartez l'idée de Constantin se plongeant dans ce bassin rond, entouré de colonnes maigres supportant une mesquine corniche que vous avez sous les yeux, vous regretterez d'avoir perdu du temps à voir un édifice qui, sous le rapport de l'art, ne présente rien de curieux. Je conseille donc aux personnes qui repousseront la tradition de ne pas descendre dans le baptistère.

En face de Saint-Jean-de-Latran, on voit un portique composé de trois arcades correspondant à des escaliers. Celui du milieu a, dit-on, appartenu au palais de Pilate, à *Jérusalem*. Sanctifié par la présence du Sauveur qui le monta et le descendit plusieurs fois, il est devenu un objet de vénération pour les fidèles qui ne le montent qu'à genoux et redescendent par les escaliers latéraux : tel a été le concours, que les marches, quoiqu'en marbre, ont été usées, et que l'on a été obligé de les couvrir de planches, afin de prévenir une plus grande détérioration.

La forme de Sainte-Marie-Majeure, ses plafonds soutenus par des colonnes, rappellent dans son ensemble le style des temples grecs. Dans ses détails, elle rentre dans le style des églises chrétiennes. Il faut y voir trente-six belles colonnes de marbre blanc, une urne de porphyre qui sert de maître-autel, un baldaquin d'un goût plus pur que ne le sont ordinairement les ornemens de ce genre, et la chapelle Borghèse, l'une des plus riches de *Rome* en marbres, en pierres précieuses, en statues, en bronzes et en peintures.

De la salle principale des thermes de Dioclétien, un pape a eu l'heureuse idée de faire une église, et l'idée plus heureuse encore de charger Michel-Ange d'en diriger

la distribution. Il en est résulté la conservation d'un bel édifice antique et son appropriation au culte catholique, sous une forme inaccoutumée. Ainsi le maître-autel, au lieu d'être dans l'axe de la longueur, est dans celui de la largeur. Les niches destinées à des divinités païennes sont occupées par des statues de saints. Les colonnes qui supportaient les voûtes remplissent encore le même objet. Il n'y a de changé que le sol que malheureusement on s'est cru obligé d'exhausser de six pieds afin d'éviter l'humidité. De beaux tableaux, de belles fresques sont, avec le grandiose de son architecture, les seules décorations de Sainte-Marie-des-Anges, l'un des temples les plus intéressans de *Rome* par son origine et ses belles proportions.

Ce n'est pas pour voir les marbres précieux qui en composent le revêtement intérieur; ce n'est pas pour des tableaux du Dominicain, dont deux de ses chapelles sont ornées; ce n'est pas pour des bas-reliefs d'un grand mérite qui en enrichissent une troisième, qu'il faut visiter la jolie église de Sainte-Marie-de-la-Victoire! c'est pour le groupe qui représente l'extase de sainte Thérèse, sujet heureux, souvent traité avec succès, mais jamais avec autant d'inspiration que par le Bernin, auteur du chef-d'œuvre dont je parle. Des gens enclins à de mauvaises pensées pourraient être tentés de traduire le mot *extase* par un autre plus profane, et de trouver que le groupe serait aussi convenablement placé dans un boudoir que dans un temple; mais de quelque manière que l'on explique l'état de la bienheureuse, à quelque cause sainte ou profane qu'on l'attribue, que ce soit de la béatitude ou du plaisir, que la maligne figure placée près de Thérèse appartienne à un ange ou à un amour, jamais on n'a mis autant de vérité

dans l'expression d'une sensation assez forte pour ôter la faculté d'éprouver autre chose que du bonheur.

Le chef-d'œuvre de la statuaire moderne dans le genre énergique est, selon moi, le Moïse de Michel-Ange, que l'on admire sur le tombeau de Jules II, dans l'église de Saint-Pierre *in vincoli*. Je doute que lorsqu'au nom du ciel il dictait des lois aux Hébreux, lorsqu'il s'indignait contre leur faiblesse et leur abandon du vrai Dieu, Moïse eût plus de noblesse dans la pose, plus de dignité dans le maintien, plus d'irritation dans le regard, que le grand artiste n'en a donné à son image..Le prophète est représenté assis, les tables de la loi soutenues sur le genou par la main droite, et de l'autre indiquant son mépris pour le peuple auquel il s'adresse. C'est un de ces chefs-d'œuvre devant lesquels on reste stupéfait d'admiration et manquant de termes pour exprimer l'éloge.

L'église Saint-Louis doit être visitée par tous les Français qui viennent à *Rome*. Ils ont un devoir à y remplir, celui de consoler par un acte de sympathie les mânes de ceux de leurs compatriotes dont les restes sont déposés là. Avec quels sentimens douloureux je lisais leurs noms gravés sur le marbre, moi qui n'ai plus l'espoir d'un tombeau sur le sol qui m'a vu naître, et qui séparé, pour le reste des jours qui me sont comptés, des plus chers objets de mes affections, ne serai pas même admis à reposer après ma mort auprès de ceux qui m'auront précédé! Cette pénible idée ne m'aurait pas accompagné dans mon pélerinage à Saint-Louis, que je n'aurais pas été moins disposé à plaindre les morts dont les noms frappaient mes yeux. La terre étrangère avait reçu leurs cendres!....

Des images de saints dans des niches destinées à des divinités mythologiques; des autels appropriés au culte

chrétien substitués à ceux qui servaient aux sacrifices du paganisme, voilà les seuls changemens apportés, pour en faire une église chrétienne, dans le temple bâti par Agrippa. On en a tellement respecté la forme, que l'on n'a pas cru devoir fermer par un vitrage l'ouverture circulaire du haut de la voûte par laquelle descend la lumière, et que, prêtres et fidèles, tout le monde a sa part de la pluie qu'il plaît au ciel de faire tomber. C'est pousser un peu loin le respect pour les monumens antiques! Douze colonnes de marbre se détachent sur des pilastres et supportent l'entablement qui sert de base à une voûte divisée en caissons maintenant dépouillés, comme les murs du temple, des marbres et des bronzes qui les ornaient.

On ne saurait rien voir de plus noble, de plus caractérisé que cette architecture, si le temple n'était précédé par un portique plus noble, plus majestueux encore. Sa longueur est de cent pieds, et il se compose de seize colonnes d'un seul bloc de quarante-cinq pieds de hauteur. Sur les huit colonnes de la façade, s'élève un fronton qui a dû céder à Saint-Pierre les bronzes dont il était décoré, et qui avaient été tellement prodigués, que le poids s'en élevait à quatre cent cinquante mille livres.

Lorsque je visitai ce temple, on venait d'y ouvrir la tombe qui renfermait les restes de Raphaël, afin de s'assurer si une tête exposée dans une des salles de l'académie de Saint-Luc était bien celle du grand peintre. C'était s'y prendre un peu tard! Depuis deux siècles cette tête recevait les hommages de tous les amis des arts, qui croyaient pieusement que c'était du cerveau qu'elle avait renfermé, qu'étaient sorties tant de sublimes compositions. Au grand désappointement de ceux qui avaient fait jusqu'alors des frais de vénération, presque d'adora-

tion pour un crâne, que le docteur Gall avait déclaré avoir appartenu à un gourmand qui n'avait jamais dû être peintre, on a trouvé le squelette de Raphaël en possession d'une tête. Et voilà le pauvre crâne de l'académie dépossédé des hommages qui lui avaient été si long-temps prodigués! On est convenu cependant de le traiter avec égards. On en a fait celui d'un prêtre fondateur de l'académie. Il conservera son encadrement en bronze doré et la place qu'il occupe. Il sera ce qu'il était, au culte près sur lequel désormais il ne doit plus compter. Bien des grandeurs déchues ne sont pas si favorablement traitées[1].

A un mille de *Rome*, isolée sur les bords du Tibre, s'élevait une basilique somptueuse dans laquelle une ou deux fois, chaque année, de pompeuses cérémonies attiraient la foule. Le reste du temps, elle n'était visitée que par les étrangers et par des moines destinés à la desservir. Il n'y a maintenant que des ruines. Le feu qui les a produites

[1] La première fois que je me présentai pour visiter le Panthéon, je le trouvai fermé, quoique ce fût l'heure où les églises sont ordinairement ouvertes. Mon cicerone demanda la cause de cette exception à une femme qui vendait des fruits en face du portique. Cette femme lui dit que l'on venait d'ouvrir le tombeau de Raphaël, et que jusqu'à ce que l'on eût pris des mesures pour la conservation de ses restes, le public ne serait pas admis. « Raphaël! » dit le guide, moins bien informé que ne le sont d'habitude les gens de sa profession, « c'était sans doute un pape! — Un pape! reprend la marchande avec un éclat de rire. Raphaël, un pape! Tiens, dit-elle à sa voisine, en voilà un qui prend Raphaël d'Urbin pour un pape! » Et le propos de faire le tour de la place! Et les marchandes de fruits, de poissons, de légumes, femmes sans doute fort érudites, de se récrier, de rire, de se moquer, et de forcer par des huées, dont j'avais ma part, mon malencontreux cicerone d'emporter sa honte ailleurs, et d'aller étudier son *Itinéraire de Rome!*

Ce trait m'a semblé propre à donner une idée de l'esprit italien.

ne s'est pas borné à détruire le bois qui seul semblait devoir redouter son action. Il a calciné les marbres les plus durs, le granit même. Des cent trente-deux colonnes antiques qui soutenaient les plafonds des nefs ou ornaient les autels, il n'en est resté que dix intactes. Quelques heures ont suffi à la destruction d'un édifice commencé par Constantin et à peine achevé par une succession non interrompue de travaux et d'énormes dépenses, pendant près de douze siècles.

Le pape Léon XII, sous le pontificat duquel, en 1823, cette basilique a été anéantie, a ordonné sa reconstruction sur son ancien plan. On poursuit avec activité cette entreprise immense d'autant plus difficile qu'elle marche en sens contraire des idées et des facultés de l'époque. On peut croire qu'il en sera de Saint-Paul comme de certains temples de l'antiquité qui n'ont jamais été achevés.

Sur les cent vingt églises et les trois cents chapelles que renferme *Rome*, beaucoup mériteraient une mention en raison soit de leur architecture [1], soit des objets d'art qu'elles possèdent. Je me dispenserai de citer celles mêmes que j'ai vues. Il en est de ce genre d'édifices comme des collections de tableaux : on ne doit pas tout voir, si l'on veut conserver exact le souvenir de quelque chose.

[1] Par architecture, lorsque l'on parle des églises de Rome, on ne doit entendre que ce qui a rapport à leur façade et à leur intérieur. Il n'en est pas une seule, sans même excepter Saint-Pierre, qui soit isolée et dont on puisse juger l'effet extérieur. Aussi leurs architectes se sont-ils complètement dispensés des soins qu'ailleurs, et avec beaucoup de raison, on donne à cette partie des édifices.

§ VIII.

HAUTES DIGNITÉS ECCLÉSIASTIQUES.

On m'avait beaucoup vanté la pompe dont s'accompagnent les cérémonies où le pape paraît. Je saisis la première occasion qui se présenta d'en voir une. C'était la remise du chapeau à l'archevêque de Naples, qui venait d'être promu au cardinalat. Voici ce qui s'y passa.

La réunion avait lieu au palais Quirinal, dans une vaste salle fort simplement décorée, dont les côtés étaient occupés par des tribunes, et le fond par un dais en étoffe de soie cramoisie. Le pape entièrement couvert d'une ample chape rouge, portant une mitre en drap d'or, qui ne différait en rien de celle des évêques, entra et vint s'asseoir sous le dais. A sa suite parurent les cardinaux, au nombre d'environ quarante. Ils se rangèrent à droite et à gauche sur des bancs parallèles aux tribunes. A leurs pieds étaient

accroupis plutôt qu'assis leurs *caudataires*, qui, après avoir déployé les longs manteaux en soie violette qui recouvraient les soutanes écarlates et les rochets de dentelle, avaient pris et tenaient sur leurs genoux la *barette* de leurs patrons.

Le nouveau cardinal, encore en costume d'évêque, fut présenté par deux cardinaux. Il s'approcha du Saint-Père en saluant profondément à plusieurs reprises, se mit à genoux, baisa le pied droit, puis une main de Sa Sainteté, et enfin arriva jusqu'à l'accolade et se retira après avoir reçu une bénédiction.

À peine s'était-il éloigné que plusieurs ecclésiastiques, qu'à leur costume je crus être des évêques, vinrent se placer debout en face du Saint-Père. L'un d'eux lui adressa, d'une voix peu distincte, un discours que personne ne semblait écouter, et qui fut interrompu au retour du nouveau cardinal. Son Eminence se présenta en soutane écarlate, et s'agenouilla de nouveau. On lui couvrit la tête d'une espèce de camail, par-dessus lequel le pape posa un chapeau rouge. Le cardinal se releva, reçut une nouvelle accolade de Sa Sainteté, et alla remplir la même formalité auprès de ses collègues.

Pendant cette cérémonie, à la suite de laquelle il alla prendre place après le dernier des cardinaux élus, la lecture du discours avait été reprise. On m'informa qu'il s'agissait d'une demande en canonisation; que l'orateur était l'avocat du personnage dont on sollicitait la promotion au rang des saints; que son discours était un plaidoyer, et que le Souverain-Pontife et les cardinaux étaient le tribunal chargé de prononcer le jugement. C'était à *Rome* comme à *Paris*, pour une place dans le ciel comme pour la possession d'un champ : le tribunal semblait distrait ou

endormi. Il se pourrait que la cause fût jugée sans avoir été entendue.

Je n'ai rien vu de bien imposant dans cette cérémonie. Une séance solennelle de Cour royale donne, pour la distribution de la salle, l'ensemble du costume, l'attitude des assistans, le coup-d'œil général enfin, une idée fort exacte de ce que j'ai observé dans une des salles du palais Quirinal. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la complète immobilité du Souverain-Pontife. Excepté dans les occasions où il était obligé d'alonger la jambe pour donner son pied à baiser, ou la main pour distribuer sa bénédiction, je n'ai pu, pendant le temps qu'a duré la cérémonie, surprendre aucun mouvement, ni dans ses membres, ni dans sa physionomie, que dans d'autres occasions j'ai vu animée par une expression non équivoque de finesse et de bienveillance.

La cérémonie achevée, Sa Sainteté s'est retirée, et les cardinaux se sont rendus dans une chapelle où l'on a chanté un *Te Deum*, pendant lequel le nouveau cardinal s'est tenu prosterné sur les marches de l'autel. Le cantique achevé, il vint se placer à la sortie du chœur, et il reçut l'accolade de ses confrères.

Ce n'est pas chose purement gratuite que l'acquisition de cette première dignité de l'église. Rien ne se donne à *Rome*. On évalue à cent mille francs ce qu'il en coûte pour être salué du titre d'*Eminence*, et être habillé en rouge de la tête aux pieds. Cette somme passe en droits perçus par l'État, en cadeaux obligés, en frais d'équipages et en gratifications à une foule de gens qui ont les meilleures raisons du monde pour toujours demander et n'être jamais contens.

Un cardinal résidant à *Rome* doit avoir sinon le fond,

au moins l'apparence d'un grand train de maison. Sa dignité exige que, pour arriver jusqu'à lui, l'on traverse une longue suite d'appartemens meublés en rouge. Il lui faut habituellement une voiture derrière laquelle montent au moins deux laquais; et dans les jours de gala, deux autres voitures armoriées, avec des gens à sa livrée. Lorsqu'il paraît en public, il doit avoir à sa suite un *caudataire*, deux ou trois ecclésiastiques et un valet de chambre. Cet apparat est destiné à rappeler quelque chose de ce qui se pratiquait lorsque le revenu du plus pauvre prince de l'église romaine dépassait un million de francs. Actuellement le Saint-Siége garantit aux cardinaux un traitement de quatre mille piastres (vingt-deux mille francs environ); il le complète lorsque le revenu des bénéfices dont jouissent les titulaires ne s'élève pas à ce taux. Avec une aussi faible somme, on ne bâtit pas des palais et des églises, comme au temps des *Farnèse*, des *Aldobrandini*, des *Médicis*, des *Borghèse*, des *Colonne*, des *Chigi*. C'est tout au plus si l'on a les moyens de se loger dans quelque coin de ces somptueuses demeures, qui suffisaient à peine au déploiement du luxe de leurs premiers possesseurs, et d'entretenir un état de maison modeste. Mais on doit reconnaître qu'en voyant diminuer leurs richesses, les princes de l'église ont su augmenter leurs droits à la vénération des chrétiens. Tous ont des mœurs exemplaires et une charité vraiment évangélique. Tous se recommandent par les plus honorables antécédens et par la conduite la plus propre à leur concilier l'estime et le respect.

A bien peu d'exceptions près, le mérite est la seule recommandation pour parvenir à cette haute dignité. Les cardinaux sont pris parmi les notabilités de vertus et de talens, plus que parmi celles de naissance. Ces dernières

ne sont pas écartées cependant dans la hiérarchie ecclésiastique ; mais elles servent seulement de candidature. Les jeunes gens qui veulent parcourir la carrière du sacerdoce sous la protection d'une noble origine, obtiennent, dès les premiers pas qu'ils font dans cette carrière, quelques distinctions honorifiques. Ils ont, dans le droit de porter des bas violets et de laisser paraître un morceau d'étoffe de soie de la même couleur à l'ouverture de leur gilet, un avant goût de l'épiscopat. On leur donne le titre de *Monseigneur*. Ils sont employés dans les ambassades, dans les administrations ou les bureaux des ministères. Ils sont dotés de quelques bénéfices, ou ils reçoivent des émolumens. Ce qui peut étonner, c'est que pour jouir de ces avantages, même pour arriver à la pourpre, il n'est pas d'obligation de s'engager dans les ordres sacrés. Lorsque ces jeunes gens se décident à devenir prêtres, ils obtiennent ordinairement un évêché qui leur donne le droit de compléter le costume dont ils ne portaient que quelques parties insignifiantes. Mais c'est là que leur carrière s'arrête, s'ils n'ont des titres plus positifs à la première des dignités de l'Église.

L'ordre des cardinaux a quatre divisions, qui semblent ne servir qu'à régler ses préséances, puisque les droits importans, même celui de l'élection au trône pontifical, sont les mêmes pour tous les membres. Ces divisions sont : les cardinaux évêques, les cardinaux prêtres, les cardinaux diacres, les cardinaux laïcs.

Dans les grandes solennités, le pape se montre sur un trône porté par douze hommes. Au-dessus de sa tête, on tient étendu un dais flottant. Autour de lui sont groupés les cardinaux et les grands dignitaires civils et militaires. Ce genre de cérémonie a beaucoup d'éclat.

Il règne une grande simplicité dans le cortége qui accompagne le pape dans les visites qu'il fait aux églises ou aux communautés, ou dans ses promenades aux environs de *Rome*. Une lourde et antique voiture traînée par quatre chevaux noirs, derrière laquelle sont quatre laquais, et qu'escortent une vingtaine de gardes, porte Sa Sainteté et deux ou trois ecclésiastiques. Une autre voiture suit. A la vue du cortége, le peuple s'arrête, se découvre, se prosterne et donne au pontife de nombreuses bénédictions en échange de celles qu'il en reçoit avec respect et en faisant un signe de croix.

Grégoire XVI a conservé les habitudes simples, austères même, qu'il avait contractées dans l'ordre religieux auquel il appartenait [1]. Sa maison ne comporte de luxe que ce qu'en prescrivent l'usage et l'étiquette. Sa garde personnelle se compose d'une compagnie peu nombreuse de gardes à cheval et de quelques Suisses auxquels on a conservé l'habit à bandes jaunes, bleues et rouges, le chapeau rond surmonté d'un panache, le sabre et la hallebarde du XVI[e] siècle.

[1] Les Camaldules.

§ IX.

UNE AUDIENCE DU PAPE.

Le pape se montre très-accessible. Bien rarement et à moins de circonstances impérieuses, une audience est refusée aux étrangers qui portent un nom connu ou à ceux dont la demande est transmise par l'intermédiaire de l'ambassadeur de leur pays, ou par un prélat ou l'un des fonctionnaires attachés au service de Sa Sainteté.

Des Suisses dans la première, des gardes dans la seconde des pièces que l'on traverse avant de parvenir à l'appartement du pape; des ecclésiastiques, quelques moines, des prélats, des cardinaux, courtisans assortis à la nature de la souveraineté pontificale, dans un salon simplement meublé, voilà la seule part qui soit faite à la représentation et à l'étiquette. Les révérences que l'on fait en abordant un souverain sont remplacées ici par des génuflexions.

Lorsque j'eus l'honneur d'être admis auprès du Saint-Père, je le trouvai debout. Il mit dans son accueil et dans les premières paroles qu'il daigna m'adresser une affabilité très-propre à dissiper l'embarras que pouvait produire une telle entrevue. Sa Sainteté ne parlant pas le français, mais l'entendant parfaitement, elle m'invita à l'entretenir dans cette langue. Elle me répondait en italien, et portait l'obligeance au point de s'exprimer lentement et d'une manière très-distincte. J'emportai de cette audience le sentiment d'une profonde gratitude et l'idée la plus avantageuse de l'esprit, de la bonté et des formes bienveillantes du Souverain-Pontife.

§ X.

CLERGÉ.

Lorsque l'on compare le nombre des individus appartenant à l'Église avec celui des sujets de l'État, on se demande comment les premiers peuvent trouver de l'emploi et des moyens d'existence. Pour de l'emploi, peu importerait à l'État s'ils ne lui coûtaient rien, et à eux-mêmes s'ils pouvaient vivre; mais pour des ressources, c'est une question d'un grand intérêt pour tous.

Avant les événemens qui renversèrent le gouvernement pontifical, les corporations ecclésiastiques, quels que fussent leurs noms et leurs formes, étaient richement dotées. La presque totalité de leurs propriétés fut aliénée, et à leur rétablissement, le gouvernement dut pourvoir à la subsistance de leurs membres. Il procéda dans cette circonstance avec plus de zèle que de réflexion. Au lieu de re-

connaître qu'un grand nombre de ces corporations étaient inutiles et que le principe qui les avait fait créer était usé; au lieu de profiter des effets de la révolution qui avait amené leur suppression, pour recomposer un état de choses plus en harmonie avec l'esprit et les exigences de l'époque, on rétablit tout. Les couvens furent ouverts non-seulement aux moines qui les avaient habités, mais aux nouveaux cénobites qui venaient y chercher un asile et de l'oisiveté toute faite. On rappela jusqu'aux ordres de mendians, réorganisant et justifiant en quelque sorte un vice qui fait la plaie et la honte de la société moderne. Le gouvernement pourvut, et très-généreusement, aux besoins de tous, sans mettre aucun terme ni aucune condition à sa munificence. Ainsi il ne limita pas le nombre des individus des deux sexes qui seraient admis à la vie claustrale. Il laissa s'accroître de même le clergé séculier, augmentant ses largesses dans la proportion des besoins qu'elles faisaient naître. Il n'avait pas prévu le cas très-probable cependant où le zèle des fidèles rétablirait une partie des ressources détruites par l'invasion. Ce cas s'est présenté; et le clergé cumule et prétend garder et les richesses qui ont remplacé sa fortune perdue, et la dotation qui ne lui avait été accordée que pour lui en tenir lieu. On discute, on négocie sur ce point; mais la lenteur accroît le mal, en permettant aux corporations de se recruter, et d'ajouter ainsi aux prétextes de leur opposition. Un parti positif adopté à leur égard suffirait peut-être pour mettre un terme au malaise financier de l'État. Ce parti, on hésite à le prendre.

Parmi les ordres religieux, il en est, et ce sont les plus pauvres, qui répandent d'abondantes aumônes. Mais la forme qu'ils emploient pour y parvenir est inconvenante.

Ne serait-il pas temps de mettre à leur disposition des ressources positives et de ne pas laisser à leurs pieuses importunités le soin d'arracher des secours pour les pauvres et pour eux, par un prélèvement fait au hasard et sous une forme ignoble?

On voit à *Rome* des quêteurs d'une autre espèce. Des hommes vêtus de frocs de toile, la tête entièrement couverte de capuchons percés de trous qui leur permettent de voir et de respirer, vont de maisons en maisons et provoquent des aumônes qu'ils distribuent avec beaucoup de discernement. Ces moines d'occasion appartiennent aux classes les plus distinguées. On s'étonne seulement de leur voir prendre un masque pour exercer leurs bonnes œuvres.

C'est une observation très-vraie et assez curieuse à faire, que l'établissement des moines en Italie n'a eu pour objet que des vues personnelles aux individus qui s'enfermaient dans les cloîtres, et que c'est en France seulement que ce genre de vocation religieuse a été dirigé vers le soulagement de l'humanité. Dans ce pays, la plupart des corporations se consacraient aux soins de l'éducation pour toutes les classes de la société, au service des malades ou aux sciences. En Italie, elles sont entièrement étrangères aux deux premiers objets, les jésuites exceptés; et elles ne se livrent guère au dernier.

§ XI.

CÉRÉMONIES DE LA SEMAINE SAINTE.

La semaine sainte, temps de recueillement pour toute la chrétienté, en est un de dissipation dans la capitale du monde chrétien. On s'y occupe de voir beaucoup plus que de prier. Les jours qui terminent le carême ressemblent assez à ceux qui le précèdent. Seulement la foule se porte à Saint-Pierre et au Vatican, au lieu de s'agiter dans le *Corso*. Les cérémonies religieuses remplacent les spectacles profanes. On va entendre dans une église les voix que l'on ne peut entendre au théâtre, et d'autres voix que le bon goût et l'humanité ont proscrites partout ailleurs que dans le chœur d'une chapelle. Chaque jour offre plusieurs distractions de ce genre ; car il faut appeler les choses par leurs noms.

Les cérémonies de la chapelle Sixtine n'ont pas répondu à l'idée que m'en avaient fait concevoir des rap-

ports exagérés. Le local est petit et sans caractère religieux. Tout développement de pompe, tout mouvement même y sont impossibles. Que l'on se rende dans une cathédrale de France le jour où un évêque officie pontificalement ; qu'à la place d'un prélat en soutane violette on suppose le Souverain-Pontife en soutane blanche ; qu'au lieu de chanoines en aumusses grises, on se figure des cardinaux en aumusses blanches ; que l'on substitue à la musique de Haydn, de Campra ou de Chérubini, bien chantée et bien accompagnée, une harmonie sans accompagnement, qui n'a ni la gravité du plain-chant, ni l'agrément de la musique moderne, et qui est exécutée par un mélange de voix très-belles et de voix très-étranges ; et l'on aura une idée exacte de ce qui se pratique chaque dimanche de carême dans la chapelle Sixtine.

Pour moi, je n'ai rien vu ni entendu là qui m'ait ému, qui même m'ait étonné, tout disposé cependant que je fusse à l'être. Ce qui m'a touché davantage, ce sont les cérémonies bien simples, mais vraiment pieuses, connues sous le nom de stations du pape. Le vendredi de chacune des semaines du mois de mars, le pontife entre dans la basilique de Saint-Pierre, précédé d'un clergé nombreux, mais marchant sans ordre, escorté d'une cinquantaine de gardes nobles et de Suisses, et suivi des cardinaux en manteaux violets. Il s'arrête devant plusieurs chapelles, se met à genoux, prie ou médite pendant quelques minutes, se relève et termine par une station plus prolongée en face du maître-autel. Le recueillement du Saint-Père, le silence inaccoutumé des assistans et la sublime majesté de la basilique, tiennent lieu de pompe à cet acte tout religieux qui, s'il n'éblouit pas les yeux, intéresse profondément le cœur.

Le lavement des pieds *des treize apôtres* se fait le jeudi-saint. L'affluence des étrangers de haute distinction qui, cette année, s'étaient donné rendez-vous à *Rome*, et surtout la présence de la famille royale de Naples, avaient décidé le Saint-Père à transporter cette cérémonie, du local resserré qui lui est ordinairement consacré, dans une des chapelles de Saint-Pierre. Sa Sainteté en mitre blanche, en chape violette, se plaça sur sa chaire, fit une prière, ôta sa chape, prit un tablier et se rendit près d'une estrade sur laquelle étaient assis treize prêtres habillés en blanc. On ôta à chacun d'eux le soulier et le bas du pied droit. Le pape prit une éponge posée sur une aiguière d'or, la passa sur le pied de chaque apôtre, baisa le pied qu'il venait de laver, après l'avoir essuyé avec une serviette qui lui était présentée par un prélat, mit dans la main de l'apôtre une pièce d'or, une d'argent et un bouquet, et procéda ainsi jusqu'à ce qu'il fût arrivé au dernier.

La foule était grande et répartie dans des tribunes, sur des gradins et dans un espace qui séparait les tribunes de l'estrade. Pour beaucoup de spectateurs, il n'y eut de visible que les piques des Suisses, le haut de la mitre du pontife et les figures avec ou sans barbe des représentans des apôtres.

La cérémonie à peine terminée, on se précipita, non sans faire preuve de vigueur et de résolution, vers les portes de l'église, afin de gagner une salle du Vatican préparée pour le banquet des apôtres. Un des côtés était occupé par une table couverte d'un service fort simple. Les treize prêtres dont les pieds avaient été lavés vinrent s'y placer de manière à faire face aux tribunes réservées à la famille royale de Naples, aux ambassadeurs et à quel-

ques personnages marquans. Des prélats entrèrent, tenant chacun un plat qui, de leurs mains, passait dans celles du pape. Sa Sainteté circulait sur le côté extérieur de l'estrade, plaçant elle-même les plats devant les convives et leur versant du vin. La figure du pontife réunissait à beaucoup de dignité un air de grande simplicité, et donnait une idée parfaite du chef de l'Église se faisant le serviteur des serviteurs de Dieu.

Pour la première fois, j'ai remarqué du recueillement. Il s'en trouvait, et beaucoup, et du plus vrai, dans les mines de ces apôtres, exclusivement occupés du soin de faire disparaître des mets bénis et servis par Sa Sainteté. Ils semblaient se faire un scrupule d'en laisser la moindre parcelle. Rien ne les distrayait, ni les bourdonnemens et les regards de la foule qui les entourait, ni les réflexions dont ils étaient l'objet, ni leur inhabituelle importance. Après une demi-heure, le pape leur donna sa bénédiction et se retira. La foule en fit autant, mais non les convives qui n'avaient pas eu le temps de terminer leur repas, et qui paraissaient ne pas s'apercevoir de ce qui se passait autour d'eux. Le dîner fini, ils emportèrent, suivant l'usage, le couvert, le couteau et la serviette dont ils s'étaient servis.

Le mercredi, le jeudi et le vendredi de la semaine sainte, on va entendre des *miserere* chantés à la chapelle Sixtine et à Saint-Pierre. La musique en est d'une composition large et savante, et l'exécution ne laisse à désirer que des accompagnemens que la coutume proscrit. A Saint-Pierre surtout, l'effet en est admirable. Sous ces voûtes immenses, les sons s'étendent, vibrent harmonieusement et parviennent à l'oreille avec un charme et une magie que nulle part ailleurs ils ne sauraient avoir à un

tel degré. On cause tout haut pendant le chant des psaumes, comme à l'opéra pendant le récitatif; et on réserve son silence pour le moment où se font entendre les voix graves des plus belles basses-tailles qui aient jamais chanté, et les voix élevées à timbre d'harmonica de deux ou trois malheureux dont on a fait des instrumens.

Dans la soirée les pélerins et les pélerines sont amenés à la chapelle Pauline pour y faire leurs prières, puis à la basilique de Saint-Pierre, où ils défilent devant le cardinal grand-pénitencier qui, en les touchant d'une longue baguette dorée, leur accorde, ainsi qu'à tous les fidèles qui se prosternent devant lui, la rémission de péchés d'un certain ordre.

Les congrégations de toutes couleurs, ces réunions de moines d'un moment, qui se sont formées en-dehors des communautés régulières, et endossent, en certaines circonstances, un froc de toile que surmonte un capuchon destiné à masquer entièrement la figure, vont aussi recevoir le coup de baguette et la rémission de leurs fautes, à ce tribunal de clémence où la présence du coupable tient lieu d'un aveu, et où ce commode semblant de repentir est toujours suivi d'un pardon.

La curiosité attire les étrangers dans la chapelle Pauline pour y admirer l'effet produit par un millier de cierges disposés encore d'après les plans de Michel-Ange, dont le génie s'appliquait aux illuminations avec autant de succès qu'aux branches les plus élevées des beaux-arts.

On termine la soirée par la visite de l'hospice des pélerins. J'ai vu là cent cinquante ou deux cents misérables, qu'à leurs mines j'aurais jugé devoir être plus convenablement placés dans les cours d'un bagne que dans les réfectoires d'un couvent, et un nombre à peu près égal de paysannes

de toutes les parties et dans tous les costumes de l'Italie, et toutes triées parmi les plus laides et les plus sales. Pendant huit jours ces hôtes dégoûtans sont reçus et hébergés dans ce lieu de charité, où ils sont servis par des hommes et des femmes appartenant aux premières classes de la société, mais affiliés à une congrégation vouée à ce genre de bonne œuvre. Pendant huit jours ces malheureux, que le désœuvrement amène là plus que la dévotion, trouvent matin et soir des repas abondans auxquels président des cardinaux et des personnages d'un rang élevé; un bain de pieds qu'ils apprécient moins, quoique des mains fort blanches participent au service répugnant qu'il entraîne [1], et un bon lit. Qu'à cela ils joignent l'oubli des maux passés et l'insouciance des maux futurs, et ils auront goûté huit jours de bonheur. Huit jours sur toute une année! C'est bien peu, diront les heureux. C'est beaucoup, s'écrieront les infortunés. Et quoi que l'on puisse dire de l'hospice des pélerins, de sa dissidence avec les idées de notre époque et l'état de la société actuelle, de ses inconvéniens sous le rapport moral, du choix des individus qui s'y présentent, c'est une pieuse et touchante institution que celle qui a pour objet d'interrompre pendant quelques jours, pour plusieurs centaines d'êtres souffrans, le poids accablant de la misère.

La semaine sainte touchait à sa fin. J'avais assisté à tous les offices où l'on m'avait promis la réalisation des merveilles tant prônées du rit catholique. Je n'avais rien vu qui justifiât l'idée que l'on m'en avait donnée, et que

[1] Cette année (1834), la reine douairière de Naples avait voulu s'adjoindre aux dames qui lavent les pieds des pélerines. On n'avait pas mis de courtisanerie dans le choix de la femme à laquelle S. M. devait rendre ce pieux office; et l'on assure que le hasard ne l'avait pas traitée en reine.

j'avais accueillie, comme si je n'avais pas été averti par de nombreuses déceptions qu'il y a beaucoup à déduire de ces *prôneries* dont il est d'usage de courtiser l'Italie. Vainement dans ces cérémonies je cherchais de la pompe, de la dignité, et surtout un esprit de religion. Je n'y observais que du tumulte, du désordre et une rage de curiosité qui ne procurait d'autre satisfaction que celle de s'être assuré que tout est fort au-dessous des récits qui en sont faits, et de ne pas regretter de n'avoir pas vu ce que l'on croyait être si beau. Tout le monde se presse, s'agite, cause, questionne, répond. Aucun ne s'avise de songer que l'on est dans un lieu de prière. J'ai rencontré des personnes faisant profession d'une haute piété, en donnant l'exemple et tenant beaucoup, je le crois, à en avoir la réputation : elles faisaient autant de bruit que les autres. Elles m'étonnaient, me scandalisaient presque, moi que, sans doute et avec grande raison, elles accusaient de ne pas être à la hauteur de leur exaltation, mais qui, ne fût-ce que pour donner au tableau une couleur locale, aurais voulu trouver chez les assistans la tenue et la manière d'être que recommandait la circonstance.

Le reproche ne doit pas atteindre les habitans de *Rome* qui, en général, suivent peu ce genre de cérémonies. C'est par des étrangers qu'il est mérité. Un grand nombre d'entre eux ne sont pas de la croyance catholique, et ont le mauvais goût d'affecter du dédain pour ses pratiques. Les autres ne viennent que pour observer, se précipitent pour mieux voir, interrogent sur ce qu'ils n'ont pas vu, échangent à tort et à travers des remarques sur tout ce qui se passe. Voilà ce qui a lieu dans ces sortes de cérémonies et ce qui leur enlève la gravité qu'elles devraient avoir.

D'un autre côté, on paraît prendre à tâche d'en réduire l'effet en les encadrant dans des chapelles, ou, lorsque l'usage qui maîtrise tout à *Rome*, permet de les transporter dans des églises, en les circonscrivant dans quelque partie que l'on détache de l'ensemble par des tribunes, des cloisons et des draperies. On se prive ainsi des moyens de pompe qu'offriraient pour un culte somptueux les temples les plus vastes qui aient jamais existé.

Je ne vois donc de merveilleux dans ces cérémonies que le bruit qu'on en fait, la réputation qu'on leur a faite, et les dupes qu'elles font. C'est l'habitude de bien des gens de croire sur la parole des autres ce qu'ils ne voient ni n'éprouvent; c'est la coutume de beaucoup d'autres de ne pas éclairer ceux qui viennent après eux sur leurs propres déceptions. Voilà ce qui rend compte de l'idée complètement fausse qu'en Europe on se fait des pompes religieuses de *Rome*.

Quant aux personnes qui viendraient ici chercher de la dévotion dans ce qui se pratique pendant la semaine sainte, elles manqueraient leur but; car elles ne remporteraient que des bénédictions surprises, des indulgences dont l'effet serait usé d'avance, et des chapelets que l'on se procure aisément et à peu de frais.

Cependant, lorsque l'on est à *Rome*, il faut tout voir, non parce que tout est beau, mais parce que d'autres ne manqueraient pas de vous dire que ce que vous avez négligé était précisément ce qu'il y avait de plus admirable. L'esprit d'envie et de contradiction qui s'empare de tout pour se satisfaire, ne laisse jamais échapper ce genre d'occasion; et, quand on le peut, il ne faut pas lui laisser cette jouissance, dût-il en résulter un surcroît de fatigues et de désappointement.

Enfin le jour de Pâques arriva. C'est ce jour-là seulement que j'ai vu se réaliser quelque chose, beaucoup même de ce que mon imagination avait arrangé. Ce n'est que dans cette solennité que j'ai vu de la dignité se mêler aux cérémonies. C'est un spectacle vraiment religieux que l'entrée du pape dans Saint-Pierre. Porté sur une estrade que surmonte un dais flottant, précédé d'un nombreux cortége de cardinaux revêtus de chapes couvertes d'or ; escorté d'une garde brillante, aux sons d'une musique grave, le Souverain-Pontife traverse lentement la longue nef de la basilique, au milieu de la foule agenouillée à droite et à gauche sur son passage, et pour la première fois rendue calme et silencieuse. Il est amené près du trône qui lui a été préparé, s'y assied et ne le quitte que dans les occasions où sa présence à l'autel est nécessaire pour la célébration de l'office. Chacun de ses mouvemens donne lieu à un cérémonial imposant, parce que la scène est vaste et se prête au développement d'un grand appareil.

La messe terminée, le pape sort dans l'ordre observé pour son entrée. Il est porté au balcon de la façade de la basilique. C'est de là qu'il donne cette bénédiction tant célébrée et si digne de l'être. J'étais au milieu de la place, en face du pontife, et dans la position la plus favorable pour voir l'ensemble et les détails du spectacle et ne rien perdre de son effet. Le pape parut au balcon, se leva majestueusement sans descendre de la chaire qui le portait, étendit les bras et accompagna la bénédiction qu'il donna URBI ET ORBI, du geste le plus noble et le plus paternel. La foule était prosternée, mais elle n'était pas recueillie : elle voulait voir. Là encore mon imagination m'avait emporté fort au-delà de la réalité. Je conçois cependant que l'on puisse faire de la poésie, de la religion même avec ce

qui se passait sous mes yeux. Il y avait matière et place pour l'une et pour l'autre. Seulement il faut les faire soi-même, et n'avoir pas à se traîner après l'imagination des autres, laquelle a été si vite et si loin que l'on se perd en voulant la suivre, et qu'il n'y a plus rien à faire pour le compte de la sienne propre.

En quelque matière que ce soit, j'établis mes jugemens sur des comparaisons. Bonne ou mauvaise, cette habitude est la mienne. Je n'ai pas manqué d'y recourir dans cette circonstance. Je me suis retracé la pompe des cérémonies religieuses de notre France; ces longues et imposantes processions auxquelles suffisait à peine l'étendue des rues les plus vastes; et le recueillement de la foule qui les accompagnait; et l'encens qui entretenait un nuage odorant autour du dais sous lequel l'hostie sainte était portée; et les fleurs qui jonchaient le pavé; et les chants dont la voix faible et cadencée d'un vieux prêtre donnait le signal, et qui parcouraient toute la ligne en se renforçant, en s'harmoniant et finissant par être bourdonnés à demi-voix par toute l'assistance. J'ai mis en regard ce que j'avais vu jadis et ce que je venais de voir; la vieille basilique de *Paris* et la basilique plus moderne de *Rome;* le reposoir du Luxembourg et la tribune de Saint-Pierre; un archevêque et un pape; et sans me laisser influencer par des souvenirs et des préventions de la patrie perdue, je me suis dit que les cérémonies religieuses étaient plus solennelles en France qu'elles ne le sont en Italie, parce que tout était mieux entendu, plus développé, plus complet; et, dans cette occasion encore, je me suis glorifié de mon pays, d'où l'on a pu me bannir, mais vers lequel on ne m'empêchera jamais de reporter mes souvenirs, mes affections et mes vœux.

La journée de Pâques se termina par l'illumination de la place, de la façade et du dôme Saint-Pierre. Dès six heures, des lampions entourés de papier dessinèrent en lignes ternes les principaux détails de l'architecture du monument. Le coup-d'œil n'avait de remarquable que l'étendue et la disposition des lignes. Il y manquait la clarté et le chatoiement que produit la lumière découverte, alors qu'elle est agitée par l'air. J'allais m'éloigner en emportant la contrariété d'une déception de plus, lorsqu'au son de la petite cloche qui précède le tintement des heures, des feux brillans éclatèrent de toutes parts, depuis l'intervalle des colonnes qui circonscrivent la place, jusqu'à la croix qui termine le dôme. Mêlés à ceux plus mats de la première illumination, ils produisaient l'effet d'une immense parure de diamans et de perles. Pour que cette illumination fût complète, il n'avait fallu que le court espace qui s'était écoulé entre le premier son des petites cloches et le premier battement du marteau sur le bourdon. Dans ce moment, j'ai éprouvé une véritable jouissance, parce que dans ce moment il y avait surprise et cause d'admiration, parce que tout ce que l'on m'avait annoncé était fort au-dessous de ce qui m'apparaissait.

Cette illumination a cela de particulier que son effet, sa forme même, varient suivant les points où l'on se place pour la contempler. Belle de l'extrémité de la place, elle l'est davantage vue du pont Saint-Ange. Du mont Pincio, la coupole prend la forme d'une tiare étincelante de pierreries.

Un feu d'artifice indiqué sous le nom de girandole, tiré de la plate-forme du château Saint-Ange, le lendemain du jour de Pâques, fut le signal de la fin des solennités. Son principal mérite se trouva dans l'effet produit par les teintes

que répandaient sur l'architecture du fort les feux qui le couvraient et qui se répétaient dans les eaux du Tibre. J'avais vu des effets de pyrotechnie beaucoup plus brillans et mieux combinés. Je n'avais rien remarqué du genre de ceux résultant de cette association d'un vieil édifice à la magie de cette lumière soudaine, mobile et variée dans ses couleurs.

Les fêtes religieuses se succèdent presque sans interruption à *Rome ;* mais elles n'entraînent pas pour l'ensemble de la ville l'obligation de les chômer. Chaque paroisse, chaque communauté est placée sous la protection d'un patron, que l'on honore du mieux que l'on peut. Quand arrive le jour où son nom est indiqué par le calendrier, on décore l'église ou la chapelle, on y fait entendre des sermons et de la musique. Des prélats, quelquefois le pape lui-même, ajoutent par leur présence à l'éclat de la solennité. Une procession parcourt les rues les plus rapprochées, et tout se borne là. La population ne s'en occupe pas. Le clergé, des congrégations, et quelques personnes ferventes y participent seuls.

Quelques grandes familles trouvent, en remontant dans leur généalogie jusqu'à l'époque où les canonisations s'accordaient presque aussi libéralement qu'aujourd'hui l'ordre de l'Éperon, des personnages qui ont obtenu une place authentique dans le ciel. Sous le nom d'*Invito Sacro*, une réunion annoncée par des affiches a lieu dans le palais du chef de la famille, pour célébrer l'anniversaire de la canonisation. Dans une pièce transformée en chapelle, on peut entendre des messes depuis six heures du matin jusqu'à midi. Dans une autre, on peut se régaler de chocolat et de fruits. Il n'y a de pieux dans tout cela que l'intention. On mange, on boit, on cause beaucoup ; on prie très-peu.

§ XII.

ANTIQUITÉS.

Les monumens légués par la *Rome* antique à la *Rome* moderne ne sont à peu près que des ruines ; car tel est l'état où la dévastation opérée par les hommes les a réduits, en dépit des précautions employées pour les mettre à l'abri de leurs attaques, comme de celles du temps. Je ne me reconnais pas assez d'érudition pour pouvoir donner un ordre méthodique à mes observations. Je décris ce que je vois, comme je le vois et suivant que mes yeux le rencontrent. Je me borne à faire de grandes masses dans lesquelles je classe les objets qui ont quelque rapport entre eux. Il n'est d'ailleurs pas si facile qu'on le pense de s'engager, pour en faire la description, dans ce dédale de temples, de palais, de cirques, de colonnes, les uns sortant à peine de terre, les autres gisant à la superficie du

sol, tous mutilés par la barbarie du moyen-âge qui voulait tout détruire, plus dévastés encore par le retour à la civilisation de l'époque moderne, alors qu'elle démolissait pour reconstruire, et qu'elle enlevait méthodiquement aux édifices de la vieille ville les matériaux qui devaient servir à la construction de ceux projetés dans la nouvelle. Ce vandalisme exercé au nom des arts et par des hommes qui prétendaient en être les protecteurs, s'il détruisait des monumens, rendait à la lumière des morceaux précieux qui, sans cette circonstance, auraient été à jamais perdus. C'est ainsi qu'ont été découverts dans les palais des Césars, dans leurs cirques, dans leurs thermes, dans leurs *ville*, l'Apollon, le Laocoon, les Vénus, les Antinoüs et une foule d'autres chefs-d'œuvre ou d'objets d'un grand intérêt pour la science. Si ce n'est pas une justification des dévastations commises, c'en est au moins une compensation; et à côté du reproche on doit placer le souvenir du bienfait.

Des fouilles avaient été faites à bien des reprises pour découvrir des statues; mais le hasard qui seul y avait présidé, seul aussi avait déterminé leurs résultats. Pendant la durée de la domination française à *Rome*, des recherches plus régulières et d'une plus haute importance furent entreprises. On se mit à faire sortir de terre des monumens entiers. L'ancien forum, celui de Trajan, reparurent avec ce qui restait des édifices qui les décoraient. Mais si la curiosité des amateurs de l'antiquité était satisfaite, les habitudes de la ville entière étaient fortement contrariées. La circulation souffrait de ces excavations, de ces amoncellemens de décombres, et les quartiers où ces opérations avaient lieu devenaient presque inhabitables. Dans une ville dont l'enceinte renferme autant d'espaces sans

maisons que celle de *Rome*, cet inconvénient peut ne pas être très-sensible ; mais cependant il existe. Certes le bouleversement de l'ancien forum, les enfoncemens opérés pour descendre jusqu'au sol antique, les monticules formés sans ordre et sans plan des terres qui en sont sorties, n'offrent à l'œil rien de bien gracieux ; et l'arc de Septime-Sévère, la colonne de Phocas, que l'on est obligé de regarder d'en-haut au lieu de les considérer d'en-bas, ne présentent pas un aspect capable de dédommager de la gène que l'on éprouve en parcourant ce quartier, et de la disparate choquante produite par ce mélange de constructions modernes et de monumens délabrés.

En déblayant l'ancien forum, on a retrouvé, outre l'arc de Septime-Sévère, la voie sacrée et quelques groupes de colonnes qui exercent le savoir et plus encore l'imagination des antiquaires, car pour un monument dont l'emplacement et le nom sont reconnus d'une manière incontestable, il en est dix qui deviennent d'inépuisables sujets de controverse. Pour que ces fouilles eussent un intérêt réel, il faudrait que, détruisant le quartier tout entier, sacrifice qui n'entraînerait ni de grandes dépenses, ni de graves contrariétés, on rendît à l'ancien forum le sol, la forme qu'il avait aux époques où Cicéron et Hortensius y faisaient briller leur éloquence, où les Gracques y soulevaient les passions populaires, où Virginius y tuait sa fille. Il faudrait restituer toute l'horreur que son extérieur devait avoir à cette affreuse prison Mamertine qui recueillit les imprécations de Jugurtha condamné à y mourir de faim, et d'où s'échappaient, pour se mêler aux chants qui accompagnaient la marche des triomphateurs, les cris des rois vaincus, alors que l'on choisissait, pour les faire périr, le moment où les vainqueurs montaient au Ca-

pitole ; et ce Capitole lui-même avec ses temples, ses trophées, sa gloire ; et cette roche Tarpéienne avec ses souvenirs. En un mot, je voudrais que l'on complétât le déblaiement, ou que l'on remplît les trous qu'il a produits.

En face du Capitole est le mont Palatin. A travers les roseaux et les ronces qui le couvrent, on devine à quelques ruines la place qu'occupait le palais commencé par Auguste, continué par Tibère, augmenté par Caligula, et étendu par Néron jusque sur le mont Esquilin. D'immenses substructions, quelques pans de murs trop dégradés pour donner même une idée de ce qu'étaient les édifices dont ils avaient fait partie, voilà tout ce qui reste de tant de folles magnificences, de tant de dépenses désordonnées. Tant d'abus de puissance d'un côté, tant d'efforts d'asservissement de l'autre, ne se résument plus aujourd'hui que par des amas informes de décombres, au milieu desquels l'antiquaire seul a le courage de pénétrer pour y trouver la base de quelques hypothèses ou la justification de quelques systèmes.

Des ruines plus imposantes sont près de là. Comme pour protester contre un vandalisme aveugle, le Colisée s'élève avec ses arches en blocs énormes, ses pilastres, ses escaliers, tout ce que n'a pu détruire la dévastation qui s'était acharnée après ce monument. Le temps n'a en rien altéré sa solidité : la main seule de l'homme a agi. Mais partout où elle a frappé, son action a été puissante, irrésistible. Le Colisée subsiste encore cependant avec son enceinte immense, quelques parties de sa distribution et la mémoire des massacres d'hommes et d'animaux dont il était le théâtre, alors que, blasés sur tout, les Romains étaient contraints de chercher des émotions dans des scènes empreintes d'un caractère d'atrocité.

A peu de distance, sont les arcs de Dolabella, de Titus, de Constantin, et les thermes de Titus et de Dioclétien; plus loin, ceux de Caracalla assez rapprochés du cirque auquel il avait donné son nom; à travers la campagne déserte qui entoure la ville, des longues rangées d'aqueducs dont les arches maintenant inutiles supportaient autrefois les canaux qui conduisaient aux fontaines et aux naumachies, les eaux nécessaires aux besoins et aux plaisirs des maîtres du monde : ruines dignes de *Rome*, immenses comme l'avait été sa puissance, importantes comme les souvenirs qu'elle a laissés, condamnées comme elle à ne jamais se relever.

Le forum de Trajan a été l'objet d'une opération du genre de celle que je réclame pour l'ancien forum. Le sol antique, mis à découvert, a restitué toute sa hauteur à la majestueuse colonne qui en occupe une des extrémités, et a reproduit la distribution qui lui avait été donnée. Quelques tronçons de colonnes restés sur leurs bases, des pierres qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été rangées en forme de pavés il y a dix-sept siècles, ne valaient peut-être pas la peine que, pour les retrouver, on bouleversât tout un quartier. Mais il s'agissait de rendre à un admirable monument l'ensemble de ses proportions. Cette considération qui ne se rencontrerait pas ailleurs justifie tout ce qui a été fait là.

Des ruines des édifices dont je viens de parler, on a extrait des obélisques plus ou moins endommagés, que d'adroites restaurations ont permis de redresser sur leurs bases. Les nouveaux emplacemens qui leur ont été assignés sont heureusement choisis, et leur forme, dont l'élégance est de tous les siècles, se marie parfaitement avec la décoration, quelque variée qu'elle soit, des lieux

qu'ils embellissent. Ni les gigantesques proportions de la place Saint-Pierre, ni les dimensions moins développées de celle *del Popolo*, ni la solitude de Saint-Jean-de-Latran ou de Sainte-Marie-Majeure, ni la position élevée de la trinité du mont, ni les admirables ornemens de la fontaine de Monte-Cavallo, ni la forme alongée de la place Navone, ni le redoutable rapprochement du portique du Panthéon, ne nuisent à l'effet qu'ils doivent produire. Partout ils sont ce qui semble devoir être le mieux pour la décoration des lieux qui en ont été dotés.

§ XIII.

PALAIS. — BIBLIOTHÈQUES. — MUSÉES.

Le pape possède plusieurs palais et en habite deux, le Vatican et le Quirinal.

Le premier, ouvrage de plusieurs siècles, de plusieurs papes et d'un grand nombre d'architectes, manque absolument d'unité. D'aucun point on ne peut en saisir l'ensemble. On se fatigue à parcourir des cours établies sur des niveaux différens et entourées de bâtimens disparates, à monter des escaliers dont le nombre s'élève, dit-on, à plus de deux cents, et qui conduisent à des corps de bâtimens qui n'ont aucun rapport entre eux; à circuler dans des galeries, des corridors, des suites d'appartemens, des chapelles composant, dit-on encore, huit mille pièces, et on sort sans qu'il soit possible de se rendre compte ni du plan de l'édifice, ni même de ses détails. Ce genre de

curiosité disparaît au reste devant l'intérêt produit par les richesses des arts et des sciences que renferme ce palais. Plusieurs des galeries, des corridors et des chambres ont pour revêtement des arabesques et des fresques dues au pinceau de Raphaël. Des peintres qui, pour le mérite, marchent immédiatement après lui, ont continué et complété la décoration dont il avait déterminé le système et fourni le modèle.

Une des merveilles de *Rome*, une des merveilles du monde savant, c'est la bibliothèque du Vatican. Formée de la réunion successive de plusieurs collections précieuses par le choix et le nombre des livres, elle peut être considérée comme la plus complète et la plus riche qui existe. Les huit cent mille volumes imprimés et les trente-huit mille manuscrits qui la composent sont renfermés dans des armoires disposées autour et dans le milieu de salles immenses dont les murs sont couverts de fresques d'un mérite fort inégal. Sur les armoires et sur des tables de fort beaux marbres soutenues par des figures en bronze, sont déposés les vases antiques grecs et étrusques qui forment la collection du Vatican.

Au milieu de la première salle, s'élève un magnifique vase de porcelaine donné au Saint-Père par le roi Charles X. Avec le trône, les Bourbons avaient repris les habitudes de générosité de leurs ancêtres. Ils comprenaient tout ce qu'il y a d'avantages réels pour les peuples à maintenir la gloire des arts, comme les autres genres de gloire ; et aucun prince, mieux que Louis XVIII et Charles X, ne connaissait les moyens de faire avec grandeur et délicatesse l'application de ce principe.

Augmentée successivement, la bibliothèque a exigé un accroissement dans le local qui primitivement lui avait

été destiné. A la première salle, dont la longueur est de plus de deux cents pieds, et dont le plafond est supporté par sept pilastres, on a joint une galerie longue de neuf cents pieds, et des chambres destinées aux collections d'objets d'antiquité païenne et chrétienne, de manuscrits sur papyrus, d'estampes, de livres rares dans toutes les langues et de médailles.

A cet établissement sont attachés des interprètes pour les langues latine, grecque, hébraïque et arabe. C'est à eux que s'adressent les savans qui veulent exploiter les richesses réunies là. Pour le commun des visiteurs, il y a deux ou trois bibliothécaires auxquels est confié le soin d'ouvrir quelques armoires, d'en tirer un ou deux missels ornés de peintures sur vélin, autant d'autographes d'écrivains célèbres, et d'accompagner dans les promenades que l'on fait dans ces salles immenses.

Pour examiner même superficiellement tout ce que renferme la bibliothèque du Vatican, il faudrait beaucoup plus de temps que ne comporte ce qu'un voyageur peut enlever aux autres objets qui réclament son attention ou sa curiosité. Je ne me suis pas livré à de profondes investigations. Je ne puis donc parler que de l'impression que m'a faite l'inspection répétée à bien des reprises, mais bien imparfaite cependant, de l'établissement le plus complet dans ce genre qui ait jamais été créé, ni même imaginé. Cette impression est celle d'une grande estime pour cet esprit de suite et de persévérance qui passe avec la tiare à tous les pontifes qui se succèdent sur le trône de Saint-Pierre, et conduit vers un but déterminé par une volonté éteinte depuis des siècles entiers, les volontés toutes différentes peut-être qui surgiront plus tard.

Il y a dans la bibliothèque du Vatican quelque chose de

plus étonnant que toutes les richesses qu'elle renferme. C'est le bibliothécaire, véritable dictionnaire polyglotte, et le plus complet que l'on puisse rencontrer. Trente-huit langues-mères lui sont familières comme la sienne propre ; et il ajoute à ce prodigieux savoir la connaissance de vingt-deux idiômes qu'il parle couramment. Sans doute quelqu'une des flammes sous lesquelles le Saint-Esprit s'était transformé lorsqu'il descendit sur les apôtres, égarée, mais conservée pendant dix-huit siècles, se sera arrêtée sur la tête de *Mezzophante* et lui aura communiqué le don des langues. Je ne connais pas d'autre moyen d'expliquer le phénomène de cette surnaturelle facilité ; et jusqu'à ce que l'on en ait trouvé un plus satisfaisant, je m'en tiendrai à celui-ci.

Quelques-unes des salles du Vatican sont consacrées aux chefs-d'œuvre de la peinture à l'huile. On y admire plusieurs tableaux du Titien, de Paul Véronèse, du Carrache, du Guide, du Guerchin, du Poussin ; la Communion de saint Jérôme et le célèbre tableau de la Transfiguration.

Je n'ai pas, je l'avoue à ma honte, le don de tomber en extase à la vue de ce roi des tableaux. Dans les arts, ce que j'exige avant tout, c'est de la clarté, c'est de la raison. Or, comme ce n'est que depuis mon séjour en Italie que l'on m'a fait comprendre ce que Raphaël avait dû vouloir exprimer sur cette toile ; comme cette découverte est toute récente, et que l'incertitude qui a duré trois siècles existerait encore, si un savant prélat n'avait interprété la pensée du grand peintre, et ne l'avait révélée à la génération présente; comme, pour cette interprétation, il a fallu des connaissances théologiques qui sont à la portée de fort peu de monde, et, pour faire l'application de ces connaissances, une étude

approfondie, une sorte d'initiation au génie de l'artiste, laquelle n'a encore été donnée qu'à un seul homme parmi toutes les générations qui se sont écoulées depuis trois cents ans; comme il n'a pas fallu moins d'un gros volume pour prouver que tout dans cette composition était comme il devait être; comme dans ce gros volume on n'a pas même essayé de prouver qu'il n'y avait pas deux actions bien distinctes, bien incohérentes, et qui pourraient faire le sujet de deux tableaux, qui permettraient même que l'on coupât celui dont il s'agit en deux parties, j'en conclus que ce n'est ni une grande honte de n'avoir rien compris au sujet en voulant ne faire qu'une pensée et qu'une action du haut et du bas de la composition, ni un grand tort d'avoir pris de l'humeur contre le peintre qui, au lieu de vous procurer le plaisir de voir, vous condamnait à la fatigue de chercher; ni encore aujourd'hui un si grand crime de dire que c'est une composition vicieuse que celle qui, pour être comprise, exige la lecture d'une longue dissertation, de profondes connaissances en théologie et une foi implicite dans l'interprétation donnée à la pensée du peintre.

Mais le tableau est de Raphaël; il faut l'admirer jusque dans ses défauts; car il est convenu qu'un grand artiste ne peut rien faire de médiocre; que ce qui se présente comme une absurdité doit être un trait de génie; que ce qu'il y a d'incompréhensible dans ses œuvres doit être mis sur le compte du défaut d'intelligence de ceux qui ne le comprennent pas; que les anachronismes les plus choquans doivent être admis en peinture; qu'ainsi un moine est bien placé à côté de la Sainte-Vierge, un pape ou un cardinal à la passion de Jésus-Christ, un garde suisse du Saint-Père avec son habit bariolé de jaune, de

rouge et de bleu, sa hallebarde, sa fraise de mousseline et son chapeau rond surmonté d'un panache, à la scène de la flagellation.

Certes je ne m'avise pas de blâmer les gens qui trouvent cela beau ; mais je voudrais bien qu'il me fût permis de le trouver souverainement ridicule.

Des musées, disposés pour la destination à laquelle ils ont été affectés, renferment la collection la plus riche du monde, et pour le nombre, et pour la valeur des objets de sculpture et d'archéologie qu'elle renferme. C'est là que dans des salles magnifiques, éclairées par des jours créés pour eux, on voit l'Apollon, le Laocoon, les Antinoüs, la Vénus, le Gladiateur, la Diane, le Mercure, le Méléagre. C'est là que sont réunis et classés avec un ordre parfait la plus grande partie des chefs-d'œuvre que l'antiquité a transmis à l'époque moderne. C'est là que l'amateur peut passer des jours, des mois entiers, sans que sa patience se lasse, sans même que sa curiosité s'émousse. C'est là, et là seulement, que ses études peuvent se compléter, que son jugement peut se former, et que son goût peut acquérir ce tact sans lequel il sera toujours incertain.

Les murs d'une longue galerie sont incrustés d'inscriptions à l'aide desquelles on peut comparer les faits, rapprocher les dates et étudier à fond la science de l'histoire. Des tombeaux, des autels, des monumens de toutes les époques et pour tous les usages, complètent les moyens d'études réunis dans cet admirable conservatoire des arts.

Ces études peuvent se continuer dans les musées du Capitole. Celui de peinture possède en grand nombre des tableaux dus aux pinceaux des premiers maîtres.

Dans une *protomothèque* créée par le pape Pie VII, on a

réuni les bustes authentiques des hommes qui ont acquis une célébrité méritée dans les arts, les sciences et les lettres.

Un musée de sculpture formé dans un bâtiment qui fait face à celui où ces richesses sont déposées, présente une collection variée et très-précieuse de statues et d'inscriptions antiques.

Le Vatican paraît avoir été doté en objets d'arts aux dépens du Quirinal. Ce dernier palais ne sert qu'à la résidence d'été des papes. C'est un édifice vaste sans être imposant, que recommande le développement de ses lignes plus que leur élégance, et dont les jardins, sans ombrages, sont d'une triste et mesquine régularité.

§ XIV.

GALERIES PARTICULIÈRES.

Il est peu de palais qui ne possèdent des galeries où l'on fait voir des morceaux très-remarquables, mais qui ne portent pas ce cachet d'authenticité qui distingue ceux que l'on trouve dans les musées publics. Il en résulte moins de confiance dans l'originalité des objets dont ces collections se composent, et moins d'empressement de la part des étrangers à les visiter. J'avoue qu'indépendamment de la lassitude causée par la vue sans cesse répétée de statues et de tableaux pour lesquels mon admiration ne saurait se guinder à la hauteur de leur réputation, je m'impatiente à la pensée des erreurs auxquelles je me sens exposé. A chaque instant il faut être dupe ou paraître tel. Aussi, pour assigner dans mon jugement un rang à l'importance relative des arts, je me suis fait une méthode

que j'ai rarement trouvée en défaut. Je règle mon opinion sur le plus ou moins de positif que j'observe dans les jugemens portés par les hommes qui passent ou se donnent pour connaisseurs. En effet, s'il existe un type réel, il doit ne se rencontrer que dans les originaux ; et il doit être si prononcé, que l'habitude de ce genre d'examen le rende frappant et incontestable. Si l'imitation reproduit ce type de manière à causer l'erreur ou seulement le doute, j'en conclus que l'art a atteint sa perfection et que le type a perdu sa valeur.

A combien de déceptions la peinture ne donne-t-elle pas lieu[1] ! Que de tableaux sont indiqués et considérés comme originaux dans des collections différentes ! Que de discussions s'élèvent entre les artistes mêmes sur l'authenticité de chacun d'eux ! Cependant un seul possède cette propriété si précieuse de *l'originalité*. Mais où et comment le distinguer? Comment condamner ceux au sujet desquels surgissent de semblables prétentions, à ne plus être que des copies sans valeur?

Il arrive pour la sculpture ce que je viens de signaler pour la peinture. On juge une statue en raison, non de son mérite réel, mais de l'ancienneté et de l'origine qu'on lui suppose. On affecte de préférer une statue mutilée, quelquefois à peine dégrossie ou fruste et dépouillée du

[1] On est dans l'usage de protéger par des rideaux verts les morceaux les plus précieux. C'est quelquefois une précaution utile ; plus souvent, c'est du charlatanisme. Dans un palais de *Rome*, on prétendit me faire admirer deux fresques attribuées à Léonard de Vinci. On tire avec une sorte de solennité le rideau qui les couvre, et l'on me fait voir des tableaux sans perspective, sans correction de dessin, tout dégradés, et qui, même dans leur fraîcheur, devaient être très-médiocres. — « Comment les trouvez-vous? me dit-on. » — Bien faits pour avoir les honneurs du rideau. Couvrez-les vite. »

fini qui aurait pu en faire un objet d'utiles études, à une figure nouvellement sortie de l'atelier d'un artiste habile. Ce n'est pas qu'au fond on ne préfère l'ouvrage moderne à l'ancien; mais c'est qu'en blâmant celui-là et en s'extasiant sur le mérite de celui-ci, on se donne la réputation de connaisseur.

Voyez dans un cabinet de médailles deux numismates discutant sur l'authenticité des objets qu'ils ont dans les mains. L'un et l'autre trouvent des raisons pour baser un jugement absolument contraire. La même divergence se fait observer au sujet des bronzes qui leur sont présentés, et que, grâce à la perfection apportée dans l'imitation, il est réellement impossible de distinguer d'une manière certaine.

Et dans un cabinet de pierres gravées! C'est là qu'il est curieux de suivre le jeu de physionomie, les gestes, les intonations d'un connaisseur à prétention. On lui met dans les mains un camée tiré avec respect d'une montre fermant à trois clefs. Il l'examine à travers une loupe. Sa figure se contracte pour prendre alternativement une expression de plaisir, d'étonnement, d'admiration, de jouissance. Elle devient sérieuse si le camée représente un personnage grave; gaie, si c'est une face riante. L'amateur cherche à se rapetisser, son extase s'annonce par une voix enfantine si c'est un enfant ou un amour. La mobilité des faces des gens qui veulent persuader qu'ils ont des connaissances profondes, les grimaces au moyen desquelles ils veulent donner une haute idée de l'impression qu'ils éprouvent, sont pour moi un spectacle beaucoup plus amusant que l'inspection de ces objets précieux, pour lesquels je ne professe qu'une estime bien froide et bien dégagée de prétentions à l'engouement.

§ XV.

ATELIERS D'ARTISTES.

Après avoir visité les musées publics et les galeries particulières, un amateur doit chercher à comparer les arts des temps passés avec ceux de l'époque actuelle. C'est un moyen de rapprocher les genres et les manières de procéder et de faire l'application des études que l'on a faites. J'entrepris donc une excursion dans les ateliers de peintres et de sculpteurs. J'y portais cette manière de juger les arts que, suivant l'expression de Montaigne, *je ne donne pas pour bonne, mais que je donne pour mienne ;* que je ne prétends imposer à personne, mais dont je réclame la possession et l'exercice. Par goût je préfère l'école moderne de peinture à l'école ancienne, parce que j'y trouve plus de sagesse de composition, plus d'unité d'action, plus de vérité de costume et de chronologie, plus de clarté d'ex-

position, plus de correction de dessin, plus de fraîcheur. En un mot, j'aime mieux, quand il est bon, un tableau sortant du chevalet, bien clair, bien brillant, qu'un tableau noirci par un espace de deux ou trois siècles, quand il ne l'a pas été par le pinceau du peintre. C'était donc une récréation, du repos que je cherchais dans les ateliers des peintres modernes, après l'étude que j'avais faite de l'école ancienne dans les galeries où ses productions sont réunies. On appellera cela du mauvais goût, de l'ignorance : j'accepte les épithètes que l'on voudra employer pour le caractériser; mais j'aurai au moins la franchise de l'avouer; et bien des gens qui, par respect pour une opinion reçue s'extasient sur ce qui leur déplaît; bien d'autres qui, pour acquérir la réputation de connaisseurs, acceptent des jugemens qui pouvaient être exacts à l'époque où ils ont été portés, mais qui, au temps présent, sont susceptibles de révision; bien des gens, dis-je, s'ils l'osaient, conviendraient qu'ils partagent mon opinion.

Le premier atelier que je visitai fut celui du chevalier C...., l'un des artistes de l'époque qui produit le plus et le mieux. Son genre est exclusivement celui de l'histoire. Il l'a traité en grand, avec intelligence, avec noblesse, avec netteté et sans manière. Ce sont de belles toiles que celles qui représentent Régulus partant pour Carthage, Virginius tuant sa fille, Horatius Coclès défendant le pont de *Rome*, saint François ressuscitant un enfant, saint Paul appelé à la connaissance du vrai Dieu, et une foule d'autres dans lesquelles sont peintes, avec une couleur vraie plus que chaleureuse, et une facilité qui, pour éviter la sécheresse, est quelquefois à côté d'une correction rigoureuse, des actions qui sont aisément comprises par toutes les intelligences. C....ne doit pas prétendre à faire école,

et, en le disant, je crois lui accorder un éloge. Il s'est placé dans la voie parcourue par les grands artistes qui l'ont précédé; il n'a pas cherché à y faire du nouveau, de l'extraordinaire. Il s'est borné à peindre sagement, à rendre la nature telle qu'elle est, tout en lui conservant de la noblesse. Il a évité l'emploi de ces couleurs qui se heurtent, de ces poses académiques qui donnent de la raideur, de ce laisser-aller qui ne sait rien rebuter, de ce vague de composition et d'exécution qui donne au tableau l'apparence d'une ébauche. Je doute qu'il soit jamais classé parmi les artistes auxquels on accorde du génie. Il occupera certainement une place honorable parmi ceux qui ont maintenu la peinture à un degré fort élevé, et ont opposé leur exemple au mauvais goût qui tend à la faire dégénérer.

Une exposition de tableaux avait lieu dans quelques-unes des pièces qui avaient fait partie des ateliers de Canova. Elle était peu étendue, et cependant elle renfermait, au milieu d'un entourage de médiocres productions, quelques morceaux qui m'ont frappé par leur heureuse exécution. Il y avait là plus que des espérances : il s'y trouvait du talent, et du talent bien réel.

Des considérations puisées dans ma position personnelle se sont opposées à ce que je pusse visiter l'exposition de l'académie française. Là, dit-on, la politique mêle ses nuances aux couleurs de la peinture, et les premières sont beaucoup plus tranchées que les secondes. Je me suis abstenu de m'en assurer.

J'ai visité beaucoup d'ateliers, et j'ai reconnu que l'art n'est pas dans un état ascendant. Serait-ce défaut de génie chez les peintres? Ne serait-ce pas plutôt parce que les amateurs préférant des copies bien faites de bons tableaux

à de médiocres originaux, les artistes emploient leur talent à reproduire les œuvres de leurs prédécesseurs, au lieu de créer? Je le pense. Quoi qu'il en soit, l'art n'y gagne rien.

La sculpture m'a semblé être plus heureusement cultivée que la peinture. C'est un beau morceau qu'une Médée que j'ai vue, que j'ai voulu revoir dans l'atelier d'un Français établi à *Rome*. Quelle expression M. Le Moine a su donner, sans avoir recours aux contorsions et à la grimace, à cette belle tête dans laquelle avait été médité un crime atroce, à ces mains si bien modelées qui l'ont exécuté, à cette attitude qui indique le besoin de fuir et de s'éloigner de ces enfans dont l'un est déjà mort, dont l'autre, par un instinct convulsif, cherche à saisir le vêtement de sa mère qui vient de le poignarder! Quelle heureuse disposition dans cette chevelure ramenée sans ajustement, mais sans désordre, sur le front, et qui s'harmonie si énergiquement avec la situation que l'artiste a voulu rendre! Quel beau développement dans cette draperie que la rapidité de la fuite rejette en arrière! Personne, en voyant cette admirable composition, n'en demandera le sujet, tant elle est expressive, tant elle est vraie!

L'atelier de Rinaldi avait droit à mon attention. Parmi plusieurs morceaux d'un mérite distingué, j'y vis une Jeanne d'Arc, dans laquelle le sculpteur a eu l'art d'indiquer les formes féminines sous l'armure qui les recouvre.

Thorwaldsen, la célébrité, on pourrait dire la *fortune* en statuaire de l'époque, ne pouvait être oublié dans la connaissance que je voulais faire avec les talens que possède *Rome*. Je parcourus ses immenses ateliers, et j'y vis assez de productions remarquables pour justifier en grande partie la réputation qu'il s'est acquise. Un Christ surtout

a fixé mon attention, parce que je trouvais dans la pensée et dans l'exécution de cette figure sublime, une sorte de réfutation au reproche fait avec quelque fondement à l'artiste, de ne pas apporter assez de pureté dans ses contours et ses airs de tête, assez de noblesse dans ses poses, assez de goût dans l'ensemble de ses compositions. D'autres morceaux me parurent devoir être très-avantageusement jugés. Plusieurs d'entre eux, que j'avais vu exécutés en marbre, m'ont satisfait davantage dans les plâtres qui leur avaient servi de modèles.

Une suite de bas-reliefs destinés à former une corniche; une autre suite de figures de grandeur naturelle représentant la prédication de saint Jean dans le désert, et que l'artiste destine à *Copenhague*, sa patrie, prouvent que son talent peut s'appliquer avec succès aux compositions les plus vastes et les plus compliquées.

A côté de ces beaux morceaux, on en voit beaucoup d'autres qui ont le caractère d'ouvrages de fabrique. On juge qu'en songeant à la gloire, le grand artiste ne perd pas tout-à-fait de vue la fortune.

Je m'étais promis de visiter l'atelier de l'auteur d'un délicieux bas-relief que j'avais admiré sur un tombeau dans la cathédrale de *Sienne*. Je fus chez Ténérani, et là je vis des compositions qui, par leur nombre et leur perfection, placent cet artiste au premier rang. Tout ce que la grâce a de plus recherché, tout ce que l'imagination a de plus frais, tout ce que l'expression a de plus vrai, se trouvent réunis dans ces marbres si merveilleusement travaillés, et auxquels on a su si bien faire rendre les passions, les sensations mêmes les plus difficiles à saisir. Si Daneker n'existait pas, Ténérani serait, à mon avis, le premier sculpteur de l'époque.

§ XVI.

PALAIS.

Les palais de *Rome* sont vraiment dignes du nom qu'ils portent, par leur étendue, par le classique et la richesse de leur architecture. Des portiques soutenus par des colonnes, des cours spacieuses dont le pourtour en galeries est orné de statues, de longues suites d'appartemens, classent ces somptueuses demeures dans un ordre fort élevé. Malheureusement les fortunes et les mœurs pour lesquelles elles ont été créées n'existent plus. On n'est plus au temps où un cardinal avait dans ses antichambres des gentilshommes et des pages, et où il ne sortait qu'avec une suite de cinq ou six carrosses et une escorte d'hommes armés, capable de faire respecter sa dignité par qui eût eu la tentation de la méconnaître [1]. Un prince ne fait pas mainte-

[1] Voir les Mémoires du cardinal de Retz.

nant beaucoup plus grande figure qu'un bourgeois. Il n'a plus de pouvoir, plus d'influence, partant plus de cour. C'est tout au plus si à son lever il a un valet de chambre, et quand il sort un laquais derrière sa voiture. A quoi peuvent lui servir les antichambres, les salles d'armes, les salons, dont l'étendue et le nombre étaient calculés sur le faste d'autrefois? Il s'établit dans ses appartemens les moins vastes, et abandonne les autres sans même faire les frais les plus indispensables pour leur entretien. A la tenue des domestiques qui en ouvrent les portes, on peut juger du malaise du maître. A l'absence de propreté des avenues, on remarque péniblement le triomphe des habitudes populaires sur celles des hautes classes de la société. Lorsque l'on pénètre dans l'intérieur on est frappé du désordre qui règne partout [1]. Quelques fauteuils dorés étalent leurs couvertures de soie en lambeaux et si tachées que l'on hésite à s'y asseoir. La plupart des pièces sont entièrement dégarnies de meubles.

Presque toujours le premier étage est consacré à des galeries dont les murs sont couverts des tableaux des peintres les plus célèbres; mais trop souvent ces tableaux sont négligés et à moitié perdus. On est étonné de les voir là où manquent tant d'objets de première nécessité. L'intérêt du capital de deux ou trois de ces morceaux précieux suffirait à l'achat de quelques meubles de première nécessité et à l'entretien d'un domestique chargé du balayage.

1 Je crois inutile de prévenir que je prends ici dans sa généralité un fait qui comporte de nombreuses exceptions.

§ XVII.

MUSIQUE.

Depuis que je suis en Italie je cherche à entendre de la musique bien exécutée, et je n'ai pu encore y parvenir. *Venise* et *Bologne* n'avaient pas d'opéras pendant le séjour que j'y ai fait. Celui qui existe à *Florence* était plus mauvais que quelque troupe prétendant chanter que j'eusse jamais rencontrée en France. A Milan, j'avais entendu une grande cantatrice; mais son talent formé en France ne rencontrait pas en Italie d'autres talens pour la seconder. Me voici à *Rome*, et j'y trouve enfin un théâtre de chant organisé. A l'enthousiasme avec lequel on en parle dans les salons, je me persuade être en présence des premiers talens de l'Italie. Je m'empresse d'aller les entendre, et je reviens désenchanté. Je demande en vain cette pureté de méthode, cette fraîcheur de voix, ou au moins

cette justesse d'intonation que nous apportent les chanteurs que l'Italie fournit à notre théâtre italien de Paris. Est-ce que la perfection du chant se prendrait en traversant le Mont-Cenis? J'ai éprouvé un pénible désappointement, moi amateur passionné de la musique, probablement ridicule dans mon amour pour cet art, comme le sont les amateurs de peinture et de sculpture dont je viens de plaisanter, en trouvant si peu de talent où j'espérais jouir de tant de perfection. Je ne saurais, sans injustice, refuser quelque mérite d'ensemble à la troupe, de la pureté dans la voix à deux ou trois des principaux sujets; mais je ne puis leur reconnaître de la sagesse dans la méthode et de l'expression dans le sentiment musical. Ils crient jusqu'à l'épuisement. Parmi ceux que j'ai vu applaudir, il n'en est aucun qui puisse se faire une réputation à Paris. J'étais stupéfait des médiocrités qu'il me fallait supporter dans ce pays où je croyais ne rencontrer que des virtuoses. Je ne l'étais pas moins de la faveur avec laquelle elles étaient accueillies. C'est que partout et pour tout le public a ses faux jugemens, ses caprices, ses affections, en Italie comme en France, sur les choses futiles comme sur les sérieuses, en fait de musique comme de politique.

Veut-on rencontrer la perfection musicale? C'est à Paris, c'est au Théâtre-Italien, c'est, quoi que l'on en dise, au grand Opéra qu'il faut aller. C'est là, et là seulement, qu'un amateur peut jouir du charme d'un morceau sans être troublé par le doute sur la manière dont sera exécuté celui qui suivra. Son plaisir est doublé par le tact exquis du public qui juge avec lui. En Italie, où le sentiment de la musique est, conventionnellement au moins, fort répandu, et où il existe une forte disposition à l'exaltation, une expression chaleureuse ne suffit pas toujours: il faut

quelquefois des cris. Le public et les chanteurs en contractent l'habitude, et le goût en souffre.

On n'arrive pas en Italie sans y apporter l'idée que, depuis le portefaix de Milan jusqu'au premier ténor du théâtre Saint-Charles, tout le monde chante bien, et que tout le monde passe sa vie à chanter. Au commencement du séjour que l'on y fait, on combat le sommeil dans l'espoir de s'y laisser entraîner à l'harmonie d'un chœur de *Roméo*, du *Barbier* ou du *Matrimonio*, exécuté par de belles voix. On finit par s'endormir, pestant contre les chants avinés de quelques gens ivres, quand par hasard il s'en rencontre qui chantent, ce qui est assez rare. Dans les campagnes on n'entend jamais de ces refrains joyeux qui, en France, aux époques des moissons, résonnent d'une colline à l'autre; ni de ces harmonies d'Allemagne si pures, si suaves, si parfaites de justesse et d'ensemble. Dans les rues, jamais une chanson ne part de l'atelier du tailleur, ni de l'échope du cordonnier. Jamais on ne rencontre un orchestre ou des chanteurs ambulans. On ne siffle même pas. La joie du peuple ne s'exprime que par des cris que provoquent d'ignobles plaisanteries.

Les Italiens, qui possèdent un système musical si complet et si riche, n'ont pas un seul air national. Aucun des morceaux les plus appréciés de leurs meilleurs opéras n'est passé du théâtre dans les rues. Aucun n'a obtenu les honneurs de la popularité. Que doit-on conclure de ce fait qui ne saurait être contesté, sinon que le goût de la musique est dans la tête plus que dans le cœur des Italiens, et qu'il est le produit d'une organisation favorable plus qu'un besoin de l'ame?

Cependant, sans avoir presque entendu la musique française, sans qu'aucun d'eux ait jamais lu et encore moins

étudié une de ses partitions, les Italiens la proclament détestable; et en amis passionnés de notre pays et de sa gloire, nous confirmons le jugement éclairé porté par eux. Rien n'est si commun en France que des gens qui, quoique incapables de distinguer un *ut* d'avec un *sol*, n'hésitent pas à prononcer sur le mérite comparatif des deux systèmes, et d'anathématiser le nôtre.

§ XVIII.

ARCHITECTURE.

L'opinion que l'on apporte au-delà des Alpes sur l'architecture est tout aussi inexacte que celle qui a la musique pour objet. Sans doute on voit en Italie des édifices d'un mérite supérieur ; mais on y voit aussi, et en très-grand nombre, des constructions mesquines et du plus mauvais style. Si, dans *Gênes*, dans *Florence* et dans *Rome* seulement, j'exceptais quelques palais qui, par leur étendue et le grandiose de leur architecture, sont entièrement hors de ligne, je n'hésiterais pas à donner la préférence au système adopté en France pour la décoration et la distribution des hôtels, sur celui employé pour les palais en Italie ; et je ne doute pas que le premier n'eût été jugé plus favorablement qu'il ne l'est, si nous avions mis plus d'adresse ou de charlatanisme à le vanter ; et si nous avions

su créer des célébrités *architecturales* et placer nos édifices sous la protection de leurs noms, ainsi qu'on le fait dans la Péninsule. Les habitans de *Rome* qui ne négligent aucun des moyens de persuader qu'ils conservent des droits à la supériorité dans les arts, ont toujours pour la peinture un Raphaël, pour l'architecture un Bramante, un Michel-Ange pour la sculpture et un Cimarosa pour la musique. Dès que l'artiste en faveur disparaît, un autre surgit avec une réputation arrangée d'avance, et il est intrônisé. A ce qui lui manque en talent, on supplée par des honneurs, par une prodigalité d'éloges; et auprès des masses, par lesquelles se font les réputations, on réussit.

Les châteaux sont rares en Italie. Ceux qui existent manquent des accessoires nécessaires qui font le charme de ceux de France et d'Angleterre. Le style en est quelquefois gracieux; la décoration intérieure et extérieure en est presque toujours vicieuse. Des fresques ordinairement très-médiocres remplacent partout les boiseries et les tentures. Les ameublemens sont insuffisans et délabrés, la négligence et la parcimonie se font remarquer en tout.

Ce que l'on nomme *villa* est une maison de campagne entourée d'un jardin dont rarement l'étendue est assez grande pour mériter le nom de parc. Nulle part les *ville* n'ont été construites avec plus de luxe et ne sont plus multipliées qu'aux environs de *Rome*. Ce sont de véritables palais revêtus de bas-reliefs et de marbres précieux, ornés de colonnes et de statues, riches produits des fouilles faites dans les ruines de l'ancienne *Rome*.

Ordinairement des eaux abondantes coulent sous toutes les formes dans des urnes ou dans des vasques antiques.

Les jardins, dessinés dans le genre que Le Nôtre importa en France, sont embellis par des statues sans nombre et par une architecture élégante. Des collections de tableaux, des fresques, des mosaïques, achèvent la décoration de ces somptueuses habitations.

Malheureusement le défaut de soins s'y laisse apercevoir dans les moindres détails. Les allées des jardins sont couvertes d'herbes. L'action des eaux est suspendue. Le gardien est un malheureux dont le costume provoquerait une aumône, quand les services qu'il rend n'appelleraient pas une rétribution. On sent la misère au milieu de toutes ces richesses; on s'inquiète de ce qui adviendra, dans quelques années, de tant de belles choses que recouvriront bientôt des ruines, et qu'une fois encore les générations qui suivront seront obligées d'exhumer.

Toutes les *ville* ne sont pas arrivées à ce déplorable état de dégradation; mais celles qui y échappent forment de rares exceptions. Je citerai parmi ces dernières les *ville Albani*, *Pamphili* et *Borghèse*. La villa Albani renferme en objets d'antiquité une des plus précieuses collections qu'un particulier puisse posséder.

J'aurai bien peu à dire des habitations des paysans. Elles sont construites en briques ou en pierres, sans la moindre symétrie à l'extérieur, sans aucun soin de distribution à l'intérieur, et rarement achevées. La famille occupe ordinairement quelques pièces sans meubles et sans vitres, au premier étage. Le reste sert d'étables, de granges, de greniers, et rien n'est approprié à une destination que le hasard seul détermine.

§ XIX.

THÉATRES.

Les décorations, dont il est d'usage de vanter le prestige, n'ont rien qui les élève au-dessus de celles de nos grands théâtres de province. Les salles, sans style à l'extérieur, sont de médiocre grandeur et ne justifient par rien l'engouement que l'on affecte pour tout ce qui, en Italie, a rapport à l'art théâtral. Je n'ai même rien observé qui se rapproche des habitudes que l'on dit y exister. Je n'ai pas remarqué une seule loge ayant la forme de salons qu'on leur attribue. Je ne suis pas entré dans une seule où l'on puisse prendre une attitude différente de celle que l'on a dans les autres théâtres de l'Europe. Dans quelques-unes on écoute tout, jusqu'au récitatif, comme on le fait ailleurs. Dans la plupart, on cause, même pendant les morceaux les plus appréciés, assez haut pour dominer le bruit de

l'orchestre ; et il en résulte que l'on n'entend ni ce qui se chante sur le théâtre, ni ce qui se dit dans la loge.

La seule différence qui m'ait frappé dans la comparaison entre les théâtres de France et ceux de l'Italie, existe dans le mode d'éclairage, lequel, dans ces derniers, laisse la salle dans un jour incertain, dans une *quasi-obscurité* qui ne produit aucun avantage pour la scène. Ce n'est donc plus qu'à Naples que je puis espérer rencontrer cette perfection de chant et de décors qui me semble être chose plus rare encore en Italie qu'elle ne l'est en France.

§ XX.

GOUVERNEMENT.

Selon beaucoup d'étrangers qui ont la prétention de tout voir, de tout connaître et de tout juger en courant les grandes routes, le caractère du gouvernement pontifical serait de l'hésitation, de la faiblesse et une sorte d'insouciance. On sentirait, à travers ses mouvemens, la vieillesse des hommes qui le dirigent. On y apercevrait ce genre de calcul qui consiste à mettre la durée des choses en rapport avec celle de l'existence des gouvernans. Ce défaut de force empêcherait de tenter de grandes entreprises. On gouvernerait comme on vit, pour un court avenir, et on n'userait pas à le soulever pour y jeter de longues pensées, le peu que l'âge a respecté d'énergie.

Une autre cause, le genre d'éducation des hommes appelés aux affaires, contribuerait à cet état d'affaissement.

L'initiation aux matières de gouvernement et d'administration exige des études préparatoires que n'auraient pas toujours faites les sujets qui parviennent aux hauts emplois. Les habitudes, les mœurs, les devoirs mêmes de la profession ecclésiastique seraient sans rapport, souvent en opposition avec les talens et les qualités que réclame une situation à laquelle ils n'auraient pas été préparés. Un séminaire serait une pauvre école pour former des hommes d'État.

Cet aperçu est spécieux ; mais il perd de son exactitude lorsqu'il est approfondi. Il y a plus de force qu'on ne pense communément dans ce gouvernement mal jugé, parce que l'opinion que l'on s'en forme est influencée par des préjugés sans fondement. La faiblesse qu'on lui reproche est souvent affectée et devient un moyen dont il tire grand parti. Les formes qu'il emploie appartiennent à sa nature même, et les résultats qu'il obtient sont plus étendus que ne le pensent des observateurs superficiels. Le trône pontifical a eu ses Sixte V, ses Jules II, ses Benoît XIV, ses Pie VI, ses Pie VII. A l'époque où j'écris, on trouve sur la chaire de saint Pierre et sur ses premiers degrés, de grands talens réunis à d'éminentes vertus ; et des améliorations importantes dans plusieurs branches de l'administration, une lutte politique soutenue avec dignité et sans trop de désavantage, prouvent qu'il y a volonté, à-propos et habileté dans la direction des affaires de l'État.

Lorsque la politique cherchait et rencontrait dans le talent des négociateurs son principal moyen de succès, celle de *Rome* était en grande réputation. On y trouvait beaucoup d'adresse à se mêler à celle des puissances avec les intérêts desquelles elle avait de l'affinité, et à tirer parti du principe théocratique alors qu'il pouvait tenir

lieu de ce qui manquait en force réelle. Maintenant il n'en est plus ainsi. La puissance des armes, l'emportement des principes, la prépondérance effective des positions, celle plus irrésistible encore des événemens, voilà les moyens employés par la diplomatie. On commande ou l'on cède, selon que l'on est le plus fort ou le plus faible. L'astuce ne sert plus de rien. Ce que l'on admet encore d'habileté ne consiste, pour les faibles, qu'à se jeter à propos dans un des bassins de la balance où se pèsent les intérêts généraux, afin d'y porter un peu de poids et de paraître compter pour quelque chose.

Tel est le plan de conduite suivi par le gouvernement romain. Placé dans les circonstances les plus délicates, il indique ses vues par son attitude plus que par des actes, cède avec dignité, faute de trouver qui ose le soutenir dans la résistance qu'il voudrait opposer, laisse passer l'orage sans y mêler le bruit de ses foudres, de peur de les faire entendre vainement, et lorsque les circonstances l'exigent; il a toujours un chef prêt à se sacrifier courageusement pour conserver intacts l'honneur et les droits de la tiare.

On pourrait, il faut le reconnaître, désirer plus d'énergie et de portée de vue dans certaines parties de l'administration, dans celle des finances surtout, qui réclamerait plus de volonté pour mettre un terme aux abus et un meilleur système pour remédier au mal. La dépense excède le revenu. On emprunte pour combler le déficit; on crée des amortissemens pour rembourser le capital, et on emprunte de nouveau pour faire face aux uns et aux autres. Ces emprunts, opérés par petites fractions et dans des circonstances toujours défavorables, sont de nature à prendre un caractère usuraire. Ils sont accompagnés de

conditions qui lient le gouvernement aux capitalistes qui lui prêtent, et le placent à leur égard dans une situation dont ils tirent parti pour rendre sa situation plus précaire. On suit l'ornière où l'on est engagé, sans s'apercevoir que chaque jour elle se creuse davantage et qu'elle conduit à un précipice.

Pour s'éclairer, le gouvernement n'a pas les utiles avertissemens de l'esprit public. On ne saurait où le rencontrer à *Rome*, parce qu'en supposant qu'il y existât, il n'aurait ni représentans ni organes. Ce serait tout au plus dans des conversations de salons qu'il se manifesterait; et là, comme ailleurs, il est muet. Telle est l'organisation du gouvernement que, directement ou indirectement, huit individus sur dix sont placés dans sa dépendance par les faveurs qu'ils en reçoivent ou en attendent, ou par un patronage exercé soit par des corporations, soit par des particuliers sur lesquels il a tout pouvoir. Ce qui tient lieu d'esprit public est donc un concert d'éloges des personnes salariées ou qui espèrent l'être un jour, ou un chorus de dénigremens amers et de blâme sans mesure et souvent sans fondement, de celles qui ne le sont pas. Les masses restent impassibles, s'arrangeant de ce qui existe et ne songeant ni à le renverser, ni à le défendre.

Dans quelques parties des États romains, le mécontentement a pris une attitude plus menaçante. Il s'est organisé; il conspire presque ouvertement; il profite des mesures mêmes qu'il rend indispensables, pour se propager et pénétrer dans les populations. Si maintenant il n'est pas redoutable, il peut le devenir, dans l'hypothèse surtout où il serait secondé par une disposition semblable au-dehors.

En définitive, si tout n'est pas aussi bien qu'on pour-

rait le désirer dans les États romains, tout certainement n'y est pas aussi mal qu'on affecte de le dire. Nier qu'il y ait des abus serait un paradoxe; soutenir que tout y est abus est un mensonge. Le plus grand tort des abus existans, c'est de se présenter sous une forme qu'ils n'ont pas ailleurs.

Ses finances pourraient, dit on, être mieux administrées. La preuve qu'elles ne le sont pas trop mal, au jugement de gens très-compétens pour apprécier leur situation, c'est que, dans la fâcheuse nécessité où il est d'emprunter, ses emprunts ne se font pas à des conditions trop onéreuses, quoique le mode en soit vicieux. La police est soupçonneuse; où ne l'est-elle pas? Ici au moins ses formes ne sont pas vexatoires. On circule, on parle, on déclame à Rome comme dans les pays prétendus libres. Si la presse est entravée, on peut mettre les restrictions qui lui sont imposées sur le compte d'une prudence éclairée par l'expérience de ses effets là où aucun frein ne l'arrête. Si certains journaux étrangers ne sont pas colportés par la poste, ils ne sont pas moins introduits par d'autres voies, et tolérés au point d'être étalés sur les tables des cabinets de lecture.

Si l'arbitraire est considéré comme un moyen avoué, il n'est pas plus acerbe dans ses effets qu'il ne l'est dans certains pays où, proscrit par la loi, il est employé sans pudeur et sans réserve par le gouvernement.

Si l'action du pouvoir est hésitante, c'est qu'il n'est pas dans la nature de ce pouvoir d'être énergique, et que cette hésitation serait une conséquence de position, alors qu'elle ne serait pas le résultat d'une longue habitude.

Si l'agriculture est en souffrance autour de *Rome*, la faute en est au possesseur du sol plus qu'au gouverne-

ment, et la preuve s'en trouve dans la comparaison que l'on peut faire de sa situation dans certaines provinces avec sa situation dans d'autres.

Si l'on dépense trop pour les moines, on économise sur l'armée; et je doute qu'un froc et un capuchon soient choses plus chères qu'un uniforme et un shako, et que l'oisiveté d'un homme qui prie dans une église soit plus préjudiciable à la société que celle d'un autre homme qui passe son temps à tourner à droite et à gauche sur un champ de manœuvres.

Du reste, l'état relatif des classes n'est pas pire sous la domination pontificale que sous celle des autres gouvernemens italiens. Les crimes n'y sont pas plus répétés. Les routes sont nombreuses, quelquefois mal tracées, mais toujours bien entretenues. On en ouvre même de nouvelles. La police de la capitale est bien faite. Les impôts sont modérés. Je crois enfin que l'on déclamerait moins qu'on ne le fait contre le gouvernement de *Rome*, si ceux qui le dirigent portaient des fracs brodés au lieu de soutanes; et si, produit des passions fougueuses de la place publique au lieu de l'être des intrigues calmes et réfléchies d'un conclave, le chef donné à l'État par une élection s'appelait président au lieu de se nommer PAPE.

§ XXI.

TIVOLI, FRASCATI, OSTIE.

Les environs de *Rome* offrent des buts d'excursions très-intéressans. *Tivoli* appelle, des premiers, la curiosité des voyageurs. Placée sur la croupe d'une montagne dont l'accès est facile, la ville présente de loin un aspect riant que démentent ses rues étroites et ses sales maisons. Ce qui fait les frais d'intérêt de l'excursion, ce sont des eaux qui dans les chutes qui leur sont imposées pour arriver brusquement du niveau qu'elles occupent dans des gorges de montagnes, sur le sol uni de la plaine qu'elles ont à traverser en se rendant à la mer, prennent les formes les plus variées et les plus pittoresques. Leur volume imprime aux cascades qu'elles forment un caractère imposant que je n'ai vu nulle part à un tel degré. Avant de se précipiter perpendiculairement et avec fracas d'une hauteur de cent

dix à cent vingt pieds, l'*Anio* s'arrête devant *Tivoli* et forme un beau bassin. Une partie de ses eaux alimente une superbe cascade. Une autre partie s'échappe par un déversoir; mais, comme si elles voulaient faire oublier la forme peu gracieuse que l'art leur a donnée, elles disparaissent dans une grotte immense d'élévation et de profondeur. La cascade qu'elles y produisent reçoit de quelques rayons du soleil qui y pénètrent une couleur que l'on ne saurait définir. La vapeur occasionée par la chute du double torrent entretient, dans le gouffre qui les reçoit, un arc-en-ciel qui ne disparaît que lorsque le soleil cesse d'éclairer cette scène magique. Les eaux se sont creusé sous les rochers un passage à la sortie duquel elles commencent un cours moins irrégulier.

L'*Anio* est utilisé pour alimenter des usines placées sur la montagne. Le courant très-abondant et très-impétueux qu'il leur fournit forme des nappes qui se déploient sur la rapide inclinaison des rochers. C'est ce que l'on nomme les *cascatelles*; belles encore à côte des cascades, présentant sous un aspect différent une égale richesse et un mouvement presque aussi fougueux.

Pour écarter de la ville de *Tivoli* le danger dont la menace l'action des eaux de l'*Anio* sur le sol qui la porte, on s'occupe d'ouvrir à ce fleuve un nouveau passage. Une double galerie percée à travers une montagne amènera les eaux sur un point d'où elles se précipiteront sans inconvénient pour la ville. Cette opération, qui honore le gouvernement, est une réminiscence de l'ancienne *Rome*. On n'aurait pas mieux fait sous César ou sous Trajan.

La villa de Mécène, d'où sortent les eaux qui forment les cascatelles, a été transformée en forges. Il ne reste de la délicieuse habitation de l'ami d'Auguste, que quel-

ques substructions sur lesquelles on a bâti des fabriques modernes.

En face des cascatelles, se trouvent un couvent et une chapelle. Le premier occupe l'emplacement de la maison où Catulle chantait sa Lesbie. On prie maintenant à l'endroit où Horace buvait en récitant ses odes [1]. Il ne reste plus que quelques pans de murailles des habitations des deux poëtes [2]. Ce que l'on voit encore telle qu'elle existait de leur temps, c'est une voie dont dix-huit siècles n'ont pu altérer la solidité. J'éprouvais une sensation que je ne pouvais rendre, en songeant que mon pied foulait peut-être une pierre sur laquelle Auguste, Mécène, Virgile, Horace avaient marché. C'est ainsi, c'est lorsqu'ils s'accompagnent de faits incontestables, que j'apprécie les monumens. Dépouillés du prestige des souvenirs, je n'y vois plus que des pierres en désordre, d'inutiles et froids monceaux de décombres.

Au-dessus de la principale cascade de *Tivoli*, s'élève le temple élégant, mais, selon moi, beaucoup trop vanté, de Vesta. A peu de frais, on pourrait satisfaire le goût de

1 L'authenticité de l'emplacement que, sur la foi d'une tradition locale, j'assigne à la maison d'Horace, est contestée par des critiques dont l'opinion est d'un très-grand poids.

2 On ne montre pas une ruine aux environs de *Rome*, sans la désigner par le nom du possesseur *antique* de l'édifice dont elle avait fait partie. On est disposé à taxer de mensongères les assertions de ce genre, et l'on a tort. Les traditions ont conservé à chaque point que recommandent des ruines importantes des noms évidemment dérivés de l'antiquité; et les fouilles que l'on a faites, et celles que l'on fait tous les jours, amènent la preuve de l'exactitude de ces traditions par la découverte, soit de bornes servant à déterminer les limites des propriétés, soit de canaux en plomb ou en terre cuite destinés à conduire les eaux, sur lesquels, pour garantir la possession, le nom du possesseur était inscrit.

ces amateurs de tout ce qui vient de l'antiquité, lesquels, par habitude ou par grimace, tombent en extase devant des colonnes, s'ils n'en exigeaient pas d'une plus grande dimension que celles de ce monument. Il ne serait ni difficile, ni dispendieux de réunir autour d'un bâtiment rond, de vingt-deux pieds de diamètre, construit en petites pierres mêlées de briques, et percé d'une grande fenêtre et d'une porte qui ne correspondent pas l'une avec l'autre, une douzaine de colonnes cannelées, d'ordre corinthien, de dix-huit pieds de hauteur. Voilà ce monument prôné par tout le monde, dessiné sur toutes ses faces, gracieux à la vérité, mais dont le principal mérite consiste dans sa situation sur une pointe de rocher d'où l'on jouit de l'admirable aspect des cascades. Par sa forme et sa dimension, il pourrait avec avantage et à peu de frais être reproduit dans un jardin paysagiste.

Tout à côté est un autre bâtiment carré, construit en petites pierres, sans autre décoration que quelques restes de colonnes encastrées, de chapiteaux et de corniches. On m'a dit que c'était un temple et qu'une sibylle y avait rendu des oracles. Va pour le temple! va pour la sibylle! va pour les oracles! Je prends trop peu d'intérêt à ce qui nous est parvenu de tout cela, pour entamer une discussion sur le mérite d'une fabrique maintenant sans style et sans beauté. Je me hâte de paraître croire, admirer même, pour ne pas être distrait du spectacle *introuvable* que développent à mes yeux ces eaux si abondantes, si blanches d'écume, si étourdissantes par le bruit dont leur chute s'accompagne, et qui rencontrent un si majestueux encadrement dans les rochers tapissés de mousse au milieu desquels elles se précipitent et disparaissent.

En descendant de *Tivoli*, je visitai la *villa Adriana*.

Un paysan me conduisit à travers ses vastes ruines, me parlant, comme aurait pu le faire un archéologue, de *temples*, de *cella*, de *canopées*, de *naumachies*, de *pœciles ;* et chose fort extraordinaire ! donnant une définition fort satisfaisante des ruines auxquelles s'appliquaient des noms que certainement il ne comprenait pas. Ce n'est qu'en Italie que l'on trouve cette facilité à apprendre et à parler la langue des sciences, et à saisir quelques-unes des idées principales qui s'y rattachent.

On voit dans la *villa Adriana* des ruines qui percent à travers des ronces, des vignes, des oliviers, des roseaux, et pas une seule fabrique qui ait entièrement conservé sa forme primitive. Ces ruines présentent, outre les effets du passage des siècles, ceux des efforts tentés par les hommes pour en arracher les merveilles des arts qu'elles recouvraient. C'est comme à *Rome*, sur le mont Palatin.

Frascati est un pélerinage obligé pour les étrangers. Ils s'y rendent pour avoir les moyens de répondre aux questions qui, à leur retour dans la patrie, leur seront faites sur ce lieu célèbre. Ils diront que cette ville se recommande par sa riante position, par les belles *ville* qui servent d'abri aux riches habitans de *Rome* contre les pestilentielles chaleurs de l'été. S'ils veulent entrer dans quelques détails, ils parleront de la *villa Pamphili*, des eaux limpides qui en arrosent les jardins et qui, au lieu d'étonner comme elles devraient et auraient pu le faire, par leur volume et par la prodigieuse hauteur qu'il eût été facile de donner à leur chute, se dissipent en jets mesquins, variés sous les formes les plus ridicules. Ils diront qu'ils ont vu dans le palais ce que l'on voit dans tous les palais de *Rome* et de ses environs, des fresques dégradées que l'on admire par tradition et qu'ils ont admirées eux-

mêmes, lorsqu'on leur a appris qu'elles étaient du Dominicain, du chevalier d'Arpin et même de Raphaël. Ils diront que les jardins qui accompagnent cette fastueuse résidence, s'élèvent en terrasses sur le versant très-escarpé d'une montagne couverte de chênes verts au milieu desquels on remarque des rochers que l'on a tenté de tailler en statues. Ils diront encore que ces jardins sont dessinés comme ils ont dû l'être à l'époque de la transition du genre symétrique au genre paysagiste, et qu'ils ont les inconvéniens de l'un et de l'autre genre, sans en avoir les beautés.

Ils ajouteront qu'ils ont visité la villa *Falconieri*, dont, malgré d'incroyables tours de force de mauvais goût, on n'a pu gâter la situation; puis la villa *Mondragone*, puis la villa *Taverna*, dans lesquelles plusieurs papes et je ne sais combien de cardinaux de la famille Borghèse ont successivement dépensé des sommes énormes, pour ne léguer à l'héritier de leur fortune et de leur nom que d'immenses et somptueuses inutilités.

Peut-être trouveront-ils (et, selon moi, avec raison) que ces habitations seraient plus convenables pour leurs possesseurs, plus avantageuses pour les progrès de l'agriculture et le bien-être des agriculteurs, si, converties en châteaux, elles pouvaient être transportées au centre de terres actuellement négligées et que faute, d'une maison qui puisse les recevoir, leurs propriétaires ne visitent jamais.

On ne va pas à *Frascati* sans escalader la montagne où fut *Tusculum* qui résista à Annibal et fut détruite, quinze siècles après, par le pape Célestin III, et si bien détruite que l'on en retrouve à peine les vestiges. On exerce son jugement et sa sagacité archéologique à choisir l'emplacement

de la maison où Cicéron écrivit ses *Tusculanes*, parmi les décombres que les antiquaires indiquent à cinq ou six lieux différens, comme ayant eu l'honneur de lui servir de résidence. Au reste, comme depuis *Tusculum* jusqu'à *Grotta Ferrata*, on a dû fouler le sol où cet homme célèbre a marché, on peut avoir la conscience en repos, soit comme admirateur du plus grand talent oratoire qui ait existé, soit comme narrateur. Quant à moi, j'ai la conviction d'avoir vu la maison de Cicéron à *Tusculum*, comme depuis j'en ai vu d'autres qu'il possédait à *Itri*, à *Sorrente*, à *Bayes*, à *Arpino*.

On éprouve à *Rome* un tel besoin de voir un arbre, que, faute de mieux, on va chercher près d'*Ostie* l'ombre incertaine d'une forêt de pins, et que l'on se persuade y être à l'abri des rayons du soleil. Cette forêt est située sur le bord de la mer, à seize milles de la ville. Chemin faisant, on traverse *Ostie*. On n'y trouve plus que des ruines dépouillées de tout ce qui pourrait leur donner de l'intérêt sous le rapport des arts ou de la science. Il reste à peine trois côtés des murs en briques d'un temple dégarni des marbres qui formaient son revêtement, des voûtes qui servent d'étables à des buffles, et les débris d'une des portes de la cité. Voilà tout ce que l'engouement pour l'antiquité peut avoir à exploiter.

Un édifice plus moderne domine le désert. C'est le château dans lequel Julien de la Rovere se défendit, pendant deux ans, contre les attaques probablement peu redoutables d'un pape dont plus tard il devint le successeur sous le nom de Jules II. Pour ne pas perdre l'habitude d'admirer, on trouve tout cela magnifique et l'on rentre à *Rome* par une route triste et monotone comme toutes celles qui conduisent à cette capitale.

§ XXII.

PREMIÈRE ROUTE DE ROME A NAPLES.

En sortant de *Rome* pour se rendre à *Naples*, on traverse cette plaine triste et mal cultivée qui forme autour de la première de ces villes une ceinture non interrompue. Les longues suites d'arcades des anciens aqueducs, des tombeaux à moitié détruits, voilà les seuls ornemens de cette Thébaïde.

La scène prend un autre caractère à *Albano*, bâtie sur l'emplacement qu'occupait *Albe*, la rivale bientôt asservie de *Rome* naissante. On y voit un tombeau que l'on dit être celui des Curiaces. Par affection pour mes souvenirs de l'Histoire romaine, j'ai admis, sans trop l'approfondir, cette tradition qui me rappelait un des épisodes les plus marquans de cette histoire.

Albano et la contrée qui l'environne ont conservé dans

toute sa pureté le type des figures romaines. Quelle expression dans ces grands yeux noirs! quelle régularité dans ces traits! quelle noblesse dans ces airs de tête! que ces femmes sont et paraîtraient belles, si un travail excessif, si un climat insalubre dont un régime mal calculé ne corrige pas la pernicieuse influence, ne nuisaient à l'effet de tant de perfections!

Une route montueuse, mais qui, par compensation, procure la vue d'un vaste paysage et de la mer qui le termine, conduit à *Gensano* et à *Velletri*, dont les rues étroites et inclinées ne répondent pas à l'idée qu'en donnent son aspect extérieur et sa situation élevée.

A deux postes au-delà de *Velletri*, une maison qu'à son architecture et son étendue on pourrait prendre pour un château, une église qui semblerait destinée à une population nombreuse, se trouvent à l'entrée d'une avenue parfaitement droite, et dont l'œil ne peut atteindre l'extrémité. Cette église attend, au milieu d'un désert à moitié submergé, des fidèles qui ne viendront jamais la remplir. Ce château, c'est une maison de poste. Ces constructions ont un caractère de grandiose, comme tout ce qui émanait du génie administratif de Pie VI; mais, ainsi que la gigantesque opération à laquelle elles se rattachaient, leur utilité n'est pas en rapport avec la dépense qu'elles ont entraînée.

J'entrais dans les Marais-Pontins. Je vis à la porte de la maison de poste cinq ou six malheureux au teint livide, aux joues creuses, à la démarche chancelante. On aida l'un d'eux à monter sur un cheval, et il partit au galop. Bientôt après il revint, chassant devant lui une bande de chevaux, parmi lesquels on prit au hasard ceux qui devaient traîner ma voiture.

Tandis que l'on attelait, un jeune homme qui paraissait plus tourmenté que ses camarades par la fièvre, me voyant faire usage d'une fiole d'eau de Cologne, me pria de lui en verser dans les mains. Il en but une partie et se frictionna la figure avec le reste. Ses camarades me firent la même demande. Je leur donnai la fiole, dont le contenu fut avalé par celui dans les mains duquel la fiole était tombée, au grand mécontentement des autres.

Pendant un trajet de vingt-cinq milles, la route se prolonge en ligne droite entre quatre rangées d'ormeaux, en-dehors desquelles on a creusé des canaux de largeur inégale. A deux ou trois milles des bords de ces canaux sur lesquels d'autres canaux plus étroits viennent déboucher, le dessèchement paraît être complet. Des pâturages sans limites nourrissent des troupeaux innombrables de bœufs, de buffles, de chevaux. Dans les parties les plus sèches on cultive le maïs avec assez de succès ; mais c'est à donner un étonnant développement à des roseaux, à des joncs, à des plantes aquatiques, que la végétation dissipe toute son activité. Il est à regretter que l'on n'étudie pas avec plus de soin la disposition de ce sol pour la faire tourner au profit de plantes utiles, au lieu de la laisser se dépenser, comme elle le fait, sans avantage pour la société.

La population condamnée à donner ses soins à ce sol pestilentiel s'en éloigne chaque soir après que les travaux de la journée sont terminés. Elle s'entasse dans des cabanes dénuées de tout, dont la réunion compose des villages placés sur les montagnes qui dominent la contrée. Pendant la traversée des marais, on ne voit que les maisons de poste et des corps-de-garde déjà en ruines, que la sollicitude de Pie VI avait élevés fort près les uns des autres.

Si l'on calculait la distance réelle par le nombre des postes, on donnerait à la traversée des Marais-Pontins une étendue de quatorze lieues. Au peu de temps que l'on met à se rendre d'une poste à l'autre, on doit croire que dans l'évaluation on a eu égard à l'état habituel et inévitable de maladie des postillons qui parcourent cette route.

Terracine s'élève sur le versant d'un rocher, à l'extrémité des marais. Le teint pâle et morbide des habitans fait penser que la *malaria* étend sur cette ville sa pernicieuse influence.

Royaume de Naples.

Après *Terracine* la route se rétrécit entre une montagne et la mer. Avant d'arriver à *Fondi*, première ville du royaume de Naples, elle traverse une plaine dont la culture doit être malsaine et peu productive, si l'on en juge par l'air d'épuisement et de misère des paysans. A l'exception de quelques parties des Apennins, je n'ai rencontré, quelque part que ce soit en Italie, une population aussi malheureuse.

En traversant *Fondi*, une des roues de ma voiture se brisa sur un pavé détestable. J'exprimais à l'un des ouvriers qui la réparaient ma surprise du mauvais état de cette portion de route. « On ne la répare jamais, me dit-il, par » respect pour son antiquité. C'est la voie *Appia*, et nous » pouvons nous vanter de la conserver telle que les Ro» mains nous l'ont laissée. » L'admirateur de la voie *Appia* était forgeron. Son respect pour ce vénérable reste d'antiquité pouvait ne pas être dégagé d'une arrière-pensée

d'intérêt personnel. Je ne partageai pas son engouement.

On arrive à *Itri*, affreuse petite ville située au milieu d'un pays très-accidenté, très-pittoresque et très-parfumé, grâce aux orangers, aux citronniers et aux arbustes qui le fleurissent. C'est dans cet Éden que Cicéron fut assassiné près d'une place où l'on voit un tombeau que l'on dit être le sien.

A *Mola di Gaëta* on jouit de l'un des plus magnifiques points de vue qu'un littoral puisse offrir. Le golfe, que termine la ville de Gaëte et dont les bords présentent une suite d'habitations entourées de bosquets d'orangers, se déploie avec toute la magie de sa forme, de son cadre, des vaisseaux qui le sillonnent, du soleil qui l'éclaire, des souvenirs historiques qu'il rappelle. Il offre une de ces scènes pleines d'ordre et de suavité vers lesquelles la mémoire aime à se reporter.

Pendant un trajet de deux postes, on voyage entre la mer et des montagnes dont les sommets, dépouillés de végétation, ne montrent que la teinte grisâtre des rochers qui les composent. Sur leurs gradins inférieurs sont placés, à des distances fort rapprochées, des petites villes, des villages d'un effet charmant. On traverse le *Garigliano* sur un pont suspendu, construit à l'endroit où fut *Minturne* et près des marais dans lesquels Marius alla chercher un asile contre les fureurs de Sylla. La route conduit à un pays ombragé par des peupliers plantés symétriquement et sur lesquels la vigne, abandonnée aux caprices d'une végétation que rien ne contrarie, appuie ses longs rameaux. Un sol très-léger se prête à une culture variée; mais partout l'horizon est très-rapproché et privé des aspects que l'on demande à un pays qui pourrait en fournir

de fort beaux. On est péniblement frappé de l'apparence chétive et de l'état de maigreur des animaux. Les blessures dont ils sont couverts révèlent les mauvais traitemens auxquels ils sont exposés, et donnent une idée défavorable du caractère des habitans.

§ XXIII.

SECONDE ROUTE DE ROME A NAPLES PAR LE MONT CASSIN.

De *Rome* à *Naples* il existe une route plus courte de trente milles que celle par les Marais-Pontins. Cependant cette route n'est fréquentée que par les voyageurs qui croient ne pas acheter trop chèrement le plaisir de parcourir une contrée variée dans ses aspects, riche en monumens de haute antiquité, et à laquelle la célèbre abbaye du Mont-Cassin donne un surcroît d'intérêt, en le payant au prix de quelques stations dans de détestables auberges. La cause du peu d'empressement que l'on met à suivre cette route, c'est qu'elle n'est pas pourvue de relais de poste dans le royaume de Naples. C'est aussi qu'il faut, je ne sais pour quel motif, une autorisation spéciale du ministre de Naples à *Rome* pour entrer de ce côté dans le royaume.

Après avoir traversé la zône déserte qui entoure *Rome*, on arrive à un pays un peu mieux cultivé. Au-delà de *Valmonte*, petite ville dans une position riante, on entre dans une plaine immense, sans habitations, mais à la culture de laquelle des villes situées sur les montagnes environnantes fournissent les bras nécessaires. Cette culture, qui en exige beaucoup, car elle n'emploie guère que la bêche, répand sur la population une aisance qui se révèle par des vêtemens plus soignés, moins de dénuement et de saleté dans les habitations, et l'absence complète de la mendicité.

Entre *Valmonte* et *Frosinone*, deux villes de l'ancienne Sabinie, la plaine n'a de remarquable qu'une ligne de ces tours carrées qui, du temps des Romains, servaient à la transmission des signaux. De fréquentes inégalités de terrain marquent l'emplacement des camps dont cette contrée, favorable au développement de grandes armées, a dû être couverte. Des forteresses d'une construction postérieure à celles attribuées aux Pélasgiens répondent par leur nombre à l'idée que l'on se fait d'une époque toute guerrière. Elles indiquent le voisinage de *Rome*, aux envahissemens de laquelle les peuples de cette contrée opposèrent une vaine mais vigoureuse résistance.

A la rapidité des pentes, aux défectuosités du tracé, on juge que l'on est sur une voie romaine. On parcourt en effet la *via latina*, dont la direction, perfectionnée dans le royaume de Naples, a été impitoyablement conservée dans les États pontificaux. Les voyageurs s'arrangeraient fort d'un peu moins de respect pour ces legs incommodes d'une antiquité qui n'avait ni nos usages ni nos besoins, et aux habitudes de laquelle il est absurde de vouloir subordonner les nôtres.

C'est à *Firenzo* que commence la partie vraiment intéressante du voyage. Encadrés dans des masses de grands arbres ou dans des bosquets de bois taillis, des champs variés dans leurs formes présentent partout l'aspect d'une culture très-soignée. Des habitations, remarquables par la bizarrerie de leur architecture, apparaissent à travers le feuillage de chênes plus grands qu'aucuns de ceux que j'aie vus dans quelque partie que ce soit de l'Italie. Les routes entretenues avec des pierres calcaires ondoient en longues lignes blanches, comme des allées à travers un parc d'immense proportion. Sur des cimes dépouillées de végétation, on voit, à droite et à gauche de la route, ces restes de villes, ces moyens de défense de temps que nous nommons *fabuleux*, pour nous consoler de notre impuissance à les juger ; ces ouvrages que nous appelons *cyclopéens*, pour, d'un seul mot, arrêter le compte avec un passé dont nous ne pouvons définir le degré de force intellectuelle et physique, mais auquel il nous faut reconnaître un grand développement de l'une et de l'autre. Placées sur des pics qui les mettaient hors de l'atteinte de la sape et du bélier, les forteresses cyclopéennes paraissent avoir été construites dans le système d'une défense purement passive. Leur forme ronde ou polygonale, sans saillies propres à favoriser la défense des points intermédiaires, fait conjecturer que l'usage des projectiles était encore inconnu à l'époque où elles avaient été bâties. De ce qu'aucune ouverture n'apparaît aux murs, de ce que la crête ne présente rien qui pût servir à repousser une attaque, on peut conclure que l'on s'en remettait à leur élévation du soin d'empêcher qu'ils ne fussent franchis.

Sans doute on ignorait alors l'art de lier les pierres

entre elles par le ciment; et c'etait pour y suppléer que l'on employait la taille et la superposition, double opération qui eût été insuffisante pour donner de la solidité à une construction très-élevée, si l'on n'y eût joint le poids et la masse des matériaux. Ces murs sont donc composés de blocs énormes, les uns carrés, les autres tels qu'ils sont sortis de la carrière. Comment ont-ils pu être transportés et mis en place dans ces lieux dont le choix n'était déterminé que par la plus grande difficulté de leur accès? Quelle puissance on doit accorder à l'organisation sociale; quelle perfection aux arts qui créaient de tels prodiges! Organisation sociale, arts, intelligence, qui sait? dimensions physiques, tout devait être dans de vastes proportions. Tout doit avoir disparu dans quelque immense catastrophe qui aura placé un long intervalle entre cette époque et celle où nous voyons la société recommencer. C'est un champ fort commode pour les faiseurs de systèmes; car il n'est embarrassé par rien qui puisse les gêner. Pour moi qui, loin de m'exercer à en forger, me borne à constater les faits qui frappent mes yeux, et dont l'imagination ne s'aventure pas au-delà de ce que ces faits lui révèlent, je me contentai de constater ce que je voyais, de m'étonner de ce que je ne comprenais pas, et de tenir pour des peuples fort puissans et fort avancés en civilisation, ceux qui avaient exécuté ces merveilles de force mécanique.

Désertées par les hommes, oubliées par le temps qui ne paraît pas songer à achever leur destruction, la plupart de ces forteresses ne sont plus que des monumens légués, à défaut d'histoire, comme objets d'études aux générations qui devaient succéder, par des peuples sans souvenirs, à qui même il a fallu inventer un nom, et dont

les mœurs et jusqu'à l'époque d'existence sont de vagues sujets de doutes, de conjectures, de controverses et de divagations.

Plusieurs de ces forteresses sont à une faible distance de la route. J'en visitai une dont les murs entourent encore une ville à rues sales et à maisons enfumées ; elle se nomme *Arce*. Une autre, placée sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, se présente telle qu'elle existait sans doute lorsque les Samnites l'enlevèrent aux Volsques, auxquels elle avait été transmise par ces peuples, dont l'origine est à jamais perdue. Partout on remarque l'emploi d'une force qui devait être irrésistible, puisqu'elle a surmonté les obstacles que lui opposaient la configuration et la nature du sol, et l'énormité des matériaux qui sont entrés dans cette construction. *Cona d'Arce* réunit à des formes anguleuses des formes arrondies qui paraissent avoir été déterminées non par un système, mais par les accidens du sol.

Il m'aurait fallu consacrer bien des jours à l'examen des forteresses pélasgiques, si j'avais voulu visiter toutes celles dont le pays est hérissé. Quel fruit aurais-je retiré de cette étude? Du doute, des prétextes de systèmes, et rien qui approchât du positif, ni même du spécieux. J'aimai mieux faire un autre emploi de mon temps et de ma curiosité. Je me bornai à constater trois grandes époques bien distinctes, indiquées dans quelques circonstances sur les mêmes monumens, par le mélange ou la substitution des systèmes de fortifications qui les caractérisent. Les meurtrières, les machicoulis, les tourelles du moyen-âge couronnent les tours carrées que les Romains avaient élevées sur les murailles à larges pierres posées sans ciment, bâties par les Pélasgiens. Et l'on voit ainsi, par la

10*

nécessité de la défense, à des époques séparées par de si longs intervalles et des situations sociales si variées, la disposition permanente de la race humaine à un état de haine et d'hostilité. Il n'existe de différence que dans le mode d'attaque et de défense.

A *Ferrentino*, j'observai des ouvrages très-importans et bien conservés. Les murs d'enceinte, ceux surtout d'une citadelle, existent presque entiers. Dans quelques parties, ils se composent de pierres irrégulières assemblées avec beaucoup de soin et d'adresse. Le revêtement n'en a pas été taillé. On a borné cette opération aux parties des pierres qui se trouvaient en contact avec d'autres. Les Romains ont incrusté dans quelques pans de murs de longues inscriptions gravées à creux sur des pierres polies. A mon grand regret, je ne pus me procurer les moyens de lire ces inscriptions qui m'auraient révélé au moins l'époque de leur placement, et peut-être quelques faits propres à jeter du jour sur l'histoire de cette place. Pour y suppléer, je me fis présenter à un personnage que l'on me dit être le gouverneur de la citadelle. C'était un vieux prêtre couvert d'une soutane en lambeaux. La décrépitude de cet étrange commandant était beaucoup plus en rapport avec l'état de la place, où, pour toute garnison, j'aperçus quelques capucins, que sa profession ne l'était avec les fonctions purement nominales qui lui étaient confiées.

Après avoir examiné les antiquités de *Ferrentino*, c'est-à-dire ses murailles et son gouverneur, je n'ai pu refuser quelque attention aux figures fraîches, blanches, colorées, ornées des plus beaux yeux bleus et des plus belles dents du monde, aux tailles élancées, à la démarche facile et leste, à la mise pittoresque des jeunes filles de cette vieille

et horrible cité. Nulle part je n'ai vu en aussi grand nombre des femmes aussi remarquables par la réunion de tout ce qui constitue la beauté. Leurs traits diffèrent de ceux des femmes d'Albano, ainsi que leur costume qui a beaucoup de rapport avec celui des femmes grecques. Si l'on juge des Sabines d'autrefois par celles de l'époque actuelle, on se convaincra que pour des barbares tels qu'ils étaient au temps où Romulus les avait rassemblés, les Romains avaient fait preuve de bon goût en prenant leurs femmes dans la Sabinie.

Royaume de Naples.

A vingt milles environ de *Ferrentino*, sur les bords du *Liri*, on voit une ruine que l'on prétend appartenir à la maison dans laquelle est né Cicéron. Cet homme célèbre avait des maisons partout. Celle-ci est, de compte fait, la septième que je lui connais.

Je continuai à voyager à travers un pays varié et riche de la perfection de sa culture, du développement de sa végétation et du nombre des villes et des villages dont il est parsemé. Mon attention se portait cependant de préférence vers un édifice carré, qu'à sa position sur une montagne on prendrait pour un fort; qu'à son imposante étendue on pourrait croire la demeure d'un roi. En tournant la montagne, je me trouvai dans une petite ville bâtie dans une vallée arrosée par une belle rivière. L'édifice, c'était le couvent du *Mont-Cassin*, le premier monastère qui ait été fondé, espèce d'arche où les sciences se sont refugiées et ont été conservées à l'époque de ce déluge moral produit par l'invasion des

barbares; lieu vénéré par les chrétiens et qui n'a pas moins de droits à la reconnaissance des savans. La ville, c'est *San-Germano*, construite sur l'emplacement de *Cassinium*, dont la splendeur anéantie est attestée par les ruines d'un amphithéâtre qui paraît avoir été magnifique, et par les marbres qui ont été tirés de ses monumens pour être employés à la décoration du monastère.

Cet édifice est plus remarquable par la masse que par l'élégance de sa construction. Un chemin taillé dans le rocher et dont, en dépit des zig-zags répétés qu'il fait, la pente est fort rapide, conduit après une heure d'ascension à la porte principale du couvent. De ce point on parvient, à l'aide d'une rampe, à une cour carrée, séparée de deux autres cours régulières par des galeries composées de pilastres que couronne une terrasse. En face de cette cour, un perron majestueux fait communiquer à une autre cour entourée d'un portique dont le toit est supporté par des colonnes antiques de granit, et dont le pourtour est orné des statues en marbre, et en général d'un bon travail, des rois et des papes qui ont visité le monastère. On entre dans une église d'un style pur quoique très-riche. Le pavé, les revêtemens des murs sont composés des marbres les plus rares et les plus précieux, disposés avec autant de perfection de goût que de fini de travail. Les voussoirs et la voûte, distribués en cartouches richement dorés, sont couverts de fresques dont plusieurs sont dues au pinceau de Jordaens. Le chœur et la sacristie renferment de véritables chefs-d'œuvre dans le genre beaucoup trop négligé de sculpture sur bois.

La bibliothèque se compose de dix-huit ou vingt mille volumes, dont la plus grande partie appartient à la théologie, aux pères de l'Eglise et à l'histoire sacrée. Je n'y ai

vu de remarquable que des éditions fort anciennes, et des copies à la main d'ouvrages ascétiques, dans lesquelles, pour tromper l'ennui de leur oiseuse solitude, des moines s'étaient minutieusement exercés à reproduire, à l'aide de la plume, les caractères de l'imprimerie.

Les archives possèdent, m'a-t-on assuré, des manuscrits très-précieux. Ce qui m'a paru manquer essentiellement, ce sont des savans du mérite de ceux que l'ordre des Bénédictins a fournis en si grand nombre. Les moines avec lesquels je me suis entretenu n'ont pas répondu à ce que j'en attendais sous le rapport de la science. Quelques-uns mêmes m'ont paru manquer des connaissances les plus usuelles.

S'il fallait croire à des rapports qui ne paraissent pas s'éloigner d'une exacte vérité, l'abbé du *Mont-Cassin* remplacerait, en dignité personnelle, ce qui manquerait en savoir à ses moines. Il habite un palais à *San-Germano.* Il ne monte au monastère que lorsqu'une solennité l'y appelle. Dans ces rares occasions, il s'entoure d'une pompe plus qu'épiscopale. Habituellement il récite les prières de son bréviaire en arpentant les vastes corridors de son palais, et il se fait suivre par plusieurs de ses religieux chargés de porter les livres et de les lui remettre ouverts aux passages qu'il doit lire. Deux ou trois laquais en livrée marchent à quelques pas en arrière.

On raconte une foule de traits qui feraient penser que l'humilité n'est pas la vertu dominante de ce personnage.

Pillé, brûlé, ravagé à diverses reprises, par les Lombards, les Sarrasins et les Normands, le couvent du *Mont-Cassin* s'est chaque fois relevé plus riche et plus somptueux. Soutiendra-t-il l'épreuve redoutable de l'indifférence du siècle actuel? Il est permis d'en douter. Vingt

moines et autant de jeunes gens à qui l'on cherche à persuader qu'ils doivent le devenir, errent dans les longues et larges galeries autour desquelles sont distribuées les cellules que remplissaient autrefois plusieurs centaines de cénobites. Si, ce qui est assez probable, la ferveur ne se réchauffe pas, l'asile des fils de saint Benoît sera bientôt désert; et les ruines du monastère feront cortége à celles d'un château du moyen-âge dont, en se détachant, les débris roulent sur les maisons de *San-Germano,* et à celles des monumens fondés par les Romains et détruits avec leur puissance.

La magie du paysage se prolonge au-delà de *San-Germano.* La culture y conserve la perfection qui s'était fait remarquer dans la première partie du trajet. La végétation n'y perd rien de son luxe. Les grandes routes qui se croisent et s'embranchent avec celles que l'on parcourt, entretiennent du mouvement dans toutes les parties de ce tableau qui n'est déparé que par le costume délabré et l'air farouche des habitans. On les rencontre drapés dans leurs longs manteaux bruns dont l'ouverture laisse passer l'extrémité d'un fusil; le visage sali par une barbe rarement coupée; les jambes enveloppées dans des morceaux de toile que plissent sur la jambe des cordons destinés à serrer autour du pied une semelle en peau de chèvre non tannée, lesquels remontent en forme de cothurne jusqu'au genou. Des postes de gendarmerie, des groupes d'hommes dans le costume que je viens de décrire, armés de carabines, stationnés à des distances fort rapprochées, tout en déposant des soins que le gouvernement accorde à la sûreté publique, donnent la pensée que les mœurs locales n'inspirent pas assez de confiance pour que l'on s'en rapporte absolument à elles de la protection des

voyageurs. La route, qui passe entre deux lignes de villes et de villages, n'en traverse aucun depuis *San-Germano* jusqu'à *Capoue*. On ne trouve, sur cette distance qui a plus de trente milles, qu'une auberge sale et mal pourvue. Son isolement, sa distribution, son ameublement, les sinistres figures de ses hôtes et des gens qui la fréquentent, tout en fait un véritable cadre pour une scène de brigands. Je n'eus cependant à me plaindre que du déjeuner que j'y fis, le plus réparable des accidens auxquels on est exposé en voyage.

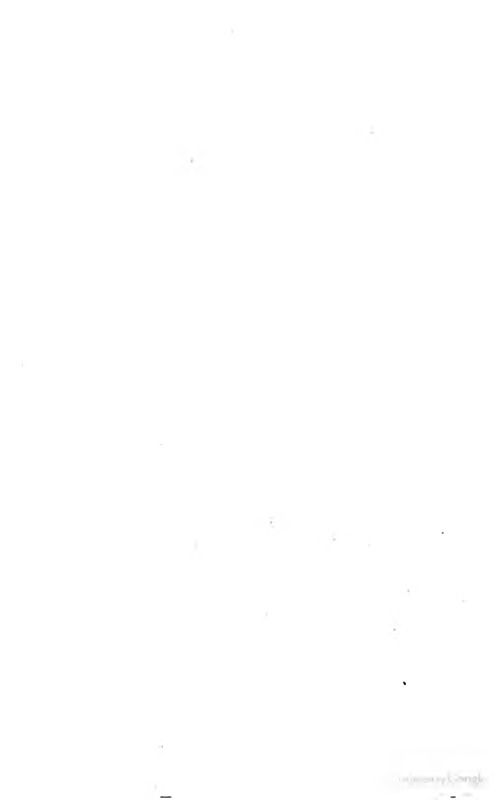
A quelques milles au-delà, la route se réunit à celle qui traverse les Marais-Pontins. Bientôt après on est à *Capoue*, non celle des anciens, mais celle des temps modernes, située sur les bords du Vulturne, à quelque distance de la cité dont elle a usurpé le nom sans avoir rien pris de sa magnificence. Comme on ne saurait compter sur ses délices pour arrêter un autre Annibal, si jamais il s'en présentait un, on l'a entourée de fortifications qui, en attendant un plus noble emploi, servent à exercer la patience des voyageurs par la formalité de la clôture des portes qui se ferment lorsque le soleil se couche et ne s'ouvrent que lorsqu'il se lève, à moins que dans l'intervalle on n'emploie le moyen puissant partout, irrésistible en Italie : de l'argent.

On s'entendait en destruction de cités dans le moyen-âge. Si l'on en veut la preuve, c'est sur le sol qui porte l'antique *Capoue* qu'il faut venir la chercher. Cette ville, si renommée par sa population, ses richesses, son luxe et le rôle qu'à deux époques différentes, au temps de la République romaine et sous le règne des Empereurs, elle a joué ; cette ville, dis-je, a si complètement disparu, que long-temps on a ignoré la place qu'elle occupait. C'étaient

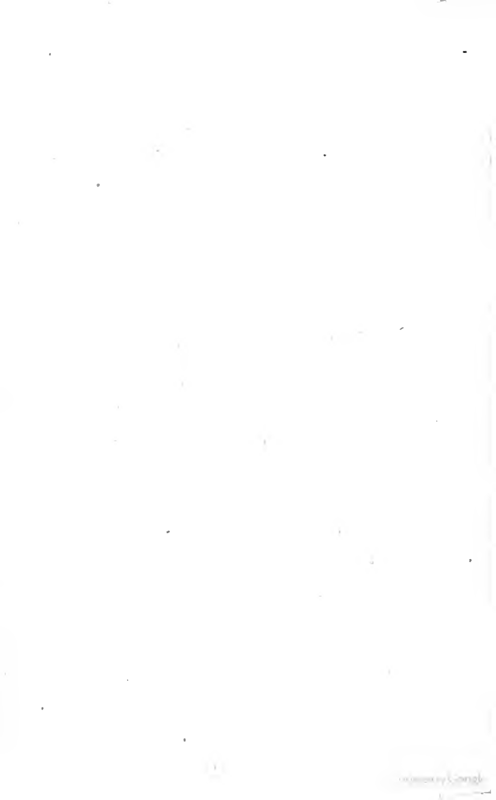
les Lombards, les Sarrasins, les Normands qui avaient entrepris sa destruction: ils ne s'y étaient pas épargnés. Quelques pans de murs perçaient la terre. Une porte à double entrée s'était conservée entière. Un temple de forme ronde avait été converti en chapelle. Des fouilles faites auprès de la plus grande masse de décombres, on avait tiré des colonnes de marbre et de granit dont on avait formé le péristyle qui entoure la cour carrée de la cathédrale de la moderne *Capoue*, d'autres colonnes de plus grande dimension qui supportent la nef de cet édifice, et trois sarcophages, dont un d'un très-beau travail, qui y ont été déposés. Plus tard, le roi Charles III y trouva de magnifiques colonnes de marbre qu'il fit entrer dans la construction du palais de *Caserte*. Mais c'est à cela que s'étaient bornées les fouilles et les recherches archéologiques. Plus curieux ou plus éclairé, le roi François I[er] (de Naples) ordonna des fouilles dont le résultat fut la découverte et l'entier déblaiement d'un amphithéâtre immense, revêtu de marbre, enrichi de quatre ordres de colonnes, et dont la forme et la distribution concordaient si exactement avec la description que Cicéron et Tite-Live avaient laissée de celui de *Capoue*, que toute espèce de doute dut cesser sur l'emplacement de cette ville. Aucun autre édifice n'a été découvert. Pour y parvenir, il faudrait creuser à douze ou quinze pieds au-dessous du niveau du sol actuel, et faire à *Capoue* un travail du genre de celui entrepris à *Pompei*. Non-seulement cette cité a été rasée, mais ses ruines ont été recouvertes d'une épaisse couche de terre, sans qu'il soit resté de tradition sur la cause de ce phénomène. Le voisinage du Vulturne, torrent impétueux, et le nivellement parfait de la plaine, peuvent faire conjecturer que quelque crue extraordinaire

aura répandu un énorme dépôt de terre sur la place où existe cette cité, dont les délices arrêtèrent le héros de Carthage, dont la défection attira la vengeance des Romains, que plusieurs siècles après les empereurs relevèrent et embellirent, et qui disparut enfin à jamais sous les efforts acharnés des peuples qui ravagèrent l'Italie.

Du sommet de la portion la moins ruinée de l'étage supérieur de l'amphithéâtre, on domine une plaine bordée par les cimes dégarnies des Apennins. D'un côté, on voit la masse carrée du palais de *Caserte ;* de l'autre, à une distance de deux milles, paraissent les dômes et les clochers de la moderne *Capoue ;* quelques couvens placés sur des éminences opposent la couleur blanche de leur enceinte au fond gris des vieilles forteresses qui terminent des rochers de difficile accès ; et des retranchemens creusés sur une montagne escarpée indiquent l'emplacement d'un camp que l'on dit avoir été celui d'Annibal, mais qui pourrait bien avoir été occupé par les Romains, lorsqu'après leur triomphe sur les Carthaginois, ils vinrent demander à *Capoue* un compte terrible de l'assistance qu'elle avait prêtée à leurs ennemis. Ses citoyens, réduits en esclavage, ses sénateurs mis à mort, suffirent à la vengeance de ce peuple implacable. On respecta les édifices, et on y appela d'autres habitans, qui ne tardèrent pas à y ramener les habitudes de luxe qui avaient caractérisé leurs infortunés prédécesseurs.



ROYAUME DE NAPLES.



ROYAUME DE NAPLES.

§ Ier.

ASPECT ET USAGES DE NAPLES.

Après avoir traversé *Averse*, où l'on n'aurait à visiter que le château dans lequel la reine Jeanne fit étrangler son mari André de Hongrie, on arrive à *Naples*, au milieu du mouvement et du tumulte d'une population plus active et plus bruyante que ne l'est celle de quelque capitale que ce soit. On parcourt la rue de Tolède qui coupe la ville en ligne droite et se termine par une place vaste, régulière et demi-circulaire. La corde de l'arc est formée par la façade du palais royal, dont l'architecture simple n'est pas sans noblesse. La partie en hémicycle présente

une colonnade dont le centre est occupé par le portique mesquin d'une église que l'on construit sur le plan et dans les proportions du Panthéon, et dans laquelle on paraît se proposer de reproduire la magnificence primitive de cet édifice. Deux statues équestres, par Canova, représentant les rois Ferdinand Ier et François Ier, complètent avec une fontaine de mauvais style la décoration de cette place.

Naples possède plusieurs monumens que je ne sais comment nommer, ni même caractériser. Ce sont des cônes d'une soixantaine de pieds d'élévation, surchargés d'ornemens et de figures allégoriques, tirées de la mythologie et mêlées à des images de saints et à des symboles de la religion chrétienne, sans motifs d'utilité, sans beauté d'aucun genre, sans effet. Les fontaines ne présentent en général que des résultats malheureux en peinture et en sculpture. Elles fournissent peu d'eau.

Les places sont irrégulières, sans décorations, sans régularité, et, comme beaucoup de rues, souvent sans pavés. Il y règne un encombrement et un désordre qui en diminuent l'utilité.

Si la situation de *Naples* sur le versant d'une montagne donne à la ville un aspect enchanteur, elle imprime à la circulation une incommodité à chaque instant sentie. La plupart des rues sont très-inclinées. Quelques-unes même sont coupées par des escaliers. A cet inconvénient inévitable se joint une saleté produite par l'amoncellement des ordures qu'il plaît d'y jeter, et qui, abandonnées comme une sorte d'aumône aux malheureux qui veulent en tirer parti pour l'agriculture, ne sont jamais enlevées que d'une manière imparfaite. La chaleur en fait dégager des odeurs méphitiques. La moindre pluie les délaie en une boue pro-

fonde. Il en résulte la nécessité de ne sortir qu'en voiture pour toutes les classes auxquelles la faculté de faire ce genre de dépense n'est pas absolument refusée.

Les rues présentent un mouvement et un bruit que l'on ne trouve nulle part à un tel degré. Cet effet n'est pas dû seulement à la circulation de la foule qui s'y porte. On doit l'attribuer aussi à l'habitude prise par les ouvriers, de quelque métier qu'ils soient, de travailler en dehors des maisons et de faire la conversation d'un travers à l'autre de la rue. Quelque étroite qu'elle soit, il faut que l'établi du menuisier, la table du tailleur, l'enclume du forgeron y trouvent leur place, que les femmes et les enfans se groupent autour, et que les cochons et les poules appartenant à chaque ménage soient de la partie. De longues perches fixées aux fenêtres servent à l'étendage du linge dont l'eau qui en découle arrose les passans. Des boutiques carrées [1], portées sur des roues pour faire croire qu'elles sont ambulantes, mais qui ne changent jamais de station, sont destinées à la vente des citrons, des oranges et de l'eau glacée. L'encombrement qu'elles occasionent est encore augmenté par celui que produisent les acheteurs. La vue est désagréablement affectée par des détails de ménage et de toilette, des soins d'intérieur qui ont lieu en plein air avec aussi peu de réserve que si c'était dans une chambre et les rideaux tirés. La moins dégoûtante de ces opérations est celle qui a pour objet de débarrasser la tête de certains insectes dont la recherche

[1] Sur ces boutiques sont ordinairement barbouillées des figures de malheureux qui se débattent au milieu des feux de l'enfer ou du purgatoire, en dépit des scapulaires fixés autour de leur cou. Quelquefois un ange ou un saint viennent leur offrir une main secourable, tandis que de l'autre ils versent de l'eau sur les flammes.

paraît occuper sérieusement la population napolitaine. On peut juger des autres par celle-ci.

Les rues de cette capitale ne reçoivent pas, comme celles de la plupart des grandes villes, leur principal ornement de l'élégance des boutiques. Toutes sont petites, mal distribuées et fort obscures.

Les églises sont peu spacieuses, mal entretenues, fort sales et enclavées dans des groupes de maisons qui détruisent l'effet qu'elles pourraient produire. Quelques-unes possèdent des tableaux, des statues, des marbres; mais tout cela est mal employé. Celle de Saint-Janvier est fort riche en statues, en vases et en candelabres d'argent massif, mais dont le travail est détestable. On doit aller voir dans l'église de la Chartreuse, la mieux ornée de *Naples*, une descente de croix par l'Espagnolet, un des plus beaux tableaux connus, et dans la chapelle San-Severino, quelques figures en marbre, entre autres un Christ enveloppé dans un linceul, d'un admirable travail.

La population de *Naples* est la plus criarde qu'il y ait au monde. Les vendeurs de macaroni, de pain, de poisson, de marons, d'eau glacée, de pastèques, annoncent leur marchandise par des articulations sans aucune signification, mais exprimées avec le bruit que des poumons vigoureux peuvent imprimer à des sons sortans de gosiers disposés de manière à donner beaucoup d'éclat à la voix. Le moindre événement provoque des cris. C'est par des cris que la joie se manifeste. Quand un lazzarone cause, il crie. Quand il veut chasser l'ennui, il se met à pousser des cris qui attirent la foule et sont répétés par elle.

Quelquefois cependant cette population active et bruyante devient nonchalante et morne : c'est lorsque le *sirocco* souffle sur *Naples*. On ne saurait prolonger son sé-

jour dans cette ville sans éprouver l'action annihilante de ce vent que l'Afrique y envoie et qui, à juger par les effets qu'il produit, ne doit avoir rien perdu de sa malignité dans le trajet. Dès qu'il se fait sentir, chacun se sent frappé d'un accablement qui ôte aux facultés morales et physiques toute leur énergie, ou d'une sorte de vertige redoutable. On ne trouve de force ni de volonté pour rien. On ne se meut qu'avec répugnance. La pensée même est une fatigue, ou l'on est entraîné à une exaltation qui va quelquefois jusqu'à l'aliénation. C'est quand le *sirocco* se fait sentir que les suicides et les assassinats sont le plus nombreux. Cet état dure autant que le dérangement atmosphérique qui le cause ; et souvent, lorsque sa crise est passée, il laisse une faiblesse qui subsiste pendant plusieurs jours.

Les *lazzaroni* paraissent avoir perdu les mœurs qui en faisaient une classe, presque un peuple à part. Ce ne sont plus maintenant que des hommes peu vêtus parce qu'ils sont pauvres et qu'à cet égard le climat n'est pas exigeant ; peu occupés parce que l'ouvrage leur manque plutôt qu'ils ne manquent à l'ouvrage ; sobres par habitude autant que par nécessité ; se présentant partout où il y a quelque argent à gagner, à quelque métier que ce soit ; propres à tout sans application spéciale, moins par défaut de volonté que par défaut d'éducation. Du reste on les cherche parce que l'on a entendu dire qu'ils existent, et on les devine plus qu'on ne les voit. A en croire certains récits, ils seraient parqués comme des troupeaux de bétail, le jour et la nuit, sur des places publiques, dans les rues, sous les portiques des palais et des églises. Quelques raisons s'opposent à ce qu'il en soit et même à ce qu'il en ait jamais été ainsi. Quelque beau qu'il soit, le climat de

Naples ne comporte pas pour l'homme une existence sans abri. Il présente une alternative très-brusque d'excessive chaleur, de fraîcheur incommode, quelquefois même de froid et souvent de pluie et de vents violens. Les places publiques sont dépourvues de halles et de hangars; et les palais, les églises n'ont pas de péristyle. Personne ne couche en plein air à *Naples* plus qu'à *Pétersbourg*; et quoique l'on prétende que le climat pourvoit presque seul aux besoins des pauvres, on pourrait penser que la misère s'y fait sentir autant et plus douloureusement même qu'ailleurs, au redoublement d'importunités qu'elle emploie pour arracher des secours. Dans aucun pays elle n'est aussi criarde, aussi acharnée à la poursuite de ceux qui peuvent la soulager. A ses doléances exprimées sur tous les tons, elle joint l'exhibition des infirmités et des maladies les plus dégoûtantes. Sur les marches des églises, à l'entrée des lieux publics, on voit étalés tous les genres de plaies, toutes les natures de difformités. La cécité exploite les grandes routes. Conduits par des enfans, les aveugles courent à toutes jambes après les voitures, et, pour dernier moyen, feignent des chutes qui rarement manquent leur effet.

Quelque abondante qu'elle soit, l'aumône ne paraît jamais satisfaire l'individu qui la reçoit. Jamais elle n'en obtient un remercîment, tandis qu'elle provoque des demandes de tous les mendians qui l'ont vu faire. Donnez à un pauvre à l'entrée d'un village, vous verrez des femmes dont le costume indique une espèce d'aisance quitter leur travail pour venir solliciter des secours, et vous poursuivre pendant de longues distances sans se laisser rebuter par vos refus. Des enfans passablement vêtus abandonnent leurs jeux ou mettent dans leur poche le morceau de

pain qu'ils portaient à la bouche, pour venir mendier d'un air et d'un accent pleureurs ; et lorsqu'ils n'obtiennent rien, ils retournent, en riant comme d'une plaisanterie, continuer leur récréation ou leur repas. Le charme des excursions auxquelles invitent les sites délicieux et si meublés de monumens et de souvenirs qui environnent *Naples*, est détruit par cette mendicité, industrie facile des individus qui ne veulent pas prendre la peine d'en acquérir de moins avilissante, accessoire dont on ne rougit pas d'accompagner toutes les industries acquises. La mendicité dans les rues, les mouches et les moustiques dans les maisons, d'autres familles d'insectes dans les lits, désenchantent à mes yeux le séjour de *Naples*.

On ne sépare pas davantage l'idée d'un plat de macaroni d'un Napolitain, que celle d'un bol de punch d'un Anglais. L'une et l'autre ne sont pas exactement vraies. Le punch est une liqueur d'exception en Angleterre où l'on en fait beaucoup moins usage qu'en France. Pendant mon long séjour à *Naples*, je n'ai pas vu dix fois les gens du peuple manger du macaroni dans les rues. Mais ils s'en dédommagent chez eux, et c'est en effet leur mets de prédilection. Du pain, des oignons crus, des pâtes frites, des os auxquels un peu de chair reste attachée, les morceaux dédaignés sur les dernières tables, voilà ce que l'on trouve exposé sur les échoppes, où pour un *tornese* (un sou) les pauvres se procurent les moyens d'apaiser leur faim.

Sans l'avoir vu et observé, on ne peut se former une idée de l'immensité et de l'activité de la population de *Naples* et des contrées qui environnent cette capitale. Après l'avoir vu et observé, on ne saurait se rendre compte des moyens d'existence de cette multitude qui passe son temps à courir, à crier, à rire, à se débarrasser

des insectes qui la rongent, à dormir, à écouter des conteurs, à regarder des marionnettes, à tout enfin, excepté à travailler d'une manière utile et suivie. On peut songer combien peu il faut pour vivre aux habitans de ces pays, quand on compare leur nombre avec la faible étendue de la culture, ou les ressources bornées de l'industrie.

Autour de *Naples* et des villes de moindre importance, on voit des jardins, quelques champs bien soignés, puis des montagnes sans habitations et des terres incultes. De quoi vit donc cette population si disproportionnée avec les produits qu'elle demande au sol? Elle vit de privations, de sobriété, de paresse, et d'indifférence sur l'avenir, même sur le présent toujours rigoureux et précaire pour elle.

§ II.

HOPITAUX. — PRISONS.

A *Naples* et dans tout le royaume, on compte un grand nombre d'hôpitaux. Leur dotation, toute composée de propriétés territoriales, couvre amplement leurs besoins. Leurs bâtimens sont vastes et généralement bien distribués : et cependant leur régime est vicieux. On y remarque un manque de soins, d'ordre et de propreté ; du luxe dans quelques parties d'administration, l'absence d'objets indispensables dans d'autres. Au lieu d'appliquer à leur direction la surabondance des individus des deux sexes qui s'enferment dans des couvens et de tourner leur zèle vers le soulagement des pauvres, on charge de ce soin des mercenaires mal surveillés et dont la négligence perce dans tous les détails du service qui leur est confié.

Outre les hospices destinés aux malades et aux infirmes,

la capitale et les principales villes des provinces possèdent des dépôts de mendicité connus sous le nom d'*auberges des pauvres*. Ici, comme dans tous les pays, la philanthropie s'est montrée fastueuse. Elle a procédé par systèmes, elle a dépensé des sommes considérables, a fait du luxe et n'a pas fait beaucoup de bien. A *Naples*, à *Palerme*, on voit d'immenses édifices décorés de colonnes et de portiques, extérieurement entretenus avec recherche; à l'intérieur on trouve des corridors, des salles de vastes dimensions. Au son du tambour (partout la philanthropie remplace la cloche par le tambour), quelques centaines de vieillards, d'enfans, d'infirmes, en vestes et pantalons bleus garnis de galons blancs, en énormes bonnets de police, défilent pour aller travailler, promener, manger, dormir. Le dimanche les vestes rondes sont remplacées par des habits blancs à basques et à brandebourgs. Avec l'argent que coûtent ces dispendieuses inutilités, on vêtirait tous les mendians du royaume.

Il faut bien qu'il y ait un vice quelconque dans l'organisation de ces établissemens, puisqu'avec une dépense plus considérable et une population plus forte qu'elles ne le sont relativement dans quelque pays que ce soit, ils laissent au-dehors la misère se manifester d'une manière plus affligeante sous le rapport du nombre et sous celui de l'aspect des mendians.

Cette misère des rues et des greniers manque des institutions qui, ailleurs, sont destinées à la soulager. On ne s'en occupe pas ici. On ne fait rien pour la prévenir. Une pitié de rencontre vient seule à son secours. Il faut qu'elle réclame, qu'elle provoque des aumônes plus souvent accordées à l'importunité qu'au besoin réel. C'est (je le répète parce qu'on ne saurait assez le redire), c'est que le

soulagement de l'indigence n'est confié qu'à des gens salariés. C'est qu'on en fait un métier, peut-être un objet de spéculation, au lieu d'une bonne œuvre conseillée et dirigée par la piété, accomplie comme un devoir de religion.

On doit penser, d'après ce que je viens de dire des hôpitaux, que le régime des prisons est plus négligé et plus vicieux encore. L'état de ces lieux, si tristes partout, est affreux dans tout le royaume de *Naples*. Il est encore à peu près tel que l'a fait la barbarie du moyen-âge. Toutes les classes de détenus, tous les âges sont confondus ; c'est à peine si les sexes sont séparés. Tous les genres de dégoûts, toutes les causes de maladies, tous les inconvéniens sont rassemblés dans ces séjours de larmes et de rage plus que de remords. On y trouve des cachots complètement obscurs, des chambres infectes, une privation absolue de moyens d'exercice et d'aération, et une grande insuffisance des consolations inspirées par l'esprit de charité. Faut-il s'étonner si l'application des peines ne produit d'autre effet que de comprimer momentanément le coupable et de le disposer à rentrer dans la carrière du crime, plus hostile à la société, plus féroce dès qu'il a recouvré sa liberté ?

§ III.

JEU.

Le jeu est à *Naples* une passion populaire. Chaque classe a un jeu qui lui est propre. Le peuple a adopté la loterie, et il s'y livre avec emportement. Toutes ses pensées, toute l'application de son esprit ont pour objet ce jeu désastreux au moyen duquel, par respect pour la morale publique, les gouvernemeus se substituent aux hommes dont, sans eux, l'industrie consisterait à vivre aux dépens des dupes qu'ils feraient. Une circonstance en apparence insignifiante, l'accident qui survient dans la rue et qu'aident à interpréter des livres absurdes et qui n'en sont que d'autant plus accrédités, un chien qui court, un enfant qui crie, le numéro du fiacre qui passe, sont pour le peuple des moyens d'arriver à une combinaison, non à un calcul de chances. Un jour, je vis une *calessine* verser

d'une manière tellement fâcheuse, qu'un pauvre moine qui était dedans eut un bras cassé. La foule l'entoure ; on s'informe de la nature de l'événement. Dès que l'on sait que c'est le bras droit qui est fracturé, les curieux se dispersent sans s'occuper de porter secours au moine qui en réclame en poussant des cris aigus. Ils courent à toutes jambes vers les bureaux de loterie les plus voisins pour y prendre, en les transposant de droite à gauche, les numéros inscrits sur la portière du fiacre. A peine resta-t-il auprès du blessé assez de gens charitables pour lui donner les soins que réclamait son état.

Cet empressement m'étonnait ; car il me semblait que, jusqu'au tirage, on devait avoir le temps d'arranger des combinaisons. J'appris qu'il en était autrement, attendu que le gouvernement, qui veut limiter ses chances de pertes, n'admet que jusqu'à une quotité déterminée les mises sur chaque numéro ou sur chaque série de numéros. Or on sent l'importance que les joueurs mettaient à arriver des premiers, afin de tirer parti d'inductions qui, grâce à des traités sur la matière répandus à profusion [1], doivent appartenir à tous.

Les bureaux de loterie attirent la foule bien plus que les cabarets. Du matin au soir ils sont encombrés par des gens dont le costume prouve qu'ils consacrent au jeu un argent qu'ils refusent à leur toilette.

[1] Comme ces traités se vendent à très-bas prix dans les bureaux mêmes de la loterie, on est porté à croire que le gouvernement n'est pas étranger à leur publication, ou qu'au moins il la tolère.

§ IV.

CONTEURS DES RUES.

La populace italienne, celle de *Naples* et de Sicile surtout, aime les contes. Elle se groupe autour de quelques hommes qui font profession de lui en réciter. C'est chose vraiment curieuse que l'attention que prête un auditoire rassemblé sur un coin de place où il ne peut être dérangé ni troublé, à un misérable à peine vêtu, sans bas, pieds nus, qui accompagne ses narrations d'une pantomime animée, expressive et qui se répète dans les gestes et sur les physionomies de ceux qui l'écoutent. On voit les contractions du rire, de la terreur, de la colère se succéder, et quand le récit est fini, il fait bon entendre les commentaires de chacun, les questions que l'on adresse à celui qui a su produire tant et de si vives émotions, et les réponses toujours prêtes qu'il fait, les explications

qu'il donne. Quand l'auditoire est encore sous le charme de sa narration, il fait une collecte, prend sous ses bras les bancs qui servaient de siéges à une partie des assistans, et empêchaient les autres d'arriver jusqu'à lui et de contrarier sa gesticulation, et il va s'établir ailleurs.

On trouve aussi, mais moins fréquemment, des improvisateurs dont le talent a la puissance de rendre silencieuses les joies bruyantes du cabaret. Leurs doigts cherchent, sur une mauvaise guitare, des accompagnemens à la mélodie qu'ils improvisent avec les vers qu'ils doivent composer sur le sujet qui leur est indiqué. Ordinairement leur début est pénible; mais ils ne tardent pas à s'animer. Ils éprouvent une sorte d'inspiration. Les pensées se présentent avec les mots pour les exprimer. Le rythme devient plus accéléré, et se soutient ainsi pendant des heures entières.

Certes le talent d'un sténographe serait assez ridiculement employé à recueillir tout ce qui sort de verves de si bas étage; mais il n'est pas moins fort étonnant de voir un homme sans éducation puiser dans une imagination inculte, des idées quelquefois heureuses, des traits qui ont le mérite de l'à-propos, et des expressions pour rendre tant bien que mal, mais toujours sans la moindre hésitation, les unes et les autres.

§ V.

JETTATURA OU MAUVAIS ŒIL.

Dans beaucoup de parties de l'Italie, mais surtout à Naples, on croit à une influence malfaisante que peuvent exercer certaines personnes sur d'autres, contre lesquelles elles entretiennent ou prennent subitement de la mauvaise volonté. Cette influence, que l'on désigne sous le nom de *jettatura* ou *mauvais œil*, a des effets plus ou moins éloignés, plus ou moins funestes, mais toujours inévitables. Elle vous donne la migraine, la fièvre ou la colique, vous fait tomber de cheval, éclabousser par un fiacre, quereller par votre femme, trahir par votre maîtresse, ou refuser l'absolution par votre confesseur. C'est toujours elle qui vous donne de mauvaises cartes au jeu, vous fait manquer un rendez-vous, perdre un procès, rencontrer un créancier, ou assister à un mauvais dîner. A

elle appartient tout ce qui vous arrive de malheureux et de contrariant.

Par bonheur, on a quelques moyens de la combattre : le plus efficace consiste dans la possession d'une paire de cornes. Mais ces cornes doivent être d'une dimension imposante, leur efficacité comme préservatif étant en raison directe de leur développement. Les vaches de Sicile peuvent seules en fournir qui réunissent les proportions convenables. Ces cornes bien polies, bien vernissées, montées avec soin, sont placées dans la partie la plus fréquentée de la maison. Voilà qui sert à prévenir les grands malheurs, les calamités de famille. Mais cela ne suffit pas ; à chaque instant on peut rencontrer un individu mal disposé à votre égard, un de ces méchans qui font le mal sans motif et pour le seul plaisir de le faire, un *mauvais œil* enfin, qui vous ensorcelle, rien qu'en vous regardant. On ne saurait porter des cornes de trois pieds de long ; ce serait incommode pour soi, dangereux pour les autres ; on en rirait. Il faut bien cependant avoir un préservatif contre une agression dont on est à chaque instant menacé. Ce préservatif, on l'a découvert dans la propriété attribuée à un morceau de corail taillé en forme de corne (car c'est toujours à la corne qu'il faut en revenir), de détruire l'influence maligne de la *jettatura*.

Aussitôt qu'un pressentiment, ressource ménagée par la Providence, avertit que l'individu que vous voyez venir vers vous est animé d'un mauvais vouloir, vous vous armez de la corne merveilleuse suspendue à la chaîne de la montre ou du binocle ; vous en dirigez la pointe vers le passant, et le voilà ensorcelé à son tour. Si l'on n'avait pas découvert cet admirable spécifique, je ne sais vraiment pas ce qui serait advenu de cette population de Na-

ples, qui aurait été livrée sans miséricorde à la malice d'une foule d'êtres enclins au mal et en possession des moyens de l'opérer.

Tout absurde qu'il soit, ce préjugé se serait implanté dans les États pontificaux comme il l'est dans le royaume de Naples, si le gouvernement n'en avait arrêté les progrès, en le frappant de la censure ecclésiastique et en interdisant la vente et le port des cornes de corail.

§ VI.

CARNAVAL.

Le carnaval est une des solennités nationales de l'Italie. Chaque ville la célèbre à sa manière. *Milan*, *Venise*, *Rome* et *Naples* sont les lieux où elle provoque le plus de pompe et de bruit. Je me suis trouvé à *Naples* au moment de l'une de ces explosions périodiques de joie populaire ; et j'ai pu m'assurer qu'en cela, comme presque en tout ce que l'on raconte de l'Italie, l'imagination s'est donné carrière, ou que les temps et les mœurs sont bien changés.

La rue Tolède est le théâtre consacré à la fête. Deux fois par semaine, pendant la durée du carnaval, la population entière de *Naples* s'y porte pour voir circuler lentement deux files de voitures découvertes, d'où l'on échange, avec les spectateurs placés sur les balcons, des

volées de bonbons lancés avec beaucoup de force au moyen de tubes de fer-blanc destinés à cet usage. Quelques personnes sont en costume de caractère et masquées. Celles qui se proposent de lancer des bonbons remplacent le masque de carton par un en toile métallique, à peu près semblable à ceux en usage dans les salles d'armes. Cette précaution est utile pour garantir la figure d'un genre de projectiles assez lourds et jetés avec assez de violence pour occasioner des accidens.

Le roi et les membres de sa famille ne dédaignent pas de prendre part à cet amusement. On les voit en costumes de caractère, quelquefois en vestes rondes, combattre, du haut d'un char traîné par six chevaux, contre tout ce qui se montre sur le champ de bataille. Le masque suffit pour établir un incognito dont les effets n'ont pas de bornes. Il faudrait être Napolitain pour apprécier ce que la royauté gagne en popularité dans ces occasions. Un étranger ne voit que ce qu'elle perd en dignité. Le peuple juge les rois dans la rue : les rois ont peut-être tort de s'y montrer comme les égaux, au moins comme les pareils des hommes qui composent le peuple.

Qu'était-ce qu'un roi dans les temps reculés ? C'était un être qu'on ne voyait que rarement et de très-loin ; qui ne parlait que dans des circonstances solennelles et qu'après que d'autres avaient bien pesé et dicté tout ce qu'il devait dire ; qu'on se figurait la couronne en tête, le sceptre en main, drapé dans du velours et de l'hermine, tel que le représentaient ses portraits ; qui avait toujours raison parce qu'il était le plus fort et que personne ne s'avisait de discuter avec lui, et aussi parce qu'il avait le bon esprit de ne raisonner qu'avec des gens disposés à admirer tout ce qu'il disait. C'était un être de raison, dans lequel on

était accoutumé à voir la loi, la puissance, la volonté, l'action, et que l'on vénérait sans chercher à le définir.

Qu'est-ce qu'un roi dans les temps actuels? C'est un homme qui mange, boit, parle, marche, s'habille comme tout le monde; que l'on voit partout, se mêlant à tout, obligé de causer de tout, et souvent d'en causer mal, parce que tout roi qu'il soit et peut-être parce qu'il est roi, il ne peut pas tout bien savoir; qui, lorsque l'occasion se présente, dit un mot trivial comme le dernier de ses sujets, et à qui ce mot est reproché comme une sottise, parce que, quelque chose qu'il fasse pour arriver au niveau des autres, et quoique l'on accepte l'abnégation qu'il fait de sa position, on a soin de le replacer à la hauteur d'où il a consenti à descendre, afin d'avoir un prétexte de le juger plus sévèrement; dont aucun des défauts n'est dissimulé, parce que tous les yeux sont malignement ouverts sur lui; à l'égard de qui c'est parti arrêté de prendre du mauvais côté tout ce qu'il fait ou dit; qui n'a plus personne auprès de lui pour corriger ses phrases, traduire une niaiserie en un bon mot, révéler ses bienfaits, dissimuler ses torts, lui suggérer de grandes choses et étendre les proportions des petites; que l'on accuse du mal qui se fait et du bien qui ne se fait pas. C'est en un mot un être de qui on prétend exiger tous les genres de perfection, et à qui on est bien résolu de refuser jusqu'aux qualités qu'en bonne justice on pourrait le moins lui contester.

Si, ce que je ne sais pas, c'était à *Naples* comme dans bien d'autres pays, il y aurait peut-être plus à perdre qu'à gagner pour la majesté royale, à se confondre dans les rangs du peuple, et à participer à ses amusemens; et mieux vaudrait pour elle se laisser contempler du haut du balcon d'un palais.

A ces réflexions, recueillies dans le tumulte de la rue Tolède, succédèrent des souvenirs et d'involontaires rapprochemens. Ce qui se passait sous mes yeux me présentait autre chose qu'une promenade ordinaire. Au mouvement bruyant et animé d'une nombreuse population, se joignait l'inconvénient des projectiles, à l'action desquels le spectateur le plus inoffensif n'était pas moins exposé que l'étourdi qui prenait part à la mêlée. C'était un simulacre d'émeute; pour artillerie, des cornets; au lieu de pavés, des bonbons; des rires au lieu de cris; un roi qui ne prenait la main de personne, mais qui plaisantait avec tout le monde; pour toutes blessures quelques contusions dont chacun riait; de *joyeuses* au lieu de *glorieuses* journées. S'il n'y avait rien à faire là pour l'esprit et pour la gloire, il en résultait au moins de la distraction; et, par le temps qui court, c'est bien quelque chose d'avoir amusé tout un peuple pendant une douzaine de jours sur trois cent soixante-cinq.

Les prôneurs du temps passé comparent d'un ton chagrin l'éclat du carnaval d'autrefois avec la parcimonie qui préside à celui d'à présent. Alors, disent-ils, le roi paraissait avec toute la pompe qui convient à sa haute position; et la majesté sous le masque était encore de la majesté. Le Trésor ne dépensait pas moins de quinze à vingt mille ducats pour ce genre de représentation. A l'exemple du souverain, la noblesse déployait un grand luxe. Pas une voiture de grand seigneur ne circulait sans être entourée de laquais en livrée qui faisaient respecter la dignité de leur maître. On ne jetait pas, comme on le fait à présent, des boules de terre recouvertes de chaux, au lieu de bonbons. C'étaient de belles et bonnes dragées! c'étaient des fleurs! Heureux temps où l'on ne se souciait guère de la dépense,



attendu que l'on n'était pas strictement obligé de payer ses dettes; où une légère augmentation sur les taxes couvrait les frais d'une mascarade; où enfin l'on poussait vers l'avenir les embarras du présent, dans l'idée que cet avenir n'aurait pas de terme fâcheux!

Ces regrets, je les concevais dans les classes qui avaient joui de l'état de choses qui les provoquait; mais je concevais plus aisément encore que, du côté où se faisaient des avances sans restitution, on se fût lassé de les continuer, et que l'on se fût mis à exiger des réglemens de comptes. Je ne m'offensais donc pas d'avoir reçu dans ma voiture et sur ma personne quelques centaines de morceaux de terre cuite au lieu de bonbons. Seulement j'aurais voulu qu'ils eussent été d'une moindre dimension, et qu'ils ne se fussent pas approchés du poids et de l'effet du caillou.

Le carnaval des rues de *Naples* m'a paru une espèce de Longchamps sans toilettes élégantes, avec des voitures enveloppées dans des lambeaux de tapisserie pour en garantir le vernis, et l'accessoire d'une grêle de petites pierres déguisées en bonbons pour l'agrément des promeneurs: je n'y ai pas trouvé grand charme: autant en faisaient les dix-neuf vingtièmes des curieux, si j'en juge à l'air ennuyé du plus grand nombre, et au mécontentement de ceux qu'atteignaient les projectiles lancés des balcons ou des voitures.

§ VII.

RELIGION DU PEUPLE.

Si l'on appréciait les dispositions religieuses de la population de *Naples* par ce que l'on observe dans les églises, on serait porté à croire qu'elles ont un caractère d'extrême froideur. Les jours non fériés les temples sont déserts : les dimanches ils ne sont pas fréquentés en raison de ce que semblerait indiquer le nombre des habitans ; le maintien des gens qui assistent aux offices est loin d'annoncer du recueillement ; en général même il manque de convenance : les ecclésiastiques officient sans gravité : les cérémonies ne s'accompagnent pas de cette dignité qui, dans les autres pays, caractérise celles du culte catholique.

Hors des temples la même indifférence se fait observer ; car on ne saurait prendre pour du zèle religieux la

coutume de tenir jour et nuit une chandelle allumée devant une image de saint ou de madone au fond d'une boutique, ou le désœuvrement et l'habitude de curiosité qui engagent la populace à se grouper autour de la chaise sur laquelle un prédicateur en plein vent débite, avec des gestes de possédé, des sermons vraiment dignes d'un auditoire qui ne tarde pas à s'éloigner pour se placer devant un carré de toile, et assister aux lazzi et aux combats de Polichinelle et du seigneur Pantalon. Les boutiques sont ouvertes le dimanche comme les jours qui ne sont pas consacrés à la prière; beaucoup d'ouvriers travaillent : quant à ceux qui ne font rien, on peut juger à leur air que l'usage, le besoin de repos ou le goût de la dissipation les portent à chômer, beaucoup plus que le respect pour les préceptes de la religion.

Les Napolitains attribuent un degré différent d'efficacité aux prières qu'ils adressent à telle ou telle image du même saint. « Vous devriez faire dire une neuvaine » à sainte Gertrude », disait, en ma présence, à une femme tourmentée par la fièvre, un homme qui n'appartenait pas aux classes du peuple. « Je l'ai fait, répond » la malade. — A quelle chapelle vous êtes-vous adressée? » — A celle de la rue Tolède. — Je ne suis pas étonné si » la neuvaine n'a pas réussi, reprend le donneur d'avis. » Cette sainte Gertrude est la plus mauvaise de *Naples ;* » c'est à celle de la place des Carmes qu'il faut avoir recours, elle guérit tout le monde. »

Saint Janvier occupe une grande place dans la confiance et la vénération des Napolitains : il n'est pas même tout-à-fait étranger au gouvernement de leur pays, auquel il participe, jusqu'à un certain point, *comme moyen.* Son sang, précieusement recueilli et conservé,

a, comme chacun sait, la propriété de se liquéfier deux ou trois fois par an, et dans toutes les occasions où il est utile que le bienheureux donne une preuve de ses bonnes dispositions pour la ville ou le royaume. Comment s'accomplit le miracle? Je l'ignore. Ce que j'ai vu dans une circonstance de ce genre, c'est l'archevêque de *Naples* à genoux pendant plusieurs heures, tenant dans ses mains la fiole qui renferme le sang, et priant jusqu'à ce que la liquéfaction fût complète. Ce que j'ai vu aussi, c'est l'assistance s'inquiétant du retard, murmurant, grondant, injuriant le saint, menaçant de jeter sa relique à la mer si le miracle ne se faisait pas; et enfin le miracle s'opérant aux acclamations de la foule en extase.

Comme les puissances d'ici-bas, celles d'en haut savent au besoin faire des concessions. Saint Janvier eut une de ces faiblesses. Lorsque, en 1798, les Français s'emparèrent de *Naples*, quoique peu dévots, ils crurent utile de prouver au peuple que le patron dans lequel il place sa confiance ne leur refuserait pas plus une preuve de sa bienveillance qu'au gouvernement qu'ils venaient de renverser. Il y eut hésitation, résistance même d'un côté; il y avait force de l'autre; on menaçait de l'employer : le sang devint fluide comme il devait l'être au moment où il avait coulé des veines du martyr.

Les Français évacuèrent *Naples;* l'ancien gouvernement fut rétabli, et son premier soin fut de sévir contre tout ce qui avait pris parti pour l'ennemi : saint Janvier fut compris dans la proscription : on ne voulait pas se borner à lui ôter le patronage d'un royaume qu'il avait si inefficacement protégé, et à se passer à l'avenir du miracle qu'il renouvelait pour le premier venu, quand ce premier venu était le plus fort. Pour le mettre hors

d'état de recommencer, il n'était question de rien moins que de briser sur le pavé de l'église la fiole qui contenait son sang. La résolution était vive; elle devait froisser des habitudes et des croyances populaires; on crut qu'il était politique de la modifier : saint Janvier en fut quitte pour une disgrâce momentanée, et peu de temps après on lui rendit les hautes prérogatives dont il avait joui pendant plusieurs siècles [1]. La responsabilité des torts qu'on lui reprochait retomba sur les ecclésiastiques, par les mains desquels la faute avait été commise, et seuls ils en portèrent la peine : cette justice sévère n'était ni trop mal entendue, ni trop mal appliquée.

Je ne hasarderai pas une opinion sur l'état religieux de *Naples*, parce que je ne pourrais la baser que sur des apparences; mais je dirai que ces apparences ne font pas naître des présomptions favorables à l'entraînement des Napolitains vers les choses qui regardent le culte.

Si, ce qui ne serait pas impossible, la religion était considérée comme un moyen de considération et un genre d'industrie, on penserait au contraire qu'elle est fort en honneur. On voit foisonner dans les rues de *Naples*, et sur toutes les routes du royaume, des gens d'église de tout état et de toutes robes; prêtres séculiers dans d'assez bonnes voitures; moines blancs, noirs, bruns, gris, dans les calessines, pêle-mêle avec des soldats, des femmes, des lazzaroni; moines mendians à pied, une besace sur le dos, ou chassant devant eux un mulet ou un âne. La plupart, parmi ces derniers sur-

[1] Je ne suis entré dans ces détails, dont l'exactitude ne me sera contestée par personne, que parce qu'ils m'ont paru propres à faire connaître un des traits principaux du caractère napolitain.

tout, se recrutent dans la portion la moins relevée de l'ordre social : leurs habitudes de famille ne doivent pas seules les avoir disposés à la vocation claustrale. Dans les considérations qui les ont déterminés, il se sera sans doute introduit un peu de spéculation de paresse, beaucoup de calcul comparatif sur les chances de bien-être que présentent un froc de bénédictin ou une blouse de charretier, un capuchon de franciscain ou un bonnet rouge de lazzarone. Pour qu'ils se soient décidés à subir les incontestables contrariétés de la vie de couvent, il faut qu'à travers ils aient vu la probabilité, la certitude même d'une position moins précaire et moins humiliée. J'en conclus que, pour des hommes qui ne sauraient donner une grande portée à leurs idées, ni ouvrir une longue carrière à leur ambition, l'existence d'un disciple de saint Dominique ou de saint François doit être supportable dans un pays où tant de gens qui auraient les moyens de vivre d'une autre manière, et que l'on ne doit pas supposer s'être laissé entraîner par une ferveur aveugle de religion, se font moines, même moines mendians : condition qui, à mes yeux, se présente comme la plus pénible de celles auxquelles l'humanité puisse se ravaler.

§ VIII.

THÉATRES.

Naples possède cinq ou six théâtres plus ou moins grands, plus ou moins bien décorés intérieurement, mais tous peu remarquables par leur apparence extérieure. Le théâtre Saint-Charles lui-même, perdu dans la vaste enceinte du palais du roi, ne se devinerait pas derrière la galerie soutenue par de lourds pilastres, qui lui sert d'entrée. Le péristyle, si l'on peut donner ce nom à une pièce écrasée dans laquelle se croisent plusieurs escaliers sans développemens, manque des proportions qu'il devrait avoir relativement à l'immensité de la salle qu'il précède. Les corridors ont un espace suffisant; mais les débouchés n'en ont pas assez. Il existe une pièce magnifique destinée à former un foyer : réservée à un autre usage, la salle manque de cet accessoire.

La salle est admirable d'étendue, de distribution et de décoration : les six rangs de loges qu'elle présente sont couverts de dorures ; mais, séparées entre elles dans toute leur hauteur par des cloisons, ces loges ne laissent apercevoir que les spectateurs qui en occupent le devant, les seuls aussi qui puissent voir sur la scène, et le coup-d'œil général en souffre.

Les décors, d'un effet médiocre, sont rarement exempts des contre-sens les plus ridicules dans leur rapport, soit avec l'histoire, soit avec les sujets des pièces auxquelles ils servent de cadre. Les costumes sont chargés de clinquant sans goût et sans vérité. Acteurs, actrices, figurans, danseurs, tous, à l'exception d'un petit nombre qui ont joué hors de l'Italie, sont mal mis.

La musique que j'ai entendue à ce théâtre ne répondait que très-imparfaitement à l'idée que je m'étais faite de l'état de l'art en Italie ; elle était exécutée par quelques chanteurs d'un talent distingué, et dont plusieurs étaient de mes connaissances musicales de Paris et de Londres, mais à côté desquels on remarquait des médiocrités qui déparaient l'ensemble de l'exécution.

L'orchestre accompagne sans apparence de sentiment musical ; sans égard pour la pensée du compositeur, ni pour la force des voix ; sans autre but que d'aller en mesure et d'arriver en temps convenable à la fin du morceau. Le public, habituellement froid, ne tient compte que des cris, et ne bat des mains que pour de l'exagération. Il se transporte aux gestes ridicules dont un vieil acteur accompagne les restes de sa voix chevrotante ; et tout éclatans et purs qu'ils soient, les sons que Lablache tire de sa vaste poitrine lui suffisent à peine. Le beau talent de madame M..... n'était pas apprécié dans sa partie

correcte. Sa voix paraissait faible, son jeu froid. Si cette charmante actrice recevait des applaudissemens, ce n'était que des étrangers qui, heureusement pour elle, sont toujours en grand nombre dans la salle. Dans les élans qui, assez souvent, la font sortir des limites d'une méthode classique de chant et de déclamation, elle a pu s'apercevoir à quel prix le public, auquel elle avait affaire, mettait sa faveur. Elle a répété par calcul des écarts auxquels elle ne se livre ordinairement que par entraînement, et la froideur s'est changée en enthousiasme.

Ces faits pourraient faire penser que l'organisation musicale des Italiens n'est pas aussi parfaite, que leur goût n'est pas aussi pur qu'on le croit généralement; et que comme ils prennent des roulades, des enchaînemens de notes sans relation entre elles pour de la mélodie, ils admettent des tours de force de gosier et des cris pour du chant, et de l'exagération pour de la vérité. La raison ne pourrait-elle pas s'en trouver dans leur habitude de parler très-haut et de gesticuler beaucoup dans leurs conversations les plus froides et dans leurs actes les plus insignifians[1]?

Le système de la danse diffère peu de celui qui, depuis si long-temps, a disparu de l'opéra de Paris. C'est pour les principaux danseurs, des entrechats, des poses, des groupes et d'interminables pirouettes; pour les comparses, une similitude de costumes, une simultanéité de

[1] Si *Florence*, *Rome* et *Naples* ont quelques bons maîtres de musique vocale ou instrumentale, ces villes n'en possèdent pas qui puissent soutenir la comparaison avec ceux que l'on trouve en si grand nombre à Paris. Les élèves que le gouvernement français envoie en Italie sont les seuls qui viennent y chercher le perfectionnement du talent qu'ils ont acquis dans leur pays.

mouvemens tout-à-fait hors de nature; pour la composition, une fable à fond mélodramatique ou mythologique, quelquefois une farce du comique le plus bas, et, en définitive, quelque chose d'autant plus ennuyeux, que le même ballet se répète jusqu'à ce que la satiété empêche les amateurs les plus obstinés de revenir. Il en est à peu près de même des opéras, quoique trois ou quatre ouvrages se partagent le répertoire pendant les cinq mois qui composent à Naples la saison théâtrale.

Le théâtre *San-Carlini* est consacré au drame national. C'est là que, sur un plancher de vingt pieds carrés, se pressent de nombreux acteurs, en présence d'un auditoire beaucoup mieux composé que l'on ne devrait s'attendre à le trouver dans une salle étroite, enfumée et réunissant tous les genres d'incommodité. Polichinelle[1] et Arlequin égaient de leurs lazzi, deux fois par jour, des scènes populaires que l'on dit avoir un caractère de vérité très-prononcé et très-amusant. Presque tout le dialogue est en patois napolitain. Deux ou trois personnages au plus dans chaque pièce parlent l'italien pur.

La tragédie, la comédie et l'opéra-buffa sont assez bien joués sur des théâtres qui leur sont exclusivement consacrés.

La populace a des scènes de tréteaux, des marionnettes, des escamoteurs dont elle paraît s'amuser beaucoup.

1 Le polichinelle italien n'a aucun rapport avec le personnage de ce nom que nous connaissons en France. Il a le costume et la maligne niaiserie de notre paillasse, avec un masque noir qui couvre la partie supérieure de la figure jusqu'à la bouche. C'est le lazzarone, l'homme des rues de Naples. Le caractère d'arlequin est le même dans les deux pays.

§ IX.

MUSÉE.

Le musée de *Naples* est, sous quelques rapports, le plus magnifique établissement de ce genre que l'on connaisse. Outre une galerie de tableaux où l'on voit des chefs-d'œuvre des premiers maîtres, on y trouve en objets d'antiquité un choix, une variété et un nombre qui ne se rencontrent nulle part à un tel degré. *Herculanum* et *Pompeï* ont largement contribué à enrichir cet établissement. C'est de ces deux villes qu'ont été tirées des peintures qui fournissent, sur l'état de l'art chez les anciens, les notions les plus exactes et qui manquaient absolument avant la découverte toute récente que l'on en a faite ; des statues en grand nombre et de l'exécution la plus parfaite ; des *papyri* ou manuscrits en assez grande quantité pour former à eux seuls le fond d'une bibliothèque, et dont le

déroulement exerce le talent et la patience des savans qui s'occupent d'en reproduire le contenu ; plusieurs milliers de vases en bronze servant aux usages domestiques des Romains, et dont, grâce à d'ingénieuses recherches, l'emploi a été bien déterminé ; la collection la plus riche et la plus étendue de vases étrusques qui existe.

Tout cela divisé dans des salles spacieuses, classé avec un ordre qui permet d'en faire un examen méthodique, est renfermé dans un édifice vaste et parfaitement adapté à sa destination, et tenu à la disposition du public avec une grande libéralité.

§ X.

VUE DE NAPLES.

J'ai indiqué ce qui me semblait devoir être visité et observé dans *Naples*. Je ne saurais oublier ce qui a le plus de droit à l'intérêt et à la curiosité d'un étranger : *Naples* elle-même prise dans son ensemble. Quelque point que l'on choisisse pour se procurer l'aspect de cette ville superbe; que pour en saisir le panorama, on se place sur la terrasse des Chartreux, ou que l'on fasse l'ascension des Camaldules; que se contentant du diorama, on s'avance au milieu de la baie, ou que l'on en prenne les détails de *Capo di Monte*, du *Môle* ou du quai *del Carmine*, on jouit de la plus admirable perspective qu'il y ait au monde. De l'extrémité du *Pausilippe* au cap de *Sorrente* une chaîne de montagnes couvertes d'habitations, de cultures ou de bois, se dessine en courbe régulière, sur un développe-

ment de plus de vingt lieues. Après l'imposant épisode de *Naples* qui occupe le premier plan de ce tableau, vient celui du Vésuve. Les maisons de *Portici*, quelquefois enveloppées dans la fumée du volcan, s'élèvent dans une position plus riante, dans une atmosphère plus pure, sur l'amoncellement des laves qui engloutirent *Herculanum*. Après *Resina* et *Torre del Greco*, se présentent *Castellamare* et *Sorrente* avec les délices de leur situation, et l'attrait, sous un climat brûlant, d'une exposition qui y entretient une continuelle fraîcheur. A l'ouest, *Caprée* se découpe au milieu d'un fond d'azur et arrête la vue avant qu'elle se perde dans un horizon sans limites.

Cette scène est animée par le mouvement des barques des pêcheurs, à travers lesquelles, mais en moindre nombre que l'on ne devrait s'attendre à les voir, circulent quelques navires de plus grandes dimensions.

Rarement, dans le golfe, la mer est agitée. Rarement aussi le ciel s'y montre brumeux. On ne pourrait désirer, pour la perfection de ce tableau, qu'une lumière moins égale et plus de variété dans les tons qui en résultent. Cette variété, ce n'est guère que le soir que l'on peut en jouir, alors qu'en s'inclinant sur les ondes, le soleil les colore de ses derniers rayons, et, comme un immense feu de Bengale, répand une teinte rougeâtre sur la scène, et disparaît.

§ XI.

LE VÉSUVE.

La première excursion que l'on fait aux environs de Naples est celle du Vésuve. C'est par elle qu'une curiosité qui date de l'enfance veut que l'on débute. C'est aussi un tribut que l'on paie à ce sentiment qui pousse l'homme vers tout ce qui est effrayant, vers tout ce qui nuit, et lui inspire une sorte de vénération pour ce qu'il redoute.

On me donnait le conseil de commencer mon excursion pendant la nuit, afin d'arriver à temps sur le sommet de la montagne pour contempler le lever du soleil. J'ai si souvent joui, ou, pour parler plus juste, souffert de ce spectacle, que j'ai cru pouvoir me dispenser d'en jouir ou d'en souffrir encore. Telle est la bizarrerie de mon organisation, que jamais le plaisir qu'il m'a procuré n'a compensé la gêne et la contrariété que me causaient l'in-

terruption de mon sommeil et le malaise qu'apporte avec elle l'aube du jour, à ceux qu'elle surprend courant les champs ou les montagnes. Je me figurais d'ailleurs qu'en raison de la position du Vésuve, je ne verrais poindre les rayons du soleil que lorsqu'ils auraient réchauffé les cimes des Apennins placées entre l'Adriatique et le volcan. Je me décidai donc à partir *prosaïquement* à huit heures du matin. Je traversai la partie du golfe qui sépare le Môle de *Resina*, jouissant du délicieux aspect que présente la longue série d'édifices étalés sur le littoral et sur l'inclinaison des côteaux; et le port; et la vieille fortesse qui le protége; et les vaisseaux qui y entraient ou en sortaient; et les milliers de barques qui se croisaient en tous sens autour de celle qui me portait. Je pris terre à *Resina*. C'est là que commencèrent les tribulations de mon voyage.

A peine débarqué, je fus entouré par une vingtaine d'hommes qui me proposaient des chevaux, des mulets, des ânes, et m'assourdissaient de la bruyante énumération des qualités de leurs bêtes. Vainement leur disais-je que je ne pouvais employer qu'une monture, et qu'ils eussent à se débattre entre eux pour me la procurer. Les uns me tiraient par les bras, d'autres me prenaient au collet. Force me fut de menacer ces officieux du bâton dont je m'étais muni pour m'aider dans l'ascension que je projetais. Au milieu de la discussion, je sentis une corde se glisser dans ma main. En regardant pour découvrir le but de celui qui l'y avait introduite, je vis qu'elle était attachée au licou d'un mulet. Je vis que l'animal avait un air pacifique, et que la peau bien conservée de ses genoux établissait une présomption favorable à la sûreté de ses allures; je montai dessus, et quelques coups de fouet que son maître lui appliqua sur la croupe lui ayant fait prendre

le galop, je me trouvai bientôt hors de la portée des braves gens qui se disputaient l'honneur de me faire escalader la montagne.

Je ne tardai pas à voir le Vésuve se développer avec le désordre, avec les bouleversemens de ses capricieuses et terribles fureurs. Sa base, en s'élargissant des alluvions effrayantes qu'il y verse, prépare une voie plus inclinée, une marche plus rapide aux éruptions qui doivent suivre. C'est ainsi que dans cette lutte entre une force aveugle qui tend à tout détruire, et la persévérance des hommes qui s'obstine à tout refaire ; sur les doubles et triples superpositions des villes englouties, rebâties, détruites, il consolide un sol nouveau sur lequel une incorrigible imprévoyance viendra le braver et subir encore ses ravages.

L'ascension du Vésuve est une de ces jouissances qui n'ont d'autres résultats qu'une satisfaction d'amour-propre, l'accomplissement d'une sorte de devoir pour tout étranger qui arrive à Naples, et une difficulté sans danger, surmontée par une fatigue sans compensation; car ce n'en est pas une que la vue du golfe, tout admirable qu'elle soit, puisque l'on peut se la procurer aussi belle de l'une des collines qui dominent la ville. Cette vue, à laquelle d'ailleurs on tourne le dos quand on monte, on n'en jouit guère davantage au retour, dans un chemin encaissé, rapide et rocailleux, où marche d'un pas mal assuré l'animal qui vous porte.

On s'arrête à l'endroit appelé *San-Salvador*, espèce d'auberge en forme de couvent, habitée par deux ou trois saints personnages, ermites d'habit, cabaretiers de profession, qui s'occupent beaucoup moins de leur salut que de leurs intérêts, et rançonnent les curieux pour la plus grande gloire du ciel. Ce qu'ils ne sauraient gâter comme

le vin qu'ils vendent pour du *Lacryma Christi*[1], c'est la perspective dont on jouit sur le plateau où est situé le prétendu ermitage.

Après un repos de quelques minutes, on se remet en marche, sous la protection d'un ou de deux gendarmes, précaution prise par le gouvernement pour garantir les curieux des attaques des brigands. Parvenu au pied du cône, on abandonne ses montures, et on gravit au milieu des scories, de la cendre et du sable, sur l'inclinaison du côté extérieur d'un cratère déjà ancien. On n'a autour de soi qu'une scène de désolation, sans rien qui puisse exciter un vif intérêt. Ce que l'on voit a été du feu ; ce n'est plus qu'une matière noire qui évidemment recouvre d'autres couches semblables, mais qui n'a dû causer aucun désastre, au moins à l'endroit où on l'observe. C'est plus bas, c'est près des lieux habités, qu'il faut aller chercher des émotions dans les souvenirs d'*Herculanum* et de *Pompeï*, dans l'étude des événemens plus récens dont *Torre del Greco* et *Resina* ont été le théâtre, et dans les craintes que l'on ne peut manquer de concevoir à la pensée des nouveaux malheurs que ce formidable volcan peut et doit causer.

On entreprend ensuite l'ascension beaucoup plus pénible du grand cône. Pour les personnes qui n'ont pas l'habitude de parcourir les lieux escarpés, l'aide d'un ou de deux hommes qui les précèdent en les tirant au moyen d'une corde passée autour du corps, est une mesure de prudence, souvent même de nécessité. Parvenu bien harassé sur la margelle du cratère, on voit au fond un peu de fumée, bien peu, à moins que, ce qui n'a lieu qu'à

[1] Le vignoble qui produit le vin de *Lacryma Christi* est situé au pied du Vésuve, sur d'anciennes couches de laves.

des intervalles éloignés, le volcan ne se dispose à une éruption. On le brave, on le provoque en faisant audacieusement rouler dans le gouffre quelques pierres qui ne produisent aucun effet. On remplit ses poches de cailloux, et sa tête de l'idée des dangers que l'on aurait courus, si un torrent de lave avait jailli bouillonnant de la place où l'on faisait tant de frais de témérité. On combine de savantes théories sur les causes et les effets des volcans. Comme depuis Empédocle jusqu'à nos jours, les chaussures jouent un rôle obligé dans ce genre d'excursion, on brûle les semelles d'une paire de vieilles bottes que l'on fera voir au retour dans la patrie, comme une preuve irrécusable de l'intrépidité que l'on a déployée ; et l'on rapporte un prétexte pour répéter les contes que les autres ont faits, ou pour en inventer soi-même, si l'on est servi par son imagination.

Comme s'il avait pris à tâche de modifier l'opinion peu avantageuse que j'avais conçue de son aspect, le Vésuve, peu de temps avant mon départ de *Naples*, se montra dans tout son éclat. Une éruption forte et prolongée vint raviver ces laves qui m'avaient attristé par leur teinte sombre et lugubre. De longs sillons enflammés descendirent de trois points de la montagne, tandis que, dans ses fréquentes apparitions, un immense fanal dominait l'ensemble du tableau.

Ce spectacle, une des merveilles de *Naples*, m'appela à deux reprises sur la montagne. La première fois, je fis l'ascension de jour. Je vis des traînées d'une matière grise que faisait seule remarquer la fumée qui en sortait. De leurs extrémités, se séparaient des masses énormes qui se précipitaient avec fracas, et ne tardaient pas à se perdre dans les abîmes.

Arrivé sur l'ancien cratère, je fus bientôt averti par la chaleur que je ressentais aux pieds que je marchais sur de la lave incandescente. La superficie en était noire, mais à travers les intervalles qui la divisaient j'apercevais la flamme. Cette lave, échauffée par l'action du volcan, n'était pas fluide et ne me semblait pas destinée à alimenter son éruption actuelle. Elle ressemblait à de la houille embrasée.

A deux cents pas plus loin, je vis sortir du flanc du cône supérieur une rivière de lave. Ses lourdes ondes parcouraient un plan peu incliné et roulaient lentement les unes sur les autres, sans paraître assujetties aux règles du nivellement. D'un rouge ardent à leur sortie de l'ouverture dont elles remplissaient tout l'orifice, elles ne tardaient pas à devenir grises, puis noires. Elles avaient la forme, la marche et toute l'apparence de la fonte qui s'échappe du fourneau où elle a été mise en fusion. Parvenues sur la déclivité de la montagne, elles coulaient avec une accélération plus marquée. Quelques parties se condensaient et se fixaient sur les couches qui les avaient devancées. D'autres se détachaient, et, bondissant comme la pierre que la main d'un enfant précipite du haut d'une colline, elles franchissaient de vastes espaces, jusqu'à ce qu'elles rencontrassent un obstacle qui les arrêtât.

Une détonation sourde qui donnait une forte secousse à toute la montagne, et la faisait vibrer pendant quelques secondes, annonçait une explosion sur le cône supérieur. Le produit de cette explosion était une épaisse fumée à travers laquelle on distinguait des points noirs qui, après s'être élevés à une hauteur de plusieurs centaines de pieds, retombaient dans le cratère ou sur sa paroi extérieure. Ces points, c'étaient des pierres dont quelques-

unes présentaient un cube de cinq ou six pieds, que, dans ses énergiques efforts, le volcan arrachait de ses entrailles et vomissait au loin.

Cette excursion de jour m'avait fait connaître la topographie du volcan et sa manière de procéder : je voulus la recommencer de nuit. Tout ce qui m'avait apparu avec une teinte grise ou noire avait alors la couleur du fer *chauffé à blanc*. Trois courans de feu, larges chacun de quatre-vingts à cent pieds, se prolongeaient dans des directions différentes, sur une distance d'un mille à un mille et demi. Comme dans le jour, il s'en détachait d'énormes fragmens ; mais ils avaient l'aspect de globes de feu ; et, dans les immenses ricochets occasionés par les aspérités contre lesquelles ils heurtaient, ils éparpillaient d'innombrables étincelles qui brillaient assez long-temps pour dessiner des rubans de flammes dont les contours capricieux variaient à l'infini. Pour éclairer la partie de la scène à laquelle la lueur de la lave ne pouvait parvenir, le volcan continuait ses explosions. Ce qui, pendant le jour, se montrait comme de la fumée, la nuit, était un faisceau de lumière rouge et très-vive ; on eût dit le bouquet d'un feu d'artifice de gigantesques proportions. Après quelques secondes, tout rentrait dans l'ombre et le silence, à l'exception des traînées de lumière et du bruit que produisaient les pierres en courant sur le flanc de la montagne, jusqu'à ce qu'une nouvelle commotion du sol, que suivait une nouvelle explosion, vînt ramener la terreur et l'extase dans l'ame des spectateurs de cette admirable pyrotechnie.

Aucune idée de désastre ne se mêlait à la sensation que j'éprouvais : la lave coulait sur de la lave. Les populations que, cette nuit même, la solennité de Noël tenait éveil-

lées au pied du Vésuve, n'étaient pas menacées. La curiosité pouvait être satisfaite sans qu'elle fût troublée par une sinistre perspective. Lorsque je montai, une lune brillante éclairait le sentier raboteux que je suivais; mais elle dérobait quelque chose à l'effet de l'éruption. Au retour, une éclipse, qui la voila entièrement, rendit son éclat à la lave enflammée; et, grâce à cette circonstance qui n'était pas entrée dans mes calculs, je pus jouir de tout le merveilleux du phénomène que j'étais venu observer.

Dans cette seconde excursion, j'avais pour compagnon et presque pour cicerone un Napolitain, que l'étude qu'il fait du volcan amène souvent sur la montagne. Il me raconta qu'en 1830, dans une excursion qu'il y faisait pour suivre le cours d'une éruption, il crut entendre des cris de douleur partir de l'intérieur du cratère; étonné, il monte, au risque d'être suffoqué par la fumée ou atteint par quelques pierres. Grande fut sa surprise, lorsqu'il aperçut, à une profondeur de cent cinquante pieds environ, un malheureux qui s'y trouvait arrêté par une saillie de rocher, à moitié enseveli sous la cendre, presque sans mouvement, mais conservant assez de force pour réclamer des secours. Il appelle son guide; l'un et l'autre trouvent dans leur habitude du genre d'exercice auquel il fallait se livrer pour sauver l'infortuné, et plus encore dans leur humanité, le courage de tenter l'entreprise, et assez de force et d'adresse pour la terminer heureusement. La fougue de l'éruption était calmée, et le vent fixait la fumée sur le côté opposé du cratère; ils se hasardent, glissent avec la cendre encore chaude qui cède sous leurs pas, et parviennent jusqu'au malheureux. Un bras et une jambe cassés, boursoufflé par l'excès de la chaleur, brûlé

en divers endroits, étouffant dans des habits que le gonflement de son corps rendait trop étroits, il était hors d'état de prêter la moindre aide à ceux qui venaient le sauver. Seuls, le retour leur eût été difficile et dangereux: que serait-il avec un tel fardeau? On n'avait pas de temps à perdre en délibérations. Le guide charge le blessé sur ses épaules, et, traîné à son tour par celui qu'il avait aidé à monter, il gagne, après trois quarts d'heure d'innombrables efforts, le sommet du cratère. Arrivés là, ces hommes généreux s'occupent à donner au blessé le peu de secours dont ils pouvaient disposer. Quelques gouttes d'eau-de-vie et des frictions lui rendirent la connaissance qu'il avait entièrement perdue; mais avec elle revint plus vive la sensation de ses souffrances. Ils le descendirent au pied du grand cône, d'où l'un d'eux alla chercher des moyens plus convenables de transport.

Rendu par leurs soins à la vie et ayant même recouvré l'usage des membres qui avaient été fracturés, ce malheureux les informa qu'attiré par sa curiosité sur le haut du cône au moment d'une éruption, et s'y trouvant seul, il avait été atteint par une pierre qui lui avait cassé une jambe et l'avait précipité dans le cratère. La rencontre d'une pointe de rocher l'avait arrêté avant qu'il en eût atteint le fond; mais il lui avait été impossible de se mouvoir. Le volcan jetait encore des flammes, de la fumée et des pierres, qu'heureusement la direction et la force du vent éloignaient de lui. La journée qui suivit se passa sans rien changer à sa position. La nuit d'après, une explosion plus violente lança dans l'air une nuée de pierres, dont une tomba sur le bras droit et le cassa. Aux douleurs causées par ses blessures, se joignaient la faim et une soif dévorante. Plusieurs fois il tenta de se précipiter dans le

gouffre pour mettre un terme à ses souffrances : il n'en eut pas la force. Il entendit, à diverses reprises, des voix sur le revers opposé du cratère ; il cria : personne ne vint. Enfin la Providence lui envoya des sauveurs. Il ne les avait pas entendus approcher. Les cris qui les avaient avertis qu'il y avait là un être en péril, c'était le désespoir et la rage qui les lui avaient arrachés [1].

1 Cet homme existe encore ; il habite *Sorrente*, où je l'ai vu.

§ XII.

POMPEI. — HERCULANUM.

Bien plus que le Vésuve, presque autant que l'Italie entière, *Pompeï* offre d'inépuisables et utiles sujets d'études et de réflexions. C'est là que l'on surprend les Romains dans leurs habitudes privées et publiques, dans leurs goûts, dans leurs occupations, dans leurs plaisirs, dans leurs arts, dans leur luxe, dans leurs métiers, jusque dans leur cuisine. Cette ville semble avoir été conservée par un de ces procédés que l'homme, qui n'agit pas autant en grand que la nature, emploie pour retarder la destruction des objets dont il a intérêt de prolonger la durée. On la retrouve telle qu'elle était (au moins au rez-de-chaussée de ses maisons) à l'instant où la catastrophe, qui l'a fait disparaître pour dix-huit siècles, l'a atteinte. Que l'on rende à la vie la population qui l'habitait alors, on verra chacun

regagner, par des rues où rien n'est changé, la maison qu'il occupait, et y retrouver les meubles, les outils qu'il y avait laissés, les jouissances qu'il s'y était ménagées. Les peintures dont les chambres, les salles et les portiques étaient décorés, se voient encore sur les murailles qui les avaient reçues. Les baignoires semblent n'attendre, pour se remplir, que l'ouverture des robinets qui terminent les tuyaux de plomb par lesquels arrivait l'eau. Les fontaines qui rafraîchissaient les cours et les jardins ont conservé, comme au jour où elles venaient d'être achevées, leurs frêles décorations de coquilles. Les meules, façonnées en forme de cônes, reprendront leur mouvement et broieront le blé que quelques-unes conservent encore, dès que l'esclave aura remplacé la pièce de bois au moyen de laquelle il les faisait péniblement tourner. A côté, le four où le pain se confectionnait est tout prêt à le recevoir; les fourneaux, garnis de leurs casseroles, n'exigeraient aucune réparation pour être rendus à leur ancien usage; le chirurgien, l'apothicaire, retrouveraient leurs instrumens et leurs drogues aux places et dans les cases où ils les avaient laissées; l'enseigne du charpentier, le nom du forgeron, tracés sur leurs portes, éviteraient l'embarras de les chercher; dans les temples, les prêtres, les sacrificateurs, reprendraient leurs solennelles fonctions; les gradins des théâtres, la scène et ses accessoires, tout est là, tout jusqu'aux siéges des *duumvirs*, indiqués par des lettres en bronze; les acteurs, les spectateurs peuvent arriver; les rues pour les y conduire sont bien pavées, bien nettoyées, garnies de leurs trottoirs; les cochers devraient seulement prendre des précautions pour éviter des ornières trop profondément creusées en certaines places. Par compensation, les pierres posées en travers

des rues pour en faciliter le passage, lorsqu'il survenait une pluie abondante, sont encore là. Il ne manque dans toute la ville que des toits ; mais à la rigueur, sous le beau ciel d'Italie, on peut s'en passer; et quand après une absence de dix-huit siècles on retrouve sa maison, ses meubles, jusqu'aux objets d'aisance et même de luxe, on n'est pas en droit de se montrer si difficile sur certaines choses qui manquent.

Cette supposition n'est pas un simple jeu d'imagination. Tout est réellement à *Pompeï*, en l'an de grâce 1834, comme c'était en l'an de grâce 76, à la population et à quelques meubles près. La première ne saurait y revenir. Les autres, enlevés par précaution, sont déposés au musée de Naples avec un ordre tel, que vingt-quatre heures suffiraient pour les remettre aux places qu'ils occupaient.

C'est une chose bien triste, parce qu'elle donne beaucoup et bien péniblement à penser à nous pauvres humains, que cette ville exhumée après une sépulture si prolongée. En la voyant si peu en rapport avec nos habitudes, si *romaine*, on se demande pourquoi, dans ses rues désertes, on n'aperçoit que quelques invalides en vestes bleues et en bonnets de police, quelques curieux en fracs et en chapeaux ronds, au lieu des citoyens en toges et en tuniques, et des guerriers en boucliers et en casques qui devraient s'y montrer. On se répond que lorsqu'une pluie de terre et de cendres n'aurait pas déposé une couche de vingt pieds d'épaisseur sur ces derniers, un intervalle de près de deux milliers d'années serait une cause suffisante pour motiver leur absence. On se contente de cette double raison, et on commence ses investigations.

Une rue légèrement inclinée, large de vingt-huit pieds, et divisée en une voie pour les chars, laquelle est pavée

en dalles de grandeur inégale, et deux trottoirs couverts de gravier, se prolonge entre deux rangées de tombeaux. On est dans un faubourg. A l'entrée, à droite, une maison dont la distribution est encore entière, fait voir un vestibule qui conduit à une cour carrée, entourée de colonnes sur lesquelles s'appuyait le toit d'un portique. Sur le même plan régnait une suite de chambres fort petites, sans communication entre elles, dont les peintures bien conservées indiquent la destination. Ainsi dans l'une, des oiseaux, du gibier, des plats désignent la salle à manger. Des bacchantes, des femmes dansant font connaître la salle de réunion. Quand les fourneaux ne l'attesteraient pas, on ne se méprendrait pas sur la pièce où l'on faisait la cuisine, à la vue des serpens dessinés partout. Sur les côtés d'une autre cour fort étroite, était le *gynécée* ou l'appartement des femmes. Des fresques desquelles, dans notre siècle, beaucoup d'yeux se détournent avec honte, révèlent les mystères de ces lieux réservés, et font juger que l'on ne rougissait de rien autrefois. Un jardin, ses réservoirs pour des poissons, ses murs décorés de peintures de fleurs et d'arbustes, sont restés tels que l'événement les avait trouvés; et ils ne donnent pas une haute idée des talens des *Kent* et des *Le Nôtre* de l'époque de *Titus*.

Au-dessous du portique existe, dans un état parfait de conservation, un souterrain qui servait de cave et qui est encore garni d'un grand nombre d'amphores. C'est là que l'on a découvert les squelettes de vingt-deux personnes, qui y avaient cherché un asile au moment de l'invasion du fléau qui détruisit la ville. Les murs portent les empreintes de plusieurs des victimes. On peut juger des proportions très-proéminentes de certaines parties du buste de la maîtresse de la maison, au moule qu'elles avaient formé dans

un massif de cendres durcies, lequel est conservé dans le musée de *Naples*, ainsi que les riches bijoux qui entouraient les bras et le cou de cette infortunée. Près de la porte d'entrée, étaient étendus les squelettes de deux hommes. L'un avait au doigt une bague de chevalier, et sous l'autre était une cassette renfermant une somme considérable en or.

Après avoir traversé une double ligne de tombeaux, on arrive à la porte de la ville. Les noms de plusieurs des rues se lisent encore en écriture cursive sur les pierres des angles. Ceux des autres ont été remplacés par des inscriptions modernes. Plusieurs maisons ont également conservé les noms de leurs propriétaires. Ces maisons sont en général fort petites. Dans les plus grandes, les pièces sont d'une dimension très-restreinte; mais la distribution a un caractère assez noble. De l'entrée principale on pénètre dans une cour carrée avec des portiques supportés par des colonnes. Dans l'axe de cette première cour, on en voit une seconde aussi à portiques et à colonnes. Au milieu, jaillissent des fontaines dont les murs en marbre et les tuyaux sont bien conservés. Le tout est garni d'appartemens richement décorés avec du stuc, des marbres, des mosaïques, des fresques élégantes. L'emplacement des lits est marqué soit par des entailles dans les murs, destinées à en recevoir les extrémités, soit par un exhaussement du pavé. Ces pièces, qui n'étaient éclairées que par la porte, ne communiquaient pas de l'une à l'autre. Il fallait, pour y pénétrer, passer par les portiques.

Les endroits destinés à la confection du pain, à la cuisine, à la conservation des provisions, sont indiqués par des fours, des fourneaux, des vases, même par du pain,

du blé, des légumes conservés de manière à ce qu'aucun doute ne puisse s'élever sur ce qu'ils étaient.

On est étonné du peu d'étendue des cuisines, lorsque l'on se reporte à ce que les historiens nous apprennent de l'énormité des repas et de l'immense capacité des estomacs des Romains. Un fourneau de quatre à cinq pieds de longueur, disposé comme le sont ceux actuellement en usage, était établi sur un des côtés de la pièce. Un autre fourneau, dans lequel étaient fixés des vases en terre cuite, servait à faire chauffer l'eau au moyen de procédés semblables à ceux que, il y a vingt ans, nous nous vantions d'avoir inventés. On ne remarque pas de cheminées. Voilà ce qui, dans un espace de douze pieds carrés, composait une cuisine. Pour suppléer à l'évidente insuffisance de moyens aussi peu étendus, on faisait usage de trépieds de bronze, conservés et réunis en grand nombre au musée de *Naples*.

Tout près d'un temple de Vesta, on voit des chambres qui en dépendaient et servaient de logement aux prêtresses. Parmi les ornemens très-soignés de ces chambres, on remarque des peintures que l'on ne s'attendrait guère à rencontrer dans des lieux où la chasteté était tellement de rigueur, qu'il y allait de la vie pour l'imprudente qui oubliait que cette vertu était placée au premier rang de ses devoirs. Aurait-on voulu ajouter au mérite que les prêtresses avaient à garder leurs vœux, en fixant continuellement leurs pensées sur ce qui devait les porter à les rompre?

Quoique presque toutes les maisons eussent des salles de bains, *Pompeï* possédait cependant des bains publics. L'étude de la distribution de ces établissemens est curieuse, parce qu'elle prouve une identité complète entre les procédés employés alors pour amener et chauffer

l'eau, et ceux dont nous nous servons. Outre des tuyaux en cuivre ou en plomb, laissant échapper par des robinets, et à l'aide de clefs, de l'eau chaude et de l'eau froide, on remarque sous les baignoires et autour des salles, des conduits en briques fort minces, destinés à promener et entretenir partout la chaleur.

Je ferai observer à cette occasion que les découvertes faites à *Pompeï* et à *Herculanum* prouvent que l'on a peu inventé dans l'époque moderne, même sous le rapport des formes, en tout ce qui concerne les objets d'utilité première, et que nous ne sommes en cela que les plagiaires, ou, si l'on veut, les continuateurs des anciens. Outre ce que je viens de dire des appareils de leurs bains, on observe une entière similitude entre leurs instrumens de chirurgie, leurs meubles de ménage, leurs outils de divers métiers, même leurs ustensiles de cuisine, et ceux dont nous nous servons. La plupart de nos jeux dérivent évidemment des leurs, puisqu'ils connaissaient la paume, les échecs, les dés, le disque, la boule, les osselets, les jonchets. Nous n'avons rien changé à leurs timbales, leurs trombones, leurs cors, leurs cymbales. Nos armes offensives avaient conservé un incontestable rapport avec les leurs, jusqu'à l'époque où l'invention de la poudre est venue en changer le système. Il n'y a pas jusqu'aux *stocs* destinés à retenir les prisonniers, dont la forme nous a été transmise par eux. Afin que l'on n'en doutât pas, trois squelettes s'étaient conservés, attachés encore à cet instrument de douleur. Les exemples d'un supplice aussi prolongé doivent être peu nombreux.

On ne saurait s'étonner de cette similitude entre les usages des temps anciens et ceux des temps modernes, quand on songe que l'origine des idées se trouve directe-

ment ou indirectement dans les besoins. Ceux-ci étant les mêmes à toutes les époques, ils ont dû suggérer toujours des moyens analogues; et le rapport de ces moyens entre eux aura nécessairement été en raison de celui qui existait dans la civilisation.

Il faut donc reconnaître qu'en ce qui concerne les choses usuelles, nous avons peu inventé; mais il faut reconnaître aussi l'avantage immense que nous donnent, sur les anciens, trois découvertes qui ont procuré aux sciences un développement dont, même à présent, nous ne pouvons calculer toute l'étendue. La boussole, en rendant facile l'exploration du monde entier, nous a mis sur la voie des découvertes les plus importantes en géographie, et a changé le système commercial et même le système politique; et ce que l'imprimerie a fait pour le perfectionnement de l'intelligence, l'application de la vapeur aux machines le fera pour le perfectionnement du bien-être physique du genre humain.

Le forum de *Pompeï* est tellement conservé, que même, sans l'aide d'un *cicerone*, on pourrait en suivre les détails et leur assigner une destination. Le temple de Jupiter possède encore sur leurs bases les douzes colonnes cannelées en marbre dont se composait son majestueux péristyle, et celles qui ornaient son intérieur : après lui se présentent les temples de Mercure, de Vénus, de la Concorde, d'Hercule, la salle du prétoire. Les nombreuses statues que l'on a tirées de ces édifices, et qui forment la principale richesse du Musée de *Naples*, les pavés et les revêtemens en marbre, les colonnes, les mosaïques, les peintures qui s'y voient encore, attestent la magnificence qui avait présidé à la décoration de cette partie de la ville.

Plusieurs rues, et les maisons qui les bordent, sont entièrement déblayées ; leur largeur varie de douze à trente pieds; dans toutes il existe un double trottoir. Aucune maison n'est disposée pour recevoir des chars; dans aucune on n'a trouvé des écuries ; et l'on n'est pas encore fixé, à cet égard, sur les usages des Romains.

Quoique les fouilles aient fait de grands progrès, elles sont loin d'avoir atteint leur terme : on a reconnu l'étendue des murs de la ville, dont l'enceinte paraît être de plus de deux milles : mais on doit penser qu'en ce qui concerne les arts, les découvertes les plus intéressantes ont été faites, puisque l'on a achevé le déblaiement du forum, des temples et des théâtres.

On doit se hâter de voir *Pompeï*, de l'observer, de l'étudier; car, en tirant de sa longue léthargie cet Épiménide des cités, la main de l'homme rend à celle du temps, comprimée pendant tant de siècles, une activité dont elle saura profiter pour détruire rapidement ce qu'elle avait été forcée de respecter.

Pompeï est dans une situation délicieuse ; elle domine une vue de la mer et une autre du chaînon des Apennins sur lequel, au milieu d'un fond de verdure, s'élèvent *Graniano*, *Lettre*, *Castellamare* et *Sorrente* ; cette scène ravissante de fraîcheur et de richesse contraste avec celle toute de dévastation que, sur le côté opposé de la ville, présentent les longues et stériles traînées de lave. Avant le désastre, rien ne déparait le tableau : sans doute alors les flancs du Vésuve étaient aussi tapissés de forêts et couverts de riantes habitations.

Herculanum.

Au retour de l'excursion de *Pompeï* on s'arrête ordinairement à *Portici*, et on descend dans *Herculanum* à la lueur insuffisante de quelques chandelles que le guide fixe contre les parois de la galerie : en suivant d'étroits corridors pratiqués dans une épaisse couche de lave, on pénètre dans ce qui fut le théâtre. On y voit une succession de gradins et les places qu'occupaient de très-belles statues actuellement admirées dans le musée Bourbon, et l'on sort de ce tombeau d'une ville entière fâché contre soi de n'avoir pas plus d'enthousiasme à accorder à ce qui est tant prôné. Pour deviner tout ce qu'il y a de beau dans ce lieu, il faut une de ces imaginations puissantes qui voient ce que l'on ne saurait voir, qui pénètrent là où l'on ne saurait aller, et qui brisant une couche de rocher de cinquante pieds d'épaisseur, détruisant au profit d'une ville anéantie, et pour l'instruction du monde savant, une ville sans intérêt, parce qu'elle a le double tort d'être moderne et d'exister, font surgir à la surface du sol, avec tous ses monumens, une cité ensevelie depuis deux mille ans : il faut être enfin pourvu d'une imagination d'artiste. La mienne n'est pas douée de ce degré d'énergie ; elle ne voit guère (et l'on s'en aperçoit à la manière dont je parle de l'Italie) au-delà de ce que mes yeux lui font découvrir. Je suis remonté d'*Herculanum* à *Portici*, calculant que la jouissance que je venais de me procurer était tout juste en rapport avec le temps très-court, et en ce moment sans emploi, que j'avais consacré à cette exploration.

§ XIII.

CASTELLAMARE. — SORRENTE.

A quatre milles de *Pompeï*, à seize de *Naples*, une côte qui forme la rive méridionale du golfe s'élève en vastes terrasses couvertes de villes, d'habitations éparses, de hameaux et de toutes les variétés d'arbres qu'entretient le sol de l'Italie. C'est dans cette contrée favorisée, que sa position garantit des chaleurs excessives de l'été et des vents incommodes de l'hiver, que, dans toute la vérité de l'expression, règne un printemps perpétuel. A l'agrément de la température se joint la beauté des sites : le golfe, le Vésuve, *Naples*, et cette suite de villes qui prolongent ses faubourgs ; *Caprée*, *Ischia*, *Procida* et l'archipel auquel elles se rattachent, composent la plus riche perspective qui existe au monde. Faut-il s'étonner si tant d'avantages attirent et fixent pendant l'été un

grand nombre de riches habitans de la capitale et la presque totalité des étrangers qui y devancent l'hiver !

Castellamare n'offre rien à la curiosité des antiquaires ; mais les amateurs de promenades variées trouvent à satisfaire leur goût dans les montagnes qui l'entourent. *Sorrente* possède plusieurs vestiges mal conservés des monumens qu'y élevèrent les Romains : des ruines de temples, de palais, de piscines, de bains, déposent de l'importance qu'avait cette ville. Homère prête l'intérêt de ses récits à plusieurs points de la côte restés tels qu'il les a décrits ; et dépouillée même du prestige des souvenirs, *Sorrente* se recommande par tout ce qui peut plaire à la population qui l'habite, et suppléer, pour ses hôtes de passage, aux douceurs de la patrie absente.

Le plateau de deux ou trois milles de surface, à l'extrémité duquel la ville occupe un riant emplacement à une assez grande élévation au-dessus du bord de la mer, est entièrement couvert de plantations d'orangers ; des routes, ou, pour mieux dire, des sentiers bordés de murs, par-dessus lesquels retombent des branches d'orangers que font courber les fruits dont elles sont chargées, conduisent dans toutes les directions, et facilitent des excursions que l'on peut varier à l'infini ; de la sommité des montagnes, la vue embrasse à la fois la baie de *Naples* et celle de *Salerne*, et, lorsque fatiguée de ces longues divagations, elle cherche des points plus rapprochés, des villes, des maisons de campagne, des églises se présentent pour la distraire et la reposer ; des mois entiers peuvent s'écouler sur cette côte délicieuse sans que les promenades de tous les jours se répètent dans les mêmes lieux ; toujours quelque épisode imprévu vient les diversifier, et ajouter le piquant de la nouveauté à l'agrément

que l'on trouve dans la réunion d'un beau climat et d'un pays enchanteur.

A *Sorrente* on est bien près de *Caprée*, et rarement on résiste à la tentation de parcourir le court trajet qui sépare de la terre ferme cette île fameuse par la résidence qu'y fit Tibère : des restes des palais de ce prince se voient sur différens points, sans offrir rien d'assez bien conservé ni d'assez précieux pour exciter l'intérêt ou même la curiosité. Une petite ville située entre deux montagnes, un gros village dans une position plus élevée, des sites gracieux, peut-être plus que tout cela, un air d'ordre et d'aisance qui frappe et plaît, d'autant plus qu'on ne le remarque nulle part dans le royaume des Deux-Siciles, voilà, avec de beaux points de vue, ce que l'on va chercher à *Caprée*.

A la pointe occidentale de l'île on visite une grotte que l'extrême surbaissement du rocher placé en travers de l'étroit passage qui la fait communiquer avec la mer, a long-temps soustraite aux investigations ; la curiosité, le hasard, on ne sait quelle cause, engagèrent à y pénétrer un de ces explorateurs déterminés auxquels rien n'échappe : il dut être bien surpris en la trouvant éclairée par une lumière azurée qui communique sa couleur à toutes les parties de cette étonnante cavité, devenue une des merveilles des environs de *Naples*. Grande est la difficulté pour y entrer, tant sont restreintes en largeur et en hauteur les dimensions du passage qui y conduit. Une barque construite exprès pour ce voyage y transporte les curieux, qui sont obligés de prendre une position horizontale pour passer sous le rocher ; mais cette précaution ne suffit pas toujours ; et si la mer n'est pas parfaitement calme, l'entrée est impossible. L'effet vraiment magique

de lumière, fort semblable à celui produit par une lampe placée derrière un vase rempli de vitriol, est le résultat de la réfraction des rayons du soleil à travers les eaux bleuâtres de la mer.

Plusieurs marches d'un escalier qui faisait communiquer avec quelque habitation sans doute construite sur le revers de la montagne dans laquelle cette excavation est creusée, prouvent qu'elle était connue des anciens qui, probablement, s'en servaient pour des bains froids. On n'a pas encore tenté de déblayer ce passage encombré à quelques pieds de son ouverture dans la grotte par des terres et des débris de rochers.

Cinq ou six heures suffisent à une barque, favorisée par le vent ou poussée par de bons rameurs, pour franchir la distance entre *Caprée* et *Procida*, île habitée par une population de quatorze mille ames, dont les mœurs et le costume sont une tradition fidèle de ceux des îles de la Grèce. Cette population se livre avec succès à un commerce fort étendu, et qui emploie un grand nombre de navires. Des toits plats en forme de terrasses, des escaliers placés à l'extérieur, donnent aux maisons de *Procida* une apparence toute orientale qui s'accorde avec la mise de ceux qui les habitent.

Pour se rendre de *Procida* à *Ischia*, il suffit d'une heure, et l'on débarque dans une île de formation volcanique, où vingt-quatre mille habitans vivent dans un grand état d'aisance du produit de vignes qui donnent des vins estimés, de la pêche, et d'une industrie active et très-ingénieuse.

Tout en cherchant de beaux points de vue que l'on rencontre à chaque pas dans cette île, on peut y trouver la santé, grâce à une source thermale à laquelle on attri-

bue une grande efficacité. Le retour à *Naples* se fait en deux ou trois heures; on peut abréger la navigation en débarquant au cap *Misène*, d'où l'on prend la route de *Bayes* et de *Pouzzole*.

Cette excursion, intéressante par les aspects aussi rians que variés qu'elle procure, l'est peut-être davantage encore par l'interruption qu'elle apporte à ce spectacle de misère et de désordre qui poursuit l'étranger dans quelque partie de *Naples* ou des environs qu'il visite : là, au moins, il peut voir et jouir sans être attristé, dégoûté, importuné par le dénuement, les infirmités et les cris des mendians.

§ XIV.

POUZZOLE. — BAYES.

Pouzzole et *Bayes* offrent un but à l'une des excursions les plus intéressantes des environs de *Naples*. Si ce n'était la grotte du *Pausilippe*, long souterrain creusé à travers une montagne pour en faciliter le passage (ce qui du reste peut, en raison de sa proximité, faire l'objet d'une promenade spéciale), je conseillerais de parcourir en barque les contours de la baie ; on jouit du pittoresque du littoral, sans avoir à rabattre du charme qu'il excite, par la vue de tout ce que renferment de misérable et d'affligeant ces fabriques d'un si gracieux effet ; on échappe aussi aux exigences des *ciceroni*, qui ne vous font grâce de rien. Je n'avais pas pris cette précaution ; je m'en suis repenti.

La route est pratiquée au pied des montagnes et sur le bord de la mer : le premier objet qui frappe la vue à la

pointe du cap *Pausilippe* est la jolie île de *Nisida*, dont une forteresse couronne le pic principal et domine un port qui sert de lazaret. On arrive ensuite à *Pouzzole*, qu'il faut voir de loin pour en admirer l'heureuse situation, et dans laquelle on doit éviter de s'arrêter si l'on ne veut s'exposer à faire un mauvais repas dans une détestable auberge, et à être harcelé par des mendians qui vous poursuivent avec acharnement, ou par des gens qui veulent vendre quelques débris d'antiquités ou louer des ânes pour vous porter aux lieux chantés par Virgile.

Avant de sortir de cette ville hideuse, on visite les ruines à demi submergées d'un temple d'Isis; on monte ensuite à la *Solfatare*, volcan mal éteint qui jette une fumée empestée de soufre, et ne présente de curieux que ce phénomène dont, en brûlant un paquet d'allumettes au milieu de quelques pierres blanches, on peut trop aisément se former une idée pour en acheter la vue au prix d'une fatigante ascension; on descend dans une vallée toute parsemée de tombeaux autrefois somptueux, dont les ruines seules protègent maintenant les morts qui s'étaient ménagé ce luxe posthume; de là on vous mène au lac *Averne*, pièce d'eau arrondie comme le cratère du volcan qui la renferme; on vous entraîne dans la *grotte de la Sibylle*, souterrain obscur, à l'extrémité duquel on descend dans trois petites chambres noircies par la fumée des torches; plus loin on va se placer à l'entrée d'une galerie qui débouche sur la paroi verticale d'un rocher, et de laquelle s'échappe une vapeur suffocante produite par une source d'eau chaude : c'est ce que l'on appelle les *bains de Néron*. Pour deux ou trois carlins, un malheureux vieillard va faire cuire des œufs dans cette eau, et revient quelques minutes après inondé de sueur. Aux approches

de *Bayes* on voit la *cella* d'un temple de Diane, quelques chambres souterraines d'un temple de Mercure, et une rotonde, mieux conservée et d'un bel effet, d'un temple de Vénus : sur le revers d'un rocher que domine un fort, on vous fait descendre dans une cave, que l'on dit avoir été le tombeau d'Agrippine; toutes merveilles dans lesquelles on entre en marchant sur les mains autant que sur les pieds, et d'où l'on sort meurtri, sali, crotté, sans avoir vu autre chose que la lumière des torches et tout au plus quelques pans de murs de caves.

On gravit le rocher, et l'on arrive à une piscine destinée à conserver l'eau qui servait à l'approvisionnement des flottes romaines; ouvrage immense, marqué du sceau de grandiose qui caractérise les constructions de cette époque. Tout près de là on voit, garanti par le cap *Misène*, le port où les vaisseaux de la maîtresse du monde trouvaient un abri : de ce point l'œil se promène sur l'ensemble du golfe de *Naples* et sur les îles de *Procida*, d'*Ischia* et de *Caprée*.

C'est dans le fond d'une baie formée par le cap *Misène* et une pointe qui s'avance vers *Procida*, que Virgile avait placé l'*Achéron* et ses *Champs-Elysées*. L'Achéron est encore bien digne de son nom ; c'est un lac séparé de la mer par une langue de terre qui, en empêchant ses eaux de s'écouler, le convertit en un marais pestilentiel : sur la partie opposée de ses bords les *Champs-Elysées* occupent, en ligne demi-circulaire, l'inclinaison de collines assez riantes et plantées d'orangers, de citronniers et de myrtes. Les bienheureux de l'époque actuelle doivent y être rares, car on n'y aperçoit pas une seule habitation. Les curieux qui visitent ces lieux de félicité se hâtent de s'en éloigner pour échapper aux effets pernicieux de l'air qu'on y res-

pire. Lorsque je les ai parcourus, je n'y ai rencontré que des mendians au teint livide, aux faces amaigries, grelottant du frisson de la fièvre, et ne trouvant de forces que pour me poursuivre en m'importunant de leurs lamentations et de leurs cris.

J'ai trouvé là une tradition vivante de l'Énéide dans un groupe de femmes qui, pendant un repas que je faisais assis au pied d'un palmier, vinrent me troubler afin de m'engager à leur faire l'aumône, ou, ce qui revenait au même, à acheter quelques débris de vases de terre, quelques morceaux insignifians de marbres recueillis dans les ruines des temples antiques et des tombeaux répandus avec profusion dans le pays. Vainement je tentais de les chasser : elles insistaient, étalaient leur marchandise autour de moi, me proposaient de l'échanger contre une portion de mon repas, et par précaution s'emparaient de ce qu'elles voulaient obtenir en retour. Elles firent si bien que je leur abandonnai la place, et ce que, après qu'elles y avaient touché, je n'aurais plus voulu manger. Evidemment ces dames descendaient en ligne directe des Harpies. J'eus cependant quelque compensation de la contrariété qu'elles m'avaient causée, dans le spectacle d'une querelle qui s'engagea pour le partage de mes dépouilles, et d'un combat dans lequel elles cherchaient à s'arracher ce que les luttes précédentes leur avaient laissé de cheveux.

Cumes avait été trop célèbre par les oracles qu'y rendait une sibylle fort en crédit, par la somptuosité de ses édifices, par le luxe de ses habitans; on m'avait trop vanté l'aspect imposant de ses ruines pour ne pas céder à la tentation de visiter ce qui en reste. Je m'y rendis et je complétai là le désappointement de la journée. Un arc de triomphe construit de gros blocs de rocher; un édifice

dont il ne reste qu'une portion de voûte et les murailles qui la soutiennent, et que l'on décore du nom de *temple des Géans;* quelques pans des murs de la ville; à une petite distance au nord, une tour que l'on dit avoir été le tombeau du grand *Scipion;* voilà tout ce qúe le temps et les Sarrasins ont respecté de l'antique *Cumes.*

Je regagnai *Naples* fort mécontent d'avoir, en cédant à l'usage qui veut que, dupe de l'admiration des autres, on ne laisse échapper aucun des détails les plus insignifians; d'avoir, dis-je, ainsi troublé la jouissance que m'aurait procurée la vue de l'ensemble magnifique qui se développait sous mes yeux. J'en ai au moins tiré cette morale que, lorsque l'on fait des excursions de ce genre, le choix des personnes que l'on s'associe n'est pas chose indifférente. Ayez à vos côtés un admirateur *quand même* de l'antiquité; si vous ne partagez pas son engouement, vous amortissez les sensations qu'il ressent, par la mauvaise grâce avec laquelle vous vous prêtez à sa manie d'investigations, et le froid accueil que vous faites aux merveilles qu'il découvre; et cependant vous avez, par complaisance, fait le sacrifice d'un temps et de fatigues dont vous auriez tiré un autre parti. Il faut donc assortir les habitudes et les goûts, et accoler la passion à la passion, le calme à la froideur, un artiste à un amateur décidé à s'ébabir devant tout ce qu'on lui montrera; un homme qui consulte la raison pour juger, à un homme dont l'opinion spontanée est indépendante de l'opinion de convention. De part et d'autre on voit mieux, et on n'éprouve pas cette espèce d'inquiétude et de hâte qui fait que l'on est mal à l'aise pour tout voir, pressé que l'on est par la crainte réciproque et très-fondée de se contrarier.

§ XV.

CASERTE.

Après avoir joui, sur la côte de *Sorrente* et dans les îles de la baie de *Naples*, des beautés de la nature, on doit aller chercher à *Caserte* les magnificences de l'art. Là, comme à *Versailles*, l'orgueil de la royauté semble s'être complu à lutter contre les difficultés qu'opposait une situation rebelle, et à devoir tout à sa puissance et à sa capricieuse mais persévérante obstination. A l'exemple de son aïeul Louis XIV, Charles III est parvenu à bâtir un palais avec une grande dépense, à créer des jardins dans une contrée qui ne leur prêtait aucun charme, et à forcer des rivières à couler dans des canaux d'où elles sortent avec un air de contrainte, pour prendre des formes imposantes, mais qui ne leur sont pas naturelles. La part faite à une royale fantaisie, on ne saurait refuser de l'admiration aux vastes

proportions du palais de *Caserte*, à la noblesse de son architecture, à l'heureux choix de ses décorations, à l'harmonie de ses accessoires. Le théâtre, la chapelle, le vestibule qui la précède, le grand escalier surtout, sont d'un admirable effet. Les appartemens sont ce qu'ils doivent être et ce qu'ils sont dans tous les palais : de grandes pièces carrées, plus ou moins ornées, communiquant les unes dans les autres, et conséquemment fort incommodes. Celles-ci n'ont de remarquable que l'extrême simplicité de leur ameublement.

Les jardins méritent peu d'éloges ; ils se composent de longues pièces d'eau, alimentées par une cascade et encadrées dans des massifs de chênes verts et des groupes de statues en terre cuite. Si, sous beaucoup de rapports, le génie de Vanvitelli a rivalisé avec celui de Mansard, il ne peut soutenir la comparaison avec celui de Le Nôtre.

On doit aller visiter à cinq milles de *Caserte* un aqueduc qui reçoit, à leur sortie des montagnes à travers lesquelles on leur a ouvert un passage, des eaux amenées d'une distance de douze milles, et les porte sur le revers opposé d'une profonde vallée. La construction en est des plus remarquables, et l'effet imposant. Cet ouvrage ne laisse à ceux du même genre construits par les Romains d'autre titre de supériorité que l'antériorité.

Près de cette somptueuse résidence et comme pour lui faire pardonner son faste, le roi François I[er] a formé un établissement utile. C'est une fabrique dans laquelle la soie est soumise à tous les genres de préparations, depuis le filage des cocons jusqu'au tissage des plus riches étoffes. C'est une ingénieuse application de la bienfaisance à l'utilité générale, de l'industrie au soulagement de l'indigence. C'est une pensée philosophique sagement réalisée.

C'est l'œuvre d'un bon roi et d'un économiste éclairé.

Ainsi que ceux des particuliers, les palais des rois cessent d'être en rapport avec les habitudes, avec les facultés mêmes de la royauté de notre époque. Celle de *Naples* se trouve trop au large dans l'immensité de *Caserte;* elle n'est plus entourée du faste qu'il fallait pour remplir cette magnifique demeure; elle l'abandonne en attendant qu'on la démolisse. Les rois s'en vont, a dit quelqu'un du ton résigné d'un homme qui se mettait à son balcon pour les voir passer. Puisse le mot se trouver sans vérité! Plus que qui que ce soit, j'en serais affligé; car j'aime les rois par habitude et par conviction du bien qu'ils font et de celui plus grand encore qu'ils feraient si on leur en laissait les moyens. Je pense en outre que le vide produit par leur départ se convertirait en un gouffre où l'ordre social disparaîtrait. Les essais tentés jusqu'alors pour mettre quelque chose à leur place ne présentent rien de bien rassurant pour l'avenir des peuples. Leurs palais s'en vont aussi, et notre âge aura ses ruines comme l'antiquité. Mais il les laissera pauvres, car lui-même les aura fouillées; mesquines, car les marbres y seront rares; complètes, car il aura épargné au temps une grande partie du travail. Je doute que l'on fasse jamais de grands frais pour les explorer.

SICILE.

SICILE.

§ Ier.

VOYAGE DE NAPLES A MESSINE.

La manière la plus expéditive de se rendre de *Naples* en Sicile est la voie des bateaux à vapeur. Un de ces bâtimens doit faire chaque mois le trajet et le retour ; mais l'inexactitude habituelle aux Italiens dérange presque toujours les époques des départs. Pour mon compte, j'attendis la sortie du bâtiment six jours après celui fixé, et plusieurs heures, le moment où l'ancre fut levée. La cause de ce dernier retard fut attribuée à un employé de la douane qui, chargé de remplir des formalités sans lesquelles le bâtiment ne pouvait partir, avait jugé convena-

ble de n'arriver à son bureau que plusieurs heures après celle où il aurait dû s'y trouver.

On pourrait croire que cette inexactitude entre dans les coutumes des administrations napolitaines, si l'on en jugeait par les faits que, dans son impatience, chaque passager se plaisait à citer pour en établir la preuve. Suivant ce que j'entendais raconter, rarement on rencontrerait dans leurs bureaux, aux heures où ils devraient y être, les employés avec lesquels on aurait affaire. Ce serait tout au plus si l'on verrait quelques subalternes placés là pour excuser l'absence de leurs chefs, et pour inviter à revenir le lendemain, sans cependant se rendre garans du succès de la tentative.

Cette négligence a de graves inconvéniens pour la marche des affaires. Elle n'exerce pas une moins fâcheuse influence sur les habitudes nationales. On se croit dispensé de ponctualité, quand on sait qu'elle n'aura d'autre résultat qu'une perte de temps et de peine; et cette inexactitude qui passe des affaires les plus insignifiantes dans les plus sérieuses, dégénère en indolence générale, et produit l'apathie que l'on reproche au caractère napolitain.

Le temps était superbe. Nous longions la côte où *Portici*, *Resina*, *Castellamare*, *Sorrente* étalent leurs riantes habitations. *Naples* leur opposait la masse et l'immense prolongement de ses édifices. A notre droite, *Caprée* laissait apercevoir ses maisons dispersées sur le versant de deux montagnes. A gauche, nous nous dirigions vers le cap qui termine le chaînon de l'Apennin, dont l'enfoncement forme le golfe de *Naples*. Le tableau devenait plus sévère. Les figures des passagers étaient plus graves, les conversations moins animées. On avait un air d'humeur et de malaise. Était-ce de regret de voir l'aspect si riant

de la baie remplacé par celui de rochers âpres, sans verdure, sans autres traces d'habitations que les tours en ruine qui avaient servi à la défense des côtes, lorsqu'elles avaient à redouter l'attaque des pirates? Non. C'est que la mer avait perdu le calme qui permettait au bâtiment de voguer sans la moindre oscillation. C'est que, quoique le temps fût superbe, la lame se faisait sentir. C'est que beaucoup de passagers éprouvaient les premières atteintes du mal de mer : mal affreux qui produit une égale prostration dans les forces physiques et morales, qui prive de la faculté, de la volonté même de se mouvoir, et qui ôte jusqu'à la force de s'irriter contre la souffrance. Vainement quelques points de la côte offraient des sites intéressans. Vainement les voyageurs qui ne souffraient pas voulaient distraire le malaise des autres par la vue d'une ville pittoresquement placée au milieu des rochers, ou de quelque autre à laquelle se rattachaient des souvenirs historiques. On tournait les yeux sans chercher à regarder vers l'endroit indiqué. Quelquefois on levait la tête sans rien changer au reste de sa position. Puis les yeux se refermaient, la tête retombait sur la main qui lui servait d'appui. On ne songeait plus, on souffrait : c'était tout.

Lorsque la mer s'enfonçait dans les terres, les flots que ne comprimait plus le rapprochement du rivage se montraient plus agités : le mal de mer avait des effets plus marqués. C'étaient alors des plaintes, des cris, des expressions de douleur qui causaient de l'importunité à ceux qui échappaient à la souffrance commune.

Le bâtiment s'arrêta sur la côte de Calabre pour déposer et embarquer des passagers devant la ville sans port de *Pizza*, célèbre par la catastrophe qui mit un terme à une carrière semée de gloire et d'aventures. Chacun vou-

lait voir la place où celui qui avait été l'un des guerriers les plus brillans des armées françaises sous le grand capitaine, celui qui avait porté le titre de roi de *Naples*, avait fini ses jours par le plomb de ses anciens soldats, rappelant son autorité perdue pour leur ordonner de viser au cœur ; aussi brave sur cet étroit espace où pas une balle ne pouvait s'égarer, qu'au pied des Pyramides ou dans les plaines de Moscou. On montrait au bord de la mer une esplanade sur laquelle ouvrait la porte d'une tour. C'est là qu'il avait péri. Pour la place où reposaient les restes de *Joachim Murat*, on indiquait le cimetière où ils avaient été jetés dans une fosse commune. La curiosité satisfaite, l'intérêt arrivait. On admirait le courage du brave ; on plaignait son sort. Puis l'idée allait s'affaiblissant, et bientôt disparaissait. La pensée du malheur est un hôte importun que l'on éconduit le plus vite que l'on peut.

Le bâtiment continua sa route à une faible distance de la côte, sur laquelle on remarquait de petites maisons placées au milieu de belles cultures de vignes et d'oliviers. Quelques villages, la jolie ville de *Palme* étaient les seuls épisodes sur lesquels, de ce côté, la vue pût s'arrêter. A droite, et à une distance de quelques milles, le volcan de Stromboli s'annonçait par une haute colonne de fumée. A la nuit, les flammes qu'il jette continuellement devinrent visibles. Il nous fit même la galanterie d'une traînée de lave, dont, à l'aide de télescopes, on suivait aisément le cours. Volcan inoffensif, il n'a le luxe ni des tremblemens de terre, ni des éruptions désastreuses ; et il n'apparaît que comme fanal aux navigateurs qui parcourent ses rivages, et comme spectacle à la population de deux mille ames, qui vit, sans le redouter, sur l'île dont il occupe le centre. *Lipari*, *Panaria*, *Vulcano*, *Alicura*, an-

cienne résidence d'Éole, se présentent plus au large comme des nuages fixes, et annoncent la côte de la Sicile, qui ne tarde pas à se développer de l'est à l'ouest. Bientôt nous la vîmes tournant brusquement du nord au sud pour former le détroit d'une lieue de large qui la sépare de celle de la Calabre. La pointe fortifiée de *Pharo* en défend l'entrée au nord. Au sud, la citadelle de *Messine* en commande la passe. Nous passâmes audacieusement devant *Scylla*, roche détachée de la terre de Calabre, et couronnée par un château dont les boulets tombent dans les ouvrages de la pointe opposée. Nous bravâmes avec une égale témérité *Charybde*, à notre entrée dans le port de *Messine*, sans avoir rien remarqué qui justifiât le moins du monde les récits effrayans d'Homère et de Virgile, et la réputation que l'on a faite à ces prétendus écueils. La mer brise avec assez de force contre *Scylla*, au moment surtout où le courant qui, deux fois par jour, s'établit du nord au sud, pousse avec plus de force les flots dans le canal. Ce courant, porté vers la côte de Sicile, répercuté contre celle de Calabre, est enfin ramené sur *Charybde*, banc de sable qui protége le port de *Messine* et sert d'emplacement à un lazaret et à un fort. Une navigation dans l'enfance, telle que l'était celle du temps d'Ulysse et d'Énée, pouvait redouter ces écueils vers lesquels sont dirigés des courans assez violens. Maintenant aucun marin n'en tient compte, et on n'en parlerait plus depuis long-temps si ce n'était la formule proverbiale à laquelle ils prêtent leurs noms.

De l'entrée du détroit, on jouit d'un point de vue admirable. La petite ville de *Pharo* couvre une plage de sable, qui, en décrivant une courbe vers *Messine*, se perd au pied de montagnes bouleversées par de fréquens

tremblemens de terre. Une portion de *Messine* est bâtie sur leur versant. L'autre s'étend sur un plateau qui, s'avançant dans la mer en forme de croissant, est terminé par une citadelle à la suite de laquelle un autre fort complète le système de défense du rivage, et protége un des ports les plus réguliers, les plus vastes et les plus sûrs de la Méditerranée.

§ II.

MESSINE.

Le quai de *Messine* développe, sur une étendue de plus d'un mille, les façades uniformes de ses maisons. La ville s'élève en amphithéâtre, et des pics de montagnes couronnés de fortifications servent de fond à l'un des plus magnifiques tableaux qu'il soit possible de voir. C'est une autre perspective que celle du golfe de Naples. Il y a moin d'espace, moins de somptuosité; il y a plus de rapprochement, plus de variété, plus de pittoresque, une lumière plus heurtée, et conséquemment plus d'effet.

La côte opposée ne se montre pas avec moins de désordre que celle qui porte *Messine*. On est partout en présence de tremblemens de terre dont les ravages souvent renouvelés devraient donner de sérieuses craintes sur ceux que leur retour peut produire. Une heureuse im-

prévoyance écarte un ordre d'idées qui serait affligeant, sans donner d'utiles conseils ; et l'on vit tranquille, sans songer que chaque instant peut amener une catastrophe.

Messine fait un commerce étendu et qui pourrait devenir immense si, mettant à profit les avantages de sa position, le gouvernement y établissait un lazaret plus commode que celui qui existe, dans lequel, au lieu de faire leur quarantaine à l'abri du rocher aride de *Malte*, les bâtimens, à leur retour du Levant, viendraient stationner et complèteraient leur cargaison au moyen des produits de l'île et de la Calabre.

L'intérieur de *Messine* offre des rues bien droites et des maisons dont la construction s'arrête presque toujours au second étage. On ne doit pas s'en étonner. A chaque tremblement de terre, un grand nombre d'édifices, quelquefois des quartiers sont renversés. On a les moyens de redresser les alignemens : on en profite. On commence à reconstruire partout, parce que l'on a besoin d'abri ; mais on n'achève rien, parce que l'on manque d'argent. La même observation s'applique à toutes les villes de la Sicile. Dans toutes on voit des rues spacieuses bordées de façades élevées avec peu de goût, mais avec une intention de luxe, jusqu'au premier étage. Rarement on trouve une maison achevée ; presque toujours un toit provisoire couvre le rez-de-chaussée ; et, à travers les ouvertures des croisées des étages supérieurs, on aperçoit le ciel.

Messine possède des églises, des fontaines, des statues qui révèlent le peu de progrès que les arts et le goût ont faits en Sicile. Ce reproche trouve sa place partout dans cette île. Dans quelque pays que ce soit, je n'ai vu une architecture plus pitoyable et en même temps plus prétentieuse.

§ III.

ROUTE DE MESSINE A CATANE.

La route de *Messine* à *Catane* longe constamment le littoral. Elle est dominée sur la droite par des montagnes d'origine volcanique, mais dont les feux doivent être éteints depuis bien des siècles. En avançant, on observe des traces plus récentes d'éruptions ; et des montagnes à la mer, l'œil peut suivre les noires traînées de la lave. Dans certains endroits, cette lave a couvert de vastes espaces ; dans d'autres, elle s'est amoncelée en forme de collines. Lorsque l'action de l'air a réduit en poussière ses parties les plus friables, on essaie quelques cultures à sa superficie. On en détache les fragmens les plus durs pour reconstruire des maisons sur l'emplacement de celles qu'elle a englouties ; et on se crée de nouvelles possessions que, quelque jour, elle viendra ravager encore.

On n'est pas aussi étonné que l'on s'attend à l'être à la vue de l'*Etna*. L'évasement de sa base qu'élargissent les

ressauts des montagnes que, dans ses éruptions, lui-même a créées, nuit à l'effet que produirait son élévation, si, comme celle du Vésuve, elle était immédiate et sans interruption. Une calotte de neige, à travers laquelle perce une épaisse colonne de fumée, entoure son sommet, même pendant les saisons les plus chaudes. Durant l'hiver, la zône de neige s'étend sur sa base et l'enveloppe d'un vaste manteau.

La désastreuse puissance de l'*Etna* s'annonce au loin. Comme si des torrens de lave de plusieurs milles ne suffisaient pas à son besoin de destruction, il crée, il alimente d'autres volcans qui vont porter le ravage dans les lieux qu'il ne saurait atteindre ; et il donne de l'ensemble au désordre, en bouleversant à la fois l'île entière par les terribles secousses qu'il lui imprime. Suivant son caprice, la terre s'ouvre, engloutit ou renverse tout ce qui était à sa surface et se referme. Une minute, une seule, voilà le temps qu'il faut à ces irrésistibles commotions qui substituent le chaos à l'ordre opéré par une longue série de siècles, par les lentes combinaisons et les pénibles efforts de l'industrie humaine. D'autres siècles viendront ; et malgré leur poids immense, ils rouleront sans pouvoir niveler les aspérités qu'un si court espace de temps a suffi pour créer.

La route est coupée par des torrens qui, à la moindre pluie, en interceptent la circulation. Elle passe au pied d'un rocher qui tient suspendue, à une élévation de deux mille pieds au-dessus de la mer, la ville ou plutôt l'assemblage de couvens [1], que l'on appelle *Taormini*. On se

[1] On en compte soixante. La population de *Taormine* est d'environ deux mille quatre cents habitans.

croit obligé d'y monter, afin d'y voir les restes d'un théâtre grec assez bien conservé pour que l'on puisse en retrouver la distribution. Si l'on a du temps à perdre, on peut gravir un autre rocher qui domine *Taormine*, et visiter une bourgade qui en occupe la sommité. Lorsque l'on sera arrivé là, le désir de savoir ce que font les gens qui, au nombre de cinq ou six cents, habitent un pic qui commande encore le rocher précédent; ce désir, dis-je, engagera sans doute à franchir l'étroit et raide escalier qui seul y donne accès. J'ai tenu, sur parole, pour les plus heureux du monde, les habitans de *Mana*, et ceux de *Navo* pour les plus rapprochés du ciel que je connaisse; et je suis descendu, par un sentier raboteux et escarpé, à un village que, par mauvaise plaisanterie, on a nommé *il Jardino*, quoique, placé entre la montagne et la mer, il n'offre pas un coin de terre où l'on puisse cultiver une planche de légumes.

De ce point à *Catane*, on voyage sur de la lave plus ou moins ancienne, plus ou moins cultivée, mais qui nulle part n'est interrompue. On voit des arbres, des maisons isolées, des villes mêmes sur ce sol menacé. La ville d'*Aci-Real*, plusieurs fois détruite et chaque fois relevée, tente de nouveaux efforts pour sortir d'une ruine récente. Elle a des rues bien longues, bien droites, bordées de maisons commencées et qui probablement ne seront jamais terminées. Elle possède une crique qui sert de refuge à des barques de pêcheurs; c'est là ce que l'on appelle son port. Ses églises sont mal construites et mal entretenues; sa population paraît malheureuse. J'ai remarqué là, pour la première fois, l'usage où sont les femmes de quelques parties de la Sicile, de s'envelopper d'une grande pièce d'étoffe qui n'a ni la forme d'une pelisse, quoiqu'elle cou-

vre tout le corps, ni celle d'un voile, quoiqu'elle le remplace. Les femmes, même celles du peuple, ne sortent jamais sans ce vêtement, qu'elles retiennent d'une main au-dessous du menton, de manière à ne laisser apercevoir que le haut de la figure, et à dissimuler entièrement la taille. Ce que cette réserve n'a pu soustraire à mon observation ne m'a pas fait regretter de n'en pas voir davantage. Une peau très-brune, des traits communs et sans caractère, des figures sans expression, malgré de grands yeux noirs, voilà ce qui m'a frappé. Les tailles sont au-dessous de la grandeur moyenne.

§ IV.

CATANE.

Aux approches de *Catane* le pays se montre plus noir de lave, plus bouleversé de tremblemens de terre : on voyage en présence de l'*Etna*. Dégagé, de ce côté, des montagnes qui plus loin lui font cortége, il se montre ce qu'il est réellement, imposant par sa forme, par son élévation, par la variété des teintes qui le colorent; là, c'est lui, et lui seul, qui ravage : on s'en aperçoit à l'immensité des désastres.

Du sommet d'une colline de lave on aperçoit, entre deux longues et hautes traînées de la même matière, la ville de *Catane* dans une situation riante sur le bord de la mer. Les prolongemens de la lave ont créé des jetées qui donnent la forme et la sûreté d'un port à l'espace étroit qu'elles renferment; une avenue fait descendre vers la

ville qui se présente avec des rucs régulières tirées au cordeau, et se coupant à angle droit; de belles façades de maisons, des places spacieuses et décorées de fontaines et de statues, en un mot avec la plupart des conditions qui recommandent une ville à l'attention des voyageurs : des statues en marbre et en bronze, des fragmens d'architecture réunis en grand nombre dans un musée, les restes d'un théâtre et d'un amphithéâtre, prouvent l'importance et la richesse de *Catane* sous les dominations grecque et romaine. Sans commerce, réduite à une industrie qui se borne à la fabrication de quelques étoffes de soie, elle ne doit ce qui lui reste de ses avantages passés qu'au séjour qu'y font quelques seigneurs, que le rapprochement de leurs terres et des considérations d'économie engagent à en préférer la résidence à celle de Palerme : leur vanité est satisfaite lorsque, deux ou trois fois par semaine, ils ont parcouru pendant une heure le *Corso* dans une voiture de forme surannée, traînée par des mules ou de mauvais chevaux.

Le seul édifice remarquable que possède *Catane* est l'église des Bénédictins; c'est une copie, sur une échelle fort réduite, de Saint-Pierre de *Rome :* on y remarque quelques bons tableaux de Cavallucci. En voyant imparfaite la façade de ce temple, on regrette que ses possesseurs ne consacrent pas à son achèvement une partie des immenses revenus dont ils disposent. On voit dans le couvent une riche bibliothèque et un cabinet fort négligé d'histoire naturelle et d'antiquités.

C'est à *Catane* que réside le grand-maître de l'ordre de Malte. Prince sans pouvoir, souverain sans États, chef d'une corporation anéantie, il borne l'exercice de son autorité à la délivrance, on dit même à la vente, de la

faculté de porter une décoration par laquelle a commencé la dépréciation de cette monnaie de l'honneur autrefois si recherchée, maintenant si tombée de valeur par suite de l'émission inconsidérée qui en a été faite.

Les personnes qui aiment à rattacher des souvenirs à ce qu'elles voient, sans se montrer trop difficiles sur leur authenticité, les amateurs de beaux vers parcourront avec intérêt le rivage des environs de *Catane*; l'Odyssée et l'Énéide à la main, ils retraceront, tels qu'Homère et Virgile les ont décrits, et la grotte de Poliphème, et le rocher sous lequel Acis fut écrasé, et le port qui reçut Ulysse : même, dans ces temps si peu poétiques, les vers des deux grands poëtes savent répandre encore du charme sur ces lieux arides, et qui se recommandent si peu par eux-mêmes.

§ V.

VOYAGE A L'ETNA.

On ne saurait faire le voyage de Sicile, on ne saurait surtout aller à *Catane*, sans monter ou tenter de monter à l'*Etna*. De retour dans la patrie, quelle excuse pourrait-on donner si l'on n'avait à parler du géant des volcans? Ce n'est pas d'ailleurs une de ces excursions sans peines et sans dangers comme elles sont sans intérêt; ce n'est pas, comme l'ascension du Vésuve, une de ces parties que l'on fait entre son déjeuner et son dîner; c'est un voyage bien complet, qui exige de la résolution pour l'entreprendre, de la force pour le conduire à fin; quoique, il faut en convenir, il ne présente guère pour compensation à une grande fatigue que l'honneur, si c'en est un, de l'avoir bravée et surmontée.

La distance de *Catane* au pied de l'*Etna* est de vingt-

huit milles ; on s'arrête ordinairement à *Nicolesi*, mauvais village où l'on ne trouve pour auberge qu'une maison délabrée, sans vitres, sans cheminées, où l'on doit porter ses provisions si l'on veut y manger, et jusqu'à des matelas si l'on veut y coucher ; en un mot, une véritable hôtellerie sicilienne. On ne manque pas de consulter à *Nicolesi* le professeur Gemellaro, savant complaisant, qui a fait une étude approfondie et très-judicieuse du volcan, et ne refuse à personne ses avis sur la manière de le bien observer. On se pourvoit de guides et on emporte du charbon, précaution indispensable pour réchauffer les curieux qui, avant d'arriver au pied du cône, ont à traverser une région glacée.

On part de *Nicolesi* cinq ou six heures avant le lever du soleil, afin d'arriver sur la montagne au moment où ses premiers rayons l'éclairent. Le début de la route a lieu à travers une contrée entièrement couverte d'une terre noirâtre et infertile, produit de l'éruption qui, en 1669, détruisit *Catane ;* on gagne le pied des montagnes et l'on est dans la région des laves : des chênes, échappés à la destruction qu'elles traînent avec elles, ou qui ont trouvé à germer et à croître dans leurs fissures, se recommandent par leur vétusté et par la bizarrerie de leurs formes, mais nullement, comme l'ont dit plusieurs voyageurs, par leur développement. La beauté tant célébrée des arbres de l'*Etna* est une de ces mille fables inventées par la manie du merveilleux, et admises et répétées par l'insouciance qui n'observe rien et la crédulité qui s'arrange de tout.

Cette partie du trajet se fait sur des laves glissantes qui ne portent la trace d'aucun sentier, et dont il faut parcourir les aspérités, les dangereuses et rapides inclinaisons, les contours aigus, sans autres moyens de se pré-

server des chutes que la sagesse des mulets et la sûreté de leur allure.

Les arbres perdent de leur hauteur, deviennent plus rares, et disparaissent à mesure que le pays s'élève; on ne voit plus que des arbustes, puis des herbes bientôt remplacées par des touffes d'une mousse jaunâtre, isolées entre elles, et se présentant en saillies arrondies au milieu de fragmens de lave et de basalte, lesquelles cessent entièrement plusieurs milles avant que l'on ait atteint le pied du cône. Le sol, tout composé de débris volcaniques de petite dimension et de couleur brune, prend l'aspect d'un vaste champ sur lequel la herse aurait passé à plusieurs reprises.

Parvenu au sommet d'une montagne, dont l'inclinaison n'est pas assez forte pour empêcher les mulets de la gravir, on trouve une cabane divisée en trois pièces, connue sous le nom de *maison des Anglais* : c'est là que commence l'ascension du grand cône.

La saison était déjà fort avancée lorsque j'entrepris cette excursion; j'étais cependant rassuré sur le succès à mon départ de *Catane*, par l'aspect de la montagne sur laquelle on voyait peu de neige. Je partis le 4 novembre avec deux Anglais, MM. Bocquet et Gosset, le comte P....., Italien, et mon domestique; nous nous arrêtâmes à *Nicolesi* pour y prendre quelque repos et nous munir d'un guide et des objets qui devaient nous être nécessaires : à minuit, nous nous remîmes en route.

Le temps, très-beau la veille, avait changé; l'obscurité nous obligeait sans cesse à recourir aux lanternes de nos guides pour franchir les passages dangereux. Au moment où le crépuscule parut, le vent s'éleva; il nous poussait au visage une pluie forte et très-froide; nos guides

parlèrent de rebrousser chemin; mais ils n'insistèrent sur cette proposition que lorsque la pluie, convertie en neige, leur laissait à peine les moyens de se diriger. Nous nous y refusâmes; les moyens de persuasion devinrent insuffisans, et il nous fallut recourir à la contrainte; quelques coups d'un long bâton que j'avais à la main pour m'aider dans les endroits difficiles mirent un terme à la résistance du plus obstiné des deux guides; afin de prévenir sa fuite, qui nous eût fort embarrassés, nous le plaçâmes entre deux de nous, et nous le forçâmes de marcher ainsi. La neige cessa, il reprit courage, et ne parla plus de retour.

Nous arrivâmes transis à la *maison des Anglais*. La pluie qui avait pénétré nos manteaux s'était convertie en glace. Le thermomètre de Réaumur marquait cinq degrés au-dessous de zéro.

Après un repos d'une demi-heure employé à nous réchauffer et à réparer nos forces avec quelques verres de punch et de vin chaud, nous commençâmes l'ascension. Le vent avait augmenté. La neige tombait de nouveau, mais sans beaucoup d'intensité. Le comte de P.... et mon domestique retournèrent sur leurs pas et nous enlevèrent un de nos guides qui leur était indispensable pour regagner la halte. Nous continuâmes notre route. Après une demi-heure, nous atteignîmes un vaste creux, pratiqué sur le flanc et dans le sens perpendiculaire de la montagne, déversoir plus que cratère de l'une des dernières éruptions. Le fond en était occupé par cinq ouvertures d'où sortait une épaisse fumée chargée d'une odeur insupportable de soufre et que le vent dirigeait vers nous.

Nous ne prolongeâmes pas nos observations, et nous nous remîmes à monter. L'inclinaison devenue plus rapide, et la fumée qui, de temps à autre, nous enveloppait,

nous forçaient de nous arrêter fréquemment pour reprendre haleine. Nous ne voyions pas à une distance de dix pas, et notre guide était obligé de crier continuellement pour nous indiquer la direction que nous devions suivre. Le terrain, composé de gros fragmens de lave, était, dans certaines places, si incliné qu'une chute eût inévitablement entraîné la perte de celui qui l'aurait faite. Une inquiétude que nous avions peine à maîtriser joignait de l'hésitation à la fatigue. Nous ne pouvions pas apprécier la distance qui nous séparait du sommet. Le guide lui-même ne pouvait la préciser, à cause du brouillard qui couvrait la montagne. Plusieurs fois nous nous arrêtâmes pour délibérer sur le parti que nous devions prendre. Le résultat de ces conférences était la résolution de continuer pendant dix, pendant quinze minutes. Nous avions pris, pour la quatrième fois, la détermination d'abandonner l'entreprise à l'expiration de cinq minutes, lorsqu'un coup de vent dissipant la fumée et le brouillard, notre guide s'écria que nous touchions au sommet. Ce mot nous rendit nos forces. M. Gosset s'élança et atteignit le premier le terme désiré. Notre autre compagnon et moi ne tardâmes pas à le rejoindre.

Le coup de vent qui avait chassé la fumée la promenait lentement autour du cratère qui nous sembla avoir une demi-lieue de diamètre et une profondeur de plusieurs centaines de pieds. Une colonne d'une matière luisante et colorée en rouge, en jaune et surtout en noir, partait du fond et s'élevait jusqu'à cent cinquante ou deux cents pieds au-dessous de nous. Une épaisse fumée sortait d'une bouche qui semblait être sous nos pieds. D'autres bouches en fournissaient sur d'autres points. Nous ne vîmes ni flammes, ni matières incandescentes, ni jets; et nous n'en-

tendîmes qu'un bruit continu pareil à celui que produit l'eau en ébullition.

C'était un spectacle imposant que ce nuage qui laissait à découvert et voilait successivement toutes les parties du cratère. Nous en jouissions depuis plusieurs minutes, lorsque nous vîmes le nuage revenir vers nous. Force nous fut de tenir notre curiosité pour satisfaite et de nous précipiter plutôt que de descendre. Mais quelle que fût la rapidité de notre course, nous fûmes atteints et presque suffoqués par la fumée. Douze minutes nous suffirent pour parcourir la distance que nous avions mis une heure et demie à gravir. Nous revînmes passer la nuit à notre gite peu hospitalier de *Nicolesi*, et le lendemain de bonne heure nous étions de retour à Catane.

§ VI.

SYRACUSE.

De *Catane* à *Syracuse*, la route traverse un pays triste de solitude, d'inculture et d'aridité, dégarni d'arbres et presque de troupeaux. Une petite ville, et un village que la *Malaria* ravageait lorsque j'y fis une balte forcée, sont, avec deux maisons isolées, les seuls lieux habités que j'aie rencontrés sur une distance de quarante-huit milles. Le sol ne se compose que de couches de rocher entre lesquelles croissent quelques touffes d'herbes et quelques buissons sans vigueur. Dans les endroits plus favorisés, un morceau de bois en forme de charrue que deux bœufs ou deux mulets promènent entre d'énormes pierres roulantes, trace des sillons irréguliers à une profondeur de deux à trois pouces. La semence que l'on répand, dans une proportion très-forte il est vrai, sur un champ ainsi

cultivé et qui ne reçoit jamais d'engrais, germe cependant et produit des récoltes assez abondantes qui sont enlevées à la fin de mai. Quelques troupeaux de brebis et de chèvres complètent les moyens de cette sauvage agriculture. Pour des grands arbres, il ne faut pas en chercher dans cette contrée plus que dans le reste de la Sicile. Le mûrier et l'olivier sont les seuls végétaux qui s'élèvent au-dessus de la taille des arbustes. Les plantations d'arbres de plus grandes dimensions, essayées sur quelques points, réussissent si mal, que je serais tenté de croire que le sol ne leur est pas plus favorable que les lois et les coutumes qui livrent l'île entière au parcours indéterminé des troupeaux, sans égard pour le droit de propriété. Dans les lieux humides, le laurier rose; dans les haies, le myrte, arbuste très-poétique, mais de peu de valeur, et partout la raquette ou figuier d'Inde et l'aloës, voilà ce qui défraie le pays de verdure.

La route ne présentant rien qui pût m'intéresser, je donnais carrière à mon imagination. Faute de mieux, elle ne tarda pas à remonter vers les temps et les traditions de la fable. Lorsque je traversai une rivière qui reçoit les eaux d'une plaine marécageuse, elle m'apprit que ce n'était rien moins que le *Symèthe*, et que c'était sur les bords de ce beau fleuve que Proserpine avait été surprise par Pluton. Aux approches de *Lentini*, elle me montra le lac d'où le dieu des enfers, avec ses chevaux noirs et son char d'ébène, était sorti pour enlever la fille de Cérès. *Lentini* avait été la capitale des Lestrigons, qui les premiers avaient cultivé les champs siciliens. Une autre ville située sur une montagne, à deux milles de la première, était la forteresse de *Briscinia*. Il n'avait tenu qu'à moi d'y voir des antiquités dans de vieilles murailles

faites et refaites sans doute avec les pierres qui avaient été employées à l'époque reculée de la fondation de cette forteresse, mais qui, dans l'ordre où je les trouvais, avaient totalement perdu le caractère que l'on prétendait leur assigner.

Mes souvenirs devenaient plus positifs et plus graves, à mesure que j'approchais de *Syracuse*. J'étais là en présence de l'un des plus imposans épisodes de l'histoire ancienne, de l'un de ceux qui avaient le plus vivement intéressé mon jeune âge. Ma mémoire se remeublait de faits, de noms, de dates même, que je n'y aurais jamais retrouvés, si je n'étais venu sur les lieux où je pouvais en faire l'application. Elles étaient si puissantes, ces réminiscences du temps des études, qu'à la vue de *Syracuse*, ou pour mieux dire de la place que ses monumens avaient occupée, elles se présentaient à mon esprit comme si elles étaient le produit d'une lecture de la veille. Les récits naïfs du bon Rollin me revenaient tels qu'ils m'avaient intéressé au collége. Grâce à eux, moi aussi j'allais restaurer, moi aussi j'allais rassembler des pierres dispersées depuis deux mille ans et les replacer sur les fondations qui les avaient portées, pour en faire des édifices. J'allais redresser des colonnes et les disposer en péristyles, rebâtir des théâtres et des temples ! A peine étais-je distrait par le soin cependant très-utile de diriger mon cheval à travers les pierres qui couvrent le sol, et au milieu desquelles les mulets, seuls ingénieurs qui soient consultés en Sicile, ont, en creusant le sol, tracé le sentier raboteux que l'on appelle un chemin. Si je n'avais été tiré de mes réflexions par les exclamations de mes compagnons de voyage, je ne me serais sans doute pas retourné pour jouir, du haut d'une colline, de l'un des plus beaux points de vue que présente

le littoral de l'île. La baie d'*Agosta* développait sous mes yeux ses vastes contours et les îlots fortifiés dont elle est parsemée. La ville qui lui donne son nom s'élevait à l'extrémité d'un promontoire; et avec toute la majesté de ses gigantesques proportions, l'*Etna* formait le fond du tableau. Moins préoccupé que je ne l'étais alors, j'aurais admiré; car rarement scène plus belle s'était offerte à ma vue. Mais *Syracuse* était à quelques milles : *Syracuse*, la ville de mes souvenirs de prédilection! Je ne pouvais songer qu'à ce que j'allais voir.

Bientôt j'arrivai sur la montagne qui domine l'antique cité. Plus de trois milles avant, la contrée était sans arbres, sans culture, sans habitans : il me semblait que les Romains étaient campés là, et qu'en attendant la prise de la ville, ils en avaient dévasté les environs. Je regardai sur ma gauche pour y découvrir leur camp; je n'aperçus que les restes du trophée élevé à Marcellus, confondus dans une destruction presque égale avec ceux de la ville conquise. Je cherchais, mais vainement, sur l'emplacement de *Tyché*, d'*Epipole*, d'*Achradine*, quelques vestiges des magnificences qu'elles renfermaient : je ne trouvais que des décombres à peine différens des pierres que la charrue a ramenées à la surface de ce sol jadis couvert de somptueux édifices. Quelques inégalités, quelques distributions de cultures qui conservaient celles des constructions, voilà, avec des tombeaux creusés dans les rochers, tout ce qui subsiste eneore de cette ville, qui avait vaincu les Athéniens et osé soutenir une lutte obstinée contre *Rome*, alors dans la progression de sa puissance. Ses vestiges ont disparu si complètement que l'on n'en peut rien retrouver. C'est chose vraiment inconcevable que ces destructions de cités, si achevées qu'il ne reste

rien de leurs débris, et qu'il semble que le vent les ait dispersés comme la poussière des chemins. Ce que le temps respecte partout, ce qu'il a épargné à *Syracuse*, c'est la demeure des morts. Les catacombes sont entières et prêtes à recevoir de nouveaux hôtes.

Ortygie et une petite portion de *Neapolis* sont les seuls quartiers de l'ancienne ville qui aient conservé des habitans; mais leur distribution et leurs monumens ont disparu. De leurs édifices, on ne voit plus que les colonnes doriques, à profondes et larges cannelures, d'un temple de Diane, à moitié perdues dans les murs de la cathédrale.

Je parcourus les *Latomies*, vaste carrière dans laquelle souffrirent et moururent plusieurs milliers d'Athéniens, en punition de leur défaite; et cette autre prison appelée l'*Oreille de Denys*, la plus élégante des cavernes, dont encore aujourd'hui, comme au temps du tyran, le retentissement pourrait trahir les secrets confiés aux rochers taillés en voûte aiguë qui en forment l'enceinte; et le *tombeau d'Archimède*, ou ce que ma superstition historique m'a, sans trop de critique, fait admettre comme tel; et les gradins pratiqués dans le roc, d'un théâtre grec dont le centre est encombré par un ignoble moulin; et ceux d'un amphithéâtre où, à la vue des dispositions que faisaient les Romains pour le premier combat de gladiateurs qui dut ensanglanter des jeux jusqu'alors exempts de barbarie, un généreux Sicilien s'écria qu'avant de commencer on devait détruire le temple de la Pitié.

Une fontaine ne disparaît pas comme une colonne : j'étais bien certain de trouver celle que les poëtes ont tant célébrée sous le nom d'*Aréthuse*. Je m'y fis conduire. Au fond d'un bassin triangulaire, formé par la réunion sans symétrie de quelques pans de murs, une source abon-

dante sortait d'un bloc de rocher. L'eau en était troublée par une cinquantaine de femmes occupées à laver du linge. Cette eau trouble, c'était *Aréthuse ;* ces femmes, c'étaient ses nymphes. Leur costume n'avait rien de mythologique. Echevelées, les jupes relevées de manière à en former quelque chose qui ressemblât à un vêtement dont ne pouvait se passer une pudeur qui cependant ne semblait pas dégénérer en pruderie, d'une voix rauque, elles attaquaient par les injures les plus grossières ou provoquaient par des plaisanteries fort lestes les curieux qui les visitaient. Je voudrais voir soumis à l'épreuve qui m'attendait là ces voyageurs qui mettent de la poésie partout. Je doute que, quelque obstiné qu'il fût, leur amour pour la fable trouvât, plus que le mien, à placer de l'illusion et du charme sur la fontaine chantée par Virgile et par Ovide.

Syracuse n'a conservé ni monumens ni souvenirs du moyen-âge, quoiqu'elle ait joué un rôle marquant dans les troubles qui ont ensanglanté cette époque désastreuse. Il serait aussi difficile d'y retrouver la maison crénelée de Tancrède, que le palais d'Hiéron.

Si plus de mouvement se faisait remarquer dans ses rues peu larges, mais bien pavées et bordées d'assez belles maisons, si son port magnifique était moins désert, *Syracuse*, malgré le petit nombre et le mauvais goût de ses édifices publics, serait classée parmi les villes les plus agréables de la Sicile.

§ VII.

GIRGENTI.

Trois jours de marche suffiraient pour faire le trajet de *Syracuse* à *Girgenti;* mais il n'existe entre ces deux villes aucune communication directe. Il me fallut revenir sur mes pas, reprendre à *Lentini* le gite détestable qui m'y avait reçu, et voyager pendant cinq jours à travers des pays déserts, par des chemins affreux; car ce que dans cette contrée on est convenu d'appeler des routes, ce qu'effrontément on indique comme telles sur les cartes, par une double ligne employée ailleurs pour désigner les grandes communications, ne sont que des sentiers d'un pied de largeur, creusés à une profondeur de huit ou dix pouces, ou battus entre des pierres rondes par les fers des mulets, et qui serpentent sur le sommet ou sur le flanc des montagnes, dans les lits des torrens, à travers les

plaines, suivant que l'a voulu le caprice des premiers de ces animaux qui y ont passé.

La station qui suivit celle de *Lentini* était *Caltagirone*. J'espérais y trouver une auberge passable. Là encore je fus désappointé. Pour hôtel, un cabaret; pour chambre, un galetas sans vitres; pour lit, un matelas de paille étendu sur des planches; pour souper, les provisions dont j'avais eu la précaution de me munir : voilà l'hospitalité qui m'était réservée dans une ville qui renferme une population de vingt mille ames, possède une université et fait remonter sa fondation aux premiers temps qui suivirent le déluge. Je suis fort disposé à admettre cette tradition, vu la position de *Caltagirone* sur la pointe la plus aiguë du pic le plus élevé des montagnes de la Sicile, l'*Etna* excepté. A *Terra-Nova*, ville assez considérable, bâtie sur une plage sans port; à *Alicata*, autre ville de quinze mille habitans, qui dispute à un rocher voisin l'horreur d'avoir été la capitale des États de Phalaris; à *Palma*, je ne fus pas mieux hébergé que je ne l'avais été à *Lentini* et à *Caltagirone*. Semblable inconvénient m'attendait à *Girgenti*. Dans cette ville bâtie des débris et dans un coin de la vaste enceinte d'*Agrigente*, il m'a fallu choisir entre trois maussades hôtelleries. Une décision eût été difficile, si en quelque sorte elle n'avait été commandée par la vue d'un écriteau sur lequel on lisait que le prince royal de Bavière avait honoré cette *noble auberge* (*nobile locanda*) de sa présence. Je n'hésitai plus. Mais combien je plaignis Son Altesse, pendant la lutte de deux nuits qu'il me fallut soutenir contre les hôtes nombreux qui avaient élu domicile dans la chambre que j'occupais, et qui m'en disputèrent vigoureusement la possession!

Là au moins je comptais sur une ample compensation.

Je devais y voir, et j'y vis en effet les plus magnifiques monumens que le temps et les hommes aient été dans l'impuissance de détruire entièrement; et dans ceux qui ont le plus souffert, j'ai trouvé peut-être plus encore à admirer.

Sur l'arête d'une colline dominant les murs taillés dans le roc [1], qui ne purent défendre la somptueuse *Agrigente*, s'élèvent les colonnes dont était formée l'enceinte des temples de *Junon Licinia* et de la *Concorde*. La distribution de ces édifices se présente aux yeux les mieux exercés dans ce genre d'investigations. Un portique, un vestibule, la *cella*, la partie la plus élevée qui supportait l'autel, le péristyle que formait l'intervalle entre les colonnes et les murs du temple, tout est conservé. Les colonnes d'ordre dorique, cannelées, sans bases, plus larges à leur origine qu'à leur extrémité supérieure, supportent dans le temple de la *Concorde* des chapiteaux, une corniche et deux frontons qu'ont perdus celles du temple de *Junon*. Cette circonstance varie l'effet que produisent l'un et l'autre édifice; mais cet effet que relève la couleur dorée des pierres qui les composent [2] est magique, et je ne saurais trouver d'expressions pour le rendre.

[1] La construction de ces murs a un caractère particulier que je n'ai observé nulle part ailleurs. Du côté extérieur, le rocher commande un précipice. A l'intérieur, on en a enlevé, jusqu'au niveau du sol, la partie que ne réclamait pas l'épaisseur de la muraille, laquelle ne consiste que dans la portion conservée du rocher. C'est dans cette portion que les tombeaux sont creusés.

[2] Ces pierres, qui renferment beaucoup de débris de coquilles, ne sont susceptibles d'aucun poli. Elles se prêtent cependant à une taille très-vive et très-arrêtée, et elles ont conservé sans la moindre altération celle qui leur a été donnée.



Je croyais n'avoir plus rien à admirer, car je n'apercevais plus d'édifices autour de moi; mon guide me conduisit vers un champ fermé par une bordure d'aloës. Là il y avait deux temples!... deux temples dont la destruction, commencée et abandonnée par les hommes, avait été continuée et achevée par les tremblemens de terre. Les matériaux dont ils avaient été construits gisent dispersés sur une surface immense. On dirait, à les voir si bien taillés, qu'ils sont préparés pour l'achèvement d'un édifice dont on voit les premières assises, et qu'ils attendent les ouvriers pour être mis en place. Mais où serait la force qui pût les remuer et les élever les uns au-dessus des autres, dans ce temple de Jupiter surtout, où, depuis l'étendue de l'édifice jusqu'à la dimension des matériaux, tout avait été calculé sur une échelle gigantesque? Ce qui étonne le plus dans ces restes imposans de temps qui formaient une antiquité pour ce qui est notre antiquité à nous, c'est l'application de la force, et d'une force dont on ne peut se rendre compte, à des monumens qui joignaient beaucoup de grâce à l'immensité de leurs proportions. Des colonnes de vingt pieds de tour; des chapiteaux d'une seule pièce pour les couronner; des cariatydes de dix-huit pieds de hauteur pour surmonter les chapiteaux et soutenir les corniches : voilà ce que l'on trouve là; voilà ces matériaux que l'imagination seule peut à peine soulever et remettre en place! Dans l'impuissance où j'étais de me rendre compte des moyens employés pour en former le sublime ensemble auquel ils ont concouru, je me surprenais m'interrogeant comment on avait pu faire pour les disperser ainsi.

Mon *cicerone* voulait me faire voir d'autres restes d'antiquité; deux colonnes d'un temple d'Esculape suppor-

tant la porte à moitié brisée d'une étable ; les murs d'un temple de Cérès encadrant trois des côtés d'une chapelle de Saint-Blaise; les tombeaux creusés dans l'épaisseur des murailles et encore revêtus de stuc, où l'on recueillait les ossemens des guerriers morts en les défendant ; l'édifice élégant où, suivant quelques critiques, les restes de *Théron*, l'un des meilleurs princes qui aient régné sur *Agrigente*, suivant d'autres, ceux de son cheval, ont été déposés. Je ne pouvais plus rien admirer, je ne voulais même plus rien voir ; et il a fallu que ma raison s'en mêlât, pour que je consentisse à examiner un sarcophage antique d'un beau travail et un charmant tableau du Guide, qui décorent la cathédrale.

J'eus, à *Girgenti*, l'occasion de confirmer l'observation que j'avais déjà faite, et qui doit frapper l'ami des arts qui visite la Sicile. Dans cette île, en partie peuplée et long-temps gouvernée par les Grecs, la sculpture paraît avoir été si peu en honneur, que l'on y trouve à peine quelques morceaux remarquables : un torse qui orne le musée de *Catane*, une Vénus Callipige que l'on voit dans celui de *Syracuse*, sont les seules productions dont puisse s'honorer le ciseau gréco-sicilien. Le sol n'a pas, je le sais, été aussi soigneusement exploré que celui de *Rome* ou de *Naples* ; puis Verrès avait eu de nombreux imitateurs, et ce qui avait échappé à la rapacité des Romains doit avoir été détruit par les Arabes et les Normands ; mais tout n'a pu être enlevé ni anéanti. On devrait au moins rencontrer des fragmens ; rien ne sort des édifices ou des fouilles du sol, excepté des lacrymatoires, ces accessoires du deuil chez les anciens, ces témoins de la mort qui semblent participer à l'éternelle durée de la destruction.

§ VIII.

ROUTE DE GIRGENTI A PALERME.

Rien ne me retenait plus à *Girgenti*, dans cette ville sale, montueuse, incommode, héritière vraiment indigne de l'opulente cité dont elle a usurpé l'emplacement et le nom. Pour me rendre à Palerme, j'avais à choisir entre la direction par *Selinonte* et celle par *Alcara d'Egli-Freddi;* la première, de deux journées de marche plus longue, me conduisait aux ruines d'un temple dont une colonne reste debout au milieu de débris immenses, seuls vestiges d'une ville autrefois célèbre pour sa richesse et sa population, maintenant effacée du sol comme la plupart de celles qui avaient orné la Sicile. J'étais las de villes détruites, de colonnes isolées, de ruines de temples, de scènes de misère et de désolation, et surtout de mauvais gites : tout cela m'attendait dans mon excursion vers

Selinonte : j'y renonçai, et je pris la route par *Alcara*.

Quarante-deux milles me séparaient de cette bourgade, unique réunion d'habitations que l'on rencontre dans ce long et fatigant trajet. Il me fallut partir avant le lever du soleil, et cheminer à pied par une obscurité complète, me dirigeant sur le son des clochettes du mulet qui marchait en tête de la caravane, et sondant avec un bâton le terrain boueux, inégal, bordé de précipices, qui servait de chemin. Après deux heures de ce pénible exercice, je vis le jour paraître, et je pus continuer ma course avec plus de confiance.

Le mauvais état des routes n'était pas le seul inconvénient que l'on m'eût fait redouter; on me parlait de brigands, et on citait, pour éveiller mes craintes, l'assassinat d'un guide tué deux jours avant en défendant un Allemand qu'il accompagnait, et que je trouvai encore tout malade de peur dans l'auberge où j'étais logé, et un autre assassinat commis la veille même de mon arrivée : les deux faits étaient exacts. Le voyageur allemand m'avait raconté l'un, et la frayeur qui perçait à travers sa narration en garantissait l'exactitude : j'avais presque été témoin du second. A peu de distance de la mer, dans une place déserte, et, comme si ce lieu était voué au crime, au pied des rochers qui avaient retenti des cris des victimes que Phalaris faisait périr dans son taureau d'airain, j'avais remarqué, enfoncée au milieu du chemin et protégée par quelques pierres amoncelées, une petite croix composée de deux bouts de roseau passés l'un à travers l'autre; tout autour on remarquait de larges traînées de sang et des places qui paraissaient avoir été tassées dans la lutte. Les détails que j'avais recueillis me firent penser que l'assassinat avait eu pour cause une vengeance.

Comme, pour ce qui me concernait, il n'y avait d'alternative que d'attendre à *Girgenti* le retour de jours plus longs ou de braver le danger dont on prétendait m'effrayer, je pris ce dernier parti. Je savais d'ailleurs que la sûreté autrefois très-compromise des routes était maintenant assez satisfaisante, en dépit des événemens dont je viens de parler. Le gouvernement a obtenu ce progrès en faisant circuler dans toutes les directions des hommes à cheval, qui n'ont d'autres signes de leur mission qu'une longue carabine qu'ils portent appuyée en travers sur le pommeau de leur selle; ils répondent de la sécurité des voyageurs, et sont obligés de tenir compte de la valeur des objets qui leur sont volés. On n'a pas su me dire à quel taux la vie était évaluée. A l'équipement, au costume, à l'air de ces singuliers protecteurs du bon ordre, on serait tenté de croire qu'ils ont été choisis parmi les brigands eux-mêmes, et que comparant les profits hasardeux de leur métier primitif avec ceux de leur profession actuelle, ils ont préféré cette dernière, sauf, par reconnaissance, à reprendre leurs anciennes habitudes quand une occasion favorable vient tenter leur équivoque probité.

La direction que je suivais me conduisit pendant plusieurs heures, de la crête de montagnes composées d'une terre glaise que la pluie de la veille avait rendue fort glissante, dans le fond de vallons qui se terminaient par des ravins où coulaient des eaux assez fortes pour me donner quelquefois l'inquiétude de ne pouvoir les traverser; j'arrivai à une longue et étroite vallée qui, tout entière, sert d'encaissement à un torrent; pendant une distance de plus de vingt milles je suivis cette route caillouteuse que les fréquentes déviations des eaux reportaient à cha-

que instant d'une rive à l'autre. De calcul fait, je guéai le torrent vingt-sept fois. La contrée était une des plus dépourvues d'arbres et d'habitations que j'eusse encore traversées. A l'exception de quelques villages jetés sur les versans des montagnes à un grand éloignement de la route, je n'aperçus d'autres maisons que quelques moulins, dont un présente un abri aux voyageurs, seul refuge qui leur soit ouvert dans ce pays désert. J'arrivai fort tard à *Alcara*, me consolant de la mauvaise nuit que j'allais y passer, par l'idée qu'elle serait la dernière tribulation de ce genre dont j'aurais à souffrir dans mon voyage. J'avais *Palerme* en perspective pour terme des quarante milles qui me restaient à parcourir. J'allais enfin me trouver sur une belle route; et j'étais dans cette disposition favorable que l'on éprouve lorsque l'on touche à la fin d'une longue contrariété.

La contrée que je traversai après *Alcara* me parut moins déserte et moins mal cultivée; l'auberge où je m'arrêtai pour déjeuner, moins sale et moins dépourvue. Je ne manquai pas de faire honneur de ces améliorations à la civilisation qui ne chemine que sur les grandes routes, mais qui se hâte de pénétrer partout où on lui prépare un accès facile.

Enfin du sommet d'une colline, je découvris la mer, le golfe qu'elle forme en s'enfonçant entre le cap *Lafarono* et le *Monte-Pelegrino*; *Bagaria* et ses *ville* de formes si variées; la plaine couverte d'orangers qui s'étend du rivage au pied des hautes montagnes qui terminent l'horizon; et *Palerme*, son phare, sa citadelle, ses dômes et les mâts des navires mouillés dans son port. Aux approches de la ville, des douaniers me demandèrent le plus franchement du monde quelques carlins pour m'épargner la visite de

mes malles. Cette formalité, ou plutôt ce brigandage, se renouvela trois fois avant mon entrée dans la ville. C'est bien la peine d'entretenir une triple ligne de douanes, pour obtenir un tel résultat !

§ IX.

PALERME.

Le lendemain de mon arrivée, je fis connaissance avec cette ville que l'on appelle l'*Heureuse*, que l'on pourrait nommer la *Superbe*, l'*Active*, la *Bruyante*, suivant que l'on chercherait l'épithète dans le charme de sa situation, dans le mouvement ou les cris de sa population. Dans les rues *Toledo* et *Marqueda* qui la coupent à angles droits et par parties à peu près égales, sur les larges quais qui entourent son port, sur la voie spacieuse qui se prolonge entre ses murs et la mer, on remarque une inconcevable circulation de piétons, de voitures, de chevaux, de mulets. Tout cela va vite, tout cela fait du bruit à sa manière et en fait plus que partout ailleurs, *Naples* excepté, où tout est turbulence et confusion. On remarque des portails d'églises d'une assez bonne architecture, des façades de pa-

lais surchargées de décorations, des statues généralement mauvaises partout où l'on a pu en placer, des fontaines dont une, d'un goût bizarre, peut être considérée comme la plus riche de l'Europe en architecture et en sculpture. Si tout cela n'est pas du beau, c'en est au moins l'intention. Un ciel éclatant, une situation qui, sous quelques rapports, rivalise avec celle de *Naples*, jettent du charme sur ce qui en manque ; et il me semble impossible de ne pas porter un jugement avantageux sur *Palerme*.

Je visitai d'abord ses églises, sa cathédrale surtout, l'un des morceaux les plus achevés de l'architecture arabe, quoique la construction en soit postérieure à la domination des Sarrasins. J'y trouvai le cachet des monumens espagnols du même genre, que je ne connais que par des dessins, mais dont le type est trop prononcé pour qu'il soit possible de s'y méprendre. En entrant dans l'édifice j'y vis, à mon grand regret, une distribution grecque dont le contre-sens et le mauvais goût ne sont pas rachetés par les marbres les plus précieux qui y sont prodigués en colonnes, en placage, en tableaux même. J'admirai quatre sarcophages en porphyre égyptien, mais de travail grec, dans lesquels sont renfermés les restes de trois des princes qui ont régné en Sicile, et d'une impératrice, fille de l'un d'eux. Je souhaitai à ce pays des souverains aussi sages, aussi fermes et aussi amis de leurs peuples que l'étaient Roger et les empereurs Henri V et Frédéric II, et je me hâtai d'aller reprendre les impressions qu'avait produites chez moi la vue extérieure de l'édifice.

Dans d'autres églises, je vis des colonnes prodigieuses de proportions, des pavés où sont réunies toutes les variétés des marbres de l'île, des autels revêtus de ceux d'une qualité plus rare. Tout cela manque de style :

je me promis bien de ne plus chercher à le revoir.

Palerme est surtout remarquable par son ensemble. Je fus en saisir la perspective sur le *Monte-Pelegrino* dont, malgré sa grande élévation, le sommet est accessible sans beaucoup de fatigue. On y monte par un chemin supporté dans bien des endroits par des arcades. On l'a fait pour la commodité des Palermitains qui vont adresser leurs prières à sainte Rosalie, patronne et protectrice de leur ville, dans la grotte qu'elle avait choisie pour retraite. On y voit sa statue en marbre, revêtue d'une robe en or massif. La tête est d'un travail exquis. Si le reste de l'ouvrage est aussi beau, il est à regretter que l'on ait fait tant de dépense pour sa toilette.

La sainte aimait probablement les beaux points de vue. A ses pieds était la cité sur laquelle elle appelait et appelle sans doute encore les bénédictions du ciel, lesquelles, il faut en convenir, ne viennent quelquefois qu'après la peste, la famine, ou des tremblemens de terre, et sont plus utiles pour réparer que pour prévenir les fléaux. A l'est, son regard pénétrait jusqu'au cône de l'*Etna*, après s'être arrêté avec complaisance sur la plaine délicieuse de *Bagaria*, moins meublée peut-être alors qu'elle ne l'est aujourd'hui des maisons de plaisance que, dans leur indolence, les nobles siciliens ont groupées autour de la capitale, au lieu de les disperser dans leurs terres. A l'ouest, s'arrondit le golfe de *Castellamare*. Les montagnes de l'île montrent, au sud, leurs cimes dégarnies de végétation, et au nord une colonne de fumée indique l'archipel de *Lipari* et le volcan qu'il entretient. Mes yeux s'exercèrent aussi bien et avec autant de plaisir qu'avaient pu le faire ceux de sainte Rosalie. Du pied d'une chapelle bâtie sur un rocher à la pointe du cap, et dont le dôme

est surmonté par une statue colossale de la bienheureuse, je vis et j'admirai l'un des plus remarquables panoramas de l'univers entier.

Pour me procurer celui de *Palerme*, je me fis conduire ensuite sur la plate-forme d'un château appelé *Siza*, bâti par un émir sarrasin. La perspective est là plus rapprochée ; ses objets sont plus distincts. Je ne voyais que la ville, son entourage immédiat de montagnes et la ceinture que lui forme une multitude de hameaux, de couvens, de *ville*, bâtis au milieu de bosquets d'orangers. Quoique moins vaste que le premier, ce tableau avait presque un charme égal. La rade, vue horizontalement, se montrait d'une manière plus gracieuse. L'effet des fabriques dispersées dans la plaine était plus frappant. On avait moins à voir : on voyait mieux.

Près de là, sont les jardins du prince de Buttera et ceux du duc de Serra di Falco. Je les parcourus, et j'y fis connaissance avec une foule de plantes et d'arbres tropicaux que je n'avais jamais rencontrés, ou que je n'avais pu observer qu'avec les proportions réduites que leur imposait le régime des serres où ils cherchaient un indispensable abri.

Une curiosité d'un genre bien différent réclama quelques-uns de mes momens. J'étais à peu de distance du couvent de capucins qui possède le caveau auquel on attribue la propriété de prévenir la décomposition du corps. Je voulus le visiter. On me fit descendre dans une suite de galeries souterraines, parfaitement éclairées, et sans odeur désagréable, quoique les parois en soient tapissées par les corps revêtus de leurs habits de tous les religieux qui sont décédés dans le couvent. Comme pendant leur vie les bons pères n'ont pas une figure fort attrayante,

on ne se montre pas difficile sur celle qu'ils conservent après leur mort ; en effet, à la barbe près dont le menton se dégarnit, la différence n'est pas très-sensible. Je crois même que l'on gagne quelque chose à respirer près d'un capucin mort.

Au-dessous des moines *momifiés*, sont rangés, avec beaucoup d'ordre et en très-grand nombre, des cercueils armoriés, où sont les restes des Palermitains de distinction, qui, pour disputer quelque chose à la destruction, veulent reposer dans le caveau des fils de Saint-François. Outre des armoiries, chaque cercueil a une inscription ; il est fermé à clef ; et lorsque de pieux souvenirs appellent les parens et les amis dans ces lieux funèbres, chacun peut contempler, sans que le dégoût nuise à la douleur, ce qui reste de ceux qu'il vient pleurer.

Le moine qui m'accompagnait me dit que cet état de conservation, qu'il me fit constater en soulevant le couvercle de plusieurs cercueils, était dû exclusivement à la propriété d'un caveau creusé au-dessous de celui où nous étions, et dans lequel les corps font un séjour de six mois, avant d'être admis dans la demeure commune. Il ajouta naïvement qu'afin de prévenir les effets inévitables de la décomposition, on injectait une préparation de sublimé dans l'intérieur des corps, et qu'on les couvrait d'une légère couche de chaux. Le caveau faisait le reste.

Je vis que l'on employait tout simplement un procédé de tannage, et je rabattis un peu de mon étonnement, non sur le miracle (car les bons pères ne donnent pas ce nom au phénomène), mais sur la merveille.

A la porte du couvent, je pus constater un de ces miracles réels auxquels on ne fait pas assez d'attention, parce qu'ils se renouvellent tous les jours dans les pays catholiques.



Quatre cents pauvres recevaient une portion de soupe et un morceau de pain. J'examinai et le pain et ce qui était entré dans la composition de la soupe. Le premier était de toutes les couleurs, de toutes les qualités, de toutes les dimensions. On avait mêlé dans l'autre de la viande, des pâtes, des légumes, des ingrédiens de tous les genres. C'était le produit d'aumônes recueillies au prix de fatigues inouïes, d'humiliations patiemment supportées, d'importunités reçues de mauvaise grâce, quand elles n'avaient pas été durement repoussées. Sur ces collectes, les pauvres moines prélevaient sans choix ce qui était nécessaire pour apaiser leur faim et entretenir leurs forces. Le reste était destiné à d'autres malheureux plus à plaindre qu'eux; car ceux-ci n'avaient point de part à réserver sur leur misère pour soulager celle de leurs semblables, et l'esprit de la religion pour les soutenir et les consoler. Ce miracle de la charité ne me surprit pas; mais il excita ma vénération pour les hommes simples par les mains desquels il s'opérait.

Je n'oserais dire que tous les ordres réguliers, que tous les membres qui appartiennent au clergé sicilien, se montrent animés d'un esprit et d'un zèle aussi louables. Le nombre des pauvres est immense. Leur misère est horrible, et l'apparence en est hideuse. Il doit y avoir de la faute du clergé, dans les devoirs duquel il entre de la soulager. On peut lui reprocher l'état de complète nudité, le défaut d'éducation d'une foule d'enfans, et l'importunité de leurs instances pour arracher des aumônes. En supposant que partout il ne dispose pas de ressources suffisantes pour soulager des maux dont il est le confident nécessaire, la charité devrait lui suggérer les moyens d'y suppléer. Il pourrait invoquer à son aide la pitié publi-

que. Il pourrait au moins établir de l'ordre dans les privations auxquelles il ne saurait remédier plus efficacement ; et il en réduirait déjà le poids et l'étendue. Lorsque l'on considère ce que le clergé catholique sait faire en ce genre dans d'autres contrées, on est en droit de lui reprocher ce qu'il ne fait pas en Sicile, et de lui attribuer cet excès de misère qui y accable le pauvre, et rend sa position plus affreuse qu'elle ne l'est ailleurs.

Si nulle part la misère n'est plus grande, nulle part aussi elle ne s'étale avec plus d'affectation et moins de pudeur : on voit partout des mendians presque nus ; à *Palerme*, j'en ai vu qui avaient à peine un lambeau pour remplacer le pagne des sauvages. J'ai vu des enfans fouiller dans les ordures entassées au coin des rues, et disputer aux chiens quelques restes dégoûtans qu'ils dévoraient.

Cette misère imprime son cachet sur les enfans au moment où ils voient le jour. Ces infortunés, quoique leurs parens aient le teint, les yeux et les cheveux noirs, quoique eux-mêmes doivent, en grandissant, prendre les mêmes couleurs, viennent au monde avec des cheveux blonds et des yeux d'une couleur incertaine. Leur peau est blafarde et velue. Ce n'est qu'à l'adolescence qu'ils perdent ces signes de la faiblesse des malheureux qui leur ont donné la vie, et du mauvais régime auquel ils ont été soumis même avant de naître, et qui les poursuit après qu'ils sont nés.

§ X.

COUVENS. — CLERGÉ.

Dans l'indignation que me causait l'aspect de tant de souffrances sans soulagement, j'ai demandé ce que les monastères riches font de leurs revenus. On n'a pas su me répondre d'une manière satisfaisante. J'ai visité ces monastères, et à peu d'exceptions près, je n'ai remarqué de luxe ni dans leurs édfices, ni dans les habitudes de leurs hôtes. Dans tous, j'ai vu des bâtimens inachevés et mal entretenus. Dans aucun, je n'ai trouvé ce *comfort* que, trompé par des rapports mensongers, on se plaît à attribuer à l'état monacal. J'ai assisté au repas de ces Bénédictins de *Catane* que l'on dit si riches : j'ai vu un très-mauvais dîner, servi dans de la faïence commune et sur une table couverte de linge malpropre. La seule argenterie que j'aie remarquée, consistait en un couvert d'ar-

gent fort usé pour chaque moine. C'est avoir du *mal-joué* que de ne pas savoir tirer un meilleur parti de revenus immenses, s'ils existent. C'est avoir du malheur que d'exciter l'envie, avec si peu de motifs pour le faire. Il y a des couvens très-riches. D'autres, et c'est le plus grand nombre, sont très-pauvres. C'est cependant de ces derniers que sortent les aumônes les plus abondantes. Il serait à désirer que les moines comprissent qu'en se livrant au soulagement des malheureux, ils ont d'autres devoirs à remplir que de les nourrir; que leur éducation est aussi un bienfait, et que ce bienfait n'est pas borné à un seul moment, mais qu'il influe sur l'existence de l'individu qui le reçoit, sur celle même des générations qui viendront après lui; qu'entre un mendiant du coin des rues, un brigand des montagnes, et un homme honnête et laborieux, il n'existe souvent de différence que celle apportée par l'absence ou le bienfait d'une éducation assortie à sa position. Voilà ce que savaient et pratiquaient les moines de France. Voilà ce qu'ignorent ou ne veulent pas faire ceux de Sicile.

Le clergé régulier m'a paru manquer encore à un autre de ses devoirs. Dans toute la catholicité, il se consacre au soin des malades. Ce soin, il le néglige en Sicile où, avec tant de moines et de religieuses, on est étonné de voir les hôpitaux desservis par des hommes à gages.

Le clergé séculier est peu riche. Le nombre de ses membres dépasse à la fois et les ressources qui doivent pourvoir à leur subsistance, et les besoins du service religieux. On se fait moine quand on ne veut pas travailler, prêtre quand on ne trouve pas à mieux employer l'éducation imparfaite que l'on a reçue; et l'on ne porte pas dans un état adopté par indolence ou par calcul, les qua-

lités propres à augmenter la considération dont il devrait être entouré. Aussi le clergé, pris collectivement, ne jouit-il pas de l'estime et du respect qui lui seraient nécessaires pour faire le bien.

La religion souffre de cet état de choses. Il est douteux que son esprit ait jeté de profondes racines, ou au moins qu'il soit bien compris. La religion du peuple n'est qu'une aveugle superstition toute dirigée vers des images, toute convertie en pratiques ridicules. Elle ne prévient ni une faute, ni un crime, et on ne voit pas qu'elle amène le repentir. Ces habitudes que l'on pourrait appeler le courant de la dévotion n'existent presque pas. Hors certains jours de fêtes, les églises sont peu fréquentées. Le dimanche n'interrompt pas la plupart des travaux, même ceux des champs. Les ecclésiastiques sont entourés de peu de respect. Ils ne font aucune sensation sur la population, au milieu de laquelle on les voit en grand nombre et sous tous les costumes. J'en conclus qu'ils ne font pas ce qui, plus que toute autre chose, pourrait leur concilier son attachement : ils ne s'occupent pas de son éducation.

§ XI.

CÉRÉMONIES RELIGIEUSES.

Les Siciliens sont très-avides des cérémonies, ou plutôt des spectacles de la religion. Ils se passionnent pour des saints qu'ils personnifient et auxquels ils rendent un culte dans les images qui les représentent. Après les avoir honorés par leur présence dans les églises et aux processions, pendant les jours qui leur sont consacrés, ils croient continuer leurs actes de dévotion, en passant les nuits dans les rues où des boutiques chargées de comestibles et des cabarets leur offrent à peu de frais les moyens de donner à leur piété une direction moins sévère. Les fêtes de sainte Rosalie, qui durent cinq jours et cinq nuits, tiennent en émoi de sainteté et de débauche la population entière de *Palerme*. Je n'ai pas été témoin de cette solennité dont on m'a raconté des merveilles ; mais j'ai assisté à celle de la Conception de la Vierge.

Pendant la nuit qui précéda la fête, le son des cloches, le bruit des pétards et des coups de fusil et de pistolet, et les cris de la populace me tinrent éveillé, et, je l'avoue, m'indisposèrent contre ce que je verrais le lendemain. A dix heures, je me rendis à l'église des Franciscains, où le vice-roi devait venir prêter un serment. L'église était décorée de lustres, de draperies et de tentures resplendissantes d'or et d'argent.

Le prince arriva suivi des officiers de sa maison et des membres du sénat de la ville [1]. Avant de monter sur l'estrade qui lui avait été préparée, il fut conduit par le supérieur des Franciscains dans une chapelle consacrée à la Vierge, s'agenouilla sur un prie-dieu, lut à haute voix un serment dont la formule latine était écrite sur une feuille de vélin, et y apposa sa signature : cette double formalité fut répétée par le président du sénat. Le moine prit le vélin, l'enferma dans une boîte, et accompagna le prince à l'estrade. On célébra la messe en musique.

Je me persuadais que le vice-roi venait de prêter un serment relatif à ses fonctions, et que le sénat de Palerme avait fait quelque acte analogue. Je ne fus pas peu surpris en apprenant qu'il s'agissait de toute autre chose, et que prince et magistrats avaient juré de défendre au besoin, même au péril de leur vie, le dogme de l'immaculation de la sainte Vierge dans l'œuvre de la conception. J'aime à penser que Son Altesse royale n'aura pas à sacrifier ses

[1] Comme Rome antique, la ville de Palerme a un sénat, lequel n'est autre chose qu'un corps municipal. Afin de compléter l'imitation, sur ses monumens, sur ses bannières, en tête de ses actes, elle place quatre lettres semblables, à une près, à celles qui servaient d'exergue à la capitale du monde : *S. P. Q. P.*

Senatus populusque Palermitani.

jours pour une croyance au sujet de laquelle on ne fait plus de martyrs; c'est bien assez, en effet, de la longue, orageuse et ridicule querelle qui s'était élevée sur ce point de doctrine entre les Dominicains et les Franciscains : ceux-ci gagnèrent leur cause, et je ne sais sous quel prétexte ils obtinrent des souverains de la Sicile de reconnaître chaque année la validité du jugement.

Nous rions de cela, nous autre gens de sagesse et de grandes lumières! Attendra-t-on quelques siècles pour rire de la frénésie que nous apportons dans l'examen et la discussion de dogmes d'une autre nature, sur lesquels il n'est ni plus aisé, ni beaucoup plus important de s'entendre, et qui deviennent l'objet de sermens exigés par les Franciscains de notre époque, et prêtés et tenus avec autant de connaissance de cause et de bonne foi que celui de *Palerme?*

§ XII.

HOSPICE DES ALIÉNÉS. — HOPITAUX.

Il existe à *Palerme* un établissement qui, pour l'intelligence apportée dans sa direction, m'a paru se classer au rang de ce que je connais de mieux dans ce genre : c'est l'hôpital des fous. Tout ce que l'humanité, tout ce qu'une raison fort éclairée ont pu inventer pour adoucir les maux de cette classe d'infortunés, est employé là : douceur dans le traitement, absence de moyens violens, appropriation d'une diète convenable aux différens genres de maladies, bonne distribution et extrême propreté des bâtimens, moyens de distraction même, tout est réuni et mis en usage : c'est un des lieux de ce genre les plus dignes d'être étudiés. Le baron Pizani, qui le dirige, est un des hommes que l'on gagne le plus à connaître, parce qu'il est un des plus disposés à répandre les lumières qu'il a tirées

d'une véritable et utile philosophie et d'une longue et patiente expérience.

Je ne saurais parler avec éloge des hôpitaux de la Sicile ni de ceux de Palerme : la plupart sont vastes. Les malades y sont admis et traités ; mais y il manque cette délicatesse et cette intelligence de soins que l'on n'observe qu'en France et dans les établissemens dirigés par des corporations religieuses. Je n'ai rien trouvé dans ceux de Sicile dont on puisse faire l'application ailleurs.

§ XIII.

TEMPLE DE SÉGESTE.

Je profitai de mon séjour prolongé à *Palerme*, pour aller visiter le temple de *Ségeste*, qui n'en est éloigné que de quarante milles. A l'attrait que présentait le but, se joignait la facilité de l'excursion. Une route mal tracée, comme le sont celles en petit nombre que possède la Sicile, conduit à *Alcamo :* de cette ville dont les fortifications, les édifices, et même beaucoup de détails de mœurs, rappellent la domination des Sarrasins qui l'ont fondée, la distance aux montagnes où *Ségeste* exista n'est que de neuf milles, trajet que l'on ne peut faire qu'avec des mulets.

Jusqu'à *Monreale*, petite ville dans laquelle il faut se garder d'entrer si l'on veut conserver l'idée avantageuse qu'en donne sa riante position, la route domine une vallée délicieuse. Elle continue à s'élever, et parvenue à un *col*,

elle redescend à *Partenico*, en rampant sur le versant d'une longue chaîne de montagnes pelées. Une plaine couverte de maisons et de cultures s'étend jusqu'à la mer. Les progrès de l'agriculture ne se bornent pas à l'enceinte de cette plaine ; ils se font remarquer partout où la route se prolonge. Serait-ce que le sol est plus riche? que les conditions d'améliorations sont plus complètes là qu'ailleurs? Non. C'est que l'on a doté ce pays d'un moyen facile de communication. C'est que l'exportation des produits est plus économique, et que leur placement est plus assuré. C'est que l'échange des idées et des observations est plus rapide et plus répété. Ouvrir des routes, voilà la science principale des administrateurs, le premier devoir des gouvernemens. Les améliorations dans l'état moral et matériel du pays viennent après comme d'inévitables conséquences.

A la sortie d'*Alcamo*, où l'on est chèrement rançonné dans une auberge passable tenue par un prêtre, on se dirige vers *Ségeste* par un sentier à pentes et à contre-pentes rapides. De très-loin, on aperçoit le temple sur une colline dominée par une montagne dont le fond vert sert de fond à l'édifice. Parvenu sur le côteau fortement prononcé qui le porte, on se trouve devant un carré composé, sur sa face la plus étroite, de six colonnes doriques sans bases et sans cannelures, et de quatorze sur la plus longue. La dimension est de soixante-dix-huit pieds sur un côté et de cent quatre-vingt-quinze sur l'autre. Ses colonnes, sa corniche, ses frontons sont aussi parfaits de conservation que d'exécution. L'effet en est imposant, et c'est à lui seul que l'on est redevable du charme d'une excursion dans une contrée déserte quoique cultivée, hérissée de montagnes sans chemins et privée d'arbres.

L'intérêt qui s'attache aux monumens d'*Agrigente* ne se reproduit pas cependant à un égal degré, à la vue de ceux de *Ségeste*, ville effacée de l'histoire comme de la surface du sol qu'elle a occupé, et dont la destruction seule révèle l'existence. Son temple inachevé tel qu'elle nous l'a laissé, les vestiges d'un théâtre, voilà tout ce qu'elle a légué pour marquer la place où elle existait, et tenir lieu de souvenirs.

§ XIV.

AGRICULTURE.

Après avoir rendu compte de ce que j'ai vu, il me reste à consigner les observations que j'ai faites, les impressions que j'ai reçues.

L'agriculture a dû, la première, attirer mon attention. A part l'importance de ses résultats, elle est un des moyens les plus certains d'apprécier l'état de la civilisation d'un pays, parce que les progrès de l'une dépendent de ceux de l'autre. La Sicile pourrait fournir une nouvelle preuve à l'appui de cette vérité.

L'agriculture sicilienne ne connaît pas les pâturages permanens. Elle y supplée par un parcours sur les terres labourables, qu'un repos périodique de deux années sur trois laisse se couvrir d'herbes. Elle n'emploie pas davantage les prairies artificielles. Elle se prive ainsi des en-

grais; mais, comme elle n'en fait pas usage, peu lui importe qu'ils soient perdus.

Les soins qu'elle donne à la terre ne révèlent pas plus d'intelligence. Un labour opéré au moyen d'une espèce de pieu armé de fer et qui ouvre, sans la retourner, la superficie du sol, dispose le champ à recevoir la semence jetée à profusion, et que l'on recouvre par un second labour aussi imparfait que le premier. Le hersage, l'enlèvement des plantes parasites, sont des opérations inconnues. En dépit de tant d'ignorance et d'incurie, de tant de fautes de raisonnement et de pratique, le grain germe, croît et mûrit. On réunit sur un coin du champ les gerbes qu'il a produites. Au moyen des animaux et des chariots de la ferme que l'on fait promener dessus, on en sépare le grain que l'on vanne en le lançant en l'air et en laissant au vent le soin d'en emporter la paille. Ce grain est recueilli dans de grands paniers destinés à cet usage et déposé dans des *silos*, espèce de greniers souterrains, où, sans que l'on s'en occupe, il se conserve pendant plusieurs années. Après avoir mis en réserve la quantité de paille nécessaire à la nourriture des bestiaux [1], on brûle le reste, et on n'en répand pas même la cendre sur la terre. Voilà comme on cultive dans cette île que sa fertilité, devenue proverbiale chez les anciens, avait fait nommer *le grenier de Rome*. Doit-on s'étonner si, fréquemment, l'insuffisance de ses produits rend nécessaires, comme

[1] Pour remplacer les fourrages que l'on ne sait ou l'on ne veut pas créer, on a recours au chiendent arraché vert, et donné aux chevaux et aux vaches, qui en sont très-friands. Cette pratique généralisée dans le royaume de Naples, comme en Sicile, présente un moyen de tirer parti d'un produit absolument dû à la négligence apportée dans la préparation du sol.

on l'a vu en 1830 et 1831, des importations considérables de blé?

Rarement les cultivateurs résident dans des fermes ou dans des villages rapprochés des champs qu'ils cultivent. Ils habitent des villes presque toutes situées sur des montagnes de difficile accès. Lorsque les travaux de la culture ou de la récolte les en font sortir, ils se transportent à la campagne avec leurs ouvriers et leurs bestiaux. Les premiers trouvent un abri dans des cabanes sans meubles, destinées à les recevoir pendant la nuit et les momens les plus chauds du jour. Les animaux paissent aux environs. Les travaux terminés, les villes se repeuplent, et les campagnes ne diffèrent plus du désert que par la culture qui, toute imparfaite qu'elle soit, indique que la main de l'homme s'est exercée là [1].

Quelquefois cependant, du milieu d'une plaine aride, du sommet d'un côteau sans arbres et sans verdure, surgissent des carrés de murailles blanches. Ce sont des fermes. Les espaces que l'on a traversés, ceux que long-temps encore on parcourra, ce sont leurs dépendances. Quelques troupeaux accoutumés à vivre de peu, quelques récoltes obtenues par une routine sans calcul, voilà sur quoi se basent les profits du cultivateur.

Les effets de la négligence apportée dans les soins donnés aux animaux se font remarquer dans la dégénérescence des races. Toutes, jusqu'à celle des chiens, ont un caractère très-prononcé de dégradation.

[1] Dans les intervalles entre les cultures et les récoltes, les hommes et les animaux sont employés à des transports pour lesquels l'imperfection des routes en nécessite un nombre dix fois plus considérable que si les communications étaient faciles.

Les conseils les plus simples, les plus faciles d'exécution que donne une pratique de tous les lieux et de tous les momens, se perdent sans porter le moindre fruit. En vain cette pratique répète que l'olivier qui croît sans exiger de soins partout où on le plante, donnerait de la valeur à des terrains négligés ; en vain le mûrier offre la double récolte de ses feuilles ; en vain la vigne procure des vins auxquels, pour soutenir la concurrence avec les plus estimés de quelque partie que ce soit du globe, il ne manque que de meilleurs procédés de fabrication ; la culture de ces arbres précieux n'apparaît que comme des exceptions.

Telle est l'insouciance des paysans sur les objets qui touchent le plus à leur bien-être, qu'ils n'ont pas de jardins, et que conséquemment ils sont privés des ressources que partout ailleurs leur classe trouve dans l'usage des légumes. Du pain mal préparé, du macaroni cuit à l'eau et assaisonné avec du fromage de lait de jument, des figues d'Inde, voilà ce qui compose leur diète.

Ainsi dégradée, l'agriculture doit rendre et rend en effet très-peu. Cependant elle fournit à l'exportation du blé, des vins, des huiles, des oranges, des citrons, de la soie, du coton, du tabac, mais dans une proportion beaucoup moins forte qu'elle ne le ferait, si elle était mieux entendue et mieux dirigée. Utiliser par des plantations les terrains qui leur seraient favorables, et par des troupeaux ceux qui ne seraient susceptibles d'aucun autre genre d'appropriation ; perfectionner les procédés de labourage et d'assolemens ; employer les engrais ; diminuer l'étendue des terres affectées à chaque ferme, de manière à la mettre en rapport avec les facultés pécuniaires et intellectuelles des cultivateurs ; placer les habitations au centre des cultures, et y fixer la population qui doit les soi-

gner ; voilà, avec le perfectionnement des communications, les principales conditions d'amélioration : conditions indispensables, et sans lesquelles rien de bien ne peut se faire.

§ XV.

COMMERCE.

A moins de circonstances spéciales et qui se rencontrent rarement, le point de départ du commerce est l'agriculture, dont les produits fournissent des objets d'échange et dont la prospérité crée des besoins et les moyens de les satisfaire. Cet appui réciproque des élémens du bonheur des nations, qui pourrait exister en Sicile, y manque absolument, et il n'est qu'incomplètement remplacé par l'industrie manufacturière. Faute d'une préparation convenable, les vins qui pourraient être excellens [1] ne sont pas susceptibles d'un long transport. Les huiles

[1] Les vins de *Marsalla*, apprêtés suivant les procédés employés pour ceux de *Madère*, rivalisent avec ces derniers sur tous les marchés de l'Europe pour les qualités et les prix. Les vins de *Syracuse* sont comparables à ceux de *Chypre* et de *Scio*.

sont de médiocre qualité. La consommation locale absorbe la presque totalité des blés, et quelquefois même elle nécessite des importations. Par le vice des procédés de culture et de fabrication, les cotons et le tabac ne peuvent, sous le rapport des prix, soutenir la concurrence avec ceux récoltés en Asie et en Amérique. Les soufres que, malgré le système vicieux qui préside à leur fabrication, on obtient à peu de frais et en grande quantité, voient leur prix triplé par les frais de transport du lieu d'extraction à celui d'embarquement, et ils perdent ainsi le droit qu'ils auraient à une préférence sur ceux des autres pays. Les premières préparations données à la soie sont défectueuses et fort chères. La Sicile a donc à souffrir, et de ce qu'elle produit moins, et de ce qu'elle produit plus chèrement qu'elle ne pourrait et devrait le faire. Ses échanges sont réduits en conséquence ; et comme elle exporte peu et avec peu de profit, elle importe de même dans une proportion fort restreinte. Aussi un petit nombre de navires, la plupart étrangers, suffit-il à son commerce.

Le gouvernement aurait un moyen puissant d'en favoriser le développement : ce serait d'établir des lazarets commodes dans les principaux ports de l'île, dans ceux surtout qui sont le plus rapprochés des lieux de production, et d'y faire diriger de l'intérieur des communications faciles. *Messine*, *Palerme*, *Trapani*, *Syracuse* seraient préférés à *Malte*, où les bâtimens qui viennent du Levant s'arrêtent pour purger leur quarantaine, parce qu'ils pourraient trouver dans ces ports des moyens de compléter leurs cargaisons et même d'en vendre une partie. Il en résulterait à la fois un débouché pour les productions de l'île et un commerce interlope avec les ports de la Mé-



diterranée, lequel, exploité maintenant par des navires étrangers, ne tarderait pas à l'être par la marine sicilienne.

A ce bienfait le gouvernement devrait joindre celui d'un meilleur mode d'impôts. Il devrait surtout anéantir ces douanes qu'il interpose entre le commerce, les habitudes et les besoins des côtes de la Terre-Ferme et celles de la Sicile : système désastreux autant qu'irrationnel, et que ne justifie pas même son produit fiscal, rendu presque nul par la corruption éhontée qui se pratique dans la perception.

Limité comme il l'est dans ses moyens et dans ses spéculations, le commerce ne donne pas à la classe qui l'exerce la considération qu'ailleurs il entraîne avec lui. Aussi, peu de distance sépare le négociant du marchand, et sous le rapport de l'importance des affaires, et sous celui de l'éducation et des habitudes sociales.

L'industrie manufacturière, peu étendue dans ses entreprises, n'est pas concentrée, comme elle l'est dans beaucoup d'autres pays, dans un petit nombre de mains. Elle ne possède pas de vastes ateliers et ne se livre pas à des spéculations de haute portée. Elle se partage entre des fabricans peu riches, qui ont le placement de leurs produits assuré d'avance par des engagemens avec des négocians : elle ne donne donc pas lieu à un classement spécial des individus qui s'y livrent et qui, en général, ne sont que des artisans.

§ XVI.

ROUTES. — MANIÈRE DE VOYAGER.

Tout se lie en économie politique : l'administration peut seconder avec efficacité, par une intervention indirecte, les efforts de l'agriculture et les entreprises du commerce. Cette vérité paraît n'avoir pas été sentie, ou avoir été long-temps négligée en Sicile. Ce n'est que depuis quelques années que l'on s'y est mis à ouvrir des routes; et on le fait avec une impardonnable ignorance des premières règles de l'art, et une absence non moins complète d'étude des intérêts généraux et locaux.

Une route existe entre *Messine* et *Palerme*; une autre part de cette dernière ville et conduit à *Trapani*. Mauvaise direction, rapidité des pentes, excès de largeur, emploi vicieux des matériaux, prix élevé d'exécution, tout ce qui peut nuire à l'extension de ces utiles entreprises se

trouve réuni. Ces routes exceptées, des sentiers souvent impraticables, toujours incommodes et dangereux, et qui ne peuvent être parcourus que par des mulets peu chargés, sont partout ailleurs les seuls moyens de communication, même entre les villes les plus importantes. A deux milles de *Catane*, de *Syracuse*, de *Girgenti*, les voitures ne peuvent plus circuler. Le transport, même par les moyens incomplets et dispendieux qu'il emploie, cesse aussitôt qu'un orage a grossi les torrens. Une distance de dix milles est considérée comme un voyage que l'on n'entreprend que dans un cas de nécessité absolue, et que l'on n'exécute qu'avec beaucoup de fatigue. Les grands propriétaires ne résident pas à la campagne, et parce qu'ils n'y ont pas d'habitations commodes, et parce que, en eussent-ils, ils ne sauraient comment s'y rendre. Ils perdent ainsi l'influence utile que leur présence exercerait sur le sort moral et physique des paysans et sur l'agriculture. D'après cet état de choses, on ne doit pas s'étonner si les Siciliens voyagent si peu dans l'intérieur de leur pays, que beaucoup d'entre eux qui ont parcouru l'Europe ne connaissent pas les points les plus intéressans de leur île. Un étranger qui leur raconte ce qu'il a vu chez eux est écouté avec autant d'intérêt et d'étonnement que s'il parlait de l'*Australasie* ou du *Kamtchatka*.

Pour circuler en Sicile, on n'a que l'alternative de se confier aux allures lentes, désagréables et capricieuses des mulets, ou de s'enfermer dans des *lettighe* [1] que deux de

[1] La *lettiga* est une litière à deux fonds, ressemblant à une caisse de carrosse, d'une construction incommode et bariolée d'images de saints. Les harnais des mulets sont chargés de plusieurs centaines de sonnettes dont le bruit est assourdissant. Un homme monté sur un mulet marche en avant et

ces animaux balancent au milieu des précipices. Après une journée consacrée à faire une trentaine de milles, on ne trouve pour lieu de halte qu'une maison où le dénuement absolu des objets indispensables n'est pas la plus pénible des contrariétés. A l'arrivée, une hôtesse, rivalisant de malpropreté avec une servante en haillons, vous conduit à une chambre, souvent à un grenier sans vitres, accessible à tous les vents, peuplé de tous les genres d'insectes, et renfermant pour tous meubles quelques chaises et des planches posées en travers sur des tréteaux en fer, et sur lesquelles sont roulés des matelas en paille. Un balai que l'on promène alternativement sur le pavé, sous les lits, sur la table, fait élever un tourbillon de poussière dont ce que l'on n'avale pas retombe sur les habits. Le linge que l'on apporte pour la table et les lits porte les marques d'un service répété, et dépose de l'économie qui préside à la dépense du blanchissage. Rarement, à force d'instances, on peut en obtenir d'autre. Aucune ressource n'existe pour le repas, si l'on ne s'est muni de ce qui est nécessaire pour le composer et le préparer [1]. La nuit fait succéder un véritable supplice aux contrariétés du jour. Des myriades d'insectes de toutes les formes, sautant, rampant, volant, bourdonnant, s'acharnent après vous et vous tiennent dans un état continuel d'impatience et

sert de conducteur; un autre homme suit à pied et surveille le mulet de derrière.

[1] J'avais dans mes bagages des volailles mortes et vivantes, du bœuf, du macaroni, du beurre, du sucre, du vin, du biscuit, des casseroles et des couverts d'argent. Je n'ai pu remplacer les objets épuisés que deux fois dans tout le cours de mon voyage.

Les Siciliens joignent à ces provisions des matelas et du linge. Ils feraient bien d'y ajouter des tentes.

d'agitation. Le sommeil, qu'amène l'excès de la fatigue, est interrompu par le son des cloches de quelques douzaines de couvens, ou par les aboiemens des chiens que l'on est dans l'habitude de laisser errer, et qui hurlent jusqu'au moment où des marchands de pain, de marrons, de macaroni, dont le trafic commence deux heures avant le jour, appellent les chalands par des cris qui réveillent les dormeurs les plus obstinés. Le prix demandé pour une telle réception est ordinairement exorbitant ; mais toujours aussi il éprouve une forte réduction, si l'on a la voix forte, et si, chose à la vérité difficile, on s'en sert pour dominer les cris aigus de l'hôte, de l'hôtesse et des servantes.

C'est, je le répète, à la difficulté des communications que l'on doit attribuer l'état reculé de la civilisation en Sicile. L'administration paraît ne pas comprendre l'étendue des devoirs qu'elle aurait à remplir à cet égard, et croire avoir tout fait, lorsqu'elle a prolongé de cinq à six milles dans une année les routes mal tracées qu'elle a commencées.

Peut-être serait-on en droit d'exiger d'elle plus de décision et d'activité dans l'ensemble de ses opérations. Quand on remarque tout ce qu'elle néglige, on se demande ce que font et à quoi servent six intendans placés à la tête des provinces? à quoi on emploie les quatre millions de piastres que produisent les contributions? quand elle tournera ses regards vers l'état de malaise qui perce de partout? et quand elle interviendra ailleurs que dans d'inutiles tracasseries toujours terminées par des exigences pécuniaires auxquelles servent de prétextes les formalités relatives aux douanes et aux passeports?

En quelque lieu que l'on soit, sous quelque rapport

que l'on prenne son point de vue, on n'aperçoit rien en Sicile qui ressemble à une pensée administrative, soit d'ensemble, soit même de détail. Et dans un pays où aucune impulsion n'est donnée ni par le gouvernement, ni par l'opinion, cette cause d'action que l'on définit par l'expression vague de *force des choses*, ne saurait exister. Rien ne se meut, et un siècle succède à un autre, en se cahotant dans l'ornière où se sont pesamment traînés ceux qui ont précédé.

Ici plus qu'ailleurs, il faudrait une de ces volontés irrésistibles, *lourdes*, que l'on pourrait appeler *de plomb*, lesquelles, partant d'un point élevé, roulent sans se laisser arrêter ni détourner, et renversent, par leur seul poids, les obstacles qu'elles rencontrent. Une telle volonté, employée à l'exécution d'un plan sagement combiné, vaudrait mieux que la persuasion qui ne trouverait rien de préparé pour lui ouvrir les voies.

§ XVII.

CARACTÈRE DU PEUPLE.

Il serait sans doute injuste de porter un jugement sur le caractère sicilien, par ce qu'en voyageant on peut en observer sur sa route. Ce jugement serait rigoureux; car il se baserait sur la réunion des vices que produit l'absence absolue de cette éducation des rues, qui n'est pas refusée à la populace même des autres nations. La mauvaise foi, le mensonge, la grossièreté, la bassesse se font remarquer chez tous les gens du peuple avec lesquels on a des rapports, dans les campagnes comme dans les villes. Un marché convenu est nié, un instant après, avec une révoltante effronterie. Un prix double de la valeur des objets est demandé pour tout ce que l'on veut acheter; et la prétention est abandonnée avec une maladroite facilité qui met à découvert l'évidente intention de trom-

per. De l'insolence à l'abaissement la transition est brusque. Quelques coups de canne amènent à des excuses l'insolent qui disait des injures, sauf à s'en venger plus tard par un coup de poignard.

Le peuple n'a donc ni éducation, ni esprit d'ordre, ni raisonnement. La misère le conseille et le dirige, et presque toujours elle l'entraîne au mal. Elle le pose sur les chemins pour voler, au coin des rues pour mendier, partout pour s'approprier quelque chose du bien d'autrui. Elle l'entretient dans un état d'excitation violente contre ce qui possède, d'espoir de se ruer sur les classes supérieures au premier signal qui lui sera donné, à la première marque de faiblesse que le pouvoir laissera échapper. Nulle part la pauvreté ne s'accompagne de plus de souffrance pour elle-même, n'excite des craintes plus fondées sur ses intentions. Nulle part elle ne se montre aussi hideuse et aussi redoutable.

Long-temps après que, dans les classes qui en reçoivent le bienfait, l'éducation a fait disparaître les traits les plus tranchés du caractère national, on les retrouve avec toute leur saillie chez celles qui ne suivent qu'à une grande distance les progrès de la civilisation. Si le noble sicilien ne marche plus avec un poignard à sa ceinture, l'homme du peuple porte un long couteau dans la poche de son pantalon, et il n'hésite pas à s'en servir pour satisfaire ses haines implacables. Les coups qu'il donne sont d'autant plus assurés, qu'il sait les suspendre pendant des mois, pendant des années entières. Rarement les meurtres ont lieu au moment d'une rixe. La vengeance attend pour s'exercer une occasion favorable ; mais lorsqu'elle la rencontre, elle ne la laisse pas échapper. Pendant mon séjour en Sicile, deux assassinats de ce genre ont été commis.

J'ai vu près d'*Alicata* les traces toutes récentes de l'un. L'autre a eu lieu à *Palerme*, sur la place même où j'étais logé. L'assassin qui ne cherchait à dissimuler aucune des circonstances de son crime déclara que, depuis plus d'un an, il guêtait son ennemi à qui, sans tenir compte d'une feinte réconciliation, il voulait rendre, mais d'une manière plus sûre, un coup de poignard que celui-ci lui avait donné avec maladresse. Il n'avait que trop bien réussi.

Les figures siciliennes n'ont de caractéristique qu'une peau très-brune qui recouvre des traits appartenant à des types très-variés. On trouve de l'arabe dans certains profils aigus et effilés ; du nègre dans des faces aplaties ; du grec dans des visages réguliers ; du normand dans les traits des familles dont l'origine remonte au temps des Tancrède et des Roger. La fraîcheur qui serait incompatible avec des teints basanés, pourrait au moins être remplacée par quelque apparence de juvénilité. Il n'en est rien : des figures de quinze ans portent des rides. Dès cet âge, les femmes du peuple sont fanées, et la négligence de leur costume rend plus choquans les effets de cette disposition.

Si l'on ôte aux hommes le manteau de laine brune qu'ils portent et dont le capuchon leur donne l'apparence de moines ; si l'on enlève aux femmes la grande mante de soie ou de serge noire, ou le châle dont elles s'enveloppent et qu'elles retiennent avec la main sous le menton, lorsqu'elles sont dans les rues, on ne verra en Sicile aucun costume qui soit distinct de celui des autres peuples de l'Europe. La seule différence résulte du désordre et de la malpropreté qui s'y appliquent à tout.

§ XVIII.

MŒURS DES HAUTES CLASSES.

Ce que je viens de dire des mœurs du peuple ne saurait s'appliquer aux classes qui lui sont supérieures. Celles-ci ont sur lui l'avantage que leur donnent l'éducation et des habitudes plus relevées. On reconnaît cependant à quelques nuances, et chez quelques individus, que la civilisation n'a pas encore atteint partout, dans ce pays, le point où elle est parvenue dans d'autres, et qu'elle n'a pas été appelée à étendre sur des catégories entières ce vernis dont elle brillante les dons naturels ou acquis des peuples chez lesquels elle est plus généralisée. Mais on peut juger par les exceptions très-nombreuses que présentent les Siciliens qui ont vécu hors de leur patrie, beaucoup même de ceux qui, sans en être sortis, ont cherché à cultiver leur esprit, que tous acquerraient rapi-

dement le niveau général, si leur position géographique et, il faut le reconnaître, leurs institutions ne s'y opposaient, et si, moins circonscrites qu'elles ne le sont par le caractère restrictif de leur gouvernement, leurs idées en politique et même en objets qui ailleurs exercent l'imagination, pouvaient prendre plus d'essor.

La politique est un sujet inusité dans les conversations; et, si on le traite, c'est superficiellement et à voix basse. On a de bonnes raisons de plus d'un genre pour ne pas s'en occuper. Celles que l'on avoue et qui, en effet, dispensent des autres, c'est que les journaux étrangers ne pénètrent pas en Sicile. La *Gazette de Naples* qui, à elle seule, doit défrayer la curiosité publique, apporte les nouvelles quand elles sont bien froides, et lorsque le temps les a dépouillées de leur attrait. Les Siciliens voyagent peu et entretiennent peu de correspondances. Leurs intérêts sont distincts de ceux des autres peuples. La grande révolution qui a bouleversé la France et mis l'Europe en émoi a passé sans les atteindre. C'est tout au plus s'ils ont entendu quelque chose du bruit qu'elle faisait. Le contre-coup qu'à deux reprises ils en ont éprouvé n'a pas produit de fortes commotions. Aucune trace n'en est restée. Leur imagination ne s'est donc pas tournée vers les effets des renversemens d'empires. Tandis que je parcourais leur pays, des royaumes [1] changeaient de maîtres ou se déchiraient pour en changer. On n'en savait rien autour de moi; et, l'eût-on su, on ne s'en serait guère inquiété. L'esprit public en Sicile, c'est un sentiment énergique de jalousie, de mécontentement, presque de haine contre la métropole que l'on accuse du mal qui

[1] L'Espagne et le Portugal.

existe et du bien qui ne se fait pas. La politique, c'est l'*Etna*. Les tremblemens de terre que l'on connaît, dont on est sans cesse menacé, sont plus redoutés que des révolutions que l'on ne connaît pas. On y parle de la chute d'une dynastie, ainsi que nous nous entretenons d'une éruption de volcan, comme d'une chose curieuse et qui fait spectacle.

Moins contrariées que ne le sont les hommes dans le développement des moyens qui contribuent à l'agrément de la société, les femmes s'y montrent avec avantage. Elles sont accueillantes, empressées, et la grâce qu'elles mettent dans leurs rapports avec les étrangers est relevée par une vivacité de physionomie que l'on trouve rarement ailleurs à un semblable degré. Leur mise n'a peut-être pas atteint la recherche que l'on remarque dans celle des femmes des mêmes classes des autres pays; mais elle est gracieuse, et s'accompagne d'une coquetterie fort bien entendue. Dans les jours d'apparat, elles étalent une grande profusion de diamans.

La disposition à la jalousie et à la vengeance que l'on attribue aux Siciliens, est fort affaiblie, si même elle n'est pas totalement effacée dans les rangs élevés de la société. Je n'ai entendu parler ni de femmes tuées par leur maris, ni d'amans assassinés par leurs rivaux. Serait-ce que toutes les femmes respectent leurs devoirs ou leurs engagemens? Je ne me refuse pas à le croire. Mais la jalousie ne raisonne pas. Un soupçon suffit pour l'exalter et la porter à des excès. Or tout ici se passe le plus paisiblement du monde, quoique l'on n'y remarque pas dans les salons plus de pruderie qu'ailleurs.

Les rangs établissent des différences marquées. Chaque classe a ses relations de société, ses habitudes d'affaires



et de plaisirs, sa mise et jusqu'à une tournure qui lui est propre, et ne s'en écarte pas. La noblesse a conservé la plupart des priviléges que la marche suivie par la civilisation a fait disparaître ou au moins fortement réduits dans le reste de l'Europe. Elle est en possession des grades militaires, des hauts emplois civils et ecclésiastiques, et des faveurs de cour. Elle possède, au moins nominalement, la presque totalité du sol. Quelques-uns de ses membres savent tirer, pour leur pays, un parti utile de ces avantages; d'autres les négligent.

En général, les nobles résident à *Palerme* et à *Catane*. On n'en voit pas qui habitent leurs terres et y exercent l'influence précieuse que produit la présence d'un grand propriétaire au milieu de ceux dont la situation se rattache à la sienne. Ils ne cherchent pas (et c'est le sujet d'un reproche fondé) à pénétrer dans l'esprit de la population qui les croit en-dehors de ses intérêts, parce qu'elle les voit en-dehors de ses habitudes.

Il y a en Sicile beaucoup plus de titres qu'il n'en faudrait pour composer une haute noblesse à un grand royaume. Les princes et les ducs s'y comptent par centaines. Tout le monde y est marquis ou comte; et cependant, comme il existe encore plus de titres que de gens pour les porter, chacun en prend plusieurs à la fois.

Les ordres sont dans la même proportion. Il est peu de poitrines assez larges pour offrir de la place à toutes les plaques dont on les chamarre. Les cordons et les décorations sont devenus un accessoire obligé du costume comme l'habit auquel ils sont attachés. Ce qui prouve du bon esprit chez la nation sicilienne, c'est que cette prodigalité d'honneurs ne tourne pas la tête de ceux qui les reçoivent et n'en réduit pas la valeur aux yeux de ceux

pour qui on en fait un objet de respect. Personne ne s'en targue, personne n'en rit.

On doit reconnaître qu'il s'opère en ce moment une révolution de fait dans l'existence de la noblesse sicilienne. Long-temps ce corps avait compté au nombre de ses priviléges la faculté de ne pas acquitter les charges dont ses propriétés étaient grevées, et il en usait largement. Cette faculté vient de lui être enlevée. Les débiteurs sont obligés de compter avec leurs créanciers et de s'acquitter en argent ou en terre. Il va en résulter une grande modification dans l'ordre social, dont partout l'organisation est basée sur la possession du sol. Une classe nouvelle de propriétaires va surgir à côté de l'ancienne, avec d'autres idées sur l'usage qu'elle fera de la propriété, une autre manière de l'exploiter, une autre application de l'influence qu'elle en tirera. Des intérêts nouveaux, des hommes nouveaux apparaissent avec elle. On ne peut donc calculer ce qui adviendra de cette liquidation qui s'opère à la suite d'une dissolution de société. On doit penser cependant qu'il y aura avantage pour le pays; les nouveaux possesseurs du sol devant apporter plus d'activité dans les soins qu'ils lui donneront, et les anciens éprouvant la nécessité de chercher, dans une meilleure direction de leurs affaires, les moyens d'en réparer le désordre.

Après la noblesse, vient la magistrature, dont les fonctions se bornent à la distribution peu active, on dit même peu éclairée et surtout peu désintéressée, de la justice. La considération qui, en Sicile comme ailleurs, se règle sur l'estime, ne me semble pas être le partage des magistrats, lesquels, s'il faut en croire le bruit public, les négligent pour des profits plus réels.

Plus rapprochés des masses, plus au courant de leurs intérêts, plus en rapport avec les individus, les avocats dirigent l'opinion ; et peut-être verrait-on avec effroi les effets de l'empire qu'ils exercent sur elle, si certaines circonstances les mettaient à portée de faire preuve de leur prépondérance.

La société de *Palerme* se distingue par des manières nobles et aisées, par une extrême politesse, et par des prévenances envers les étrangers. Des soirées, des concerts pour lesquels on met à contribution les talens des amateurs plus que ceux des artistes ; des bals au piano ; le spectacle [1] où il est d'usage d'ouvrir sa loge aux personnes qui veulent s'y présenter, font à peu près les frais des amusemens. Une gaîté franche et à laquelle tout le monde paraît prendre part jette beaucoup d'agrément sur ces réunions, qui ne perdent de leur simplicité que dans de solennelles mais rares occasions.

On remarque dans la capitale de la Sicile plus de luxe dans le nombre des domestiques et des équipages que dans leur tenue. Hors les jours de galas où les livrées et les harnais chargés d'or et d'argent sont étalés, on ne voit dans les antichambres que des nuées de laquais mal habillés, dans les rues que des chevaux mal équipés. On peut en induire que la dépense, disproportionnée avec leurs ressources, que font, dit-on, quelques seigneurs siciliens, est le résultat d'un défaut d'ordre plus que d'un excès de luxe.

1 Les deux théâtres de *Palerme* ne méritent pas une mention fort étendue. La bonne compagnie se réunit pour recevoir et rendre des visites dans l'un où l'on chante médiocrement et où l'on danse très-mal. Le peuple va rire dans l'autre à des comédies où l'on introduit le personnage sicilien de *pasquin*.

Messine, *Catane* et *Syracuse* ont une troupe qui va successivement de l'une à l'autre de ces villes.

§ XIX.

TENTATIVE DE RETOUR A NAPLES.

J'avais fait de bon cœur à la Sicile, avec quelque regret à sa capitale, des adieux que je croyais ne devoir jamais renouveler. Afin de ne pas retarder mon retour à *Naples*, j'avais préféré un bâtiment à voiles qui partait immédiatement, à un bateau à vapeur dont l'arrivée devait se faire attendre plusieurs jours. Quoique l'installation de ce bâtiment ne me convînt pas; quoique je n'accordasse pas une foi implicite à l'assertion du capitaine, qui s'engageait à faire le trajet en trente heures, je ne consultai que mon impatience, et j'arrêtai mon passage. Le jour du départ (27 novembre 1833) le ciel était beau; mais la direction du vent, sans être précisément contraire, laissait beaucoup à désirer. On leva l'ancre. Nous étions à peu de distance du port, lorsque le vent se renforça de manière

à donner au bâtiment une oscillation très-forte et très-incommode. Pendant la nuit, il prit le caractère d'une tempête en règle. Le capitaine vint frapper à la porte de ma cabine, et me demanda si je consentirais à rentrer à *Palerme*. Je lui fis observer que nous courions moins de risques dans une mer ouverte qu'aux approches des côtes, et qu'en nous maintenant à la hauteur où nous étions parvenus, nous reprendrions notre route avec avantage, lorsque le vent serait plus favorable.

La nuit fut détestable. Le navire était fort agité, et l'incertitude que je remarquais dans le commandement et dans l'exécution des manœuvres ne me rassurait guère. Cependant nous avions fait du chemin. Je tenais à ne pas le perdre, et je me refusai de nouveau aux instances que me fit le capitaine pour obtenir mon consentement au retour. Le vent augmentait de violence; mais le ciel restait pur et brillant, et je ne voulais pas prendre pour une tempête ce qui ne me semblait qu'un caprice momentané de l'atmosphère.

Le troisième jour se montra avec un aspect plus menaçant. La mer creusait à une immense profondeur. Le ballottement du navire devenait inquiétant; mais nous avions en vue et à une distance assez rapprochée l'île de Caprée, et une fois dans le golfe de Naples nous n'avions plus rien à redouter. Je déclarai donc au capitaine, qui, aux termes de nos arrangemens, s'était mis à ma disposition absolue, que je prétendais tenter le passage. La nuit fut affreuse. Le jour ne commençait pas sous de meilleurs auspices. Quoique, toute lente qu'elle eût été, la marche du navire nous eût rapprochés de Caprée, la mer devenait plus terrible. Nous n'avions qu'une petite voile de hune indispensable pour la direction du bâtiment; mais

cette unique voile suffisait pour occasioner une inclinaison effrayante. Enfin, après une lutte de plus de quatre jours, je fus contraint de consentir au retour. La tempête était alors dans toute sa furie; et dans la manœuvre qui se fit pour virer de bord, avec la maladresse qui appartient à un caboteur napolitain, une lame prit le bâtiment en travers, et le coucha presque entièrement. On se crut perdu, et on l'eût été en effet si une autre lame qui vint heurter en sens contraire n'eût relevé le navire et ne lui eût rendu son aplomb. Nous fuyions poussés par un vent favorable. Quelquefois plusieurs minutes se passaient sans que le bâtiment parût avoir d'autre mouvement que celui d'une marche rapide sur un plan horizontal. Mais une vague l'arrêtait. Elle le soulevait à une énorme hauteur, le ballottait dans tous les sens, et, après plusieurs secondes, le précipitait dans le profond intervalle qui le séparait d'une autre vague non moins menaçante. Le bâtiment glissait avec une incalculable vitesse, et de sa proue déchirait la vague sur laquelle il ne pouvait entièrement se placer. Une masse d'eau considérable parcourait le pont de l'avant à l'arrière, et inondait les matelots qui s'y tenaient couchés ou cramponnés aux cordages. Souvent aussi une vague qui cherchait à surgir de dessous les autres rencontrait la quille du bâtiment, et, en faisant entendre un bruit sourd, elle lui imprimait une secousse semblable à celle produite par la rencontre de la torpille. Pendant toute la nuit cet effet ne cessa de se renouveler, sans nuire à la célérité de notre marche. En vingt heures nous parcourûmes les cent soixante milles qui nous séparaient de *Palerme*.

Pendant les quatre premiers jours, la prudence conseillait, mais ne commandait pas le retour. Le cinquième,

le danger était immense. Cependant j'étais dans une telle disposition d'esprit, qu'il ne se présenta pas à mon imagination comme irrémédiable, et qu'il ne m'ôta pas la faculté d'observer ce qui se passait autour de moi.

Le capitaine était fort effrayé et ne savait à quel parti s'arrêter. Il avait l'ignorance et l'irréflexion particulières à cette espèce de marins si peu préparés, en Italie, pour la profession qu'ils exercent. Non-seulement la plupart ne savent pas se servir d'une carte et d'un compas, et celui-ci était du nombre; mais l'habitude n'a pas même classé dans leur tête la forme et la position des côtes qu'ils voient tous les jours [1]; et ils sont dans l'impossibilité d'en tirer des moyens certains de reconnaissance et de direction. Ils ne suivent que vaguement et sans intelligence les indications de la boussole. Aller droit lorsque le vent les favorise; serrer les voiles dès qu'il change; n'en déployer que très-peu pendant la nuit; mettre à la cape au premier nuage, voilà toute leur science. Leur instinct à l'aide duquel ils appellent celui de leurs matelots, un dédain du temps dont la valeur n'est jamais entrée dans leurs calculs, le hasard, font le reste. Ils finissent par se retrouver, quand une circonstance extraordinaire ne les punit pas de leur stupide ignorance.

L'équipage, qui ne risquait que sa vie, montrait une insouciance complète. On chantait, on sifflait à un bout du pont, tandis qu'autour du timonier, conteur de pro-

[1] Il s'éleva à notre bord une discussion très-animée entre le capitaine et son second, pour savoir si une montagne que l'on apercevait était le *mont Santo-Angelo* ou le cap de *Gaëte*. L'équipage consulté jusqu'au dernier mousse se partagea entre les deux opinions. Ce ne fut qu'en approchant que l'on reconnut que ce que nous voyions était le *Santo-Angelo*. Or il y a près de soixante milles de ce point à *Gaëte*.

fession, cinq on six matelots se groupaient pour écouter des histoires, sans être distraits, ni par le danger, ni par l'eau qui, de temps à autre, les inondait.

Un moment cependant la scène changea de caractère. La tempête avait atteint son plus grand degré de force. Les vagues frappaient le navire dans tous les sens et semblaient devoir l'engloutir à chaque instant. Les récits cessèrent. Quelques matelots coururent vers l'extrémité du pont et revinrent avec plusieurs de leurs camarades. Un d'entre eux entonna un chant monotone et qui ne me semblait pas différer de la mélodie traînante des airs populaires de la Sicile. Je n'aurais attaché aucun intérêt à ce chant, si la longue série des couplets, l'intervalle mesuré qui les séparait, le silence inaccoutumé de l'auditoire ne m'eussent surpris et inquiété. Je fis glisser la porte à coulisse de ma cabine, et je remarquai une scène qui me donna fort à penser. Le capitaine était seul debout et chantait. Autour de lui, l'équipage était agenouillé, tête nue et dans une attitude de recueillement. Deux ou trois strophes restaient à réciter. Lorsqu'elles furent terminées, chacun des assistans fit un signe de croix, se couvrit et alla reprendre son poste. Bientôt après, on chantait, on sifflait, on fumait sur le pont. Un mousse que je questionnai m'informa que l'équipage venait d'assister aux prières des agonisans.

Le vent et les vagues menaçaient d'emporter ma cabine, espèce de boîte de six pieds de long, trois de large et quatre de haut, mal fixée sur le pont. Il me fallut la quitter et descendre dans la chambre commune. Je trouvai les passagers qui l'occupaient tellement aux prises avec le mal de mer, que personne ne songeait à l'événement qui, selon toutes les probabilités, allait y mettre un



terme prochain. Tant il est vrai qu'une forte douleur physique est la plus efficace des distractions à une grande douleur morale.

Une femme faisait exception à l'insouciance générale, parce que, seule, elle était exempte des atteintes du mal. A chaque secousse plus forte qu'éprouvait le navire, chaque fois qu'un meuble était renversé ou déplacé par ses brusques oscillations, elle pressait en pleurant un enfant de onze ans qu'au moment du départ j'avais vu répondre gaiement à ses caresse, et qui, maintenant, était privé de toute sensibilité. Près de là, une autre femme se montrait sans soins, sans sollicitude même, pour deux petites filles dont l'état en eût cependant réclamé. La malheureuse était réellement incapable de leur en donner.

Je ne sais pourquoi ce qui se passait autour de moi de si propre à jeter de graves pensées dans mon esprit, ne produisait rien de cet effet. Je n'éprouvais pas ce retour sur moi-même, sur mes affections, sur un avenir si court cependant qu'il n'était pas difficile de voir jusqu'au bout, sur les objets de ma tendresse, qui, maintes fois, dans des dangers moins imminens, s'était opéré sur mes facultés. J'étais indifférent et froid au point de chercher frivolement dans les habitudes des personnes qui m'étaient les plus chères, pour deviner ce qu'elles pouvaient faire à un moment où, selon l'expression anglaise, j'étais menacé de trouver un *tombeau humide* (*watery-grave*) au fond de la Méditerranée. Je plaçais l'une à une table de whist ou de piquet; une autre à un piano. Une troisième lisait. D'autres discutaient sur la politique, tandis que mes petits enfans jouaient bruyamment en attendant l'heure du sommeil. Pour des pensées plus sérieuses, plus imposantes,

plus en harmonie avec ma situation, vainement je les invoquais. Vainement je me reprochais de n'en pouvoir trouver : pas une ne se présentait.

Le moyen aussi de croire au danger d'une tempête sous l'inaltérable azur du ciel de Sicile? Cet effroyable désordre des élémens était éclairé, le jour, par un soleil éblouissant, et dont aucun nuage ne dérobait les rayons; la nuit par une lune au cortége de laquelle il ne manquait pas une étoile. Peut-on s'arrêter à des pensées de souffrance et de mort, sous ce beau climat qui semble ne promettre que des fêtes, et qui cependant est temoin impassible de tant et de si épouvantables catastrophes?

Mes souvenirs mythologiques auraient pu être réveillés par le redoublement de l'ouragan aux approches des îles Éoliennes. Vainement je m'attendais à voir paraître Neptune avec son regard terrible et son trident. Il dédaigna sans doute de prononcer son *quos ego* pour apaiser les flots soulevés contre un méchant navire qui portait un exilé et sa mauvaise fortune, et une douzaine de passagers obscurs qui, je crois, n'en avaient ni de bonne ni de mauvaise. Du haut du rocher que sanctifie son image, sainte Rosalie se montra plus secourable. Elle nous indiquait le port de *Palerme*. Nous nous y précipitâmes; et bientôt nous prîmes terre sous la protection du môle contre lequel se brisaient les vagues qui, pendant cinq mortelles journées, avaient menacé de nous engloutir.

§ XX.

COTE SEPTENTRIONALE.

Le mauvais succès de la tentative de retour dont je viens de rendre compte, en m'ôtant le goût des voyages par mer, avait ramené chez moi le désir de prendre ma route à travers la Calabre : idée à laquelle j'avais renoncé, aux instances de mes amis de Sicile les plus familiarisés avec la connaissance de cette contrée. On me parlait de la difficulté des communications, de l'imperfection des moyens de transport, du mauvais état des auberges, et par-dessus tout, de la rencontre presque assurée des brigands. Il y avait bien là de quoi faire réfléchir. Mais les auberges, les routes, les moyens de communiquer ne pouvaient être pires que ce que j'avais trouvé en Sicile. Quant aux brigands, je me persuadais que ce que l'on en racontait était fort exagéré; et, après tout, ces inconvé-

niens me semblaient moins fâcheux que ceux d'une traversée par mer, dans une saison où les parages que j'aurais à parcourir étaient troublés par de fréquentes tempêtes. Je me décidai donc à les braver, et je me dirigeai sur *Messine*, en longeant la côte septentrionale de l'île.

Si j'excepte *Bagaria*, village délicieux par sa position et par le nombre et la somptuosité des maisons de plaisance qui l'embellissent, je n'ai trouvé, sur toute la route que j'ai parcourue, que des villes tristes, mal bâties, mal habitées, dépouvues de tout; le système de culture et les habitudes d'incurie du reste de l'île; des chemins détestables; des moines et des mendians.

Termini, que l'on dit avoir été bâtie par les Carthaginois, ne donne pas une haute idée du talent architectural de ce peuple. Les bourgades décorées du nom de villes, jetées sur le littoral, sont aussi pauvres que celles que j'avais visitées sur la côte méridionale. Je m'arrêtai à *Patti* pour y voir une riche abbaye fondée par le comte Roger, et le tombeau de la femme de ce prince, monument assez curieux de style gothique. *Melazzo* m'intéressa par le souvenir de la première victoire navale remportée par les Romains sur les Carthaginois, victoire qui leur donna de la confiance dans cette manière de combattre, et le pressentiment d'une supériorité sur mer égale à celle qu'ils avaient sur terre. De cette ville à *Messine*, je parcourus une route nouvellement construite d'après un mode moins imparfait que celui employé dans les communications qui avoisinent *Palerme*.

Le pays entre ces deux villes n'attend, pour devenir beau et fertile, que des routes, des plantations et une culture convenable. Le sol en est bon; l'air y est sain. Des lieux favorables à l'embarquement faciliteraient l'ex-



portation des denrées, et même un commerce étendu. La nature a donc tout préparé. L'homme seul se refuse à profiter des avantages qu'elle présente. C'est dans cette partie comme dans le reste de l'île.

§ XXI.

SITUATION GÉNÉRALE.

La Sicile présente un phénomène bien propre à déranger certaines idées qui ont reçu la force et la forme d'axiomes considérés comme incontestables. On croit généralement que l'état de paix est le plus convenable pour assurer aux nations une prospérité durable, en même temps qu'il leur procure une plus grande dose de bonheur présent. Depuis 1734, la Sicile a joui d'une paix constante. Pendant cette longue période, elle ne compte que quatre mois de troubles politiques. Elle ne contribue ni par la conscription, ni par la milice, au recrutement de l'armée napolitaine [1]. Les impôts qu'elle a à supporter sont modérés. La guerre et les révolutions qui ont porté le

[1] Peut-être le peuple sicilien gagnerait-il à participer au recrutement de l'armée. Il trouverait dans la discipline militaire une compensation à l'éducation qui lui est refusée, et, dans les habitudes d'un autre pays, un moyen de modifier et d'améliorer celles du sien.

ravagé dans le reste de l'Europe, ont jeté et long-temps fixé en Sicile un roi, sa cour, son gouvernement, et une armée étrangère qui y versait des sommes énormes et encourageait la production par la plus active consommation. Ses ports étaient le rendez-vous des flottes marchandes et militaires de l'Angleterre. Les importations s'opéraient à un prix très-bas, les exportations à un taux fort élevé. Tout semblerait donc avoir été combiné de manière à porter au plus haut degré le développement des facultés agricoles et industrielles du pays. On voit ce qu'a produit ce concours de circonstances favorables.

On ne saurait trouver la raison d'une telle anomalie dans des causes matérielles, puisque le sol (au moins dans quelques-unes de ses parties), le climat, la situation géographique se réunissent pour faire de la Sicile la plus riche contrée du monde. C'est donc à des causes morales qu'il faut demander la solution du problème. C'est à l'absence d'une éducation convenable à chaque classe de la société, laquelle les place toutes sous le joug des préjugés et des routines, et arrête l'élan de leurs idées et le développement de leurs forces intellectuelles; c'est à la coexistence, sans rien qui les amalgame, des institutions du XIIIe et de celles du XIXe siècle, de la féodalité de Charles d'Anjou et du système administratif de Napoléon, de l'esprit religieux et de l'esprit libéral également mal compris; c'est aux prétentions irréfléchies de certains individus qui voudraient être barons normands à l'égard du peuple, pairs anglais à l'égard du roi; c'est à une association, sans fusion possible, d'idées surannées et de formes nouvelles, que l'on doit attribuer ce déplorable état de choses. Quand et comment en viendra le terme?... La question est embarrassante; car elle est presque insoluble.

A la suite des causes sont venus les effets. A côté des institutions sont les hommes qu'elles ont façonnés sans les préparer à des modifications qu'à la rigueur elles pourraient subir. Or, le moyen d'agir sur les unes sans le concours des autres?

Il faudrait donc franchir une génération entière sans même être certain de trouver, dans celle qui suivrait, des idées étendues et élevées pour remplacer l'expérience qui lui manquerait, du calme et de la réflexion pour marcher d'un pas lent et sûr dans la carrière des améliorations. Encore ne serait-on pas assuré de rencontrer dans les masses de la confiance et de la docilité pour accepter, sans le comprendre, le bien qu'on voudrait leur faire. Au lieu de talent, on ne trouve généralement en Sicile que l'habitude d'agir par des voies détournées. Les résolutions franches n'y sont jamais essayées. Tout s'y médite dans des vues rétrécies d'intérêt ou d'opposition. Tout s'y exécute avec l'hésitation que produit la conscience que l'on ne fait pas bien. Aussi tout y va mal, et tout continuera à aller de même tant que l'on n'aura pas un parti arrêté sur la direction qu'il convient d'imprimer à la marche du pouvoir; tant que la nécessité d'en subir les conséquences sera imposée au peuple, sans que l'on prenne le soin de lui en démontrer le besoin et les avantages; enfin tant que l'éducation des gouvernans et des gouvernés ne sera pas mieux faite.

§ XXII.

MOYENS D'AMÉLIORATIONS.

A diverses reprises, mon imagination s'est exercée à faire sur la Sicile ce que celle des architectes fait sur les ruines des édifices antiques, à retrouver ce qui a dû exister dans ce que le temps et les hommes n'ont pu détruire. Abandonnant la Sicile de la fable, elle a tenté de refaire celle des temps historiques, en l'accommodant aux besoins et aux facultés de l'époque actuelle. Voici comme elle procédait :

Dans un pays de production, les moyens d'exportation étant la première des nécessités, des routes faciles mettraient en rapport les diverses parties de l'île entre elles, en commençant par les communications qui tendraient du centre à la mer. Ces routes seraient ouvertes, autant que possible, au moyen de concessions de péages, mode

de beaucoup préférable à celui de confection par le concours du gouvernement et des localités, en raison de l'économie de temps et d'argent et de la supériorité d'exécution qui en résultent.

L'ouverture de ces routes ne saurait manquer d'engager à descendre des montagnes où les malheurs des époques de troubles les avaient forcées à chercher des asiles, les populations qui y vivent dans un état de privations et de malaise. Elle leur conseillerait de se créer des habitations plus commodes, d'un accès plus facile, plus en harmonie avec les progrès de la civilisation. Des usines destinées au développement de l'industrie s'élèveraient partout où s'offriraient les conditions qu'elles exigent. Des auberges bien tenues remplaceraient les maisons repoussantes de dénuement et de saleté qui maintenant en tiennent lieu.

Des châteaux qu'entoureraient de belles plantations fixeraient, pendant une partie de l'année, les riches propriétaires au milieu de leurs possessions, et avec eux appelleraient sur les campagnes les perfectionnemens réclamés par l'agriculture, et, avant tout, le bienfait d'une éducation convenable pour le cultivateur. Autour des châteaux se disperseraient des fermes qui, faisant sortir l'agriculteur des villes, le fixeraient dans les champs, et lui feraient prendre des habitudes conformes à sa profession.

Quelques portions du sol seraient transformées en propriétés de moindre étendue, afin de créer ensuite un ordre d'intérêts dont l'absence n'est pas une des moindres causes de la fâcheuse situation du pays.

Sur le sommet des montagnes, des pâturages pour les moutons; sur leurs flancs, des bois; plus bas, des planta-

tions d'oliviers, de mûriers, de châtaigniers, de vignes, utiliseraient des terrains actuellement sans valeur. Les plaines qu'améliorerait l'usage jusqu'alors négligé des engrais, seraient consacrées à la production des céréales, du coton, du tabac, de toutes les plantes à la végétation desquelles elles seraient reconnues propres. Les lieux humides seraient convertis en prairies, et, autour des habitations, des bouquets d'orangers et de citronniers ajouteraient à la valeur et à la variété des produits.

Afin de rendre possibles ces améliorations, le droit abusif de parcours [1] serait modifié, s'il n'était anéanti, et mis en harmonie avec le droit de propriété et les convenances de l'agriculture.

Après avoir songé à accroître la production, je m'occuperais des moyens de lui ouvrir de larges débouchés. Pour y parvenir, je ferais le sacrifice d'une industrie sans importance et sans résultats, et j'admettrais tous les genres d'importations qui n'entreraient pas en concurrence avec les produits du sol.

Je ferais, moins dans la législation que dans l'esprit de la magistrature et le personnel des magistrats, des changemens réclamés par l'intérêt général et indiqués par la clameur publique. La justice prendrait une marche plus active; elle se rendrait avec impartialité; ses décisions ne seraient plus l'objet d'un honteux encan. Elle deviendrait telle qu'en inspirant une confiance qui, maintenant, n'existe pas, elle attirât dans le pays des capitaux qu'en

[1] Ce prétendu droit, qui permet de promener les troupeaux de *Trapani* à *Messine* et de *Palerme* à *Syracuse*, s'oppose aux clôtures, à la conservation et à la plantation des bois. Il entraîne la dévastation des campagnes les mieux cultivées, sans que les possesseurs du sol trouvent dans la loi une protection contre ses abus et les violences dont son exercice s'accompagne.

repousse le manque de protection dont ils sont frappés [1].

Je ferais cesser les concussions exercées ouvertement partout et sous tous les prétextes, par les agens secondaires de l'autorité.

Je voudrais que les chefs de l'administration cessassent d'être des inutilités salariées, et qu'ils révélassent leur existence autrement que par les bougies qui éclairent leurs loges aux spectacles [2].

Ainsi distribuée et administrée, la Sicile verrait son sol prendre de l'intérêt pour ses habitans, son aspect s'embellir aux yeux du voyageur. Elle recouvrerait des droits à la réputation dont elle a joui, et que lui a fait perdre une négligence de plusieurs siècles. Elle serait ce que son climat, sa fertilité, sa position géographique veulent qu'elle soit : un pays riche de son agriculture, de son commerce, de son industrie. Elle serait ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle ne saurait être, tant qu'elle restera stationnaire et presque se complaisant dans son état d'abandon.

Sans doute on me demandera à quelle forme de gouvernement je confierais la réalisation de mon utopie. Je n'hésiterai pas à répondre que je n'en veux pas d'autre que celle qui existe. La Sicile est un de ces pays qui ont essayé tous les modes de gouvernement, sans s'être trouvés parfaitement bien d'aucun. Des premières, cette con-

1 Il n'est pas un étranger qui ose acheter une propriété en Sicile, certain qu'il est de perdre tous les procès qu'il aura à soutenir, et que multipliera la connaissance que l'on a de cet état de choses. De là la dépréciation de valeur du sol, et la facilité de faire des placemens à un intérêt de huit et dix pour cent.

2 Les fonctionnaires militaires et civils ont, suivant leur grade, une ou plusieurs lumières dans leurs loges.

trée a eu des lois municipales, des parlemens, une part enfin dans le gouvernement et l'administration. Des premières, elle a pu reconnaître que ce mode avait ses inconvéniens comme le despotisme. Les prétentions de ceux de ses citoyens qu'elle faisait participer à la direction de ses affaires n'ont été ni plus modérées, ni plus désintéressées, ni moins vexatoires que celles des dépositaires immédiats du pouvoir ; et son histoire est là pour appuyer cette assertion que sans doute bien des gens trouveront mal sonnante. Mais, en maintenant l'autorité sous la forme qu'elle a, je lui imprimerais plus d'action. Je l'initierais davantage dans la connaissance des intérêts généraux. Je la mêlerais même avec ceux des localités. Je ferais passer sa disposition à intervenir partout, des affaires insignifiantes dans celles où elle pourrait se montrer avec dignité pour elle, avec avantage pour la chose publique. Je la ferais aider par des corps composés d'hommes éclairés, dont les attributions ne s'élèveraient pas cependant au-delà du conseil, sauf à accorder davantage lorsque l'on se serait assuré de la sagesse avec laquelle ils agiraient. J'éviterais en un mot des changemens dont l'effet le plus positif serait de distraire les esprits des intérêts réels du pays, pour les tourner vers des intérêts imaginaires. Une funeste expérience me rend prudent jusqu'à la timidité, en fait d'innovations ; et je professe cette doctrine, qu'en matière de gouvernement, à moins qu'il ne soit détestable et en opposition avec les principes sur lesquels la société est basée, le meilleur est celui qu'on a.

Par une habitude qui subsiste alors que je n'ai plus à en faire l'emploi, ces idées de perfectionnemens et d'améliorations me suivaient partout dans mon voyage en Sicile. Elles me faisaient illusion en me reportant au temps où

j'avais des occasions fréquentes de faire l'application d'idées du même genre. Elles faisaient distraction à ce qu'il y a de vague, d'incertain, d'inutile dans le mode d'existence qu'il me faut subir. Grâce à elles, je cheminais sur un mauvais mulet à travers les sentiers rocailleux de la Sicile, comme autrefois sur un beau cheval à travers les plaines désertes des Landes. J'aurais pu trouver bien grande la différence entre la réception qui m'attendait sur la terre d'exil et l'accueil qui m'était réservé dans mon pays. Mais la résignation me faisait trouver passable le repas de l'auberge. Sans doute aussi elle amolissait le matelas de paille sur lequel il me fallait reposer; car je m'endormais sans faim et je m'éveillais sans fatigue. De tout cela, je tire la morale qu'une position est bonne ou mauvaise, suivant qu'on lui résiste ou qu'on a la sagesse de s'en arranger : morale consolante parce que, jusqu'à un certain point, elle fait dépendre le bonheur de la volonté.

Je rêvais, comme on le voit; mais quand venait le réveil, je me retrouvais étranger aux jouissances de la patrie, éloigné des affections de famille, détaché du sol que j'aurais pu améliorer, marchant à la surface de la société sans pouvoir y pénétrer, traitant ses intérêts sans m'y associer, semant des idées qui se perdaient sans rien produire. Je me retrouvais ce que je suis.... un proscrit!

§ XXIII.

RÉSUMÉ.

J'ai dit, avec une complète absence de préventions, ce que j'ai vu, ce que j'ai étudié en Sicile. Peut-être me demandera-t-on si, en résumant mes observations, je pense que ce pays justifie la réputation que les poëtes et les voyageurs, gens à fictions, lui ont faite, sous la rapport de la beauté des sites, de la fécondité du sol, de la riche décoration des paysages. Je répondrai : OUI ET NON.

Lorsque la perspective recule assez pour que les objets qui la composent ne puissent être analysés ; lorsque les montagnes présentent seules leurs masses imposantes, et leurs gracieuses découpures, et la variété des teintes qui les colorent et qui, nulle part, n'ont un tel éclat, et la bizarrerie de leurs bouleversemens ; lorsque l'on sait se passer des premiers plans ou que le hasard en fournit ;

lorsque l'on n'exige pas d'un paysage des arbres pour l'ombrager, des hommes et des troupeaux pour l'animer, la Sicile, éclairée par un ciel toujours pur, apparaît comme un des plus beaux pays du monde. On pourrait la juger comme son histoire : l'ensemble est plein d'intérêt, les détails en sont pénibles.

Si l'on veut analyser ce que l'on voit, même ce qui surprend du charme ; si l'on pénètre dans ces villages, dans ces villes à situations pittoresques, on trouve des maisons basses, dont une ou deux pièces sans plafonds, sans cheminées, sans vitres, font toute la distribution, alignées dans des rues à pentes rapides, sans pavés, couvertes d'immondices. Quelques palmiers, quelques tiges d'aloës s'élancent élégamment à travers leurs murs en ruines ; et voilà pour le peintre un sujet de tableaux, pour l'amateur des arts un sujet d'extase. Mais les malheureux qui vivent là exposés à tous les genres de privations ; à toutes les rigueurs d'un climat dévorant, à toutes les incommodités qui en sont les accessoires obligés, partagent-ils cet enthousiasme? Non. Ils souffrent ; et, pour toute faveur, pour toute compensation, la Providence les prive de la réflexion et leur donne à la place l'habitude. Ils vivent comme leurs pères ont vécu, comme vivront leurs enfans, sans savoir ni pourquoi ni comment, et sans s'inquiéter pour le deviner. Ils chantent sans joie, tant que dure le jour, les airs mélancoliques répétés sur leur berceau ; et quand vient la mort, ils regrettent la vie comme si elle leur avait procuré le bonheur. C'est là comme partout.

Le voyage de Sicile est, à mon avis, une de ces excursions qui ne sont agréables que lorsqu'elles sont terminées. Les jouissances que l'on en rapporte se résument par ces mots : *Je l'ai fait.* Ce que le pays présente

de beau est séparé par de grandes distances. Dans les intervalles, on ne trouve que des scènes d'aridité pour le sol, de misère pour les habitans. Les routes sont détestables ; les moyens de transport incommodes ; les auberges sales, dénuées de tout ce que l'on voudrait y rencontrer, pourvues de tout ce qui devrait les faire éviter. Des montagnes, jetées sans ordre, offrent, pour toute végétation, de rares plantations de vignes, d'oliviers et de mûriers, et une profusion de plantes grasses de l'espèce appelée *figuier d'Inde*. Dans quelques vallons, la verdure foncée des orangers et des citronniers; près des ruisseaux et dans le lit des torrens, celle des lauriers-roses, tranchent avec la teinte pâle des plantes sans vigueur qui croissent dans les crevasses des rochers, sans en faire disparaître les pointes stériles. A chaque pas, on a à traverser des torrens, et on est attristé par l'aspect de désolation qu'ils traînent avec eux. Des débris de monumens grecs ou romains indiquent l'emplacement qu'occupaient des cités autrefois célèbres et maintenant détruites et oubliées. Quelques villes bâties par les Sarrasins et les Normands se montrent à moitié ruinées sur des pics presque inaccessibles. Si des villages modernes se sont élevés dans les vallons et près des routes, on voit que l'aisance n'a jamais dû les habiter, et que la prévision d'un état plus heureux n'est pas même entrée dans les calculs de ceux qui les ont construits.

Telle j'ai vu la Sicile. Avec ses habitudes, ses institutions, son ciel même tout éclatant qu'il soit, ce pays ne me semble pas devoir procurer du bonheur à la population qui l'habite. Ce que je puis dire avec plus de certitude, c'est qu'il ne procure pas du plaisir et leurs aises aux voyageurs qui le visitent.

ROYAUME DE NAPLES.

[Suite.]

ROYAUME DE NAPLES.

§ XVI.

REGGIO.

Pour passer des côtes de Sicile sur celles de Calabre, je m'embarquai sur un *speronaro*, longue barque à laquelle huit, dix, quelquefois douze rameurs impriment une marche rapide. Ces hommes sont debout et ajoutent à la force de leurs bras le poids de leur corps, pour les aider à pousser la rame qui plonge peu dans l'eau, mais dont les coups sont très-répétés. Tout pénible que soit cet exercice, ils ne l'interrompent pas pendant toute la durée de leurs voyages. Ils mangent, ils boivent en ramant. Ils chantent, ils rient, ils content des histoires. En général, cette

classe paraît avoir une gaieté qui est refusée au peuple sicilien.

Après une traversée de trois heures, je débarquai à *Reggio*, entrepôt principal et très-animé du commerce de la Calabre. La ville n'est pas belle. La faute n'en est pas aux tremblemens de terre qui ne manquent pas d'en renverser des parties entières chaque fois qu'ils se renouvellent. Les habitans reconstruisent sur l'emplacement et le plan des maisons détruites, et ils perpétuent ainsi, dans leur ville, les rues étroites et tortueuses, les places irrégulières, la mauvaise distribution qu'elle avait à l'époque de sa fondation. Ils se confient sans doute sur ce que fort peu d'étrangers seront appelés chez eux par la curiosité, et viendront leur adresser des reproches mérités sur leur défaut de goût et de convenance.

A *Reggio*, on observe des costumes particuliers au pays. Les galons d'or et de soie, les découpures de rapport sur les habits, les couleurs tranchant les unes sur les autres, caractérisent l'habillement des deux sexes. Si les femmes voulaient apporter dans leur mise autant d'ordre qu'elles y mettent de coquetterie, elles pourraient en tirer un assez bon parti. Un corset ouvert en velours bleu ou rouge, garni de galons en or, des jupes courtes et la coiffure en toile blanche adoptée dans toute l'Italie méridionale, voilà leur toilette du dimanche. Les hommes ont une veste à petites basques, un gilet à boutons d'argent, des culottes courtes, et, pour tenir lieu de bas, des espèces de guêtres fixées à larges plis autour de la jambe par des cordons qui servent à attacher une chaussure faite de peau de chèvre non préparée. Un chapeau terminé en pointe et garni de plusieurs rangées de ganses en or surmonte un bonnet de laine brune ou rouge, dont l'extré-

mité retombe sur une oreille. Un manteau de couleur foncée, orné de broderies en laine, que l'on jette sur une épaule, donne à l'ensemble de la mise un air drapé qui la rend fort pittoresque. Les jours de travail, on ne voit que des parties en lambeaux de ces costumes. En Calabre, comme dans le reste de l'Italie, tout est sale et désordonné.

A une taille élevée, à des formes très-prononcées, les Calabrais joignent une expression de physionomie et une pose qui annoncent de la détermination. Il y a beaucoup de sang grec dans ces figures à yeux noirs, à profil droit, à teint basané. Il n'y en a pas moins dans ces caractères de feu, toujours disposés à se laisser emporter par des passions violentes, quelquefois comprimées, jamais découragées, qui s'exercent au mal, faute d'avoir un autre emploi de l'énergie qui les tourmente, et qui tournent au brigandage quand aucune déviation ne se présente pour attirer ailleurs leur excès d'activité. A voir les Calabrais, on les juge faits pour animer une scène de grand chemin, poser avec dignité sur une pointe de rocher et dicter des conditions de rançon à des voyageurs terrifiés. La plupart marchent armés de carabines. En joignant à leur costume habituel deux longs pistolets et un poignard, voilà des bandits qui ne laissent rien à désirer.

§ XVII.

BRIGANDS.

C'est dans les Abruzzes et dans la Calabre que l'on place les scènes de brigands dont, vraies ou fausses, on fait peur aux étrangers qui, de retour chez eux, ne manquent pas d'en enluminer leurs récits. On sait que les brigands italiens sont les modèles du genre. La peinture les représente un chapeau pointu sur l'oreille, un scapulaire au cou, un chapelet au bras, une carabine à la main, quatre pistolets à la ceinture, une femme bien endimanchée allaitant près d'eux un enfant, ou partageant avec un gros chien le soin de veiller sur eux quand ils dorment. Les écrivains donnent avec une égale vérité des détails sur leurs mœurs. Ils les font féroces et généreux, volant brutalement et se ruinant en bonnes œuvres, tuant et faisant dire des messes. Ils ont les honneurs du mélodrame. Faut-il s'étonner s'ils sont devenus classiques?

Malgré le bruit que l'on en fait, il en est maintenant des brigands sur les grandes routes comme des lazzaroni dans le rues de *Naples*. Il faut presque les chercher pour les rencontrer. Cependant le hasard peut procurer une de ces chances, et il est prudent de les prévoir et de s'arranger de manière à en rendre les suites le moins fâcheuses possible. Le meilleur moyen est de ne pas porter d'armes, et de se munir d'un peu d'argent; les armes supposent et donneraient *peut-être* la tentation de s'en servir. Je dis *peut-être*; car, depuis l'invention des pistolets, j'ai entendu citer fort peu d'occasions où l'on ait essayé de les employer contre des voleurs; et bien des gens, s'ils étaient de bonne foi, imiteraient ce pacifique bourgeois qui laissait les siens à la maison de peur qu'on ne les lui prît sur la route. En porter est donc une vaine démonstration. Tenter de s'en servir, serait dans beaucoup d'occasions une dangereuse imprudence. Les brigands ne font pas consister leur point d'honneur à égaliser leurs forces avec celles des gens qu'ils attaquent; ils marchent en nombre imposant et armés de toutes pièces. En tuer un ou deux, serait la chance la plus favorable; et ne fût-ce que par calcul, et afin d'ôter aux braves l'envie de résister, ils ne manqueraient pas de venger par l'assassinat la mort de leurs camarades. Mieux vaut donc réserver sa valeur pour de plus dignes occasions, et disposer pour les brigands, en cas de rencontre, une somme au moyen de laquelle on puisse composer pour sa vie et pour les effets que l'on porte avec soi. Il faut ajouter à cette précaution celle de ne pas voyager avec des effets trop précieux et d'un facile transport, car ces messieurs seraient très-accessibles à la tentation de se les approprier.

La civilisation a aussi pénétré parmi eux. Elle a telle-

ment adouci leurs mœurs et amélioré leurs procédés, qu'à défaut de l'argent que l'on n'a pas à leur donner, les brigands, au lieu de tuer, se bornent à emmener avec eux et à garder jusqu'à rançon les voyageurs qui leur tombent entre les mains.

Grâce aux mesures prises par le gouvernement napolitain, la sûreté des routes fréquentées est à peu près assurée par des patrouilles à pied et à cheval qui y circulent continuellement, le jour comme la nuit [1]. Ce n'est donc que sur des chemins détournés et près des lieux déserts où la curiosité appelle des étrangers, que le péril est à redouter. Lorsque l'on s'expose à ce genre de danger, il est sage de ne pas négliger les moyens d'en diminuer les conséquences.

Autrefois la vie de voleur était celle d'une grande partie de la population calabraise. La profession s'exerçait assez en grand pour qu'elle pût s'associer presque ouvertement avec des moyens d'existence plus exempts de chances dangereuses. Un gouvernement de conquête a passé par là. Il a employé à la destruction du brigandage l'énergie qu'il tenait de son origine. La mort des brigands a été son moyen; et ce moyen, il ne l'a pas épargné. Un général aux formes gracieuses, à la parole pleine d'humanité, vint dans la Calabre. D'une voix douce, il déclara qu'il ferait pendre ou fusiller quiconque serait rencontré porteur d'une arme. On ne crut pas qu'une menace qui ne s'accompagnait pas d'une parole dure et d'un air rébarbatif dût avoir son effet. On continua à porter des armes, à dévaliser et à assassiner. La voix douce ordonna les fusillades.

[1] Ces précautions ne doivent pas cependant inspirer une confiance absolue. De temps à autre, des vols sont commis, même aux portes de Naples.

Pas une balle ne manqua le but. Malgré des actes nombreux de sévérité, le brigandage continuait. Le général M..... ordonna que tous les soirs chaque habitant fit constater sa rentrée dans ses foyers par le commandant militaire de sa paroisse. Le lendemain, la négligence à remplir cette formalité était punie par la mort. Prononcé souvent par un caporal, l'arrêt était sans appel et son exécution immédiate.

Le général jugea qu'un brigand ne vit pas plus qu'un honnête homme de l'air qu'il respire; et afin d'ôter aux gens de cette profession tout moyen de subsistance, il défendit aux habitans de sortir de leurs maisons avec quoi que ce fût qui pût servir de nourriture. L'infraction à cette défense était punie de mort, seule pénalité qui fût admise dans le code criminel de ce nouveau Dracon. On fusilla par-ci, par-là, quelques centaines de misérables qui croyaient pouvoir emporter leur déjeuner dans les champs [1]. Les balles mirent grand nombre de Calabrais hors d'état de continuer leur ancienne profession. Le bruit des fusillades effraya le reste; et après deux ans de persévérance et d'inflexible sévérité, le pays fut tellement purgé de voleurs que si, comme Rollon, le général M...... avait porté une chaîne d'or, il aurait pu la suspendre à une branche d'arbre sur le bord d'un chemin, sans craindre que personne eût la fantaisie de se l'approprier. Il s'éloigna, et ce ne fut que long-temps après que l'on se fut assuré qu'il ne reviendrait pas, que quelques gens, parmi les plus hardis, s'aventurèrent à alléger de leur bourse la

[1] On montre sur la route, à quelque distance de *Monte-Leone*, un arbre auquel fut pendue une *une fille de seize ans*, dans la poche de laquelle on avait trouvé quelques châtaignes.

charge que portaient les voyageurs. Maintenant on vole, on tue même quelquefois, mais sans que cela soit passé en règle générale ; et on se contente de cet état de choses, juste milieu entre le brigandage d'autrefois et la répression un peu vive qui y avait mis un terme.

Ce brigandage au reste ne s'exerce guère que sur les habitans. Peut d'étrangers ont la pensée de voyager en Calabre. Qu'iraient-ils y voir, y chercher? Les agrémens de la vie? Ils ne les trouveraient pas dans une contrée séparée par ses mœurs, plus encore que par sa situation, du reste de l'Europe. Des moyens d'industrie? Pâtre, laboureur ou brigand, quelquefois tout cela ensemble, voilà les seules ressources qu'il aurait. Il n'y a rien là de bien attrayant. Une satisfaction de curiosité? Il courrait risque de ne pas rapporter chez lui le résultat de ses observations. Peu d'étrangers ont donc à souffrir du genre de métier que se sont créé bon nombre de Calabrais. Quant à moi qui ai traversé leur pays sans y faire de mauvaises rencontres, je n'ai pas le droit de leur adresser le moindre reproche à ce sujet. Je les tiens donc pour les plus honnêtes gens du monde ; mais, en même temps, pour les plus insoucians sur les aisances de la vie, les plus éloignés d'une civilisation quelconque, les plus grossiers et les plus sales qui existent sur le continent européen.

§ XVIII.

AGRICULTURE.

L'agriculture est plus soignée en *Calabre* qu'elle ne l'est dans beaucoup de parties de l'Italie. Si les assolemens n'y sont pas mieux entendus, on y sait faire au moins un meilleur usage de la charrue et des engrais. La race des moutons y est l'objet de soins bien dirigés, et elle a reçu de notables perfectionnemens. On y élève en grand nombre des chevaux de médiocre apparence, mais très-propres à résister à une fatigue même excessive. Le mûrier, l'olivier et la vigne sont partout bien cultivés.

Ces observations s'appliquent aux propriétés de peu d'étendue. Celles contraires ont lieu à l'égard des espaces plus considérables. J'en ai demandé la raison, et j'ai appris que les moindres fractions du sol se trouvaient, depuis peu d'années seulement, entre les mains d'individus

qui jusque-là n'avaient rien possédé ; que créanciers de quelques grands seigneurs possesseurs presque exclusifs du sol, ils avaient enfin obtenu des portions de terre en paiement de leurs créances ; et que soit qu'ils fussent entraînés par le charme de leur nouvelle situation, soit que l'intérêt les stimulât, ils donnaient à la culture des soins dont se dispensaient les anciens propriétaires ; que ceux-ci continuaient à régir les terrains encore immenses qui leur restaient, avec l'incurie que, dans tous les temps, ils avaient apportée dans leurs affaires, et qu'en dépit des ressources qu'ils auraient pour recouvrer une existence brillante, ils en préféraient une médiocre, malaisée même, mais qui ne les arrachait pas à leur habitude de laisser-aller et à leur passion de négligence [1].

Cette dernière observation, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'en constater l'exactitude. A Naples, on m'a fait remarquer, dans la société, des hommes dont les habits un peu fanés étaient couverts de plaques et de cordons, et qui avaient à peine les moyens de payer la course de la

[1] Le prince M....i, que j'ai vu à Naples, où il vit dans un état de malaise qu'il ne cherche pas à dissimuler, m'a raconté qu'héritier d'une fortune immense, malgré les dettes dont elle était grevée, il avait donné tous ses soins à leur acquittement, et qu'il y était parvenu ; mais que, fatigué de la peine qu'il lui avait fallu prendre pour une opération qui lui était commandée par l'honneur, il ne voulait pas la renouveler pour ce qui n'intéressait que sa convenance personnelle ; qu'il avait calculé ce qu'il lui en coûterait d'efforts pour mettre en valeur les biens encore très-considérables qui lui restaient, et de contrariétés pour supporter une existence très-médiocre, et qu'il avait trouvé un grand avantage à se décider pour cette dernière. Il ajoutait qu'il était résolu à persister dans le parti qu'il avait pris.

On m'a assuré que cette manière de raisonner et d'agir est fort répandue en Italie, avec cette différence qu'ordinairement on l'applique à ses créanciers comme à soi-même.

voiture de place qui les apportait. Ils possédaient cependant des terres d'une grande valeur ; mais, pour leur donner cette valeur, il faudrait s'absenter de la capitale, se condamner à une vie de surveillance, de soins, d'isolement, d'ordre surtout. Ils trouvaient plus commode de s'imposer des privations.

§ XIX.

SITUATION DE LA CALABRE.

En Calabre, dans cette contrée resserrée entre deux mers et dont la position est si favorable à l'emploi et à l'exportation des bois, il existe des forêts magnifiques qui restent inexploitées. La raison s'en trouve dans le manque de routes et dans le défaut de moyens ou de volonté, de la part du gouvernement et des localités, pour en ouvrir. Dans l'état actuel des communications, il y a impossibilité absolue de transporter quelque chose que ce soit, qui par son poids ou sa dimension dépasse la charge d'un mulet. On ne songe donc pas à tirer parti des forêts, au grand détriment de leurs possesseurs et de la société, qui y trouveraient de précieuses ressources.

Depuis que le soufre a rencontré un genre d'emploi et acquis une valeur qui, jusqu'à ces derniers temps, n'a-

vaient pas même été soupçonnés, on s'est mis, en Calabre, à la recherche des mines qui le procurent. Le succès a déjà couronné plusieurs tentatives; et on a lieu de penser que le pays trouvera bientôt, comme l'a fait la Sicile, une source de richesses dans ce genre de produits.

Privée de tout ce qui attire, pourvue de tout ce qui repousse les voyageurs, la Calabre participe moins que tout autre pays aux avantages résultant de la communication des idées. Personne ne vient y apporter les siennes et y révéler ce qui se passe ailleurs, parce que l'on ne pourrait rien obtenir en retour. Aucun de ses habitáns ne va faire des moissons d'intelligence dans les autres contrées, pour en enrichir celle qui l'a vu naître. Aussi cette contrée semble-t-elle en être encore, sur bien des points, à la civilisation des Grecs qui l'ont colonisée, moins cependant ce que lui en a fait perdre la domination des Sarrasins et des Normands qui a passé comme un torrent dévastateur.

Le gouvernement napolitain poursuit l'ouverture d'une grande communication entre sa capitale et l'extrémité de la Calabre; mais cette entreprise s'exécute avec lenteur. On ne fait pas assez pour que d'autres communications se rattachent à celle-ci; et l'incontestable bienfait de ce qui a déjà été terminé ne produit jusqu'à présent que de faibles résultats.

Je n'oserais dire qu'en Calabre, ce que faute d'une autre expression, on a la courtoisie d'appeler une auberge, soit plus mauvais que ce que l'on rencontre en Sicile; mais certes ce n'est pas meilleur. C'est le même dénuement, la même malpropreté, et peut-être plus de grossièreté encore de la part des hôtes.

Les villes offrent aussi peu de ressources aux voyageurs dans un pays que dans l'autre. Il faut se munir au

départ de toutes les provisions dont on aura besoin pendant la durée de la route, sous peine de ne pouvoir remplacer celles que l'on aurait épuisées.

Le pays est montagneux sans être pittoresque. Les tremblemens de terre qui, dans bien des endroits, l'ont déchiré, ont ramené à la surface du sol ce qui, lors de sa formation, était entré dans sa composition intérieure. Les effets de ces terribles phénomènes se font en outre remarquer aux nombreuses crevasses qui règnent du haut en bas de presque tous les édifices.

La route traverse, entre autres villes mal bâties et mal habitées, *Monte-Leone* et *Cosenza*, place forte au pied des Apennins. Elle reçoit de l'inégalité du pays des contours qui la rendent désagréable et incommode à parcourir. Quelques milles avant *Eboli*, et à sa sortie de montagnes dépouillées de toute espèce de végétation, elle se prolonge à travers une plaine bien cultivée à l'extrémité de laquelle est *Salerne*.

§ XX.

TEMPLES DE PESTUM.

D'*Eboli*, on se détourne ordinairement pour aller visiter des monumens qu'une antiquité bien reculée a légués aux générations qui ont passé depuis trois mille ans, et à un grand nombre de celles appelées à leur succéder. A peu de distance de la mer, on aperçoit à l'horizon et se détachant sur les landes d'un désert, trois édifices longtemps aussi ignorés que s'ils avaient été perdus au milieu des sables de la Libye, et dont, chose incroyable, mais vraie, la découverte encore assez récente est due au hasard. Ce sont les temples de *Pestum*, les monumens les plus vastes, les plus parfaits de style que le génie et la puissance de la Grèce aient créés en Italie. Ils existaient avant *Rome*. Ils l'ont vue naître, s'élever, grandir, décroître, tomber. Ils sont là impassibles, attendant d'autres

renversemens d'empires, dont les ruines rouleront autour d'eux sans les ébranler. Ils resteront tant que le sol qui les porte ne s'ouvrira pas pour les engloutir, bravant la fureur des élémens comme celle des hommes, défiant le temps et paraissant ne devoir finir qu'avec lui.

Le plus beau des trois temples, celui que l'on croit avoir été consacré à Neptume, est placé au milieu des deux autres. Son toit, sa voûte ont disparu; mais les six colonnes cannelées qui formaient son portique en supportent encore le fronton. Les colonnes dont se composait son enceinte sont encore réunies par une corniche. Celles qui entouraient la *cella* continuent à en dessiner la forme. Plusieurs de ces dernières sont surmontées par des *colonilles* sur lesquelles on doit supposer que le toit reposait.

Tout près de ce temple, subsiste dans un égal état de conservation un édifice que l'on croit avoir été un lieu où l'on rendait la justice. Il ne diffère de l'autre que par ses proportions qui sont plus réduites, et par une rangée de colonnes qui le coupe en deux parties égales dans le sens de sa longueur.

Le temple de Cérès, d'ordre dorique comme les deux autres, n'a pas de colonnes intérieures.

Près de ces temples, on a découvert, depuis peu de temps, les restes d'un temple, d'un théâtre et d'un amphithéâtre romain.

Des murs de construction pélasgique déterminent l'enceinte carrée de *Pestum*. Ils sont composés de gros blocs taillés, posés sans ciment et servant de revêtement intérieur et extérieur à des jetées de petites pierres. Protégés par eux, des rosiers dont parle Virgile, et qui, dans nos jardins, portent encore le nom de la cité où ils étaient

cultivés, couvrent le sol qu'elle occupait. C'est, avec les traditions qui présentent *Pestum* comme un lieu de délices, tout ce qui reste de cette ville colonisée par les Sybarites, et à l'anéantissement de laquelle les Sarrasins et les Normands ont successivement employé leur rage de destruction. De nos jours, *Pestum* est devenue un marais près duquel les curieux qui vont visiter ses ruines ne trouvent pour s'abriter qu'une cabane transformée en cabaret, et pour leur servir de guides, que quelques mendians au teint livide, à l'air maladif, au ventre ballonné.

Le pays qui environne *Pestum* était naguère entièrement inculte. On y a essayé des défrichemens qui promettent d'heureux résultats, mais qui produisent l'effet particulier à ce genre d'entreprise. L'ouverture d'un sol vierge ou au moins abandonné pendant une longue suite d'années, occasione des maladies dont bien peu des individus qui, les premiers, osent s'y fixer, savent se garantir. L'aspect de cette contrée est maintenant plein d'intérêt. Divisés par bandes de soixante, de quatre-vingts, les ouvriers se montrent occupés de leurs travaux, tantôt réunis pour le repas, et toujours avec le pittoresque de leur costume, toujours tels que, dans ses immortelles compositions, Salvator Rosa représentait leurs ancêtres. Tandis que les uns ne conservent que les vêtemens les plus indispensables et laissent à découvert des membres fortement musclés, d'autres sont vêtus de peaux de chèvres. Quelques-uns se drapent dans des manteaux de couleur brune. Tous sont coiffés du chapeau calabrais.

Près de là, le buffle, indice assuré d'une culture qui commence et d'un sol marécageux, ingrat, difficile à traiter; le buffle, dis-je, pâture au milieu des joncs et des roseaux. Quelques hommes à cheval courent à travers les

troupeaux, en détachent un certain nombre d'animaux, et, à l'aide de longues perches terminées par un aiguillon, les chassent dans la direction qu'ils veulent leur faire prendre.

Au lieu de maisons que l'on n'a pas encore osé construire sur une terre insalubre, on voit quelques huttes en roseaux. Des montagnes arides, dont les flancs sont parsemés de chétives habitations, bornent, d'un côté, le paysage qui, de l'autre, se termine par une plage de sable et une mer sans vaisseaux.

§ XXI.

GOLFE DE SALERNE.

De *Pestum* à *Salerne*, une route nouvellement tracée a encouragé de vastes défrichemens. Le pays se meuble de fermes. Ce n'est qu'aux approches de la ville que l'on trouve des villages, de grands arbres, des plantations d'oliviers, des signes enfin d'une culture déjà ancienne.

Salerne occupe l'intervalle qui s'étend entre une montagne et la mer. Elle ne se recommande que par son université et le souvenir d'une école de médecine autrefois célèbre, maintenant supprimée, deux choses d'un faible intérêt pour un étranger, et par une cathédrale où l'on voit des restes bien conservés d'antiquités. Sans port (car on ne peut donner ce nom à une crique formée par un mauvais môle), son commerce est presque nul. D'un quai spacieux et bien entretenu, la vue embrasse l'immensité du golfe auquel la ville donne son nom.

Pour se rendre à *Amalfi*, le trajet est si court, que l'on ne résiste pas au désir de visiter cette ville dont la position est si pittoresque, et les îles où Ulysse eut à se défendre des séductions employées par les sirènes pour l'attirer.

Lorsque je fis cette excursion, le temps était beau, la mer parfaitement calme. La barque qui me portait longeait la côte à une faible distance et de manière à ce qu'aucun de ses gracieux détails n'échappât à ma vue. Des bourgades occupent le fond des vallons, partout où une plage inclinée et recouverte d'un gravier fin offre un refuge aux bateaux de pêche et les moyens de les tirer sur le rivage. Au sommet des montagnes, sont groupés des hameaux dont les maisons de couleurs variées et de capricieuse architecture, apparaissent au milieu de treilles supportées par des piliers. Le soleil se levait derrière les montagnes de *Pestum*. Ses rayons se réfléchissaient en longues lignes dorées sur les flots et donnaient un ton plus vif aux roches rougeâtres que ne revêtait pas la verdure des caroubiers ou celle plus pâle des oliviers et des figuiers d'Inde. A des distances très-rapprochées, des tours carrées destinées à la défense des points accessibles de la côte, témoignaient, par leur délabrement actuel, de la sécurité dont jouit la société depuis la destruction des pirates : dernier acte d'un gouvernement qui allait tomber! dernier bienfait dont un roi qui fuyait devant la révolte marquait la route qui le conduisait à la terre d'exil! La France abusée a méconnu la gloire et les avantages de l'expédition d'Alger. Faut-il s'étonner si, à son exemple, l'Italie se croit dispensée de reconnaissance envers le prince auquel elle est redevable de l'affranchissement du honteux tribut d'humiliations, d'argent et d'hommes, qu'elle acquittait à un forban?

De place en place et toujours sur un rocher au fond d'une crique où les barques trouvent un asile, une chapelle présente à la piété des marins l'image d'une madone ou de quelque saint sous le patronage duquel le pays s'est placé. Pendant le jour, la couleur blanche de l'humble édifice; pendant la nuit, la lueur du cierge qui brûle en l'honneur de l'image révérée, servent de direction et de fanal.

Ce n'est pas seulement par sa courbe régulière et son imposante étendue que le golfe contribue à la beauté du tableau. Les barques qui le sillonnent ont une forme qui leur est particulière et lui impriment un aspect que n'ont pas les autres mers. Leurs mâts très-courts supportent de longues voiles latines. Leur coupe élégante donne l'idée de leur extrême légèreté. Chaque fois qu'une de ces embarcations s'approche d'une autre, il s'établit, entre les marins qui les montent, des échanges de plaisanteries et de joyeuses conversations qui semblent les distraire des fatigues de leur pénible métier.

Après avoir doublé un rocher qui s'avance dans la mer, on traverse une baie dans l'enfoncement de laquelle est la petite ville de *Maïo.* Sur l'escarpement des montagnes, on remarque des habitations placées à la sommité d'une série de terrasses destinées à recevoir des plantations d'orangers et de citronniers. En tournant ses regards vers le point d'où l'on est parti, on admire une côte dont les plans sont disposés comme ils auraient pu l'être par le pinceau d'un peintre habile, pour harmonier les lignes d'une magnifique perspective. Placées sur des pics arrondis, se succèdent *Nola*, *Evola*, *Vietri*, et *Salerne* dont l'éloignement ne laisse de distinct que l'ensemble de la ville et la masse grisâtre de son château normand, cons-

truit sur le gradin inférieur d'une montagne taillée en ressauts nombreux.

De la baie de *Maïo*, on passe dans celle d'*Amalfi*, petite ville de forme étrange, pittoresque et conséquemment incommode, dont les rues étroites et escarpées se prolongent à travers des ouvertures pratiquées dans les rochers, dont les maisons, détachées comme des bas-reliefs sur la paroi verticale de deux montagnes, présentent la bizarrerie de leurs décorations. On se hâte de sortir d'*Amalfi* pour monter, par un escalier construit en corniche le long de la mer, à une auberge qui remplace un couvent de capucins creusé plus que bâti dans le rocher.

De là l'œil exerce toute sa portée sur le golfe de *Salerne*, sur les montagnes qui en circonscrivent une partie, sur la plage unie qui s'abaisse presque au niveau de la mer, sur la chaîne qui forme le promontoire de *Licosa*. Cette perspective est une des plus riches dont on puisse jouir. Sans rien perdre du charme de son ensemble, elle reçoit un grand attrait de la mobile variété qu'on lui imprime en parcourant la côte. Les sentiers destinés à faire communiquer entre eux les villages qui bordent la mer, favorisent des excursions délicieuses et font découvrir les sites les plus remarquables. Il faut aller à *Amalfi*, non pour visiter cette ville singulière, mais pour en faire le point de départ de promenades d'un grand intérêt.

D'*Amalfi* on peut se rendre à *Castellamare* par un sentier rocailleux et très-dangereux dans quelques places. Je préférai revenir à *Salerne* et suivre la route directe de *Reggio* à *Naples*. Je dus m'applaudir d'avoir pris ce parti, tant est beau le pays que je traversai ! tant il est parsemé d'habitations, de hameaux, de villes ! tant il est gracieusement coupé de vallons et de côteaux ! tant la végétation

et la culture de ces montagnes sont admirables ! Il y a dans ce paysage quelque chose de *suisse*, que relève l'élégance des constructions italiennes, et qu'anime une population nombreuse et dont le mouvement est vif jusqu'à la turbulence. On vante tant *Naples*, que l'on n'a plus d'éloges à donner à la contrée qui l'environne ; et c'est dommage : car, presque autant que la capitale, le pays que je viens de tenter de décrire mérite d'attirer l'attention des curieux.

§ XXII.

AGRICULTURE.

L'agriculture n'est pas le côté brillant de l'industrie napolitaine. Son premier moteur étant la nécessité du travail chez les classes pauvres, et cette nécessité ne se faisant pas sentir d'une manière impérieuse, la production et la consommation en souffrent également. Dans le midi de l'Italie, on consent à récolter, pourvu que l'on ne soit pas obligé de cultiver, ou qu'au moins les soins donnés à la culture n'exigent pas des combinaisons et un labeur trop pénibles. Aussi ces combinaisons et ce labeur ont des limites fort restreintes. La culture des céréales qui réclame des travaux continuels n'a pas, à beaucoup près, le développement dont elle serait susceptible. Elle n'a lieu que sur les terres de première qualité, auxquelles, afin d'éviter des soins fatigans, on ne demande des ré-

coltes que tous les trois ans. La culture des prairies artificielles est presque ignorée. Les engrais sont négligés ou ne reçoivent qu'un emploi irréfléchi [1].

L'importance des cultures s'étend en raison inverse des soins qui doivent leur être donnés. Celle de la vigne occupe parmi elles le premier rang par la masse de ses produits. Elle n'en obtiendrait pas un inférieur sous le rapport de leur qualité, si elle était mieux dirigée et si la préparation des vins était plus soignée. Mais on se borne à planter simultanément des peupliers et des ceps, de manière à ce que les uns prêtent aux autres leur appui. La vigne, abandonnée à la fougue d'une végétation énergique, rivalise de croissance avec l'arbre qui lui sert de support, et mêle ses branches aux siennes, à quelque hauteur qu'elles s'élèvent. Rarement une taille habile en arrête et en dirige l'élan. Des raisins, qui ne sauraient être mauvais sous un climat aussi favorable, atteignent, en dépit de la négligence apportée dans les soins qu'ils auraient dû recevoir, une maturité suffisante; mais comme s'il prenait plaisir à contrarier la nature qui intervient pour réparer son incurie, le cultivateur soumet les produits qu'il a obtenus à une manipulation absurde, et qui leur ferait perdre toute leur valeur, si leur excellente qualité ne luttait encore contre ses efforts pour les détériorer; et le producteur n'est puni que par une réduction sur la qualité supérieure que les produits devraient avoir. Il en résulte que l'exportation en est peu considérable, alors qu'elle pourrait être immense.

Après la culture de la vigne vient celle de l'olivier.

[1] Cette critique est susceptible de quelques modifications dans son application à la culture des environs de *Naples*, où l'on remarque de l'intelligence, de l'activité et une grande dépense de travail.

Beaucoup plus limitée qu'elle ne devrait l'être, beaucoup moins lucrative qu'elle ne le serait si les procédés de préparation de l'huile étaient moins imparfaits, elle donne lieu cependant à une exportation assez notable, puisque sa valeur s'élève à vingt-cinq millions de francs.

Le mûrier joue un grand rôle dans le système agricole napolitain. Telle est la disposition du sol et du climat à favoriser la végétation de cet arbre, qu'il se prête à une double récolte annuelle de ses feuilles. L'industrie locale s'est emparée d'une partie de la soie que l'on obtient, et elle la prépare et l'emploie avec succès.

Le coton a aussi trouvé place parmi les produits de l'agriculture napolitaine. On en récoltait une quantité considérable pendant le blocus continental, parce qu'en raison de ses rapports politiques avec la France, *Naples* fournissait à l'approvisionnement de nos manufactures. Le retour aux anciennes habitudes commerciales a nui à cette branche de culture, à laquelle on n'a pas tenté d'appliquer les perfectionnemens propres à en maintenir le succès.

Malgré l'irréflexion et l'incurie apportées dans toutes les variétés des produits de l'agriculture, le royaume de Naples fournit à l'exportation une valeur de soixante à soixante-cinq millions, somme qui pourrait recevoir un grand accroissement, si l'intelligence et l'activité du cultivateur étaient en rapport avec la prodigieuse fécondité de la terre.

Les possesseurs du sol accusent le gouvernement de ne pas protéger la production agricole avec autant de sollicitude que la production manufacturière. Ils se plaignent de ce que, tandis que les tarifs des douanes se calculent en hausse ou en baisse selon ce qui doit être le plus avanta-

geux à celle-ci, la première voit accroître les charges qui pèsent sur elle, des sommes employées à encourager la seconde.

Quand on voit l'Italien ne travailler qu'autant que le besoin lui impose la nécessité de le faire, on serait porté à croire qu'en ajoutant à ce besoin, le gouvernement a la pensée de lui faire une nécessité plus impérieuse encore de l'emploi de son temps et de ses forces. C'est au moins ce que disent et ce que demandent les industriels. En écartant cette considération, on ne peut se refuser à reconnaître que les sacrifices imposés à la propriété seraient loin d'atteindre le taux auquel ils s'élèvent ailleurs, si l'état d'insouciance qui la régit n'en diminuait le produit, et qu'une meilleure culture les rendrait légers et très-faciles à supporter.

L'agriculture napolitaine soigne peu l'amélioration des races de ses bestiaux. Elle ne leur demande que les qualités indispensables, et néglige le perfectionnement de leurs formes. Les chevaux sont d'une espèce commune et de taille peu élevée, mais infatigables et d'une grande vitesse ; et comme la pitié n'entre pour rien dans le régime auquel on les soumet, ce que l'on en exige et ce que l'on en obtient dépasse toute idée. Si l'on excepte quelques milliers de moutons qui sont l'objet d'une amélioration progressive, on ne trouve dans les Deux-Siciles que des troupeaux d'espèces communes. La race des vaches n'est pas plus perfectionnée. Le traitement employé à l'égard des bœufs est aussi dur que celui usité pour les chevaux. En ce qui concerne les animaux comme en tout, jouir, user, abuser et négliger tout ce qui a un caractère de soins et de prévoyance, est le seul calcul auquel l'on s'arrête.

§ XXIII.

COMMERCE ET INDUSTRIE.

Aussi favorisé par une situation essentiellement commerciale qu'il l'est par la fertilité de son sol, le royaume de Naples ne tirait pas plus de parti de l'une que de l'autre. Ses côtes sont entaillées en golfes, en rades, en ports. Sa position géographique en fait un point central pour le commerce de toute la Méditerranée. Sa proximité du détroit de Gibraltar lui rend faciles des relations avec le littoral du monde entier. Le fret de ses bâtimens est le plus économique de toute l'Europe. Long-temps cependant de si grands avantages ont été méconnus. Son commerce maritime se bornait à un cabotage qui servait au transport de ce que les côtes voisines consommaient de ses produits agricoles. Les expéditions lointaines étaient négligées au point que les objets qu'elles procuraient n'étaient obtenus à *Naples* que de seconde main. Il y avait exportation de quelques denrées; il n'y avait pas retour, ou au moins ce

retour ne s'opérait que par des intermédiaires étrangers, et conséquemment avec perte totale des bénéfices de négociation et de transport pour le commerce napolitain. On ne connaissait pas l'application des capitaux aux entreprises dont les résultats devaient se faire attendre; et on pourrait dire que, ainsi que la navigation, le commerce se renfermait dans les étroites limites du cabotage.

Ce n'est que depuis peu d'annnées que l'on remarque de la disposition à un changement dans cet état de choses. Des traités de commerce, assez habilement combinés, ont donné du développement aux armemens maritimes. Les capitaux, dont les changemens apportés dans la nature et la distribution de la propriété ont rendu la circulation plus active, ont cherché un emploi dans les spéculations commerciales. Le pavillon napolitain n'est plus inconnu dans les ports de l'Amérique; et tout fait présumer que les voyages de long cours ne tarderont pas à entrer dans les habitudes des marins italiens, et que ce qui n'est encore qu'une exception finira par devenir une règle générale. Si, encouragée par des succès, cette disposition se développe, on verra une autre *Tyr* s'élever, et le commerce du monde éprouver une de ces révolutions qui, tant de fois, en ont déplacé le siége et modifié les combinaisons.

Depuis quelques années l'industrie a pris un assez grand essor. Le gouvernement a favorisé cette tendance par un système de douanes qui équivaut presque à une prohibition absolue des produits étrangers : système qui, malgré tout ce que l'on en peut dire, est le protecteur le plus efficace, le stimulant le plus actif d'une industrie naissante. C'est à lui que l'Angleterre est redevable des gigantesques proportions de l'industrie qu'elle possède; et comme,

ainsi qu'on le sait, la reconnaissance n'est pas moins la vertu des peuples que celle des individus, en souvenir du bien que le pays en a tiré, elle le conserve tout en engageant les autres nations à s'en départir. Ce système porte ses fruits à *Naples*. A défaut de capitaux, d'expérience et d'activité qu'elle ne trouverait pas à un degré suffisant dans le pays, l'industrie en emprunte à l'étranger. Il n'a pas manqué de capitalistes et de manufacturiers en Angleterre et en France, qui, tout passionnés qu'ils fussent pour leur patrie, en dépit de leurs brillantes déclamations en faveur de l'esprit national, sont venus implanter l'industrie qui faisait la prospérité de leur pays, sur un sol où elle devait faire germer une industrie rivale. Ils s'y sont transportés avec les procédés dont ils avaient le secret, et les capitaux dont ils avaient la disposition. Grâce à eux, le royaume de *Naples* n'a plus recours à la France pour ses approvisionnemens de draperies, de soierie, de chapellerie, de papiers, de livres, de cuirs, de gants, de verre. Patriotes tant qu'il y avait quelque chose à gagner dans la patrie, ils sont devenus cosmopolites dès que l'appât de l'argent les a appelés ailleurs. Ils déclamaient contre l'émigration, alors qu'afin d'obéir à ce qui était pour eux la voix de l'honneur, souvent même afin de sauver leur existence, quelques hommes emportaient leur épée, laissant en échange des fortunes devenues bientôt la proie de l'État, et des familles contre lesquelles s'exerça la rage révolutionnaire. Ils n'ont pas assez de larmes pour déplorer les funestes effets de l'*Edit de Nantes*, et les voilà qui, de sang-froid, émigrent, eux, avec leurs capitaux et ceux des autres, avec une industrie qui appauvrit celle de leur propre pays! Sur tous les points du royaume de Naples, des manufactures s'élèvent, construites et entretenues à

l'aide de capitaux français, dirigées par des fabricans français. J'ai entendu de ces derniers se plaindre de ce que, plus patriotes qu'eux, leurs ouvriers se refusaient à former dans leur industrie des ouvriers étrangers, et de ce que, entraînés par un instinct d'intérêt local, ils voulaient au moins conserver à la France la possession des procédés dont momentanément ils faisaient l'emploi sur la terre étrangère.

Naples a profité avec autant d'adresse que d'à-propos de cette disposition des capitaux à se placer là où il y a une chance de bénéfice, et des industriels à sacrifier l'intérêt commun au leur propre. Le gouvernement a attiré et fixé les uns et les autres. Si cette contrée n'est pas encore manufacturière, elle ne tardera pas à le devenir, en dépit de la paresse de sa population et de la pénurie des capitaux napolitains. Activité, industrie, capitaux, ouvriers, tout est trouvé. Deux pays qui se disputent le titre de *terre classique de l'esprit national* lui fournissent tout cela. Ce que l'on demande en retour au gouvernement, c'est de la protection, et il protége. Ce que l'on attend du peuple, c'est de laisser faire, et il ne songe pas à troubler. Les lazzaroni mêmes ne répugnent pas trop à abandonner la vie indépendante des places publiques pour l'existence asservie des ateliers. Avec cela on se portera en avant et l'on fera des bénéfices. On restera sur la terre qui en aura fourni les moyens, tant qu'elle continuera à favoriser les spéculations. Dès qu'il en sera autrement, on ira enrichir d'autres pays et soi de l'industrie soustraite à la patrie, tout en se proclamant patriotes par excellence et à l'exclusion des possesseurs du sol, d'autant plus intéressés à la prospérité du pays et à la défense de ses intérêts qu'ils y tiennent par des liens que leur volonté ne saurait rompre.

§ XXIV.

GOUVERNEMENT.

Le gouvernement napolitain paraît être organisé sur un pied fort économique. Les ministres et les ambassadeurs sont faiblement rétribués ; et à voir leurs habits couverts de cordons et leurs salons fermés, on peut juger que l'on compense par des honneurs la parcimonie de leurs traitemens. Les premiers, qui n'ont pas d'hôtels entretenus par l'État, vont s'établir dans leurs cabinets comme les commis dans leurs bureaux. Comme ils n'ont à rendre compte de leur gestion qu'au roi, ils sont dispensés de somptueux repas à des mandataires du peuple, toujours et partout prêts à accepter une place ou un dîner. C'est pour les contribuables une économie toute claire et qui doit être d'autant plus appréciée, que la dépense qu'elle remplace est sans résultat pour les pays qui ont à la supporter.

Les ambassadeurs touchent des appointemens si faibles, qu'ils doivent se croire dispensés de quelque espèce de représentation que ce soit. La diplomatie n'en souffre pas. On ne pourrait pas en dire autant des diplomates.

On ne saurait exiger, en ce qui concerne le gouvernement et l'administration, une exception aux habitudes nationales. On ne saurait attendre que les affaires publiques fussent traitées avec célérité, alors que tout traîne dans les affaires particulières ; qu'un ordre parfait régnât dans les unes, quand il ne s'en rencontre nulle part dans les autres ; qu'un esprit de désintéressement se fît remarquer chez les hommes à qui sont confiées les moindres parcelles de l'administration, dans un pays où l'esprit contraire préside à tout [1]. On doit donc voir sans étonnement de la négligence dans beaucoup de branches du service public, de la cupidité chez les fonctionnaires à qui elles sont confiées, et considérer comme choses naturelles la lenteur dans l'expédition des affaires, la mauvaise direction de certaines branches de services, le défaut d'une police bien entendue, l'exigeante avidité de quelques employés, qui mettent le plus franchement du monde un prix à leur complaisance à transiger avec leurs devoirs les plus formels, et s'extasier de ce que le mal ne va pas plus loin.

[1] L'administration napolitaine est entièrement calquée sur l'administration française. Le royaume a conservé les divisions et les formes établies sous la domination qui lui avait été imposée par Napoléon.

§ XXV.

ARMÉE. — MARINE.

L'armée se compose d'une soixantaine de mille hommes sur les contrôles ; de moitié, dit-on, dans les cadres. Son organisation, sa tenue, sa discipline, la manière dont elle est exercée, méritent des éloges. Le choix des hommes est beau. L'habillement serait très-convenable s'il était plus souvent renouvelé. La cavalerie est bien montée. L'artillerie seule exige des améliorations dans son matériel.

J'ai entendu des militaires exprimer l'opinion que l'on pourrait faire une notable économie sur les broderies et les galons dont on bariole les uniformes, et sur la poudre que l'on brûle dans des revues sans but et des manœuvres mal dirigées. En cela, on cède, sans s'en rendre compte sans doute, au goût de la nation pour le clinquant et le bruit.

Quand on examine avec réflexion l'utilité d'une armée,

en prenant ce mot dans son acception purement militaire, on est tenté de se demander à quoi celle de *Naples* peut être utile. La meilleure défense des États napolitains, c'est leur position excentrique qui les place en-dehors des combinaisons, je dirai même des tentations politiques. Et bien leur en prend; car ils n'ont jamais été attaqués sans être envahis; et soit insuffisance de forces, soit disposition inhérente au caractère national, ils n'ont même jamais tenté de résistances sérieuses.

On ne peut pas raisonnablement supposer au gouvernement de *Naples* d'arrière-pensées de conquêtes. Les seules qu'il puisse désirer, les seules qu'il ait à faire, c'est dans sa domination actuelle, c'est dans son intérieur qu'il doit les chercher. C'est à l'agricultnre, au commerce, à l'industrie qu'il doit demander un accroissement de population, de richesses et de puissance. On ne peut s'empêcher de croire qu'il obtiendrait de ce côté plns sûrement que de tout autre, s'il y appliquait les soins et l'argent qu'il dépense pour l'entretien de l'excédant de la force militaire qu'il devrait avoir.

Que si ce déploiement d'appareil guerrier avait lieu dans la prévision, dans la crainte même d'embarras intérieurs, on pourrait le trouver encore fort inutile. On n'a que trop éprouvé, depuis cinquante ans, l'inefficacité des armées dans de telles circonstances. A *Naples*, quelques régimens de moins, bon nombre de brigades de gendarmes de plus, seraient à la fois des mesures d'économie et de prudence dont l'État et le souverain se trouveraient égalcment bien.

Serait-ce, comme le prétendent certains politiques, que de puissance protégée et dirigée, Naples songerait à devenir puissance dirigeante et protectrice? Serait-ce

qu'elle penserait à se rendre l'instrument de ce qu'on appelle l'*affranchissement de l'Italie*, afin de se créer à son tour une domination? Serait-ce?... Naples est bien loin de Milan et de Turin; et aux considérations de distance, il pourrait s'en joindre d'autres que l'on trouverait sans se donner beaucoup de peine à les chercher, lesquelles écartent jusqu'à la possibilité qu'une telle idée puisse germer dans un esprit sain.

Quelques personnes prétendent voir, dans ce système militaire, un moyen d'éducation pour des classes qui n'en ont d'aucun autre genre. Je ne devine pas ce qu'un soldat peut apprendre en passant des Abruzzes dans la Calabre, ou de l'Ombrie dans la Sicile. Il en coûterait moins cher de faire sur place l'éducation du peuple.

Il est difficile de concilier ce développement de forces avec le besoin que le pays éprouve de la paix pour activer et consolider ses progrès en commerce et en industrie, accroître et répartir sa population mal distribuée et beaucoup trop au large dans la vaste étendue dont elle dispose. Or, il y a incompatibilité entre un pied de guerre pour l'armée, et une augmentation de bien-être et de population; et ce ne doit pas être un faible embarras pour le gouvernement que la combinaison des nécessités toutes contraires créées par ce que réclament, d'un côté, la sûreté, de l'autre, la prospérité de l'État.

Marine.

La marine est ce qu'elle doit être dans un pays qui, malgré un littoral étendu et disposé pour devenir une puissance maritime, n'a pas la prétention de le devenir. Afin de pouvoir armer au besoin deux vaisseaux de ligne

et cinq ou six frégates qui luttent inutiles dans le port de *Naples* contre les ravages du temps, on entretient dans une continuelle activité quelques petits bâtimens sur lesquels les jeunes marins font leur apprentissage. On se borne à ce qui est indispensable et on a la sagesse de ne pas aller au-delà.

§ XXVI.

SITUATION POLITIQUE.

Naples, il faut le reconnaître, jouit d'un avantage bien rare par le temps actuel. On ne s'y occupe pas à fond de la politique, ou, si l'on en parle, c'est sans ardeur, sans intérêt et toujours sans dispute. On se fait d'une révolution un spectacle, un sujet d'entretien; puis on s'endort au bruit qu'elle fait, avec la confiance que l'on n'en sera jamais atteint. Heureux pays où le passé ne sert pas d'épouvantail à l'avenir, et où l'on affecte d'oublier quand il ne servirait de rien de se souvenir; où, quand un désastre passe, on se contente de baisser la tête pour n'en être pas frappé; où l'on apprécie la douceur de la situation présente, sans avoir été trop contrarié des rigueurs de la situation passée! Ici les hommes sont classés. On arrive au terme que l'on s'est fixé. L'armée, la magistrature,

l'administration, le clergé offrent aux uns des carrières pour lesquelles ils ont été préparés et dont ils connaissent le terme. Le commerce, ce que le pays comporte d'industrie, présente des ressources à d'autres. Le reste s'est arrangé pour ne rien faire et obéit sans contrariété à cette vocation. Chacun parle des sciences comme s'il était savant, des arts comme s'il était artiste. On fait aujourd'hui ce que l'on faisait hier, ce que l'on fera demain. On ne s'échauffe qu'en paroles ; on ne s'émeut qu'en gestes ; on se passionne sans se laisser entraîner ; on s'apitoie sans se ruiner ; on s'arrange des défauts des autres pour faire passer les siens. Que veut-on de mieux? Si ce n'est pas la vertu, c'est au moins la philosophie de la société ; et faute de mieux, on fait bien de s'y tenir.

Pour les gens qui ne voient la liberté que là où elle prend des formes *conventionnelles*, qui veulent la pousser jusqu'à la licence, et sont disposés à ne pas s'effrayer de la voir se répandre en anarchie, *Naples* ne sera qu'un pays asservi. Le peuple n'est pas représenté dans le gouvernement. La presse n'est pas libre. Les journaux étrangers ne pénètrent qu'en petit nombre et avec l'assentiment ou la tolérance de la police. L'impôt n'est pas l'objet d'un vote national. L'arbitraire existe en principe. Tout cela est vrai, et rien de tout cela n'entraîne les inconvéniens que l'on pourrait en redouter. Le peuple a la meilleure et la plus efficace des représentations, parce qu'elle en est la plus permanente et la plus incorruptible : les coutumes nationales. La presse n'est pas devenue un moyen de spéculation pour une dangereuse industrie qui base ses profits sur les perturbations qu'elle excite. Les journaux des autres pays n'apportent pas, avec leurs furibondes déclamations contre le pouvoir, la manie des in-

ver et à le compléter; chez le peintre qui y voit le sujet d'un épisode heureux qu'il reproduira sur la toile; mais je ris de ces enthousiastes de calcul qui, n'étant ni savans ni artistes, se passionnent, parce qu'ils se sont promis de le faire, à la vue de tous les tas de briques, de tous les fragmens d'architecture, de toutes les statues mutilées qu'ils rencontrent; j'en ris parce que leur engouement est faux, et parce que même il leur coûte des efforts pénibles, de la fatigue et de l'ennui.

Il en est à peu près de même des connaisseurs qui, un itinéraire à la main, règlent leur jugement en matière de tableaux, sur celui qu'ils trouvent dans leurs livres; qui se récrient sur le mérite d'une fresque sans la regarder et au seul nom du peintre auquel on l'attribue; qui ont une sorte de gamme d'exclamations qu'ils chantent, non suivant l'impression que leur fait ce qu'ils ont sous les yeux, mais selon le rang qu'occupe dans l'échelle des arts l'auteur vrai ou supposé de l'œuvre. Plus franc qu'ils ne le sont, j'avoue ce qu'ils n'osent confesser. Je conviens qu'avant qu'on m'en eût nommé l'auteur, un grand nombre de chefs-d'œuvre très-renommés n'avaient nullement attiré mon attention, et qu'après avoir su à qui ils étaient attribués, je suis resté aussi froid que je l'étais avant. C'est un tort, c'est un vice d'organisation, c'est tout ce que l'on voudra, mais au moins ce n'est pas le résultat d'un esprit de contradiction. Je ne demande pas mieux que de joindre mon admiration à celle des autres, car je classe l'admiration parmi les jouissances; et je suis trop désireux de m'en procurer, pour négliger celles qui se présentent. Ce qui n'en est pas une, c'est de se contraindre pour paraître sentir ce que l'on ne sent pas, et de substituer de la satisfaction à de la contrariété, de l'en-

thousiasme à de la froideur. Mieux vaut exprimer son opinion avec franchise, au risque d'encourir le dédain des gens qui ont *le front de trouver cela beau.*

La situation matérielle, morale et politique de l'Italie, est un sujet presque intarissable d'études intéressantes. J'ai pénétré assez avant dans ce sujet ; mais des considérations puisées dans ma position personnelle et dans mes relations de société, m'obligent à le traiter avec beaucoup de réserve. J'ai dû indiquer plus qu'exprimer mes opinions, et taire bien des choses que j'aurais voulu dire. Je me suis abstenu surtout d'appuyer par des faits recueillis en grand nombre, les jugemens que j'ai portés. Rien n'est offensant comme certains faits à l'égard de certaines personnes. Rien n'est plus dangereux par le temps présent, parce que toutes les susceptibilités sont éveillées, parce que des inconvéniens graves peuvent résulter d'une citation qui semble insignifiante. Je crois en avoir dit assez cependant pour prouver qu'à mon avis, l'Italie est moins bien partagée en fait de talens, de beauté de sites et de climat, d'agrément de la vie ; beaucoup mieux en fait de bien-être positif, de connaissances acquises, de liberté et d'esprit de suite et de réflexion, qu'on ne le pense communément.

Si, en Italie, la richesse est très-inégalement répartie, les effets de cette inégalité sont moins sensibles qu'ailleurs, parce que le riche ne dépense pas tout ce qu'il pourrait dépenser, et que le pauvre a moins de besoins que celui des autres pays. Le possesseur du sol emploie à la culture un grand nombre d'individus à la subsistance desquels il est obligé de pourvoir. Si cet état de choses ne produit pas de ces changemens de position, de ces *surgissemens* de fortunes qui étonnent, mais qui, au fond, n'in-

§ XXVII.

SOCIÉTÉ.

Bien du monde sans doute partage l'opinion que j'ai exprimée dans le chapitre précédent ; car la bonne compagnie de l'Europe entière se donne rendez-vous à *Naples*. Cette ville est pendant l'hiver le point de réunion de tous les gens riches qu'y attire la beauté du climat et de la situation, et de tous ceux que des contrariétés politiques éloignent de leur propre pays. Chacun laisse à la frontière, comme objets prohibés, les passions avec lesquelles il avait voyagé, et les remplace par l'insouciance dont on se sature dans cette atmosphère d'oubli, de distractions et de molles pensées. On y perd presque jusqu'à sa nationalité, et l'on y contracte d'autres habitudes, d'autres formes, un autre esprit, sans que la ville où l'on est y exerce la moindre influence ; car la société napoli-

taine est tellement mêlée avec la société étrangère qu'elle y disparaît et y perd presque jusqu'à son nom.

Les réunions les plus brillantes ont lieu dans les salons des ambassadeurs, dans ceux des étrangers qui viennent dépenser à *Naples* une partie de leur opulence, et à des bals de souscription où l'élite seule de la société est admise. Le roi et les membres de sa famille les honorent souvent de leur présence. Là tous les airs, tous les tics nationaux disparaissent. On se crée des manières, presque des mœurs de circonstance. Ces mœurs sont trop distraites pour êtres gâtées par l'esprit de coterie, trop dégagées d'affections pour que l'on ait à redouter les inconvéniens d'un excès de sensibilité. On se sépare comme on s'était rencontré, avec des phrases consacrées par l'usage, sans laisser et sans emporter de regrets, un peu plus dégagé de préjugés nationaux, un peu plus imprégné de *cosmopolitisme* qu'on ne l'était à l'arrivée. Des concerts, des bals, un jeu élevé, voilà le prétexte des réunions et le genre de plaisir qu'elles offrent à la foule titrée qui les recherche avec avidité, et y apporte le bon ton et l'éclat qui l'accompagne.

Quant à la société napolitaine, le frottement continuel et très-actif auquel elle est soumise a fait disparaître les points les plus saillans de son type originel. Il ne lui reste que quelques traits trop prononcés pour donner lieu à une analyse spéciale. Cette facilité de mœurs, ce laisser-aller sur certains points essentiels, que, d'après des chroniques surannées, on pourrait se croire fondé à y chercher, ne s'y retrouvent plus, de manière au moins à frapper les yeux de l'observateur. Je dois croire qu'il faudrait être initié bien avant dans les secrets des salons pour y découvrir, comme exceptions, ce que des préventions mal

fondées préparaient à considérer comme des habitudes admises.

Ainsi j'ai cherché partout le *sigisbéisme* : je ne l'ai trouvé que dans une seule ville; encore n'ai-je pu en constater que deux ou trois exemples, traditions expirantes de mœurs qui ont cessé d'exister. Je n'ai obtenu ailleurs que de ces anecdoctes que l'on conte dans tous les pays, sans différence dans la forme et les résultats des liaisons, sans plus de constance d'un côté, sans plus de complaisance de l'autre. La société est trop loin des mœurs primitives pour que quelques aberrations de conduite ne s'y fassent pas remarquer ; mais ces écarts n'ont pas ici plus d'éclat; peut-être même entraînent-ils moins de scandale qu'ailleurs, parce que ceux qui auraient le droit de s'en offenser ont la sagesse de ne pas s'en plaindre.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

J'ai dit ce que j'ai vu en Italie. J'ai dit aussi comment je l'ai vu. J'ai la conscience d'être entré dans ce pays sans détermination prise de le juger favorablement ou défavorablement, mais bien résolu à me tenir en garde contre les opinions établies, les jugemens portés, les réputations séculaires, et à avoir des opinions, des jugemens, presque des réputations à moi. J'ai tenu à cet égard la parole que je m'étais donnée. J'ai vu par mes yeux, jugé par mon intelligence. Mon blâme s'est souvent croisé avec l'admiration des autres; mes éloges avec leur réprobation. J'en suis fâché, moi qui cours après le bonheur, que j'ai rarement rencontré cependant, de me trouver de l'avis de tout le monde. Je me console en pensant que, dans leur for intérieur, bien des gens qui n'oseront l'avouer, seront de mon avis; qu'il en est beaucoup qui se croiront vengés de la nécessité qui leur avait été imposée d'admi-

rer, par la franchise de mes critiques sur les objets qu'ils n'avaient jugé beaux que parce qu'ils avaient honte d'avouer qu'ils ne les trouvaient pas tels.

J'ai dit que les arts ne s'étaient pas maintenus à la hauteur à laquelle ils s'étaient élevés dans les siècles précédens. Il n'est personne de bonne foi qui puisse contester cette opinion, parce que les faits sont là pour l'appuyer. La composition musicale n'est guère qu'une tâche imposée à des assembleurs de notes, qui s'engagent envers un directeur de spectacle à avoir du génie toutes les fois qu'il leur en commandera, et à en mettre dans les trois ou quatre opéras nouveaux, qu'aux termes de son contrat, il est forcé de donner à son public. C'est tout au plus si, dans l'intervalle des représentations de ces chefs-d'œuvre, ceux moins contestables des grands maîtres obtiennent de furtives représentations. Dans ce champ exploité par les Mercadante, les Paësiello, les Cimarosa, les Rossini, deux ou trois hommes de talent se distinguent seuls au milieu d'une foule de compositeurs sans verve, dont cependant il faut subir les œuvres et les entendre ressasser pendant la fatigante durée d'une saison théâtrale.

L'exécution ne laisse pas moins à désirer que la composition. Il existe encore en Italie quatre ou cinq chanteurs ou cantatrices de premier ordre. Autour d'eux on ne saurait réunir assez de talens secondaires pour former un ensemble satisfaisant. *Milan*, *Florence*, *Rome*, *Naples*, *Palerme*, ont des troupes tellement médiocres, qu'en France il est peu de théâtres de province où elles fussent supportées. On s'en contente cependant, et j'en tire la preuve que l'on reconnaît l'impossibilité d'en avoir de meilleures.

La peinture n'est pas dans une situation plus favorable. Pour un tableau original, on voit vingt copies faites

par des hommes qui auraient pu avoir du talent, mais qui, trouvant sans doute plus de profit à rendre les idées des autres que les leurs propres, se bornent au métier de copistes. Parmi les peintres en petit nombre auxquels, faute de mieux, on a fait une réputation, on en distingue très-peu qui s'élèvent au-dessus du médiocre.

La sculpture est mieux partagée. Les leçons, l'exemple, le *faire* de Canova, exercent encore leur influence sur cette branche importante des beaux-arts. L'Italie a des sculpteurs en assez grand nombre, et d'un très-grand talent.

L'agriculture est plus perfectionnée en Italie qu'on ne le pense généralement. Sans parler de la Lombardie qui, sous ce rapport, doit être regardée comme une terre classique, le Piémont, le Bolonais, quelques parties de la Toscane, le duché de Lucques, l'Ombrie, deux ou trois provinces du royaume de Naples, doivent prendre rang parmi les pays les mieux cultivés. On profiterait peu à y aller faire des études, parce que ce qui s'y pratique n'est bien que relativement aux conditions du sol et à celles non moins impérieuses des habitudes locales; mais enfin, il y a là beaucoup de bon; et vu l'état où sont ces contrées, il serait très-difficile d'y faire mieux.

Le commerce ne consiste guère que dans un échange des produits de l'agriculture avec quelques objets que le pays ne saurait produire, mais dont il restreint la consommation à la plus absolue nécessité. Il emploie peu de transports intérieurs, en raison de la position de l'Italie entre deux mers, laquelle facilite les moyens d'en approvisionner tous les points par des ports qui en sont toujours rapprochés. La Lombardie seule fait exception. Elle doit recourir aux ports du Piémont et à ceux de l'Adriatique pour obtenir les objets dont elle a besoin, et

fluent en rien sur le bien-être des masses, il en résulte plus de fixité dans la société, moins d'ambition, plus de résignation à la position dans laquelle on est et à ses inconvéniens; conséquemment moins de disposition à troubler l'ordre établi, pour en sortir. C'est une vérité dont il serait bien temps que l'on se pénétrât, que ces théories qui appellent l'organisation sociale à une continuelle mobilité, les classes qui la composent à une habitude d'ascension, les individus à une perspective de félicité impossible à réaliser; que ces théories, dis-je, sont incompatibles avec le bonheur général; que dans l'impuissance où l'on est de donner à tous les êtres de la création un état égal de bien-être, mieux vaut laisser chacun dans la position où il est déjà entré, parce qu'il sera façonné aux conditions qui y sont attachées, qu'il en souffrira moins qu'un autre, qu'il s'y pliera avec moins de contrariété, et qu'il agira avec plus de profit pour la société, que s'il échangeait cette position contre une avec laquelle il ne serait pas familiarisé.

Si, en Italie, on ne fait pas ce raisonnement, on agit comme si on le faisait; et la manie du changement n'est encore que dans quelques spécialités, et non dans les masses de la société.

Soit résultat de l'état réel des choses, soit résultat des habitudes d'existence, il y a moins de malaise relatif dans les classes inférieures de l'Italie que dans celles des autres pays (Naples et surtout la Sicile exceptées). Ici les moyens de subsistance sont assurés et invariables. On en subordonne l'emploi à la faculté de se les procurer, et le prix peu élevé des denrées de première nécessité accroît la facilité des combinaisons. La nature du climat ajoute aussi aux causes de bien-être, en dispensant de besoins qui, sous un ciel moins complaisant, sont classés parmi les

nécessités de premier ordre. Ainsi, on use moins de vêtemens, moins de bois, on est moins difficile en fait de logemens, qu'on ne l'est dans les pays froids.

Il résulte de ces circonstances que le bien-être relatif est chose moins chère et plus à la portée de facultés restreintes, en Italie, qu'ailleurs.

Le bien-être moral est plus difficile à obtenir. L'instruction et un certain assemblage de conditions sont nécessaires pour le procurer. Si les moyens d'instruction sont amples pour les classes supérieures et intermédiaires, ils sont presque nuls pour les classes inférieures. Ce n'est pas l'effet d'un calcul, mais bien celui de la négligence et de l'habitude. Le peuple ne reçoit aucun élément d'éducation. La lecture et l'écriture sont peu répandues parmi les pauvres. La pratique sans raisonnement de la religion, l'obligation qui leur est imposée de s'y soumettre, sont à peu près tout ce qui leur tient lieu de morale. Aussi rencontre-t-on parmi eux une disposition, sinon générale, au moins fort étendue, à s'affranchir des règles et même des lois, toutes les fois qu'ils croient pouvoir le faire sans préjudice pour eux ou sans danger. Par exemple, dans la Haute-Italie, où il n'y a pas de bandits de profession, les vols sur les grandes routes sont assez fréquens, et ils sont commis par des individus que l'occasion trouve toujours prêts, et qui arrêtent un voyageur comme ils laboureraient un coin de champ parce qu'il y a quelque profit à le faire.

Dans certaines contrées, la morale n'exerce pas une influence beaucoup plus étendue sur les habitudes des classes plus élevées. Elle est souvent négligée, quelquefois ouvertement foulée aux pieds, sans honte pour ceux qui s'en écartent, sans scandale pour la société spectatrice du désordre, sans cette désapprobation qui ailleurs réprime

ou punit les infractions qui sont faites aux lois de l'honneur ou seulement aux convenances. Les choses sont poussées assez loin pour qu'il soit difficile de déterminer ce que l'on doit placer dans les exceptions, de l'habitude du mal ou de celle du bien.

En général cependant, on se fait une idée fausse des mœurs italiennes. Elles n'ont pas cette facilité qui, si elle était telle qu'on la suppose, serait de la dépravation. Plus qu'ailleurs, sans doute, il existe en Italie des liaisons avouées que ne trouble pas la jalousie de ceux qui auraient le droit de s'en offenser, et qui fournissent à peine quelques remarques à la malignité indulgente ou blasée du public; mais tout aussi rarement qu'ailleurs, la société offre de ces exemples de brusques succès sur lesquels, bien à tort, on prétend baser la réputation des femmes. Peut-être même les faits de ce genre y sont-ils moins fréquens, parce que le cœur, l'imagination, les momens même des femmes sont occupés, et que les surprises sont plus difficiles.

La réputation de jalousie que l'on a faite aux hommes est tout aussi mal fondée. Le soin d'être jaloux paraît être abandonné à ceux à qui on a laissé usurper d'autres droits. Ces derniers s'en acquittent par des exigences, des bouderies, de la mauvaise humeur, jamais par des coups de poignard ou des empoisonnemens. Voilà donc deux choses qu'il faut rayer des habitudes italiennes : l'immoralité des femmes, dans le sens absolu et complètemeni faux où on l'entendait, et la jalousie des hommes.

La situation de l'Italie est devenue un texte de déclamations pour ces esprits qui ne voient la liberté que là où elle existe selon les formes fantastiques qu'ils lui assignent. On crie à la tyrannie parce que le pouvoir s'exerce

d'une façon plutôt que d'une autre. On crie à la cruauté, parce que la sévérité politique est dirigée contre un ordre d'idées plutôt que contre un autre. On crie à l'asservissement, parce que les populations ne répondent pas à la voix de la sédition. Tout cela est-il fondé? Non. Jusqu'alors le principe monarchique s'est maintenu en Italie dans toute sa pureté, quoiqu'avec des formes variées; mais partout il est tempéré par des habitudes de douceur d'une part, et d'affection de l'autre, par des coutumes plus puissantes que les constitutions écrites. La loi est partout respectée par l'autorité, quoique celle-ci pût, si elle en avait la tentation, se croire supérieure à elle. Ce n'est que dans des circonstances bien rares et pour des motifs bien puissans, que le pouvoir se décide à substituer ses formes à celles de la loi, et à prévenir au lieu de réprimer; et certes, si l'on mettait en rapport les actes de ce genre qu'il se permet, et ceux auxquels, en donnant une entorse à la lettre et au sens de la loi, l'autorité a recours dans les pays à constitutions, on verrait que le despotisme en est beaucoup plus sobre que le constitutionnalisme [1].

[1] Comme beaucoup de choses, le bonheur des peuples peut se réduire en une proposition mathématique et s'évaluer par des chiffres; il peut même se diviser en capital et en intérêts. En procédant par cette méthode, on pourrait établir le nombre de têtes que coûte l'acquisition de la liberté politique, et celui que réclame son entretien annuel; le nombre et l'étendue des sacrifices imposés à la liberté individuelle pour en composer cette liberté politique; la somme d'impôts exigée dans le moment de la transition et dans les temps moins orageux qui la suivent. Si l'on appliquait les mêmes calculs à un état fixe de société sous un régime absolu, on verrait que l'état de liberté coûte à acquérir et à conserver dix fois plus en existences, en emprisonnemens, en argent, que l'état d'asservissement politique, ou, en d'autres termes, qu'en dix ans de l'un, il y a au moins autant de gens décapités, pendus, fusillés, tués sur les champs de bataille, bannis, emprisonnés,

Personne n'est contrarié dans l'exercice de ses croyances religieuses. La seule exception dont on puisse se plaindre, est l'exclusion des emplois publics. Ce n'est autre chose que l'application à la religion, dans un pays catholique, du principe appliqué à la politique dans ceux qui se targuent d'être régis par le libéralisme.

La liberté politique est soumise à des entraves fort gênantes pour les gens qui la font consister dans le droit de tout dire et de tout faire. Ainsi il y a inconvénient, souvent même danger à exprimer de la haine contre le gouvernement du pays où l'on se trouve. Il y en a davantage à prendre part aux complots dirigés contre lui. Il faut être circonspect dans ses désaffections, si l'on ne veut s'attirer en retour des rigueurs dont les suites sont fâcheuses. Par compensation, on jouit de toute la liberté personnelle que l'on peut désirer. On va, on vient, on agit sans contrainte et sans contrôle. On est dans une indépendance complète de ces agens secondaires de l'autorité, qui usent, pour tyranniser, de la fraction de pouvoir déposée dans leurs mains, et dont les caprices équivalent aux actes d'un despotisme réel. Lorsque l'on a la prudence de se taire sur les questions de haute politique, on peut dire et faire sur tout le reste ce que l'on veut, sans craindre d'être troublé dans l'exercice de sa volonté.

En général, l'impôt est modéré, et la perception n'en

privés de leurs biens ou de leurs droits; que l'on paie, dans le même espace de temps, autant d'argent pour les impôts qu'en un siècle d'un gouvernement despotique si dur, si arbitraire, si cruel qu'on se plaise à l'imaginer. Les moyens de faire ce rapprochement sont à la portée de tout le monde; il ne faudra ni aller bien loin, ni remonter bien haut pour se les procurer. Si l'on en fait usage, on se convaincra que ma proposition ne pèche que parce qu'elle est au-dessous de la réalité.

est pas vexatoire. Dans l'Italie méridionale seulement, on est fondé à se plaindre de la corruption effrontée des agens de la perception, et de l'espèce de contrainte qu'ils exercent à l'égard des personnes qui se refusent à profiter de leur disposition à favoriser la fraude.

La contribution en hommes est beaucoup moins forte qu'elle ne l'est en France.

On voit donc que, dans les inconvéniens attachés aux gouvernemens sous quelques formes qu'ils existent, l'Italie n'a pas une part plus forte que celle qui revient à chaque pays.

On exalte beaucoup trop, selon moi, les avantages et le charme du climat de l'Italie. A entendre certaines gens, on y jouirait d'un printemps perpétuel. Rien n'est plus complètement faux. Il y pleut fréquemment ; la chaleur y est souvent excessive ; le froid s'y fait sentir d'une manière incommode ; le soleil a ses rigueurs et il les exerce sans ménagement ; il appelle d'Afrique le *siroco*, qui paralyse toutes les facultés morales et physiques ; il entretient des myriades d'insectes qui ne laissent de repos ni la nuit ni le jour ; il se montre intraitable chaque jour, pendant plusieurs heures que l'on doit retrancher du nombre de celles où il est permis d'agir et presque de penser.

Dans certaines provinces, telles que le Piémont, la Lombardie et la Toscane, les hivers sont très-froids.

Presque partout l'été chasse devant lui la redoutable *malaria* qui abrège, pour les populations qu'elle atteint, les chances habituelles de longévité.

Par compensation à ces inconvéniens, le ciel se montre plus souvent pur et d'un bleu plus foncé qu'ailleurs. Ses effets sur les objets qu'il éclaire leur donnent

plus de relief. Il est plus conservateur des monumens [1].

Quant aux sites, on en exagère beaucoup la beauté. Les Apennins sont les plus tristes montagnes du monde, les plus déboisées, les plus pauvres en eaux (*Tivoli* et *Terni* exceptées). Partout la végétation est chétive. Je ne vois de remarquable sous le rapport pittoresque que les habitations, soit réunies, soit isolées, qui décorent les paysages et leur donnent un caractère gracieux.

Les habitudes de société sont fort restreintes et presque négatives. Rarement les salons sont ouverts. Dans les loges de spectacles où il est d'usage de se rencontrer, on ne peut causer qu'avec un accompagnement d'orchestre qui couvre la voix des parleurs plus encore que celle des chanteurs. Quant à des relations d'intimité, il ne s'en établit guère qu'à de certaines conditions qu'il n'est pas donné à tout le monde de remplir, et qui les réduisent presque à des tête-à-têtes fort agréables sans doute pour les couples qui en profitent, fort ennuyeux pour les personnes qui n'en sont que spectateurs.

Voilà comme l'Italie s'est présentée à mon jugement, après un séjour prolongé et alors que ma position me permettait de la voir, de l'étudier sous ses aspects, de pénétrer dans tous ses détails, de l'examiner sous tous les points de vue. Ce n'est point par esprit d'humeur ou de contradiction que j'émets une opinion différente de celle répan-

[1] A tort cependant on croirait que la couleur du ciel d'Italie est en rapport avec ce *bleu d'indigo* que l'on remarque dans les vieux tableaux. A tort on se figurerait que les monumens conservent l'éclat qu'ils ont au moment de leur exécution. Le ciel est d'un bleu prononcé, sans dureté. Les monumens prennent une teinte grise : leurs creux ne sont pas plus exempts que ceux des monumens de France de ces amas de matières noirâtres qui en dénaturent l'effet.

due et admise jusqu'à présent. Par le temps qui court, j'aurais été heureux de pouvoir indiquer aux gens qui souffrent dans leur patrie, une contrée où tous les genres de liberté existent sans licence et sans anarchie ; où, sous un ciel toujours pur, on voyage au milieu d'un air parfumé, sans rencontrer aucune de ces précautions incommodes du pouvoir, dont se plaignent ceux qui en sont l'objet ; où tous les arts sont en honneur ; où tous les hommes sont heureux ; où enfin tout est bon, beau, agréable, sublime. A en croire une opinion reçue, ce pays serait l'Italie. Cette opinion, je ne la partage pas.

L'Italie est une contrée curieuse, où il y a beaucoup de ce qui meuble des souvenirs, fort peu de ce qui plaît ; où l'imagination s'est tellement donné carrière que la raison se trouve déroutée quand elle veut vérifier l'inventaire de ces merveilles que l'on prétend y exister ; où il y a du positif dans l'esprit, et dans le cœur un vide qui ne permet pas d'en tirer parti ; où il faut passer, mais où il faut se garder de prolonger son séjour, si l'on ne veut se condamner à y vivre sans affections, sans bonheur présent et sans avenir.

FIN.

APPENDICE.

—

EXCURSION

EN MAURIENNE ET EN SAVOIE.

APPENDICE.

§ I[er].

EXCURSION EN MAURIENNE ET EN SAVOIE.

Je profitai de quelques jours sans emploi que je devais passer à *Turin*, pour faire une excursion dans la Maurienne et la Savoie. Je connaissais cette dernière province, et j'espérais, en y retournant, y voir des amis qui, depuis mon exil, m'avaient donné des preuves du plus sincère intérêt. Je voulais faire connaissance avec la Maurienne dont j'avais entendu parler en sens très-contradictoires. Enfin je trouvais que mieux valait user mon temps sur une grande route que dans les rues de *Turin*, où je n'avais plus rien de nouveau à voir.

La route à son début n'offre rien de remarquable. Une ligne bien droite, bordée de beaux arbres, des cultures soignées, des irrigations sur ses côtés, cela se trouve partout en Piémont. Ce n'est qu'à *Suze*, ville mal située et mal bâtie au pied de montagnes d'un vilain aspect, que commence l'ascension du Mont-Cenis. La route s'élève, avec une inclinaison de six et quelquefois de sept pouces par toise, et en décrivant des lacets répétés. La vue plonge sur la profonde vallée de la *Novalaise*, dans laquelle se précipitent en grand nombre des ruisseaux dont les eaux écumeuses se distinguent à peine des neiges qui les alimentent. La végétation qui va toujours en décroissant à mesure que l'on avance, ne fournit plus que des plantes lorsque l'on est arrivé au Mont-Cenis. Deux ou trois auberges, dont les rares habitans n'impriment aucun mouvement au paysage; des chalets mal entretenus, répandus sur le flanc des montagnes; un vaste bâtiment dont les murs crénelés renferment un couvent, une auberge et une caserne; des maisons construites à de courtes distances les unes des autres, pour servir d'asile aux voyageurs surpris par des tourmentes fort redoutables dans ces âpres contrées; un lac aux eaux pâles, sans un buisson qui interrompe la plate uniformité de ses bords; une bise glaciale dont on sent, mais dont on ne voit pas les effets dans une contrée où elle ne rencontre pas un arbuste dont elle puisse agiter les feuilles : voilà le spectacle qui vous attriste sur un espace de deux lieues.

Comme si cette nature morne avait voulu jouer avec un contraste, elle a mêlé au vert des prairies des couleurs plus éclatantes, des nuances plus variées que ne pourraient en offrir les jardins les plus riches. A cet air de mort qui s'imprime à tout, à ces balises en forme de croix

placées sur le bord des précipices pour en indiquer les dangers, à ces fleurs répandues à profusion, on dirait un cimetière changé en parterre.

On a employé sept heures à gravir la montagne ; il n'en faut qu'une pour descendre à *Lans-le-Bourg*. De cette pauvre bourgade, où commence l'étroite vallée de Maurienne, on côtoie, jusqu'au-delà d'*Aiguebelle*, l'Arc, torrent fougueux qui se grossit des eaux que lui fournissent une innombrable quantité de cascades aussi remarquables par leur volume que par la variété de leurs formes et le prolongement de leur cours.

A l'humble architecture de quelques chétifs villages, l'art militaire s'occupe maintenant de joindre celle toute menaçante d'un fort destiné à arrêter les armées qui tenteraient de pénétrer en Piémont par cette route. Le fort apparaît sans fossés qu'il eût été presque impossible de creuser dans un roc vif, sans revêtement pour lequel on n'aurait pu se procurer de la terre, bravant les attaques par la seule masse de ses épaisses murailles, son imposante situation et le système de feux rasans qui commande sur une grande étendue l'unique passage praticable.

La vallée se rétrécit au point de ne laisser de place qu'au torrent et à une route inégale dont il a fallu prendre l'insuffisante largeur sur la montagne, qui la lui dispute en y précipitant sans cesse de la terre et d'énormes blocs de rochers.

A quelque distance de *Saint-Michel*, les montagnes s'évasent. L'intervalle qui les sépare est occupé par quelques maisons passablement bâties, par une petite plaine qu'ombragent les arbres les plus beaux et les mieux groupés qu'il soit possible de voir, par des champs entourés de châtaigniers, et par le torrent qui, plus fier de la masse

toujours croissante de ses eaux, s'irrite contre des rochers qui ont roulé au milieu de son lit, et à l'abri desquels se sont formés des îlots que consolident des bouquets de sapins.

Telle est, sur ce point, la disposition des montagnes, que toute issue semble impossible. Pour s'en procurer une, il a fallu entailler la route dans un des rochers que l'Arc avait rongés pour s'ouvrir un passage. La vallée redevient étroite et inhabitée. Quelques maigres cultures de céréales et de vignes s'étalent hasardées sur le revers des montagnes, entre les traînées de pierres formées par les torrens.

Jusqu'à *Saint-Jean*, jolie petite ville bien située, les scènes que l'on trouve dans la vallée de Maurienne, encaissées dans de hautes montagnes, produisent l'effet de ces petits tableaux d'une touche délicate que l'on encadre dans une profonde bordure. Au-delà de cette ville, la contrée prend de l'espace. Des maisons élégantes, des hameaux à moitié cachés par des touffes d'arbres, des églises qui s'élèvent sur les tertres les plus apparens, ajoutent à l'effet des belles forêts qui couvrent les montagnes. De fortes digues, sur l'une desquelles la route est établie, impriment à la rivière un cours encore rapide, mais régulier. Après *Aiguebelle*, on s'éloigne de l'Arc, que l'on ne retrouve plus qu'à *Montmeillan*, confondu avec l'Isère qui s'empare de son nom comme de ses eaux.

En parcourant la vallée de Maurienne, on est frappé de la persévérante industrie de ses habitans. Partout où ils voient un espace vide, ils y créent de la culture. S'il n'y a pas de terre, ils y en portent, qu'ils se procurent en creusant des réservoirs dans lesquels les torrens déposent le sédiment fécond dont leurs eaux sont chargées. Les lits

mêmes que, dans leurs capricieuses divagations, ces torrens abandonnent, ils savent en tirer parti. Ils y ramènent des eaux qui, en peu de temps, les couvrent d'un sable fertile. Rien ne présente plus d'intérêt que cette lutte établie entre la destruction et la conservation, que ce combat de l'homme contre la nature, que ce triomphe de la patience sur les élémens.

Il semble que, pour surmonter les difficultés du sol et des obstacles de tout genre, la Providence aurait dû placer là une race d'hommes aux formes herculéennes. Il en est autrement. On n'aperçoit que des êtres chétifs, dont la faiblesse s'accroît de plusieurs maladies endémiques, résultat du régime qu'ils suivent, des privations qui leur sont une nécessité, des fatigues d'une culture qui ne comporte pas l'assistance des animaux, et d'un climat brusque dans ses variations, extrême dans les températures contraires qu'il amène. Peu d'individus échappent au goître. Il est peu de familles qui n'aient à remercier le ciel de l'étrange signe de protection qu'il leur accorde, par la présence de ces crétins hideux, de ces machines à formes humaines, auxquelles l'instinct même des brutes est refusé [1].

En dépit des causes qui devraient en arrêter les progrès, la vallée de Maurienne voit sa population s'accroître bien au-delà de l'emploi qu'elle peut en faire et des ressources qu'elle fournit à son entretien. Chaque année, aux approches de l'automne, des bandes d'enfans de huit

[1] Par un heureux préjugé, on attache une idée d'influence heureuse à l'existence d'un crétin. Tous les soins lui sont prodigués, comme s'il pouvait en sentir le prix et les payer par la reconnaissance. On se persuade qu'il appelle sur les autres un bonheur auquel il ne saurait participer; et l'on se console ainsi des inconvéniens et du dégoût attachés à sa déplorable présence.

à dix ans, partent sous la conduite de surveillans chargés de les diriger. Elles s'acheminent vers Paris, où elles portent des recrues à cette classe d'ouvriers sans industrie spéciale, connus sous le nom de *Savoyards*, dont le travail toujours prêt s'applique à tout, et dont la scrupuleuse probité répond à toutes les confiances. Enfans, ils sont employés au ramonage; plus âgés, ils sont recherchés comme commissionnaires, comme porteurs; une place de frotteur pour user le reste de leurs forces, une loge de portier pour abriter leur vieillesse, voilà leur avenir! voilà le champ rétréci dans lequel leur imagination se donne carrière, lorsqu'elle court après des espérances ou des illusions!

Une si vaste ambition ne tourne pas toutes les têtes. L'amour de ce pays d'où la misère les avait chassés ramène un assez grand nombre de Savoyards vers le toit paternel. Ils y rapportent quelques pièces de monnaie péniblement acquises à l'aide d'une parcimonieuse économie. Ils se marient, et leurs fils, dès qu'ils savent marcher, prennent, comme les oiseaux voyageurs que leur instinct pousse vers des climats lointains, la route des contrées où ils pourront trouver des moyens de soutenir leur laborieuse existence.

Elle ne semble pas attrayante cette vie des Alpes, et pourtant le souvenir s'en conserve vif, ardent, importun même. Si jeune qu'il ait quitté sa vallée, quelque désaccoutumé qu'il soit de la manière d'y vivre, un Savoyard veut toujours la revoir. La fortune qu'il amasse dans une contrée plus favorisée n'a de charme à ses yeux que par l'emploi qu'il se propose d'en faire dans son pays. Il songe au champ qu'il achètera pour y bâtir une maison, aux jouissances que lui promet son retour à des habitudes que

cependant il a connues à peine. Dès qu'il a réuni les moyens de réaliser ce rêve de toute sa vie, il renonce à la capitale de la France ; il rompt les liens qui l'y retenaient. Il revient dans son village, s'entoure de ce que le ciel lui a conservé de parens, convertit son luxe en aisance, abaisse sa manière de vivre et la met au niveau de celle qu'il trouve établie autour de lui, va à l'église comme il allait à la bourse, et achève paisiblement et sans tourner avec regret les yeux vers le passé, une existence dont il avait eu la sagesse de soustraire les derniers momens au tumulte et aux agitations du monde.

§ II.

SAVOIE.

Je touchais à la Savoie. Les montagnes du Dauphiné m'apparaissaient comme une tentation. Je ne pus résister au désir de porter encore une fois mes regards sur la terre de France, alors surtout que ce que j'allais en revoir appartenait à un pays pour moi fécond en souvenirs. Longtemps j'avais administré le département de l'Isère. Ces monts élevés qui en forment les limites, je les avais parcourus. Je m'en redisais les noms. Je savais quel village était abrité par tel pic, quel hameau s'étageait sur son versant. Mon imagination pénétrait partout, comme si elle n'avait à revenir que sur la route parcourue la veille. Elle se hâtait aux approches des lieux où l'hospitalité m'avait attendu sur le seuil, pour m'en faire les honneurs. Les lieux, les hommes, les intérêts, tout était présent à

ma mémoire. Si près de ce pays, j'aurais la visite de quelques amis. Avec eux reviendraient des souvenirs, des causeries, des illusions. Je m'entourerais encore d'un ordre d'idées que j'ai constamment préféré à tout autre. Je n'hésitai plus à poursuivre ma route.

Une contrée fort accidentée sépare *Aiguebelle* de *Montmeillan*. Je m'arrêtai dans cette ville pour contempler à mon aise la vallée du Graisivaudan, cette terre si riche de ses produits, si variée dans ses sites, si ornée de son étonnante végétation, des villages et des habitations répandus sur le penchant des rochers boisés qui l'encadrent. Du mamelon bouleversé qui avait porté la citadelle de *Montmeillan*, ma vue suivait le cours de l'*Isère*, jusqu'au point où la cime du *Mont-Rachet* m'indiquait l'emplacement de *Grenoble*. A une lieue de moi, le bourg de *Chapareillan;* plus loin les fortifications de *Barrau*, et le massif d'arbres qui entoure le château du *Touvet*. Sur la rive opposée, les tours en ruine du manoir qui avait vu naître Bayard me servaient de point de repaire pour ce vallon d'*Allevard*, dont il me semblait voir blanchir et entendre gronder les fougueuses cascades. De vastes espaces, ravagés par les divagations de l'Isère, m'attristaient par la pensée de la négligence apportée dans la continuation des travaux que j'avais entrepris pour imposer un cours régulier à cette rivière. Des lignes grisâtres s'élevaient en serpentant du fond de la vallée vers le sommet des montagnes. C'étaient les routes que j'avais fait ouvrir et dont ma mémoire me retraçait jusqu'aux contours les plus insignifians. Sur chaque point, près des principales habitations, je plaçais des amis ou des hommes qui avaient prêté leur concours à mes travaux. Dans cette excursion télescopique, dans ces courts momens abandonnés à mon

imagination pour parcourir cette terre à laquelle j'avais donné des soins qui n'avaient pas été sans résultats, je résumais plusieurs années d'administration et les nombreuses jouissances que m'avait procurées l'affection de mes administrés.

Ma promenade me ramena sur les bords de l'Isère. Que j'aurais voulu descendre son cours! avec quel intérêt j'aurais suivi ses rives qui me sont si bien connues que j'aurais pu assigner à chaque village le nom qu'il porte, presque à chaque champ celui de son possesseur! Je cueillis un rameau de saule : je le jetai dans le fleuve. C'était une marque de souvenir que, comme s'ils avaient pu la remarquer, j'envoyais à mes amis.

Encore tout ému par les pensées mélancoliques auxquelles je m'étais laissé entraîner, j'arrivai à *Chambéry*. Les douze années qui s'étaient écoulées depuis la dernière visite que j'avais faite à cette ville, n'avaient pas été perdues pour son embellissement. La munificence d'un généreux citoyen l'avait dotée de beaux et utiles établissemens. Plusieurs hôpitaux, une caserne, un théâtre, des couvens, un collége, avaient été créés au moyen des dons d'un militaire qui avait destiné à la ville qui l'avait vu naître pauvre, obscur, ignoré, les immenses richesses que son épée lui avait conquises sur les bords du Gange. Cette manière de consacrer les dépouilles opimes valait bien celle employée par les Romains.

Après avoir constaté les progès en étendue et en améliorations de tous genres faits par *Chambéry*, je parcourus les délicieux vallons qui l'entourent. Si l'on voit des paysages plus imposans, on n'en saurait trouver d'aussi frais, d'aussi meublés d'arbres et d'habitations, d'aussi gracieux. A peine s'aperçoit-on que de

belles eaux manquent à la perfection de sa décoration.

Lorsque l'on est à *Chambéry*, il faut bien visiter l'habitation consacrée par le séjour qu'y fit Jean-Jacques. On monte par un sentier rapide, caillouteux et ombragé par des noyers, vers une maison fort simple, sans un meuble qui puisse rappeler l'homme extraordinaire qui y résida, sans rien dans la distribution et le site qui ait pu motiver la préférence qu'il lui accorda. Les gens qui se piquent d'étaler de l'enthousiasme ne manquent pas d'y lire quelques pages d'*Emile* ou de la *Nouvelle Héloïse*, et d'ajouter quelques fadaises sentimentales ou philosophiques à celles dont on a barbouillé un registre placé sur une table. Puis ils se recueillent et s'en vont. Moi qui ne sais pas faire de grimaces de ce genre, je n'ai trouvé dans les *Charmettes* rien qui m'inspirât une pensée, rien même qui satisfît ma curiosité. J'étais à peu près comme cet Anglais qui ayant fait le voyage de *Reims* pour y voir l'abbé de Lattaignant, qu'on lui avait recommandé de visiter, disait en regardant le chanoine et en le retournant de tous côtés : « Il est gros, il est petit, il est sale, il est laid. Du reste, il n'a rien de curieux. »

J'étais près d'*Aix*. Je fus y reprendre la langue et les habitudes de la France, au milieu d'une société toute française. De bien douces jouissances m'attendaient dans cette petite ville mal bâtie, mal distribuée et insuffisante pour la population de passage qui la fréquente. Dans ce grand nombre d'étrangers que la saison des bains y attirait, le Dauphiné fournissait un fort contingent. J'y trouvais des amis, des connaissances, des figures que j'avais vues dans des temps plus heureux. Si ma mémoire hésitait sur les noms, mon cœur les laissait de côté. A l'air que l'on prenait en m'abordant, je devinais de la bien-

veillance : j'en rendais. Quand venait le nom, il n'était presque plus qu'un accessoire superflu. Rarement j'éprouvais ces absences de mémoire. Les hommes, les localités, les affaires mêmes, tout m'était présent. Tout cela s'était conservé dans je ne sais quelle case de mon cerveau. Tout cela en sortait en ordre, sans hésitation, sans lacune. On s'en étonnait : on avait tort. Dans l'exil la mémoire du cœur, sans cesse exercée, acquiert de la précision et de l'énergie.

Je ne tardai pas à voir accourir des points les plus éloignés de mon ancien département, des amis, des hommes avec lesquels j'avais eu des rapports plus spéciaux. Ils faisaient surgir, sur la terre étrangère, comme un oasis de France sur lequel il me semblait que je respirais l'air de la patrie, où je reprenais des forces pour supporter le temps indéterminé et les contrariétés de la proscription. On me parlait de mon pays : on m'en entr'ouvrait les portes comme pour me donner le moyen d'y promener mes regards, en attendant que je pusse y porter mes pas. On me parlait des amis qui ne pouvaient venir, de leur position, des froissemens qu'ils avaient éprouvés dans la tourmente qui venait de tout bouleverser, de la situation que les événemens leur avaient faite.

Si j'éprouvais des jouissances dans cette revue que je passais des personnes et des noms qui m'étaient chers, de tristes mécomptes, des regrets m'étaient réservés. Tous les amis dont je faisais l'appel n'y répondaient pas. Beaucoup y manquaient. Qu'ils se sont hâtés! m'écriais-je. Je me trompais. La plupart avaient pris, dans la marche du deuil, la place que leur assignaient leur âge, leur santé, des circonstances que j'avais ignorées. Le nombre de ceux qui s'étaient mêlés prématurément dans les rangs funèbres

ne dépassait pas les proportions ordinaires ; mais pour moi, absent depuis plusieurs années, tous ces départs arrivaient à la fois. Le vide qu'ils laissaient se montrait plus grand, plus affligeant que s'il s'était opéré graduellement.

Accompagné des amis qui se faisaient les courtisans désintéressés de ma mauvaise fortune, je parcourais les environs d'Aix. Un jour nous visitions *Hautecombe;* ses cloîtres, résidence passagère des rois qui viennent y chercher un repos qu'ils ne sauraient trouver dans leurs palais; ses souterrains, éternelle demeure d'autres rois dont le front fatigué a secoué la couronne; les beaux bois dont l'ombre se projette sur le monastère ; la fontaine des *Merveilles* dont la capricieuse intermittence lance ou retient les eaux des heures, des jours, des mois entiers; les sentiers qui conduisent à la montagne et présentent le lac sous ses aspects les plus rians, le pays sous ses formes les plus abruptes.

Un autre jour était consacré à l'exploration des bords du lac. On débarquait au pied du rocher qui se termine par les tours du château de *Châtillon.* On s'engageait dans le canal qui communique au Rhône. On s'arrêtait pour faire un joyeux repas sous les noyers de *Brisson.* On escaladait le tertre escarpé que domine l'élégante fabrique connue sous le nom de *Maison du Diable;* et remontant le lac jusqu'à son extrémité méridionale, on allait méditer sur les mœurs du moyen-âge au milieu des ruines du château gothique du *Bourget.*

Une excursion plus prolongée me conduisit sur un plateau élevé, séparé de la contrée qui l'environne par l'escarpement des rochers qui lui servent de base, par la difficulté des rares communications qui l'y rattachent, et plus encore par les coutumes qui font de ses habitans une

population toute distincte. Les *Beauges*, c'est ainsi que l'on nomme ce canton, sont une réunion d'une douzaine de villages dispersés sur une superficie de cinq lieues de longueur sur trois de largeur, et située à mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Des cinq ou six passages qui permettent d'y pénétrer, deux seulement sont praticables pour les petites voitures et pour les chars imparfaits au moyen desquels les habitans exportent les grains, les fromages estimés, les ustensiles de ménage en bois, les fers et les clous, produits d'une industrie peu perfectionnée, auxquels il faut ajouter quelques onces de paillettes d'or récoltées dans le lit d'un torrent.

Les mœurs ont des particularités qui les distinguent de celles du reste de la Savoie. L'émigration est inconnue dans ce canton. L'instruction usuelle est tellement répandue qu'il n'est pas un paysan qui ne sache lire et écrire. Les familles se rangent sous la direction de ceux de leurs membres que recommande leur capacité. L'industrie locale doit subvenir aux besoins de tous genres et pourvoir à ce qu'ailleurs on se procure par des échanges, mode inconnu dans cette contrée.

Plusieurs coutumes, maintenant abandonnées en Savoie, se sont réfugiées dans ce canton. Telles sont celles de commencer par des cérémonies religieuses les réunions connues sous le nom de vogues ou foires; d'assimiler presque aux liens de parenté, ceux résultant du compérage; d'exprimer le refus que fait une fille d'admettre les poursuites d'un amoureux en plaçant un tison droit dans la cheminée, et son consentement en lui permettant de venir causer sous sa fenêtre, puis sur le seuil de la porte, et enfin sur son lit, où il doit passer une nuit tout habillé et sans faire la moindre tentative propre à alarmer la pu-

deur de la belle; de cacher la nouvelle mariée à son retour de l'église, et de la faire chercher, au son de la musique, par son époux; de donner au ménage un charivari, le premier dimanche de carême qui suit leur union; de promener sur un âne, le visage tourné vers la queue, le mari qui s'est laissé battre par sa femme [1]; de porter aux fonts baptismaux les garçons sur l'épaule droite, les filles sur la gauche; de terminer les funérailles par un repas et de noyer la douleur dans de copieuses libations.

La taille et la constitution physique des habitans se distinguent, par leur élévation et leur vigueur, de celles de leurs voisins.

Le pays est montueux et présente des sites très-pittoresques. Il se partage entre des pâturages et des forêts de sapins sur les montagnes, des cultures de céréales dans les parties basses, et de petites usines sur le bord des ruisseaux.

On me fit pénétrer, non sans beaucoup de fatigue, non sans force contusions produites par un contact trop brusque contre les parois d'un étroit conduit, dans une grotte au fond de laquelle il existe une pièce d'eau décorée du nom de lac. La lueur insuffisante de quelques torches ne me permit pas d'en apprécier les beautés, ni d'en juger l'étendue, et j'en sortis fort mécontent de ma tentative.

Je traversai un torrent profondément encaissé, sur un pont sans parapets hardiment jeté d'un bord à l'autre, et au milieu d'une de ces scènes sauvages que l'imagination seule semblerait pouvoir créer. Je revins à Aix, fort content d'avoir satisfait ma conscience de voyageur, et d'avoir une pénible excursion de moins à faire.

[1] Ordinairement l'époux battu obtient la faculté de se faire remplacer par un voisin.

Pour rentrer en Piémont, je me dirigeai par la Tarentaise, le petit Saint-Bernard et la vallée d'*Aoste*. En retour de quelques fatigues, de quelques privations de comfort, de la nécessité de substituer les chevaux ou les mulets aux voitures, cette route présente les jouissances que procure un pays varié, pittoresque, étrange, et qui laisse d'intéressans souvenirs.

Dans la partie qui traverse la Tarentaise, la route n'offre rien de remarquable. Le pays est montagneux, assez bien cultivé, peu pittoresque, meublé de sales villages, déparés encore par leur laide population. On arrive ainsi, sans grand intérêt, au pied de la chaîne des Alpes connue sous le nom de petit Saint-Bernard. Les montagnes prennent alors un caractère d'immensité, d'imposant, de heurté, que l'on trouve rarement à un tel degré. Des gorges étroites, des cascades qui tirent un aspect effrayant de leur volume, de la hauteur d'où elles se précipitent et du cadre austère de la scène; des parties où les rochers se rapprochent tellement que le ciel n'apparaît plus que comme un étroit plafond sur l'azur duquel se croisent quelques branches des buissons qu'entretiennent les fissures des rochers; d'autres parties où les parois s'avancent en surplombant l'une vers l'autre, et projettent sur la route une ombre foncée; une solitude que n'interrompt le mouvement d'aucun être vivant; un silence au milieu duquel les pas du voyageur acquièrent un retentissement qui surprend; tout produit une situation extraordinaire, des sensations inaccoutumées, une inquiétude importune, le besoin de sortir de ces abîmes et de retrouver un horizon plus vaste, une lumière plus franche.

On arrive attristé sur le col dégarni de végétation et dominé par des glaciers, qui sert de point de partage aux

deux versans. Une pente rapide, bordée de précipices, d'une décoration sombre et menaçante, se termine enfin à une vallée où l'on aperçoit du soleil, de la végétation et des hommes.

La crainte des avalanches plane en quelque sorte au-dessus des mornes pensées qui vous obsèdent. Cette crainte est augmentée par les précautions minutieuses et exagérées employées par les guides. Suivant eux, la plus légère commotion pouvant mettre en mouvement les masses de neiges toujours prêtes à s'ébouler, on recommande un silence absolu. Les clochettes des mulets sont soigneusement enveloppées afin d'en amortir le son. On semble craindre jusqu'au bruit des pas des chevaux.

Terribles en effet sont ces phénomènes, soit qu'ils aient lieu en hiver, alors que détachées par des ouragans, des masses de neiges roulent de précipices en précipices, se grossissant de celles qu'elles agglomèrent dans leur chute ; soit qu'amollies par le soleil du printemps, elles se détachent au plus léger ébranlement de l'atmosphère. Dans leur course impétueuse, irrésistible, elles entraînent tout ce qui se présente comme obstacle sur leur passage. Souvent d'énormes blocs de rochers cèdent et ajoutent à leur poids et à leur violence. L'air comprimé et refoulé les précède, et, renversant les arbres, les maisons, il prépare un champ plus libre à leur effrayante invasion. La fuite même ne saurait préserver de leurs effets le voyageur surpris par les avalanches, tant leur marche est rapide, tant leurs ravages s'étendent au loin ! tant la terreur qu'elles portent avec elles paralyse les forces et jusqu'à la volonté !

Ce n'est donc que dans certaines saisons favorables, et après avoir consulté les montagnards, trop familiarisés avec ce genre de fléau pour n'en avoir pas étudié les symptô-

mes et ne pas savoir en deviner l'époque, que l'on doit s'aventurer dans ces passages dangereux.

La contrée prend de l'étendue et s'embellit aux approches d'*Aoste*, ville dont l'origine romaine est attestée par un amphithéâtre, un arc de triomphe et des ruines. Une vallée, ornée de hameaux, de petites villes, de châteaux dans des situations pittoresques, sert d'encaissement à la route qui, après avoir traversé *Bard* et *Ivrée*, conduit à *Turin*.

§ III.

EXCURSION A CHAMOUNY.

Afin d'échapper aux reproches de ces gens qui affectent de louer à outrance ce que les autres n'ont pas vu, je ne voulus pas m'éloigner de la Savoie, sans avoir visité la vallée tant célébrée de *Chamouny*. C'est une excursion obligée pour tout voyageur qui va en Italie, comme celle de la vallée de *Montmorency* pour un honnête bourgeois de Paris qui dépasse les barrières de la capitale. Je me soumis donc à la loi commune, et je me dirigeai d'*Aix* vers les lieux chantés par Rousseau et par Florian, et à leur exemple par tous les écrivains de voyages en prose et en vers; peints par quelques grands artistes, et barbouillés par tout ce qui se mêle de manier le crayon ou le pinceau. Je connaissais *Chamouny* par ce que j'en avais lu ou vu. Je n'en entreprenais le voyage que pour faire l'application de mon érudition.

D'*Aix* à *Annecy* la route, après s'être élevée à travers un pays montueux, descend vers une belle plaine dont une des extrémités est occupée par la dernière de ces villes et par un joli lac encaissé dans des montagnes assez bien cultivées à leur base et bien boisées vers leur sommet. Des promenades qu'envierait une grande cité encadrent la ville et l'un des côtés du lac.

Des pentes habilement ménagées conduisent à l'extrémité d'une chaîne de collines, d'où l'on a la vue de la vallée de l'Arve. Aux cultures variées qui se partagent la plaine d'une lieue de largeur sur trois ou quatre de longueur qui en occupe le fond, se joignent des habitations dispersées sur le versant des montagnes. Plus haut s'élèvent des bouquets de sapins, au-dessus desquels des pâturages s'étendent jusqu'à la zône des rochers dépourvus de végétation. *Bonneville* étale sans beaucoup d'ordre ses maisons bien bâties, son vieux château sans fenêtres, et une colonne de très-bon style récemment érigée au dernier roi de Sardaigne, à l'occasion des travaux qu'il avait ordonnés pour préserver le pays des ravages de l'Arve. Mais à voir l'état du fleuve à l'endroit même où il baigne la base du monument, on doit croire que, devançant le bienfait, la reconnaissance s'est attachée aux intentions, car en dépit du geste de commandement et de menace donné à la statue du monarque, l'Arve continue à dévaster un espace dix fois plus considérable que celui qui suffirait à son cours, s'il était bien réglé; et on ne remarque pas que, même sous la protection des faibles portions de digues destinées à arrêter ses divagations, on ait rien tenté pour le contraindre à déposer sur les graviers qu'il a entraînés, le sédiment fécond dont ses eaux sont chargées.

A quelques lieues de *Bonneville* on trouve le bourg de

Cluses, située dans une gorge formée par deux rochers fort rapprochés. La vallée se prolonge toujours étroite, toujours dominée par des montagnes d'un aspect âpre et sauvage. Sur la rive gauche du fleuve, ces montagnes sont revêtues de forêts. Sur la droite, elles cachent dans les nues leurs cimes qui s'élèvent à pic et sans verdure. Une ouverture pratiquée dans leurs parois sert d'entrée à une grotte, au fond de laquelle, comme dans la plupart de ces excavations, les eaux provenant des infiltrations forment une mare que l'on décore du nom somptueux de *lac*. On admire ces merveilles à la lueur de quelques torches, et on s'en revient avec de la fatigue, quelquefois un rhume, et du reste peu de compensation de la peine que l'on a prise.

Une lieue plus loin, on passe au pied d'une cascade qui, en raison de l'étendue de sa chute, doit être d'un bel effet lorsqu'elle est alimentée par des eaux abondantes. A peine, quand je passai, en avait-elle assez pour faire acte de présence.

A *Salenche* où l'on traverse l'Arve sur un pont élégant, la vallée s'arrondit; les montagnes s'affaissent et se couvrent de cultures et d'habitations. La perspective est là vraiment délicieuse. Les belles masses d'arbres! l'admirable distribution du sol! comme les flèches aiguës des clochers revêtus de fer-blanc font gaiement scintiller les rayons du soleil à travers les branches des châtaigniers groupés à l'entour! comme le torrent qui roule brutalement ses eaux bruyantes au milieu de ce pays pittoresque complète bien la scène!

Plus loin, au pied de la montagne de *Chède*, on doit se détourner de la route, pour visiter une cascade remarquable par sa fougue, sa richesse et sa situation. A peu de

distance, les eaux limpides d'un ruisseau, retenues entre quelques monticules bien recouverts d'arbres et de gazons, présentent un lac de jardin paysagiste.

La route, réduite à une largeur de neuf pieds, devient plus escarpée et plus rapide ; les précipices qui la bordent se montrent plus menaçans, sans que l'on ait, pour s'en garantir, d'autres ressources que la sagesse et la vigueur des chevaux et l'expérience des postillons ; car il n'existe pas une rampe, un bout de mur, une borne, même une pierre, pour prévenir des accidens dont les conséquences seraient mortelles.

A la sortie d'une gorge sombre et effrayante, on arrive dans la vallée de *Chamouny*. Là, on a plus d'air, plus d'espace. On peut mieux apprécier les objets dont on est entouré. Ce sont des montagnes dont l'imagination ne saurait calculer la hauteur, aux détails larges et imposans, se succédant et s'agençant avec ordre et majesté. Ce sont des neiges vieilles comme tout le monde, dont le poids pousse et fait descendre jusque dans la plaine, des glaciers hérissés d'innombrables obélisques de trente ou quarante pieds de haut, transparens, réfléchissant les rayons du soleil. Ce sont des rivières sortant de dessous ces glaciers par des ouvertures cintrées, et entraînant d'énormes blocs de rochers que de plus fortes crues feront rouler plus loin. Ce sont des forêts de sapins opposant leur noir entablement au blanc mat des neiges, et s'interposant entre les glaciers comme pour marquer les limites de chacun d'eux. Ce sont des villages aventurés sur les rives des torrens ou à quelques toises des glaciers qui s'avancent vers eux et bientôt couvriront la place qu'ils occupent. Ce sont des troupeaux qui semblent emprunter de cette nature sauvage des allures et un aspect qu'ils n'ont pas

ailleurs. C'est, pour soi-même, une manière de marcher, de respirer, de penser même ; ce sont des sensations que l'on ne connaissait pas à quelques centaines de toises plus bas.

On observerait très-bien tout cela du fond de la vallée ; mais on persuade aux curieux qu'on l'observe bien mieux encore, que même on ne saurait le bien observer que du sommet de quelques-uns des pics qui dominent la scène : excursions qui nécessitent l'emploi de guides et de mulets chèrement payés. On leur fait donc gravir la *Fraigère* pour saisir l'ensemble de la perspective du *Mont-Blanc ;* le *Montanvert* pour bien voir la mer de glace. On persuade aux plus aventureux d'escalader le *Col des Géans :* ce qui leur procurera l'insigne honneur d'avoir fait ce que peu de gens osent tenter ; de passer deux nuits couchés à la belle étoile au milieu des neiges, et de risquer ses bras, ses jambes et même sa vie que l'on pourrait perdre au fond de ces effrayantes crevasses qu'il faut franchir. Pour amoindrir ce danger, on prend, à la vérité, la précaution de se tenir attachés les uns aux autres par des cordes destinées à en retirer mutilés ou morts, les braves qui y sont tombés. Enfin deux ou trois mortels privilégiés, encouragés par les succès de M. de Saussure, sont parvenus sur le pic du *Mont-Blanc*, ne croyant pas payer trop cher cette gloire, en l'achetant au prix de leur santé à jamais compromise par les fatigues de cette périlleuse ascension [1].

[1] Le 6 octobre 1834, le comte de Tilly est allé planter sur le cône le plus élevé de la montagne un drapeau blanc, que probablement peu de personnes auront la tentation d'aller enlever.

Le comte de Tilly est le premier Français qui ait fait l'ascension du Mont-Blanc. Cette sorte de gloire acquise à sa patrie, qu'il est obligé de fuir, a

Je me suis borné à grimper sur la *Fraigère* et sur le *Montanvert :* excursions trop vulgaires pour que je puisse en tirer vanité, et trop peu fécondes en résultats pour que j'y aie trouvé une compensation de la peine qu'elles donnent. Il m'a fallu accepter, comme dédommagement de la fatigue et de l'attention inquiète que je devais porter à la direction du mulet qui me portait par des sentiers qui ne différaient du sol naturel que parce qu'ils sont frayés (car on n'a jamais songé à les élargir et à les niveler), une belle avalanche de glaces qui a eu lieu tout près et en face d'un lieu où j'étais.

Un craquement répété avait averti mon guide que ce genre de phénomène allait s'opérer. Pendant un quart d'heure le bruit se soutint et s'accrut. Je vis ensuite une masse de glace de soixante pieds d'élévation, présentant la forme d'une muraille de plus de cent toises de longueur, s'incliner lentement et de manière à me donner le temps d'en suivre les progrès, se détacher ensuite et tomber d'une hauteur perpendiculaire de deux ou trois cents pieds, et là, divisée en poussière blanche, entraîner avec elle et faire ricocher des blocs de granit d'énorme dimension [1]. Le rapprochement en forme d'entonnoir de deux pointes de rocher, réunissant cette glace pulvérisée, lui donna l'aspect d'une cascade magnifique.

En s'inclinant, la masse foula l'air jusqu'au fond du vallon avec un fort sifflement, et le fit remonter avec la violence d'un ouragan vers la place que j'occupais. Mon

failli lui coûter cher. Ses pieds ont été complètement gelés, et, pendant deux mois, leur amputation a été jugée inévitable. Un traitement bien dirigé a heureusement écarté cette cruelle nécessité.

[1] Un de ces blocs, que je mesurai à mon retour, avait trente-deux pieds de long sur une épaisseur de seize à dix-huit.

guide qui connaissait ce genre d'effet, s'était couché et m'avait engagé à en faire autant. Ce ne fut que quelques secondes après, et lorsque l'avalanche eut rencontré les rochers, que le bruit qu'elle produisait se fit entendre : bruit que je ne saurais décrire et qui, commençant par quelque chose de semblable à l'explosion parfaitement simultanée de plusieurs pièces d'artillerie, alla en grondant comme un tonnerre prolongé, et après deux ou trois minutes se perdit d'échos en échos, comme le roulement de chars qui s'éloignent.

Les habitans de ces contrées ne négligent aucun des prétextes qu'elles présentent, pour mettre à contribution la curiosité et la bourse des voyageurs. Ici, c'est une cascade ; là, c'est un point de vue. Les uns vous attendent un vase de lait à la main ; les autres vous engagent à avaler un verre de l'eau d'une fontaine incomparable. Un péage est réclamé pour la planche que l'on jette en travers d'un filet d'eau que l'on eût franchi d'une enjambée, pour le banc placé en face d'une cascade. Puis accourent des enfans avec des paniers de fraises, quelques fragmens de cristaux, souvent avec le caillou qu'en vous apercevant ils ont ramassé dans le chemin. Il n'y a pas jusqu'aux crétins que l'on dresse à exploiter le dégoût qu'ils inspirent. La mendicité est la ressource des malheureux à qui manquent les branches de cette facile industrie.

Les formes des femmes de ces montagnes semblent avoir été combinées par la nature en raison des fatigues qui se mêlent à tout, aux plaisirs comme aux travaux. De grands pieds, des jambes fortement musclées, de gros bras, des figures pleines, une fraîcheur rustique, voilà ce que l'on trouve là. Dans ce pays où tout s'achète aux dépens d'un labeur pénible, la beauté, c'est de la vigueur.

On a le bon sens de ne pas lui imaginer une autre apparence.

Il manque à la population de ces montagnes un costume qui lui soit propre. On est contrarié de la voir habillée comme l'est celle des villes ; et ces paysans citadins sont en désharmonie complète avec la nature austère des lieux où ils vivent.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

ROUTES DE FLORENCE A ROME.

ÉTATS ROMAINS. — SUITE.

ROYAUME DE NAPLES.

SICILE.

ROYAUME DE NAPLLES. — SUITE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

